Universitäts
BIBLIOTHEK
Münster

CH. TARANNE
LIBRAIRE
33, r. Cassette PARIS

JUL 4 1930

Franz.
IX

CONTINUATION
DES ESSAIS
DE MORALE.

TOME NEUVIEME.

CONTENANT DES REFLEXIONS morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le premier Dimanche de l'Avent jusqu'au Dimanche de la Septuagesime.

Nouvelle édition, augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.

A PARIS,

Chez G. DESPREZ, & P. G. CAVELIER, Libraires, rue saint Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCCLI.

Avec Approbations, & Privilege du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA

AVIS DES LIBRAIRES.

CEtte nouvelle Edition que nous donnons au Public, eſt la plus complette, la plus correcte & la plus exacte qui ait encore paru : les autres Editions imprimées dans les pays étrangers, ou contrefaites dans le Royaume, ſont tronquées en pluſieurs endroits, & même aſſez conſidérablement ; puiſqu'il ſe trouve cent pages d'erreur dans un ſeul endroit : outre cela, pluſieurs moitiés de Chapitres & nombre de Paſſages omis, ſans les phraſes entieres que les Libraires qui les ont imprimées, ont retranchées pour épargner les frais, & pouvoir donner leurs Editions à meilleur compte. Ainſi l'on ne peut avoir d'Editions bien exactes, que celles imprimées à Paris in douze & in-dix-huit.

BJ
1242
.N5
1679
v.5

AVERTISSEMENT.

COMME le monde a d'ordinaire peu de curiosité & peu de créance pour tout ce que les Auteurs alleguent au commencement de leurs Ouvrages, afin de justifier le dessein qu'ils ont pris de les composer ou de les rendre publics ; il est fort inutile de l'entretenir de ces sortes de discours dans des Avertissemens. Mais il n'en est pas de même de certains scrupules & de certaines difficultés sur l'ouvrage même, dont le lecteur se sent souvent fort incommodé, à moins que l'on n'ait soin de l'en éclaircir. C'est une déférence qu'il exige, & il prend avec raison pour un défaut de lumiere, si l'on ne devine pas ces

difficultés ; ou pour une négligence blâmable, ſi les devinant, on ne prend pas la peine de les prévenir.

On peut mettre de ce nombre les difficultés que l'on forme ſur les titres. Il y en a à qui il ſuffit pour ſe rebuter d'nn livre, que le titre leur en déplaiſe : & ſouvent le dégoût qu'ils en conçoivent n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable. Car il n'y a guere lieu de rien attendre de bon d'un ouvrage, dont l'Auteur n'a pû s'empêcher de faire paroître la bizarerie de ſon eſprit dans le titre même de ſon livre.

Mais il ſemble qu'on doit être plus indulgent, quand ce qu'on y trouve à redire ne conſiſte qu'en ce que le titre ne paroît pas aſſez juſte, & ne donne pas aſſez préciſément l'idée de la matiere qui y eſt traitée.

Or ce n'eſt que de ce dernier genre qu'eſt l'objection que quelques perſonnes ont faite contre ce-

lui de *Continuation des Essais de Morale*, qu'on a donné à ce petit ouvrage. Car elle n'est fondée que sur ce qu'il leur semble que ces réflexions sur les Epîtres & les Evangiles de toute l'année, n'ont pas assez de rapport avec des traités qui ont paru sous le nom d'*Essais de Morale*, pour porter le titre de *Continuation de ces Essais*.

Quand cela seroit, le défaut ne seroit pas si considérable, qu'il ne pût être compensé par quelques avantages de ce titre, que l'on remarquera dans la suite. Mais on peut dire même que cela n'est pas. Car lorsqu'un titre est si général qu'il peut convenir à différentes sortes de traités, ce n'est pas s'en éloigner que d'y en enfermer qui soient assez différens entre eux, pourvû qu'ils conviennent dans la qualité commune qui est marquée par le titre. Et c'est ce qui se rencontre dans ces discours sur les Epîtres & les Evangiles, qui com-

poſent ce qu'on a appellé *Continuation des Eſſais de Morale.* Car qui en conſiderera les ſujets & la maniere dont on les y traite, reconnoîtra ſans peine qu'on a eu tout autant de droit d'y donner le titre d'*Eſſais de Morale*, qu'aux traités mêmes qui le portent, & que la reſſemblance de ces deux ouvrages donnoit lieu de faire paſſer le ſecond pour une continuation du premier.

Ce ſont des *Eſſais*, puiſqu'il s'en faut bien que les ſujets n'y ſoient traités avec l'étendue qu'ils le pourroient être ; & que les vûes & les ouvertures que l'on y propoſe, pourroient donner lieu à les traiter beaucoup plus parfaitement. Ce ſont des *Eſſais de Morale*, puiſqu'il n'y entre que des réflexions ſur les devoirs communs de la vie chrétienne, fondées ſur les principes de la vraie morale.

Ce ne ſont point des penſées rares, élevées, myſtérieuſes, qui

aïent pour but de rehauſſer l'idée que le commun du monde a des myſteres de la foi. Ce ne ſont point des éclairciſſemens ſubtils ou ſavans des difficultés qui s'y rencontrent, ni des réponſes aux objections par leſquelles les hérétiques les combattent.

Ce ne ſont point de ces mouvemens vifs & impétueux, ni de ces invectives fortes contre les déſordres du monde, que l'autorité du miniſtere évangélique inſpire aux Prédicateurs & aux Paſteurs. Ce ne ſont point de ces figures pompeuſes & de ces diſcours brillans qui attirent l'admiration du commun du monde. Ce n'eſt point auſſi une explication ſuivie, ou littérale, ou allégorique, des Epîtres & des Evangiles, comme on en trouve dans pluſieurs livres. Ce ſont des diſcours ſans chaleur, ſans éclat, ſans élevation, dans leſquels on a eu ſeulement en vûe d'arrêter l'eſprit de ceux qui liſent.

les Epîtres & les Evangiles que l'Eglise propose chaque Dimanche, sur certaines vérités de morale qui y sont expressément contenues, ou qui en sont des conséquences nécessaires que la lettre de l'Ecriture fournit à ceux qui y font quelque attention.

Enfin ce n'est que l'exécution d'un devoir commun à tous les Chrétiens, qui sont tous obligés de se nourrir des vérités contenues dans les endroits de l'Ecriture que l'Eglise leur propose le long de l'année, pour les instruire & pour les édifier.

On ne voit donc pas pourquoi il n'auroit point été permis de donner à ces sortes de discours le nom d'*Essais de Morale*, puisqu'ils n'en sont pas moins discours de Morale, parce que les vérités qu'on y propose y sont jointes de plus près à la source & à la regle de la vraie Morale, qui est contenue dans l'Ecriture, & principalement dans

les Evangiles & les Ecrits des Apôtres. Soit qu'on propose d'abord une vérité, & qu'on la prouve ensuite par les principes de l'Ecriture; soit qu'on propose d'abord les paroles de l'Ecriture, & qu'on en tire par forme de conséquence les vérités qu'elles contiennent, c'est toujours la même chose; c'est-à-dire, que ce sont toujours des vérités de morale prouvées & autorisées par l'Ecriture; comme c'est le même chemin de monter du bas d'une montagne en haut, ou de descendre du haut en bas.

C'est en effet la principale différence qu'il y ait entre les discours qui ont paru sous le titre d'*Essais de Morale*, & ceux-ci que l'on a appellé *la Continuation des Essais*, *&c.* On propose dans les premiers certaines vérités, & l'on remonte jusqu'aux principes d'où elles naissent, & qui y servent d'éclaircissement & de preuves. Mais dans ces derniers-ci ce sont les pa-

roles de l'Ecriture que l'on propose d'abord, & l'on descend de-là aux conséquences qui s'en tirent.

Il est vrai qu'il naît de-là une autre différence. C'est qu'aïant proposé d'abord dans les premiers traités certaines vérités de morale qui en font le sujet, comme il ne s'agit dans la suite que de les développer, on s'y arrête davantage; ce qui fait que ces vérités y sont traitées avec plus d'étendue : au lieu qu'ayant eu dessein ici d'éclaircir en un certain nombre de points, non une seule vérité, mais les principales de celles qui sont contenues dans une Epître ou un Evangile, on a été obligé de se resserrer beaucoup davantage, & d'en proposer un plus grand nombre; parceque chaque Epître & chaque Evangile en contient plusieurs. Mais soit qu'on les étende plus ou moins, on a également droit de les renfermer sous le titre commun d'*Essais de Morale* qu'on y a donné.

On auroit pû néanmoins distinguer ces différentes manieres de traiter les vérités de morale, par des titres différens, & donner, par exemple, à cet ouvrage le titre de Pensées ou de Réflexions chrétiennes sur les Epîtres & les Evangiles de l'année. Mais on a considéré qu'on l'auroit confondu par-là avec quantité d'autres livres qui portent les mêmes titres. De sorte qu'au lieu que la fin des inscriptions est de distinguer les ouvrages & de les faire connoître, celle-là n'auroit point eu d'autre effet que de cacher celui-ci dans cette foule, & d'empêcher qu'on ne pût avoir aucune idée de son caractere particulier. Voilà plus qu'il ne faut de raisons pour justifier une chose de si peu de conséquence.

Mais il n'est pas si facile de répondre à une autre objection qui est faite sur le fond même, par des personnes très-judicieuses. C'est,

diſent-ils, qu'on ne voit pas bien quel beſoin le monde avoit d'un livre tel que celui-ci, ni quelle utilité il en peut tirer. Il n'eſt déja que trop chargé de la multitude des livres qu'on publie ſur de pareils ſujets. On ne voit autre chôſe que des *Conſidérations*, des *Méditations*, des *Inſtructions* ſur les Epîtres & les Evangiles. Il y auroit de la préſomption à croire qu'on y a mieux réuſſi que les autres; & ſi on ne le prétend pas, il y a de l'injuſtice à fatiguer encore le monde par de nouveaux livres ſur ces mêmes ſujets, qui ne valent pas mieux que ceux qui ſont déja imprimés.

S'il étoit néceſſaire, pour répondre à cette objection, & pour juſtifier le deſſein de publier cet ouvrage, de prétendre qu'il ſoit plus eſtimable que les autres qui ont été faits ſur les mêmes matieres, je ne pourrois faire autre choſe que de le condamner à la ſuppreſſion.

Mais il semble que sans former ce jugement, on y peut répondre, que l'utilité des livres ne dépend pas uniquement de ce qu'ils ont effectivement d'estimable, ce que l'on peut appeller un mérite réel & absolu; & qu'il dépend encore davantage de la proportion qu'ils ont avec l'esprit & les dispositions de ceux qui les lisent, ce que l'on peut appeller un mérite relatif. Or il peut arriver, & il arrive même très-souvent, que les meilleurs livres ne sont pas toujours les plus utiles, faute de cette proportion. C'est ce qui a fait souhaiter à saint Augustin * que l'on fît quantité de livres sur les mêmes matieres, parce qu'il y en a qui sont lus & goûtés par les uns, d'autres par d'autres; & qu'il ne faut pas espérer que les mêmes livres puissent plaire à tout le monde. Il y a dans les esprits des hommes une infinité de

* *De Trinit, l.* 11. *c.* 3. *n.* 1.

de différens jours, de différentes ouvertures, de différentes préventions, de différens goûts ; ce qui produit en eux une diversité infinie de jugemens. Ils sont attirés ou rebutés par une infinité de différentes raisons, solides, ou non solides, vraies ou fausses : & il y en a même à qui il suffit pour ne pas lire un livre, qu'il y ait dix ans qu'il ait été fait, & que l'on n'en parle plus dans les conversations du monde.

Ce n'est donc rien de dire contre un livre, que les mêmes matieres ont été traitées ailleurs, & peut-être plus solidement. Car il ne laissera pas avec cela de pouvoir être utile à bien des gens qui le liront, & qui ne seront pas disposés à lire les autres. Qu'il y ait en cela de la fantaisie plutôt que de la raison, il n'importe. Il est de la raison & de la charité de s'accommoder à ces fantaisies des hommes, & d'avoir cette condescen-

dance pour une foibleſſe à laquelle il n'eſt pas poſſible de pouvoir remédier.

La plûpart des médecins ſont perſuadés qu'il ſeroit utile pour la ſanté des corps de ſe priver de cette grande varieté d'alimens, & ſur-tout de ceux qui ſont les plus agréables au goût, pour ſe réduire à une maniere de vie ſimple & uniforme. Peut-être que ce conſeil ſeroit en effet très-bon ; mais comme il n'y a point d'apparence qu'il ſoit jamais pratiqué, on ne ſauroit blâmer ceux qui permettant d'autres alimens, tâchent de faire en ſorte que ces alimens n'aïent point de mauvaiſes qualités.

On peut dire la même choſe de cette variété de livres de piété qui ſont entre les mains de tout le monde. Le meilleur ſeroit peut-être de s'en paſſer, & de ſe réduire à un petit nombre pour en faire ſa nourriture ordinaire par une lecture réiterée & une ſérieuſe mé-

dition. Mais comme il y a peu d'espérance qu'on puisse réformer sur ce point le commun des hommes, & les empêcher de suivre dans leurs lectures leurs différentes inclinations ; il est utile que la vérité se présente à eux en tant de diverses manieres, qu'elle puisse trouver entrée dans leur esprit sous quelqu'une des formes dont on l'aura revêtue.

Il n'est donc nullement nécessaire, en publiant un écrit, de croire qu'il soit meilleur & plus utile que les autres, ce qui seroit en effet une très-grande présomption. On peut même en former en le publiant un jugement peu avantageux, & y reconnoître bien des défauts. Il suffit de croire qu'il puisse être proportionné à quelques esprits, & leur être utile par cette proportion. Après tout, on n'abolit pas les anciens livres quand on en donne de nouveaux : mais on fournit seulement à ceux qui trouve-

roient plus de goût dans les nouveaux livres, un moïen de n'être pas privés des vérités qui leur sont utiles. Dieu ne s'est pas astreint à ne faire entrer ses lumieres dans l'esprit des hommes que par les voies les plus excellentes. Il se sert pour cela d'une infinité de moïens. Ainsi, sans préférer, ni même égaler les livres qu'on publie à ceux qui sont déja faits, il suffit qu'on ait droit de croire que Dieu peut s'en servir pour donner à quelques personnes la connoissance & l'amour des vérités qu'on y trouve.

Il y a diverses regles qu'on est obligé d'observer à l'égard de Dieu dans la publication des livres de piété, afin qu'elle lui soit agréable. Mais à l'égard des hommes, il n'y en a proprement qu'une qui soit entierement indispensable. C'est qu'il n'y ait rien dans ces livres qui puisse nuire à ceux qui les lisent, en corrompant leur esprit par de mauvaises maximes. C'est ce que

l'on a tâché d'obſerver dans celui-ci, avec tout le ſoin dont on a été capable. Il eſt permis ou pardonnable de ſe tromper dans tout le reſte : & ſouvent même ces défauts n'empêchent pas le ſuccès des livres. Il y en a de très-bons qui réuſſiſſent peu, il y en a de médiocres qui réuſſiſſent beaucoup. *Eſt quædam etiam in hujuſmodi rebus fortuna : quidam merentur famam ; quidam habent.*

On a donc eu raiſon de ne ſe pas arrêter à ce qu'on peut alléguer contre le peu de mérite de cet ouvrage ; puiſque cela n'empêche pas qu'on n'ait lieu d'eſpérer qu'il pourra être utile à ceux qui le liront, & avoir même quelque ſuccès, par les raiſons que j'ai marquées.

APPROBATION des Docteurs.

COmme la Religion consiste dans la foi & dans les mœurs, & qu'en même temps que l'Eglise travaille à gagner ses ennemis en leur découvrant les vérités qu'ils ignorent, elle tâche de sanctifier ses enfans, en les obligeant à faire honneur à leurs sentimens par leurs actions : c'est donner au zele toute l'étendue qu'il peut avoir, que de s'employer sans réserve à seconder l'Eglise dans ces deux choses, qui fixent ses desseins & qui partagent sa conduite. Chacun sait combien l'Auteur qui donne cet ouvrage au public, a contribué au plein triomphe que la foi de l'Eglise a remporté sur ses ennemis. Nous goûtons avec plaisir les fruits d'une gloire qui lui a coûté tant de peine, & nous apprenons avec joie qu'il vient tout de nouveau de prendre les armes pour repousser les derniers efforts d'un

parti, qui foible, languiſſant & preſſé de toutes parts, ſemble ne pouvoir plus ſe ſoutenir que par de nouveaux ſyſtêmes, & par des paradoxes inouis. Mais comme rien ne peut échapper à la doctrine & à la charité de l'Auteur, il ne ſe borne pas à défendre l'Egliſe contre ſes ennemis, il travaille utilement au ſalut de ſes enfans, également habile & heureux à connoître avec pénétration, à montrer avec évidence, à développer avec netteté, & les dogmes que l'on doit croire, & les maximes que l'on doit ſuivre pour appartenir de cœur & d'eſprit à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe. Il diſſipe les nuages de l'ignorance & de l'erreur. Il conduit à la vértu par des pas de lumieres, & de la même main dont il a tant de fois élevé des trophées à la vérité de la foi, il ſoutient la pureté de la morale, & la fait triompher de la cupidité, des paſſions & du crime. On a déja vû pluſieurs ouvrages dont il nous a enrichis. Il le fait encore dans les livres qui ont pour titre: *Continua-*

tion des Essais de Morale. Tout y est plein de solidité & d'instruction. La doctrine y prépare le monde à la piété. L'Auteur va au cœur par l'esprit. Il joint l'onction à la force, & partout il gagne & il enleve, parce que par-tout il persuade & il convainc. Ceux qui liront ces livres avec application, y apprendront l'heureux art d'entrer dans les desseins de l'Eglise, qui dans les Dimanches & les Fêtes, ne propose aux fideles certains endroits choisis de l'Ecriture, qu'afin que ce qu'ils entendent lire soit le sujet de leur instruction, le soutien de leur espérance, & le principe de leur consolation. Le pécheur parmi les nuages des passions s'y reconnoîtra lui-même. Il y verra la grandeur de ses égaremens; il en découvrira les sources, il en prévoira les suites, pourvu qu'il ne soit pas semblable à un homme qui après s'être regardé dans un miroir, s'en va, & oublie à l'heure même quel il étoit; il aura honte de n'être pas ce qu'il doit être,

& cherchera dans la pénitence des forces pour s'affranchir de l'empire du démon. Le juſte s'y ſentira de plus en plus animé à rendre graces à la miſéricorde qui l'a prévenu de ſes bénédictions, à combattre la cupidité, dont il découvrira les artifices & les illuſions; à faire ſon ſalut avec crainte & tremblement; à affermir ſa vocation & ſon élection par de bonnes œuvres. Peres, enfans, maîtres, domeſtiques, Magiſtrats, Princes, Religieux, Prêtres, Pontifes, tout le monde y peut profiter: & de tant d'états différens qui partagent la ſociété civile, & qui font cette agréable variété de l'Égliſe, dont parle le Roi Prophete, il n'en eſt pas un ſeul qui ne puiſſe y trouver les régles d'une conduite également ſainte devant Dieu, & irréprochable devant les hommes. A Paris, le 25 Juillet 1687.

BLAMPIGNON, Curé de S. Mederic.

L. HIDEUX, Curé des Saints Innocens.

AUTRE APPROBATION.

LEs quatre volumes d'*Essais de Morale* qui ont paru il y a quelques années, ont eu une approbation si générale, qu'il suffit de dire qu'en voici la continuation, pour en donner une juste idée. On y reconnoît la malice la plus rafinée du cœur humain, répréſentée avec des traits si vifs & si naturels, que le plus grand aveuglement de l'amour-propre n'empêche personne de reconnoître aisément sa propre corruption dans les portraits que ce livre lui fournit; & que chacun au-contraire est forcé d'avouer intérieurement, qu'il est tel en effet qu'il s'y voit dépeint, & que c'est de soi en particulier qu'on a voulu parler sous des termes généraux. Il falloit l'Auteur de ces *Essais* pour faire à l'homme, dans la connoissance de sa misere, des découvertes dont une pénétration commune & ordinaire n'est jamais capable; & pour lui apprendre aussi à la guérir d'une maniere d'autant plus sûre, qu'il n'y emploie pour remedes, sur tout dans ces derniers volumes que l'on donne au public, que la seule regle infaillible de nos mœurs, dont il applique les maximes particulieres à chaque déréglement qu'il combat avec autant de

force que de juſteſſe. C'eſt ce caractere particulier qui rend cet ouvrage ſi recommandable & ſi utile, qui en a fait déſirer ſi long-temps la ſuite que l'on voit heureuſement aujourd'hui, & qui doit obliger tous les gens de bien à prier Dieu qu'il laiſſe aſſez de vie & de ſanté à l'Auteur, pour donner à cette vaſte & importante matiere toute ſon étendue. Ce ſont les vœux que nous faiſons après avoir lu cet ouvrage avec application, ſans y avoir rien trouvé que de très-orthodoxe. A Paris ce 22. Juillet 1687.

VARET. DR RIVIERE.

D. ARNAUDIN, Curé de S. Martin à S. Denis.

SUR L'EPITRE DU I. DIMANCHE DE L'AVENT.

EPITRE *aux Romains*, ch. 13. v. 11.

MEs FRERES, *l'heure eſt déja venue de nous réveiller de notre aſſoupiſſement ; puiſque nous ſommes plus proches de notre ſalut que lorſque nous avons reçu la foi. La nuit eſt déja fort avancée, & le jour s'approche. Quittons donc les œuvres de ténebres, & revêtons-nous des armes de lumiere. Marchons avec bienſéance & avec honnêteté, comme* on marche *durant le jour. Ne vous laiſſez point aller aux débauches, ni aux ivrogneries ; aux impudicités, ni aux diſſolutions ; aux querelles, ni aux envies : mais revêtez-vous de* notre *Seigneur Jeſus-Chriſt [& ne cherchez pas à contenter votre ſenſualité, en ſatisfaiſant à ſes deſirs.]*

Explication.

I. Quoique saint Paul ne parle ici que d'une sorte de sommeil, qui est celui d'oisiveté & de négligence, néanmoins la suite de l'Epître nous donne lieu d'en distinguer deux, dont on peut appeller le premier un sommeil d'illusion, & l'autre un sommeil d'inaction & de paresse. Le sommeil d'illusion est celui qui convient proprement à ceux qui sont possédés de passions criminelles. Car qu'y a-t-il de plus visible & de plus misérable que leur illusion? Ils s'imaginent trouver un bonheur réel & solide dans ces passions qui font leur malheur & leur misere. Ils se livrent entre les mains de leurs ennemis, & ils les prennent pour leurs amis. Ils ne s'apperçoivent point qu'ils sont l'objet de leurs mocqueries & de leurs insultes. C'est l'état des gens du monde qui ne pensent point à Dieu. Ils se croient fort laborieux & fort actifs, parce qu'ils s'agitent beaucoup : mais l'Ecriture qui juge des choses selon la vérité, & qui en donne les idées qu'on en doit avoir, les traite de gens endormis & oisifs : *Les puissans se sont endormis*, dit le Prophète, *& se réveillant après leur sommeil, ils n'ont rien trouvé dans leurs mains.* Leur vie est un sommeil, parce qu'ils ne s'y

repaiſſent que de ſonges, qu'ils n'ont que des connoiſſances ſombres, confuſes, incertaines, & que le jour de la vérité ne pénetre point la nuit où ils vivent. Voilà l'idée que l'Ecriture nous donne de la vie des paſſions : & il eſt très-utile de concevoir ſous cette idée de gens endormis, ces gens ſi actifs, ſi occupés, ſi habiles & ſi pénétrans dans leurs intérêts, & ſi intelligens dans les affaires du monde. Car ſi elle ne nous repréſente pas tout-à-fait toute la miſere de cet état, elle nous en fait concevoir très-vivement la vanité.

II. Mais outre ce ſommeil d'illuſion qui ne peut être attribué à de bons Chrétiens, il y en a un autre qui eſt le ſommeil d'oiſiveté & de négligence : & c'eſt celui-là proprement dont l'Apôtre exhorte les Romains à ſe réveiller. L'ame délivrée des paſſions criminelles, n'eſt pas toujours aſſez touchée des vérités de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne ſent point toujours un ſaint empreſſement qui la porte à chercher Dieu avec le ſoin & l'ardeur dont il doit être cherché. Elle conçoit foiblement ſes dangers & les artifices de ſes ennemis. Elle n'eſt pas aſſez pénétrée de la grandeur des biens éternels. Ainſi elle agit foiblement. Comme elle ne voit le bien qu'à demi, elle ne le cherche qu'à demi ; elle

avance peu dans son chemin, & elle s'arrête à mille amusemens inutiles. Voilà l'état dont saint Paul exhorte les Romains à se réveiller : état dangereux, non seulement parce qu'il est capable de faire tomber les ames dans les déréglemens dont elles ont été délivrées ; mais aussi parcequ'il est bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but vers lequel on marche si lâchement. *La seule inutilité*, dit saint Bernard, *suffit pour nous damner* : SOLA *sufficit inutilitas ad damnationem.* Si ce n'est directement, c'est par un tour qui produit le même effet. L'inutilité affoiblit la charité ; la charité affoiblie ne se trouve plus en état d'empêcher que la cupidité ne se rende la maîtresse de l'ame. Elle suffit encore pour nous perdre, parce qu'elle est cause que nous manquons à plusieurs devoirs essentiels, comme au devoir de la pénitence, de la priere, de la reconnoissance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux personnes opprimées. Ainsi l'on ne sauroit trop éviter un si dangereux sommeil.

Epist. 104.

III. Ce sommeil de négligence est d'autant plus à craindre, qu'on ne sauroit s'en exemter entierement. Car la justice de cette vie ne va pas jusqu'à éviter toutes les fautes vénielles. Or dans

les fautes venielles, pour petites qu'elles soient, l'ame s'endort, en agissant par cupidité. De plus, les necessités de la vie nous obligeant à nous occuper d'une infinité de divers objets, il est impossible qu'on n'y oublie Dieu, & qu'on ne le perde quelquefois de vûe; & cet oubli est une espece de sommeil. Il est donc nécessaire que l'ame s'en réveille : & l'avertissement que l'Apôtre nous en donne, en nous disant *qu'il est temps de se réveiller*, nous marque le besoin que nous en avons. Nous avons une pente continuelle à ce sommeil. Nous devons donc faire un effort continuel pour nous en réveiller. Le sommeil naturel a des bornes, & après avoir dormi suffisamment, on se réveille sans effort : mais ce sommeil spirituel n'en a point. Plus on a dormi, plus on veut dormir; plus on a oublié Dieu, plus on est disposé à demeurer dans cet oubli. Il faut que Dieu nous réveille de cet assoupissement qui tend à la mort, en nous faisant entendre cette parole de l'Apôtre : *Hora est jam nos de somno surgere.*

IV. *La nuit est déja fort avancée, & le jour s'approche. Quittons donc les œuvres de ténebres, & marchons avec bienséance comme on marche durant le jour.* V. 12.

Ces paroles de l'Apôtre, qui contiennent une nouvelle raiſon de nous réveiller de notre ſommeil, nous donnent lieu de conſidérer trois états de l'homme, qu'il eſt important de bien diſtinguer. L'un qu'il appelle nuit, & qui a précédé : *Nox præceſſit* ; La *nuit eſt fort avancée.* L'autre qu'il appelle jour, qui approche, & dont on jouït en partie ; *Dies appropinquavit* ; Le *jour s'approche.* Et le troiſiéme qui tient le milieu, & qui eſt en quelque ſorte mélé de l'un & de l'autre ; c'eſt celui du crépuſcule ou de l'aurore. Il n'eſt plus nuit dans cet état, parce qu'on y voit à ſe conduire ; mais il n'eſt pas tout-à-fait jour, parce que le ſoleil n'eſt pas encore levé, & qu'il ne diſſipe pas encore par ſes raïons toute l'obſcurité de la nuit. Il eſt, dis-je, important de diſcerner ces états, parcequ'il eſt important d'éviter l'un, d'aſpirer à l'autre, & de marcher fidélement dans celui où l'on eſt, qui eſt celui du milieu.

La nuit n'eſt autre choſe que ce ſommeil d'illuſion que nous avons décrit ci-deſſus. Mais parce que l'Ecriture nous le dépeint encore par d'autres caracteres, il eſt bon de les conſiderer. Il faut donc ſavoir que l'homme n'étant pas à lui-même ſa lumiere, il faut que Dieu ſe découvre à lui, pour lui faire con-

noître le bien & le mal ; pour l'éclairer sur ses devoirs, & pour lui montrer la voie où il doit marcher, c'est-à-dire, ce qu'il doit aimer & ce qu'il doit faire. Mais l'homme par son péché ayant répandu sur les yeux de son ame un nuage épais, s'est privé de cette lumiere, & demeure ainsi dans la nuit : *Ils ont*, dit S. Paul, *l'esprit plein de ténebres.* Cependant il ne sauroit se tenir en repos dans ces ténebres. Il veut agir. Il veut marcher. Il veut courir après un bonheur dont il a conservé une idée confuse, après en avoir perdu la réalité. Ainsi étant privé de la véritable lumiere, il y substitue la vanité de ses pensées. Il les suit aveuglément & impétueusement : ce qui fait dire à l'Ecriture, de ceux qui sont dans cet état, qu'*ils marchent dans la vanité de leur sens*, & qu'*ils font la volonté de leur chair & de leurs pensées.* Voilà quel est l'homme dans cet état, qui a regné presque dans tout le monde avant Jesus-Christ, & qui regne encore dans tous ceux qui ne connoissent point Dieu, & dans tous ceux qui l'ont banni de leur cœur, après l'y avoir reçu. Etat horrible & qu'on ne sauroit trop appréhender, & dans lequel néanmoins on tombe par tous les crimes. Et c'est pourquoi l'Apôtre, quoique parlant à des Chrétiens fi-

Eph. 4. 18.

Eph. 4. 17. *Eph.* 2. 3.

deles, ne laisse pas de tâcher de leur en donner de l'horreur, parce qu'ils y peuvent retomber, en ne s'éloignant pas assez des œuvres de ténebres qui y conduisent, *nox præcessit.*

V. Il est facile d'entendre par l'opposition de cette nuit, quel est ce jour qui s'approche. *Dieu est la lumiere même*, dit l'Ecriture, *& il n'y a point de ténebres en lui.* Lors donc que Dieu possedera pleinement notre ame, il est impossible qu'il y laisse des ténebres. L'homme verra clairement dans cette lumiere, tous ses devoirs & toutes les volontés de Dieu sur lui. Elles lui paroîtront si justes, si saintes & si aimables, qu'il mettra sa félicité à les observer. Il est visible qu'on ne jouira de ce jour parfait que dans la céleste Jerusalem, où il est dit qu'il n'y aura ni soleil ni lune, c'est-à-dire, qu'elle ne sera point éclairée par des lumieres interposées, mais que l'Agneau sera sa lumiere. Il n'y aura dans ce séjour heureux, ni Docteurs, ni Livres, ni Ecriture. L'Agneau, c'est-à-dire, le Verbe incarné, sera l'unique Docteur & l'unique Livre de tous les élus. C'est-là ce jour qui s'approche : mais cependant les raïons de cette immense clarté ne laissent pas de se répandre sur les Chrétiens, & de former parmi eux une espece de jour,

1. *Jean.* 1. 5.

Apoc. 21. 23.

qui eſt comme une réflexion de l'autre. C'eſt cet état qui tient le milieu entre le jour & la nuit. C'eſt une aurore, qui repréſente, ſelon ſaint Grégoire, l'état de l'Egliſe dans cette vie, parce que ce jour diſſipe une partie de ſes ténebres, mais ne les diſſipe pas entierement : & le devoir des hommes eſt de s'efforcer de le faire croître, *en ſe rempliſſant de la connoiſſance de la volonté de Dieu ;* & de s'approcher de plus en plus de cette ſource de lumiere, où ils eſperent quelque jour d'être plongés.

Greg. Moral. l. 29. c. 2. n. 2.

Col. 1. 9.

VI. De ces trois états ſaint Paul tire trois conſéquences ; dont la premiere eſt *de renoncer aux œuvres de ténebres.* Et il eſt facile de comprendre que par ces œuvres de ténebres, il entend celles qui ne ſont point conduites par la lumiere de la vérité, & où l'homme ſuit la vanité de ſon ſens & la volonté de ſa chair & de ſes penſées. Qu'il y a d'œuvres eſtimées & louées des hommes, qui ne ſont que de ce genre ! Or tout ce qui eſt de ce genre, *eſt plein de la noirceur du péché :* PLENUM *nigredine peccatorum*, comme dit ſaint Auguſtin.

Rom. 13. 12.

Aug. l. 4. contr. Jul. c. 3. n. 33.

Les œuvres contraires à celles-là ſont appellées par l'Apôtre, *les armes de lumiere*, & il nous exhorte à nous en revêtir. C'eſt la ſeconde conſéquence. Il

les appelle des armes, parce qu'elles nous servent pour nous garantir des attaques du démon, pour lui résister, pour le repousser : & ainsi ce sont des armes défensives & offensives. Et il les appelle armes de lumiere, parce qu'elles sont conduites par la lumiere de la vérité. Il veut que nous en soyons revêtus, c'est-à-dire, que nous en soyons tout couvert, & que l'on ne voie dans notre vie que de ces œuvres éclairées par la vérité ; parce que s'il y en a quelque partie où nous nous donnions la liberté de suivre nos fantaisies, nous serons exposés par-là aux attaques du démon. Il n'a point de droit sur les œuvres de lumiere : mais toutes les œuvres de ténebres lui appartiennent, & il en prend occasion de former des desseins pour notre perte.

VII. Enfin la derniere conséquence que l'Apôtre tire de ces trois états, c'est que nous devons tâcher *de marcher avec bienséance comme dans le jour :* SICUT *in die honestè ambulemus.* Et cette bienséance qu'il nous prescrit, est bien différente de la bienséance humaine, quoique la bienséance humaine puisse servir à nous la faire comprendre. Vivre avec bienséance à l'égard des hommes, c'est ne rien faire qui puisse choquer ceux

Rom. 13. 13.

qui nous voient. Mais comme ils ne voient que l'extérieur, on ne leur doit auſſi qu'une bienſéance extérieure. Il n'en eſt pas de même de ce jour dont parle l'Apôtre. Nous y avons Dieu, ſes Anges & ſes Saints pour ſpectateurs. Ainſi marcher avec bienſéance à l'égard de Dieu, c'eſt ne rien faire qui puiſſe bleſſer ſes yeux, & qui puiſſe être condamné par les Anges & par les Saints, lorſqu'il plaît à Dieu de leur faire connoître nos mouvemens & nos penſées. Tout eſt donc compris dans cette bienſéance, l'intérieur & l'extérieur de nos actions. Et c'eſt pourquoi les Saints l'ont portée juſqu'à ſe tenir dans une auſſi exacte modeſtie lorſqu'ils étoient ſeuls, que lorſqu'ils étoient à la vûe des hommes; parce qu'ils ſe regardoient comme étant toujours à la vûe de Dieu & de ſes Anges, à qui ils croioient devoir un reſpect beaucoup plus grand que celui que l'on rend aux hommes.

VIII. *Ne vous laiſſez point aller aux débauches ni aux ivrogneries.* v. 13.

Quoique l'Apôtre ſaint Paul parle à de nouveaux Chrétiens, qui avoient encore la premiere ferveur de la grace qu'ils avoient reçue, il ne laiſſe pas de les avertir d'éviter les déréglemens les plus groſſiers. Un Chrétien qui connoît

ſa foibleſſe, doit toujours craindre les précipices d'où il a été tiré. *Les vices*, dit un païen, *ne s'apprivoiſent jamais de bonne foi :* VITIA *nunquam bona fide manſueſcunt.* Il reſte toujours une pente dans la nature, qui nous y précipiteroit, ſi Dieu nous abandonnoit à nous-mêmes. Il eſt bon de les craindre, & de ne ſe pas croire incapable d'y tomber. C'eſt la fin de l'exhortation que l'Apôtre fait aux Romains dans les paroles de l'Epître de ce jour, qui doivent être particulierement précieuſes aux fideles, parce que Dieu a voulu s'en ſervir pour la converſion de ſaint Auguſtin, comme on le voit dans ſes Confeſſions. Mais à ces vices groſſiers, l'Apôtre en joint de plus ſpirituels, qu'il met au même rang. C'eſt la contention & la jalouſie, qui ont pour ſource l'orgueil. Car ne pouvant ſouffrir l'élévation des autres, ou il s'efforce de les rabaiſſer par ce qu'on appelle *contention*, ou il ſe ronge en ſecret par une maligne jalouſie, qui lui fait regarder le bien du prochain comme ſon propre mal.

IX. *Mais revêtez-vous de* notre *Seigneur Jeſus-Chriſt.* v. 14.

Ce que l'Apôtre recommande aux Chrétiens par ces paroles, *Revêtez-vous de* notre *Seigneur Jeſus-Chriſt*, n'eſt pas

qu'ils ne s'en revêtent qu'extérieurement, & qu'ils faſſent paroître au-dehors une fauſſe apparence de piété. Ce ſeroit leur commander une hypocriſie, & leur conſeiller ce que dit ſaint Bernard de quelques-uns, qu'ils ne détruiſent pas le vieil homme, mais qu'ils le couvrent du nouveau. Il veut qu'ils ſoient revêtus de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement au-dehors, mais au-dedans & dans le fond de l'ame. Car l'ame eſt revêtue de ſes diſpoſitions & de ſes mouvemens intérieurs, paroiſſant aux yeux de Dieu telle que ſont ces diſpoſitions & ces mouvemens. Elle eſt donc revêtue de Jeſus-Chriſt, quand Jeſus-Chriſt forme ſes diſpoſitions & ſes mouvemens, & quand on ne voit en elle que les inclinations & les ſentimens de Jeſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt n'eſt donc pas un vêtement extérieur, qui ne couvre & n'orne que la ſurface. Il doit couvrir notre ame, comme le feu couvre un fer rouge. Il nous couvre en nous pénétrant par ſa vérité, & en nous embraſant par ſa charité; & c'eſt en cette maniere que l'Apôtre exhorte les Romains à ſe revêtir de Jeſus-Chriſt.

SUR L'EVANGILE DU I. DIMANCHE DE L'AVENT.

EVANGILE. *Luc.* 21. 25.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, & dans les étoiles, & sur la terre les nations seront dans l'abattement & la consternation, la mer faisant un bruit effroïable par l'agitation de ses flots : & les hommes sécheront de fraïeur dans l'attente de ce qui doit arriver dans tout l'Univers : car les Vertus des cieux seront ébranlées, & alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. Pour vous, lorsque ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut, & levez la tête, parce que votre rédemption est proche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : Considerez le figuier & les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à pousser leurs fruits, vous reconnoissez que l'été est proche. Ainsi lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le Roïaume de Dieu est proche. Je vous dis, & je vous en assure, cette génération d'hommes *ne finira point, que toutes*

ces choſes ne ſoient accomplies. Le ciel & la terre paſſeront ; mais mes paroles ne paſſeront point. [*Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appéſantiſſent par l'excès des viandes & du vin, & par les inquietudes de cette vie ; & que ce jour ne vous vienne, tout d'un coup ſurprendre : car il enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent ſur la ſurface de la terre. Veillez donc, priant en tout temps, afin que vous ſoyez trouvés dignes d'éviter tous ces* maux *qui arriveront, & de paroître avec confiance devant le Fils de l'homme.*]

Explication.

I. ON peut dire que l'Evangile eſt la ſcience de craindre & d'aimer, & de craindre pour aimer. Car la plus grande diſpoſition pour aimer ce qui doit être aimé, c'eſt de craindre ce qu'il faut craindre. Ainſi rien n'eſt plus naturel que ce que pratique l'Egliſe aujourd'hui, par l'Evangile qu'elle fait annoncer à ſes enfans au commencement de l'Avent. Son deſſein eſt de les préparer à recevoir avec amour Jeſus-Chriſt naiſſant. Mais pour le leur faire recevoir ainſi, elle leur apprend à le craindre. Elle commence par la crainte, quoiqu'elle tende principalement à l'amour ; parce qu'elle ſait que rien n'eſt plus capable

d'affoiblir dans l'ame le mauvais amour qui l'attache aux créatures, que de lui proposer des objets de crainte aussi réels & aussi véritables, que les biens qu'elle cherche dans la possession des créatures, sont vains & imaginaires. Cette crainte, quand elle est vive & qu'elle s'est emparée du cœur, non seulement empêche de commettre les actions criminelles; mais en appliquant l'ame à des objets qui la touchent plus fortement, elle la détourne de penser à ceux auxquels elle étoit attachée; & par-là elle diminue insensiblement cette attache, & la met en état d'être facilement surmontée par l'amour de Dieu.

II. Or entre les objets de terreur, l'Eglise n'a point cru en pouvoir proposer de plus utile & de plus efficace que celui de Jesus-Christ considéré dans son second avénement. Et pour le concevoir comme il faut, on doit avoir dans l'esprit, que Dieu en envoiant son Fils au monde, l'a rendu, selon son humanité même, le Roi & le maître de tous les hommes; en sorte qu'il leur est impossible de se soustraire à son empire. Mais il exerce en deux manieres bien différentes, cet empire qui lui appartient & que personne ne lui peut ravir. L'une est celle d'une justice severe & inexorable, par laquelle il dominera à jamais les réprouvés, &

leur fera souffrir les justes peines qu'ils ont méritées. L'autre est celle d'une miséricorde pleine d'amour, par laquelle il comblera de toute sorte de biens dans toute l'éternité ceux qui l'auront aimé dans le temps. On ne sauroit éviter l'un ou l'autre de ces deux empires : & quiconque ne s'assujettira pas à l'amour de Jesus-Christ sera nécessairement assujetti à sa justice. Le dessein de l'Eglise est donc de nous porter à nous ranger sous l'empire de l'amour de Jesus-Christ. Mais pour nous y disposer, elle trouve à propos de nous faire considérer que c'est l'unique moïen de ne tomber pas dans celui de sa justice. Et c'est comme si elle nous disoit : Ne vous y trompez pas ; celui dont nous nous disposons à célébrer la naissance temporelle, est votre Maître, nécessaire, naturel & inévitable. S'il ne regne pas sur vous par son amour, il y regnera par sa sévérité ; & cette sévérité sera si terrible, que les avertissemens qu'il en donnera aux hommes pour les porter à l'éviter, les feront sécher de fraïeur.

III. Il est donc utile à tous les Chrétiens d'entrer dans cet esprit de l'Eglise ; de s'appliquer aux objets de terreur qu'elle leur propose, & de tendre à l'amour de Jesus-Christ par le degré de sa crainte. Aussi le démon qui sait les avantages

qu'ils en peuvent tirer, emploie toute son adresse pour étouffer en eux la crainte de Dieu aussi-bien que son amour. Et ce qui est bien terrible, c'est qu'il y réussit à l'égard de la plûpart des hommes. Car il est presque aussi rare d'en trouver qui soient bien touchés de la crainte de la justice de Dieu, que d'en voir qui soient véritablement pénétrés de son amour. L'homme est si léger, si vain, si inconstant, si aisé à tromper par de fausses espérances, que tout suffit presque pour le rassurer contre les objets les plus terribles. Les uns se délivrent de la crainte par des doutes volontaires fondés sur de pures fantaisies. Les autres regardent toujours les choses terribles comme éloignées, & croient être en droit par là de s'exemter de les craindre. Les autres s'imaginent qu'il sera toujours en leur pouvoir de les éviter quand ils voudront, & qu'ils le voudront sans peine : & il suffit aux autres pour ne les pas craindre, d'en éloigner la pensée.

IV. C'est pour nous marquer cette légereté des hommes, que l'Évangile nous propose deux choses qui semblent contraires, mais que leur inconstance fait bien allier. Car il nous dit d'une part, que les hommes sécheront de fraïeur à la vûe des signes qui précéderont le jugement ; & il nous dit de l'autre, que le

jugement les surprendra occupés aux actions ordinaires de la vie, & vivans dans une entiere sécurité. C'est que ces signes n'étant pas continuels, & ayant des intervalles, les hommes du monde se rassureront sans raison dans ces intervalles, & reprendront leur train ordinaire de vie, en attribuant ce qu'ils auront vû à quelque cause naturelle, plutôt qu'à un avertissement de Dieu : & par ces moïens que le diable leur fournira, ils se mettront au-dessus des menaces de Dieu, & se les rendront inutiles.

V. L'Eglise qui n'ignore pas cette foiblesse des hommes, ne laisse pas de proposer à ses enfans des objets de terreur, parce qu'elle espere que Dieu joignant ses impressions secrettes à la voix extérieure de ses ministres, empêchera que le démon ne se joue de leur légereté. Elle emploie pour cela principalement les signes qui précéderont le dernier avénement de Jesus-Christ, & les dernieres plaies dont Dieu frappera les hommes endurcis pour les porter à se convertir. Mais elle nous donne lieu par-là de faire le même usage de tous les autres fléaux de Dieu, & de tous les maux par lesquels il exerce sa justice sur eux dans le cours des siecles. Car tous ces maux & tous ces fléaux, comme les guerres, les famines, les pe-

ſtes, les maladies, les injuſtices, les violences que Dieu permet, ſont, ſelon les Peres, des avertiſſemens qu'il nous donne de la rigueur de ſa juſtice. Ce ſont des avant-coureurs, & du jugement dernier qui ſera le grand jour de la juſtice de Dieu, & du jugement particulier qu'il portera de chacun de nous à l'heure de notre mort. Tout cela nous avertit que Dieu eſt en colere contre les péchés des hommes; qu'il les punira rigoureuſement, & que nous n'avons qu'un ſeul moïen de détourner les maux dont il nous menace, qui eſt de nous convertir ſérieuſement à lui. Si nous ſommes enveloppés dans ces maux, il faut confeſſer l'équité de ſes jugemens, les accepter avec ſoumiſſion, & s'en ſervir pour éviter les maux de l'autre vie, en ſouffrant humblement ceux de celle-ci. Et quand nous n'y aurions point de part, nous n'avons pas moins de droit & d'obligation d'en conclure que Dieu eſt terrible, & qu'on ne ſauroit trop craindre la rigueur de ſes jugemens.

Greg. Moral. 21. c. 17. nouv. ed. 22. n. 33.

VI. Qui regarderoit les maux & les miſeres du monde avec cet eſprit, trouveroit par-tout des ſujets de crainte, parce qu'il trouveroit par-tout des maux & des miſeres ſans nombre. Il ne manqueroit jamais de Prédicateurs. Il entendroit de toutes parts retentir cette voix de Jeſus-

Christ : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* Et il ne trouveroit point d'autre moïen de s'en garantir, que de suivre cet avertissement de Jesus-Christ. Il auroit recours à sa bonté & à sa miséricorde. Il se disposeroit par cette terreur à le recevoir avec amour dans sa premiere naissance, puisque c'est la fin & le but de cette naissance. C'est ce qu'il prétend & ce qu'il desire de nous. C'est-là le sens du langage terrible & divin de ces signes que l'Eglise nous met en ce jour devant les yeux. Luc 13. 5.

VII Mais ce n'est pas néanmoins la seule vérité dont Dieu prétende instruire les hommes par les maux qu'il leur envoie, & les fléaux dont il les frappe, que celle de la rigueur de sa justice, & de la nécessité de l'éviter par une solide conversion. Il nous marque par son Evangile qu'il nous veut instruire d'une vérité consolante, qui releve autant les cœurs des véritables Chrétiens, que la premiere semble être capable d'abattre ceux des pécheurs. Si les signes qui précéderont le jugement, doivent donner aux pécheurs des sentimens de terreur, parce qu'ils leur marquent que le jour de la rigueur de Dieu est proche ; ils doivent aussi donner de la joie & de la confiance à ceux qui l'aiment, & qui vivent dans la pratique d'une vie sainte & chrétienne, parce

qu'ils leur marquent que le temps de leur récompense est proche ; que Jesus-Christ est près d'entrer dans la parfaite possession de son Roïaume, & de regner avec tous ses élus ; que le péché va être entierement détruit avec tous ses effets, c'est-à-dire, avec la concupiscence, les miseres, & la mort. Et ces pensées sont pour les ames pénétrées de l'amour de Jesus-Christ, la plus puissante consolation qu'elles puissent recevoir en cette vie. L'Eglise n'a donc pas moins de soin de nous proposer cette seconde signification de ces signes, que la premiere ; & elle desire que ses enfans, selon l'état où ils seront, s'appliquent à l'une ou à l'autre. Si leur conscience est troublée par le souvenir de leurs péchés, s'ils ont besoin d'y remédier par une sérieuse pénitence ; qu'ils entrent dans les sentimens de terreur auxquels ils sont portés par la méditation du jugement dernier, & des signes épouvantables dont il sera précédé. Mais s'ils ont fait depuis longtemps une véritable pénitence, s'ils marchent avec fidélité dans la voie des commandemens de Dieu, s'ils sont pressés de l'amour de Jesus-Christ ; elle desire que sans renoncer absolument aux sentimens de crainte qui sont toujours utiles aux ames en cette vie pour les entretenir dans l'humilité, ils y joignent néanmoins les

ſentimens de joie & de confiance que la vûe de la gloire de Jeſus-Chriſt & de leur parfaite rédemption leur doit donner.

VIII. Comme il faut étendre les ſignes du jugement de Dieu à tous les fléaux dont il frappe les hommes dans le cours des ſiecles, parce que ce ſont des effets de ſa colere, & des avertiſſemens qu'il nous donne de l'appaiſer par la pénitence ; les ames chrétiennes doivent de même tirer de ces maux des ſentimens de confiance, de joie, & d'eſpérance de leur délivrance prochaine. Car la plûpart des maux humains ſe terminent à la mort, & n'étonnent les hommes que parcequ'ils y conduiſent. Ainſi en avertiſſant les juſtes que leur mort eſt proche, ils les avertiſſent en même temps que leur délivrance eſt proche. S'ils ſont attaqués par les maladies, c'eſt Jeſus-Chriſt qui s'avance vers eux pour les délivrer, & qui les oblige de s'avancer auſſi vers lui par leurs deſirs, & de lui dire : *Venez, Seigneur* JESUS. VENI, *Domine* JESU. Tous les autres maux qui ne les menacent pas préciſément de la mort, ne doivent pas laiſſer de produire le même effet. Car ce ſont des paiemens que Dieu exige d'eux, pour n'avoir plus qu'à les récompenſer en l'autre vie. C'eſt la part qui leur eſt échûe des ſouffrances que Jeſus-Chriſt a diſtribuées à tous ſes mem-

Apoc. 21. 20.

bres ; & ils doivent eſpérer qu'après y avoir ſatisfait, leur œuvre étant ainſi conſommée, il les retirera de ce monde pour les couronner.

Greg. Mor. pref. n. 22.

IX. Ainſi rien n'eſt plus différent que les maux dont Dieu frappe les hommes dans cette vie, ſelon les perſonnes qui les reçoivent. Ces maux ſont pour les pécheurs endurcis les commencemens des ſupplices qui les attendent. Ils ſont pour les pécheurs pénitens des remedes ſalutaires, qui leur imprimant des ſentimens de crainte, les détachent inſenſiblement du monde, & les diſpoſent à une entiere converſion. Et ils ſont pour les juſtes & les vrais Chrétiens des marques de leur rédemption, des avant-coureurs du Roiaumo éternel de Jeſus-Chriſt & des ſujets de confiance & de joie. Quelque compaſſion que nous ayons donc des miſeres publiques, quelque deſir que nous ayons de les ſoulager, nous ne devons pas ignorer que Dieu en tire de grands biens pour le ſalut de ſes élus, & qu'ordinairement les proſpérités temporelles ſont plus à craindre que ce qu'on appelle fléaux & calamités. Rien n'eſt plus terrible que d'être hors de ſoi & de n'avoir rien qui y rappelle ; & qui remettant devant les yeux de l'ame la juſtice & la miſéricorde de Dieu, l'avertiſſe qu'elle n'eſt pas pour ce monde-ci.

monde-ci. L'état de ces gens qui sécheront de fraïeur à la vûe des signes du jugement, est bien effroïable, & nous avons sujet de demander à Dieu d'en être délivrés, parce que les personnes foibles doivent toujours appréhender d'être renversées par les grands maux. Mais l'état de *ceux qui passent leur vie dans* la paix & *dans les biens, qui n'ont point de part aux travaux des hommes, & qui ne sont point châtiés avec eux*, l'est encore beaucoup davantage, parce qu'il est plus facile de s'y corrompre & de s'y perdre, & plus difficile d'en bien user. Cependant c'est cet état qui est l'objet des souhaits des hommes. *Job.* 21. 13. *Ps.* 72. 5.

X. Il ne faut pas s'étonner de ce que Jesus-Christ appelle la félicité dont il récompensera ses élus du nom de *rédemption, quoniam appropinquat redemptio vestra*, ni de ce qu'il les représente par ce terme comme captifs, & comme ne devant être délivrés de la captivité qu'au dernier jour : car encore que dès cette vie même Jesus-Christ soit leur Sauveur, & qu'il les ait délivrés de la domination du diable & de la concupiscence, en *les arrachant*, comme dit saint Paul, *de la puissance des ténebres*, ils ne laissent pas d'être encore captifs en plusieurs autres manieres dont ils ne seront délivrés qu'en l'autre vie. Leur esprit est captif, parce *Luc* 21. 28. *Coloss.* 1. 13.

qu'il eſt aſſujetti à mille penſées qui le troublent & l'agitent malgré qu'ils en aient. Il ne voit la vérité qu'à demi, & il ſe gliſſe dans ſes connoiſſances une infinité de fauſſetés vraiſemblables qui le trompent. Leur volonté eſt captive, parce qu'il lui échappe, contre ſon gré, une infinité de deſirs qui la déchirent, la portent au péché, & la détournent de Dieu. Leur corps eſt captif, parce qu'il ſe corrompt tous les jours, & qu'en ſe corrompant, il appéſantit l'ame, & la rend languiſſante dans ſes actions. Or dans cette langueur de l'ame, l'amour qu'elle porte à Dieu ne ſauroit être fort vif. Voilà ce qui fait la peine des Saints en cette vie, & qui la leur rend dure & ennuyeuſe. C'eſt ce qui leur fait dire avec David ? *Hélas que mon exil eſt long ! Je vis ici comme un étranger parmi les tentes de Cedar : mon ame eſt ici étrangere.* Et c'eſt la délivrance de cet état miſérable, que Jeſus-Chriſt leur promet, & dont il veut que l'approche marquée par ſes ſignes qui précéderont le jugement général, leur donne de la confiance & de la joie.

Pſalm. 119. 5. & 6.

XI. Il paroît par la parabole du figuier que Jeſus-Chriſt apporte, que les ſignes de ſon dernier avénement ſeront clairs aux juſtes qui vivront en ce temps-là, en même temps qu'ils ſeront négligés

ou ignorés par les autres : Il y a une infinité de langages de Dieu que les hommes sont coupables de ne point entendre, parce que c'est leur cupidité qui les en empêche. Ces langages sont clairs en soi; mais les hommes se forment des nuages volontaires pour n'y rien comprendre. C'est ce qui fait voir combien nous avons intérêt de purifier notre cœur; puisque sans cela on ne comprend pas la plus grande partie de ce que Dieu nous dit, & qu'on laisse inutiles une infinité d'instructions qu'il nous donne par les événemens de ce monde, dont il ne laissera pas de nous demander compte au jour de son jugement.

XII. Quoique nous ne soyons peut-être pas du nombre de ceux qui verront ces signes épouvantables, & qu'ainsi nous n'ayons pas le même droit qu'eux de conclure que le jugement est proche, néanmoins ce que Jesus-Christ ajoute de l'immutabilité de sa parole, nous doit donner en tout temps les mêmes sentimens que si nous étions en ce temps-là, & que nous fussions témoins de ces signes. Car puisque nous sommes assurés par la parole de Dieu, que ces signes arriveront, & qu'ils seront suivis de la consommation de la rédemption & de la félicité des justes, nous pouvons les regarder en quelque sorte comme arrivés,

& entrer déja par avance dans les mêmes ſentimens qu'auront les élûs de ce temps-là. Ce n'eſt rien que l'eſpace du temps qui nous en ſépare. Un temps fini ne peut être long. Il eſt donc vrai, que le Roïaume de Dieu eſt proche de nous, & que nous ſommes près d'y entrer ; & nous avons ſujet, non-ſeulement dans la vûe de l'approche de notre mort, mais auſſi de celle du jugement dernier, d'avoir la même confiance & la même joie. Il ſuffit que cet héritage ſoit aſſuré à tous ceux qui perſévéreront dans la juſtice. Or il l'eſt par la fermeté immuable de la parole de Dieu.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE DE L'AVENT.

EPITRE. *Rom.* 15. 4.

MEs freres, tout ce qui eſt écrit, a été écrit pour notre inſtruction, afin que nous concevions une eſpérance ferme *par la patience & par la conſolation que les Ecritures nous donnent. Que le Dieu de patience & de conſolation vous faſſe la grace d'être toujours unis de ſentimens &*

d'affection les uns avec les autres, selon l'esprit de Jesus-Christ, *afin que d'un même cœur & d'une même bouche vous glorifiiez Dieu le Pere de notre Seigneur Jesus-Christ. C'est pourquoi unissez-vous les uns avec les autres pour vous soutenir mutuellement, comme Jesus-Christ vous a unis avec lui. pour la gloire de Dieu. Car je* vous *déclare que Jesus-Christ a été le dispensateur & le Ministre de l'Evangile à l'égard des Juifs circoncis, afin que Dieu fût reconnu pour véritable par l'accomplissement des promesses qu'il avoit faites à leurs peres ; & quant aux Gentils, ils n'ont à glorifier Dieu que de sa miséricorde, selon qu'il est écrit : C'est pour cette raison, Seigneur, que je publierai vos louanges parmi les Gentils, & que je chanterai* des Cantiques *à la gloire de votre nom. Il est encore écrit : Réjouissez-vous, Gentils, avec son peuple. Et ailleurs ; Gentils, louez tous le Seigneur : peuples, glorifiez-le tous. Isaïe dit aussi : Il sortira de la tige de Jessé un rejetton, qui s'élevera pour regner sur les Gentils, & les Gentils espéreront en lui. Que le Dieu d'espérance vous comble de paix & de joie dans votre foi, afin que votre espérance croisse de plus en plus par la vertu* & la puissance *du Saint-Esprit.*

EXPLICATION.

I. L'Ecriture sainte n'est pas seulement, comme dit saint Augustin, une lettre que le Pere céleste a adressée à tous les hommes ; mais c'est une lettre que notre Pere a écrite à chacun de nous en particulier. Car elle est tellement commune à tous, que Dieu l'a destinée à l'instruction de chaque fidele, qu'il l'a eu en vûe en particulier, & que c'est pour lui qu'il a fait écrire les instructions qu'elle contient. C'est donc une négligence insupportable de ne daigner pas même ouvrir cette lettre de notre Pere, ni s'informer de ce qu'il nous y dit. Et si ceux qui feroient paroitre ce dédain à l'égard de la lettre d'un Roi de la terre, mériteroient d'en être séverement punis ; on peut juger de ce que mérite le mépris que les hommes font de l'Ecriture, en négligeant de s'instruire des vérités que Dieu nous y a fait annoncer.

II. Mais ce n'est pas assez de l'ouvrir & de la lire, il faut y chercher ce que Dieu nous y a voulu apprendre. L'Apôtre nous déclare qu'elle est écrite pour notre instruction : & expliquant quelle est cette instruction, il dit qu'elle est destinée à nous instruire dans la *patience*, & à nous donner *la consolation* dont nous avons besoin. Quiconque donc cherche autre

chose dans l'Ecriture ; qui ne s'y instruit pas dans la patience, qui n'y trouve pas cette consolation, n'y cherche pas ce que Dieu veut lui apprendre. Savoir les questions curieuses de l'Ecriture, démêler les généalogies, accorder les points d'histoire & de chronologie qui paroissent embarrassés, être savant dans les questions qu'on forme sur la lettre, n'est pas savoir l'Ecriture. Ce n'est pas que ceux qui font profession de science, ne se puissent instruire utilement de ces choses, pourvû qu'ils soient persuadés que qui en demeure-là, ne sait encore rien dans l'Ecriture, parce qu'elle n'est pas faite pour donner de la pâture à nos esprits, mais pour servir de nourriture à nos cœurs. Ainsi il arrive fort souvent que ceux qui paroissent habiles dans l'Ecriture, y sont en effet très-ignorans, & que ceux qui y paroissent peu habiles, y sont au-contraire très-savans.

III. L'Apôtre réduit les instructions de l'Ecriture à *la patience* & à *la consolation* ; parce que la patience a pour objet toutes les choses pénibles qu'il faut souffrir, & la consolation toutes les vérités consolantes ; c'est-à-dire que l'une regarde tous les maux, l'autre tous les biens. Mais il ne faut pas réduire ces choses pénibles à ce qui est seulement pénible aux

sens. Il n'eſt pas dit ſeulement, *In dolore ſuſtine :* AYEZ *patience dans vos douleurs ;* Eccli. 2. 4. mais il eſt dit auſſi, *In humilitate tua patientiam habe :* AYEZ *patience dans votre humiliation.* Il eſt quelquefois plus pénible de ſouffrir une longue humiliation qu'une longue douleur. Il ne faut pas ſeulement ſouffrir les maux ; il faut ſouffrir les hommes qui les cauſent, leurs humeurs, leurs caprices, leurs chagrins, leurs injuſtices ; & il faut ſouffrir tout cela avec douceur & avec amour. Il ne faut pas ſouffrir ſeulement les autres hommes ; il ſe faut ſouffrir ſoi-même, la mortalité de ſon corps, les foibleſſes & les ténebres de ſon eſprit, & enfin ſes propres péchés, dont il faut porter l'humiliation ſans s'abattre & ſans ſe décourager. Il ne faut pas ſeulement ſouffrir les hommes & ſoi-même ; mais ſouffrir auſſi la conduite qu'il plaît à Dieu de tenir ſur nous. Elle n'eſt pas toujours conforme à nos inclinations. Dieu a ſes temps & ſes retardemens, qui ne s'accordent pas toujours avec nos impatiences & nos deſirs ; & c'eſt pourquoi l'Ecriture nous recommande de nous y aſſujettir. *Souffrez*, dit-elle, *les retardemens* Eccli. 2. 3. *de Dieu :* SUSTINE *ſuſtentationes Dei.* La patience même ne ſe pratique pas ſeulement à l'égard des maux ; elle ſe prati-

que encore, selon l'Ecriture, à l'égard des biens & des bonnes actions, parce qu'il est difficile d'y persévérer. C'est pourquoi l'Ecriture nous recommande la patience dans les bonnes œuvres : *Patientiam boni operis.* Elle nous assure que la semence de l'Evangile, ne porte du fruit que lorsqu'on attend ce fruit *avec patience.* C'est une chose pénible que de continuer de bonnes œuvres, lorsqu'on n'en voit pas les fruits & les récompenses : ce qui fit que la femme de Tobie se laissant aller à l'impatience, lui dit : *Il est clair que votre espérance est vaine, & l'on voit présentement l'inutilité de vos aumônes.* L'Ecriture nous exhorte à pratiquer la patience en toutes ces manieres, & elle nous fournit dans chacune de puissantes consolations pour nous y soutenir : c'est pourquoi *la patience & la consolation* sont attribuées à l'Ecriture par ces paroles de saint Paul : *Patientiam & consolationem scripturarum.*

Rom. 15. 4. *Jac.* 5. 7. *Luc.* 8. 15. *Tob.* 2. 22. *v.* 4.

IV. Saint Paul nous représente *l'espérance* comme un fruit de la patience & de la consolation. *Afin*, dit-il, *que par la patience & la consolation des Ecritures nous ayons l'espérance.* Cependant c'est l'espérance même qui nous rend patiens, c'est l'espérance qui nous console dans les maux : & c'est pourquoi l'Apôtre la com-

Hebr. 6. 19.

pare à une ancre ferme & assurée, qui nous tient immobiles dans les tempêtes & les agitations de cette vie. Mais c'est qu'il y a deux sortes d'espérances. L'une qui précede la patience, l'autre qui la suit : l'une qui la produit, l'autre qui en est la récompense. Car il ne faut pas s'imaginer que l'espérance d'un homme qui n'a encore rien souffert, soit pareille à celle des personnes qui ont été long-temps exercées dans la patience. Celle qui suit la patience, est tout autrement vive & forte. Elle nous fait goûter en quelque maniere par avance les biens qu'elle nous fait espérer, elle en rend le cœur tout pénétré. Telle étoit l'espérance des Martyrs ; & c'est ce que l'Ecriture nous promet quand elle nous dit : *Vos consolations, Seigneur, ont rempli de joie mon ame, à proportion des pensées de trouble qui ont agité le fond de mon cœur.* La mesure des consolations de Dieu est celle des souffrances. Voilà l'espérance qui naît de la patience, & que saint Paul lui attribue comme son effet.

Ps. 93. 19.

V. La patience, la consolation, l'espérance sont attribuées à l'Ecriture dans le commencement de cette Epître ; & dans la suite ces mêmes vertus sont attribuées à Dieu qui est appellé par cette raison *le Dieu de patience, le Dieu de con-*

Rom. 15.

ſolation, le Dieu d'eſpérance. C'eſt que ces effets conviennent à Dieu & à l'Ecriture, mais différemment. Dieu eſt la véritable ſource de ces vertus. Il faut que ce ſoit lui qui les verſe dans le cœur; mais il ſe ſert de l'Ecriture comme d'un inſtrument & d'un moïen, afin de cacher ſes opérations divines. Il faut donc pour les obtenir, non ſeulement s'adreſſer à Dieu par la priere, mais ſe ſervir même des moiens qu'il emploie ordinairement pour cela, qui eſt la lecture & la méditation de l'Ecriture. Il faut ſe ſoumettre à la conduite ordinaire de Dieu, pratiquer les moiens qu'il nous a preſcrits; & ne pas prétendre qu'il agiſſe ſur nous d'une maniere extraordinaire.

VI. L'Apôtre ſaint Paul ſouhaite dans la ſuite, que *le Dieu de patience* donne aux Romains à qui il parle, une parfaite *union de cœurs & de ſentimens.* Et ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il fonde cette union, ſur ce que Dieu eſt un Dieu de patience. *Car il eſt impoſſible*, comme dit ſaint Gregoire, *d'être uni aux hommes & de vivre en paix avec eux, ſans pratiquer à leur égard beaucoup de patience.* Quiconque releve tout, & ne veut ſouffrir dans les autres aucun défaut de perfection ou de lumiere, ne doit pas prétendre être jamais uni de ſentimens avec eux. Les penſées & les lumieres des hommes étant

Moral. l. 31. c. 16. nouv. ed. c. 28. n. 33.

Rom. 14. 5. différentes, *chacun abondera* toujours *dans son sens*; & c'est pourquoi l'Apôtre ordonne de le souffrir : *Unusquisque in suo sensu abundet.* L'union des Chrétiens entr'eux doit donc consister à souffrir patiemment ces petites différences de sentimens, à les tolérer, à ne faire pas semblant de les voir, & à ne faire paroître au dehors qu'une union parfaite dans les maximes capitales de la Religion, *afin de louer Dieu d'une même bouche*, en supprimant ces petites différences de lumiere dont nous avons parlé; & de *le louer d'un même cœur* en s'attachant uniquement aux vérités capitales, dans lesquelles on est uni : remettant l'éclaircissement des autres, au temps où Dieu dissipera entierement les ténebres de nos cœurs.

VII. *C'est pourquoi unissez-vous les uns avec les autres, pour vous soutenir mutuellement*, comme Jesus-Christ *vous a unis avec lui pour la gloire de Dieu.* v. 7.

Saint Paul invitant les Chrétiens à s'unir les uns aux autres, leur en propose le plus parfait modele, & le plus puissant motif dont on se puisse servir. C'est l'union que Jesus-Christ a bien voulu avoir avec nous, en nous faisant membres de son corps, & nous unissant par-là avec son Pere même. Car qui peut refuser de s'unir avec ses freres après cet exemple ? Quelle

proportion

proportion y a-t-il de la perfection souveraine de Jesus-Christ avec l'imperfection & les défauts de ses membres ?

Qui les connoît mieux que Jesus-Christ, à qui rien ne peut être caché, & qui a toute une autre idée des moindres défauts que celle que les hommes en peuvent avoir ? Cependant quand il a justifié un Chrétien, & qu'il l'a rendu le temple du Saint-Esprit, il ne le sépare point de sa charité, ni de l'union de son corps, pour tous les défauts qui ne lui font point perdre la grace. Il le souffre, il le corrige peu à peu de ses imperfections, & il les tolere cependant avec une patience admirable. C'est le modele que nous nous devons proposer. Nous devons souffrir en nos freres tout ce que Dieu y souffre, & nous devons demeurer unis à eux, tant qu'il y a de l'apparence qu'ils sont unis à Dieu. Mais c'est en même temps ce qui découvre l'injustice de nos désunions. Nous sommes choqués des plus petits défauts de nos freres par rapport à nous : & ce qui ne les désunit point d'avec Dieu, ne laisse pas de les désunir d'avec nous. Et nous sommes au contraire très-peu touchés des qualités essentielles à tous les bons Chrétiens, par lesquelles ils regardent Dieu comme leur Pere, & le préférant à toutes choses, l'aiment par une cha-

rité qui les rend justes devant ses yeux.

VIII. Les Juifs se préférant aux Gentils, & aiant de l'éloignement pour eux ; & au contraire les Gentils se préférant aux Juifs, & prétendant avoir de l'avantage sur eux dans la Religion de JesusChrist : S. Paul entreprend dans la suite de cette Epître de faire respecter les Juifs par les Gentils, & les Gentils par les Juifs, afin d'humilier ainsi les uns & les autres, en leur apprenant à considérer plutôt les avantages des autres que les leurs propres. Car le propre de la vanité est de ne considérer en soi que ce que qui nous releve, & de ne voir dans les autres que ce qui les abaisse à notre égard. Saint Paul veut qu'on fasse tout le contraire. Ainsi il releve les Juifs à l'égard des Gentils par cette considération importante, que Jesus-Christ avoit été *Ministre de la Circoncision* ; c'est-à-dire, qu'il n'avoit été envoié proprement que pour les Juifs, comme il le dit lui-même : *Je n'ai été envoié qu'aux brebis de la maison d'Israel qui sont perdues.* Il devoit bien dans la suite faire annoncer l'Evangile aux Gentils, & il en donna la commission à ses Apôtres après sa résurrection ; mais pour lui, il se renferma dans son ministere, & ne prêcha proprement qu'aux Juifs, quoiqu'en certaines occasions il ait témoigné quelque bonté pour les Gentils.

v. 8.

Matth. 15. 24.

Rien n'eſt plus admirable que la condeſcendance de Dieu dans la diſpenſation de ſes vérités. Jeſus-Chriſt a bien voulu s'accommoder à la diſpoſition des Juifs, & éviter pour un temps de leur dire les vérités dont ils avoient un trop grand éloignement. Ils avoient une extrême averſion pour les Gentils; ils ne les croioient capables de devenir le peuple de Dieu qu'en devenant Juifs; ce qui ne ſe pouvoit faire, ſelon la loi, qu'avec beaucoup de temps & de longues cérémonies. Jeſus-Chriſt leur a donc voulu épargner durant toute ſa vie la découverte de cette vérité: Qu'il ne faiſoit aucune différence entre les Juifs & les Gentils, & qu'il ne conſidéroit dans les uns & dans les autres que la pureté du cœur. Et cela nous apprend qu'on peut faire beaucoup de fautes dans la diſpenſation de la vérité, en découvrant trop tôt aux Chrétiens les vérités dont ils ne ſont point capables, en les chargeant d'un poids qui ſurpaſſe leurs forces, & en leur propoſant à contre-temps des maximes qu'une longue préoccupation leur a rendu odieuſes. D'où il eſt aiſé de conclure, qu'il n'y a que l'Eſprit de Dieu qui puiſſe conduire la langue des Prédicateurs & des Directeurs, & que ſans cela ils ne ſont capables par eux-mêmes, que de faire haïr la vérité au lieu de la faire aimer.

IX. Les Gentils avoient auſſi leurs avantages ſur les Juifs. Ils avoient reçu avec beaucoup plus de promptitude les vérités de l'Evangile ; & les Prophetes avoient prédit le concours des nations à la véritable Religion. L'Apôtre ſe ſert donc auſſi de cette raiſon pour humilier les Juifs à leur tour, en leur faiſant voir que les Gentils avoient plus contribué qu'eux à la gloire de l'Evangile, qu'ils s'y étoient moins oppoſés qu'eux, & qu'ils avoient témoigné plus de zele qu'eux pour une doctrine à laquelle ils n'avoient point été préparés. Rien n'humilie davantage les ames, que le ſouvenir de l'oppoſition qu'elles ont eue à la vérité, pendant que d'autres l'embraſſoient & la recevoient avec ſoumiſſion. C'eſt par-là que ſaint Paul s'eſt humilié toute ſa vie ; & c'eſt par-là auſſi qu'il veut que les Juifs ſe mettent au-deſſous des Gentils, faiſant ainſi pratiquer aux uns & aux autres cette regle importante de la vie chrétienne : *Qu'il faut que chacun par humilité croie que les autres ſont au-deſſus de lui.*

Philip. 2, 3.

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE DE L'AVENT.

EVANGILE. *Matth.* II. 2.

EN ce temps-là, Jean aiant appris dans la prison les œuvres merveilleuses *de Jesus-Christ, envoia deux de ses disciples lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre? Jesus leur répondit : Allez raconter à Jean ce que vous avez entendu & ce que vous avez vû. Les aveugles voient ; les boiteux marchent ; les lépreux sont guéris ; les sourds entendent ; les morts ressuscitent ; l'Evangile est annoncé aux pauvres : & heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale* & de chûte. *Lorsqu'ils s'en furent allés, Jesus commença à parler de Jean au peuple,* en cette sorte : *Qu'etes-vous allé voir dans le déſert? Un roseau agité du vent? Qu'etes-vous*, dis-je, *allé voir? Un homme vêtu* avec luxe & *avec molleſſe? Vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte sont dans les maisons des Rois. Qu'etes-vous donc allé voir? Un Prophete? Oui, je vous le dis, & plus qu'un Prophete : car c'eſt de lui qu'il a été écrit : J'envoie devant vous mon Ange,*

qui vous préparera la voie où vous devez marcher.

EXPLICATION.

I. LE doute qui paroît dans ce procédé & dans ces paroles de saint Jean ne pouvant être imputé à saint Jean même, puisqu'il avoit rendu tant de témoignages à Jesus-Christ & qu'il avoit été même assuré qu'il étoit le Messie, par la descente du Saint-Esprit sur lui en forme de colombe; on ne le peut attribuer qu'aux disciples de saint Jean, qui avoient fait paroître en d'autres occasions leur jalousie contre Jesus-Christ. C'est donc uniquement pour les en guérir, que saint Jean les envoie à Jesus-Christ, afin qu'il les instruisît lui-même.

Cette disposition des disciples de saint Jean, & la conduite qu'il tient envers eux, nous fournissent deux instructions importantes.

La premiere est, que quelque saintes que soient les personnes auxquelles on se lie, l'attache qu'on a pour elles n'en est pas plus sainte; & que bien loin de nous aider à nous avancer dans la voie de Dieu, elle y sert souvent au contraire d'un très-grand obstacle. On fait son propre honneur de celui de la personne à laquelle on est attaché. On tend insensiblement à rabaisser tous ceux dont la réputation l'obs-

curcit. On a peine à souffrir ceux qui n'en jugent pas comme nous, & l'on veut que le jugement que l'on en porte, soit la regle de celui des autres. Si l'on fait quelque bien par son conseil, Dieu y a beaucoup moins de part que l'homme qui le conseille. On n'a de l'ardeur que quand on sait qu'il sera informé de ce que l'on fait, & l'on n'a que de la langueur quand il ne donne pas le mouvement à ce que l'on entreprend.

Enfin il se glisse tant de miseres dans ces attaches aux Directeurs, Directrices, Supérieurs, & Supérieures, qu'on ne les sauroit trop éviter ; & l'on y est d'autant plus obligé, qu'étant couvertes d'un voile de pieté, & de la pensée qu'on n'a que Dieu pour objet dans ces commerces de spiritualité, l'on s'y livre plus librement, & avec moins de réserve & de précaution, qu'aux défauts d'un autre genre.

II. La seconde chose que nous apprend la conduite de saint Jean, c'est qu'un Directeur évangélique bien loin de vouloir entretenir ces attaches, doit au contraire avoir pour but de les rompre & de les détruire. Il doit tâcher d'anéantir l'homme, & de faire que Dieu regne uniquement dans les cœurs. Ainsi au lieu d'être complaisant pour ces ames attachées & qui tâchent de lui plaire, il doit insensiblement

les séparer de soi, & les lier à d'autres Directeurs, dans la conduite desquels il croit qu'elles chercheront Dieu plus purement. Saint Jean auroit pu instruire ses disciples de ce qu'étoit Jesus-Christ ; mais il appréhenda que ce ne fût encore à cause de lui qu'ils le reconnussent pour le Messie. Il ne voulut donc pas qu'ils pussent lui attribuer leur foi. Il désira qu'ils se liassent à Jesus-Christ même ; & ce fut la raison pour laquelle il les envoia à Jesus-Christ, en pratiquant ainsi excellemment ce qu'il avoit dit lui-même de Jesus-Christ & de soi : *Il faut qu'il croisse & que je diminue.*

Jean. 3. 30.

III. Il semble par les termes dont il permit qu'ils usassent en s'adressant à Jesus-Christ & lui marquant leur doute, qu'il lui étoit commun avec ses disciples : *Etes-vous*, lui dirent-ils, *celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre ?* Et ce fut sans doute un extrême abaissement à saint Jean, de s'être comme revêtu de leur infirmité. Mais il savoit que Jesus-Christ entendroit bien ce langage, & que son intention ne lui seroit pas cachée : ainsi cette apparence de doute étoit une marque qu'il connoissoit parfaitement Jesus-Christ, & qu'il savoit qu'il voioit le fond de son cœur.

v. 3.

Quand nous avons Dieu pour témoin de la sincérité de nos actions, on peut

quelquefois se mettre au-dessus des soupçons téméraires des hommes, lorsque d'une part on y est porté par quelque raison pressante de charité, & que de l'autre, ne leur fournissant aucun sujet réel de scandale, s'ils en prennent, c'est purement par leur faute, par leur précipitation, & par leur inconsidération; & enfin que quelque importante raison ne permet pas qu'on les éclaircisse. Car, selon la regle de S. Augustin, on ne doit pas s'abstenir de procurer un avantage réel à ceux qui sont disposés à en profiter, parce que d'autres s'en scandaliseront mal-à-propos, & prendront à contre-sens ce que l'on dira: mais il faut que ces deux conditions soient jointes ensemble, car une seule ne suffiroit pas. *Du don de perseverance. n. 40.*

IV. Jesus-Christ, au lieu de se rendre témoignage à lui-même qu'il étoit le Messie, renvoie ces disciples de saint Jean au témoignage de ses œuvres & de ses miracles, & il nous fait voir par-là que les miracles étoient la plus grande preuve de sa mission. La plûpart des Prophéties ne marquoient que le temps de la venue du Messie, ou la race & la ville dont il devoit sortir; & ce qu'on en pouvoit conclure, c'est qu'il étoit venu, ou qu'il étoit prêt de venir. Mais les miracles appliquoient les prophéties à la personne même de Je-

Isaie 35. 5. 6. sus-Christ. Isaïe avoit prédit que le Messie donneroit la vûe aux aveugles, qu'il feroit entendre les sourds, & marcher droit les boiteux. C'étoient les caracteres du Messie. Les miracles de Jesus-Christ dont les disciples de saint Jean furent témoins, appliquoient ces caracteres à Jesus-Christ, & marquoient clairement qu'il étoit celui qu'Isaïe avoit prédit; outre qu'en ce temps-là les plus grandes & les plus considérables prophéties n'étoient pas encore accomplies, comme celles de la conversion des Gentils, de la ruine de Jerusalem, de la mort même du Christ. Jesus-Christ ne pouvoit donc mieux faire que de renvoier ces disciples de saint Jean au témoignage de ses œuvres; d'autant plus que ses œuvres renfermoient en même temps la preuve des prophéties, puisque ces œuvres mêmes étoient prédites.

V. Il semble étrange qu'entre les preuves que Jesus-Christ apporte pour montrer qu'il étoit le Messie, il se serve de celle-ci, *que l'Evangile étoit annoncé aux pauvres*; puisqu'on jugeroit d'abord qu'il n'y en a point de plus aisée à contrefaire, & que des ambitieux pourroient fort bien essaier de gagner des pauvres pour fortifier leur parti. Mais c'est qu'il ne faut pas la séparer des autres preuves, comme il ne faut pas séparer les autres preuves de celle-là. Le

Messie devoit rendre la vûe aux aveugles, l'ouie aux sourds, & en même temps annoncer l'Evangile aux pauvres. Ces choses jointes ensemble se fortifient mutuellement. Les miracles marquent la puissance du Messie, & l'instruction des pauvres sa bonté. Or le Messie ne devoit point avoir ni une puissance sans bonté, ni une bonté sans puissance.

VI. *Et heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale & de chute.* v. 6.

Jesus-Christ déclarant heureux ceux à qui il ne seroit pas un sujet de scandale & de chute, fait voir qu'il est aisé de tomber dans ce scandale; & il n'est pas difficile de le comprendre. Car il est impossible qu'on ne soit pas choqué de ce qui est contraire aux passions qui possedent notre cœur. Si donc il est possedé d'ambition & d'avarice, il n'est pas possible qu'il ne soit scandalisé de Jesus-Christ, c'est-à-dire, qu'il ne haïsse dans le fond son humilité & sa pauvreté. Il n'y a que ceux dont les inclinations sont conformes aux siennes, qui puissent n'être point choqués de la vie qu'il a menée: & comme cette disposition est fort rare, il est au contraire fort ordinaire d'être scandalisé de Jesus-Christ. Tous les Juifs ont été scandalisés du peu d'éclat & de pompe avec lequel il a paru. Les Pharisiens avares & superbes ont été

ſcandaliſés de ſon déſintereſſement & de ſon humilité; & ce ſcandale qu'ils ont conçu leur aiant donné de l'éloignement de Jeſus-Chriſt, a étouffé en lui toute l'impreſſion de ſes miracles. C'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt aiant emploié la preuve de ſes œuvres pour montrer aux diſciples de ſaint Jean qu'il étoit le Meſſie, y joint cet avertiſſement: *Que c'eſt un grand bonheur de n'être point ſcandaliſé en lui:* comme s'il leur eût dit: Quelque fortes & quelque convaincantes que ſoient les preuves que je vous apporte, elles vous ſeront inutiles, ſi la corruption de votre cœur vous donne de l'éloignement de la vie que j'ai choiſie.

VII. On s'imagine aiſément qu'on eſt exempt du défaut d'être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, parce qu'on n'eſt plus tenté de ne le pas reconnoître pour le Meſſie, & qu'on n'a pas l'inſolence de blâmer ouvertement ſes actions. Mais quand on a de l'averſion pour ce qu'il a choiſi, il eſt impoſſible qu'on ne condamne en effet ce choix, & qu'on ne préfere ſes propres penſées à celles de Jeſus-Chriſt. On le met au-deſſous de ſoi, & l'on ſe préfere à la ſageſſe même. Il eſt impoſſible de haïr la ſageſſe ſans haïr Jeſus-Chriſt, & il eſt impoſſible de haïr Jeſus-Chriſt, ſans être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire,

ſans y trouver un ſujet de chute. Ainſi ce ſcandale eſt un défaut général qui ſe rencontre dans tous les amateurs du monde : *Quiconque fait mal hait la lumiere* ; c'eſt-à-dire qu'il hait la lumiere intérieure de ſa conſcience qu'il tâhe d'étouffer: & cette lumiere n'étant qu'un raïon de la Vérité éternelle qui perce le cœur des méchans, & ne permet pas qu'ils ignorent entierement leurs déreglemens ; quiconque la hait eſt ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. *Jean.* 3. 20.

VIII. Outre cette maniere générale d'être ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt, qui ſe rencontre dans tous les pécheurs, il y en a encore d'autres plus particulieres. Il y en a qui ſe forment certaines idées trop bornées de la vertu chrétienne, & qui ne la connoiſſant pas dans toute ſon étendue, prennent enſuite la liberté de condamner tout ce qui n'eſt pas conforme à cette idée étroite qu'ils s'en ſont formée. Les Phariſiens ne connoiſſoient point de vertu qui ne fût auſtere : & ainſi ils mépriſoient Jeſus-Chriſt, parce qu'il menoit une vie commune.

Mais c'eſt qu'ils ne ſavoient pas que la vertu chrétienne, auſſi bien que la grace qui en eſt la ſource, a pluſieurs formes : outre que l'on peut pratiquer autant de mortification dans une vie qui paroît commune, que dans une profeſſion ouverte d'auſtérité.

C'eſt donc une grande ſource d'injuſtices & de jugemens téméraires que cette maniere de réduire la vertu chrétienne à l'étroit, & de ſuppoſer qu'il n'y en a point d'autre que celle dont notre fantaiſie ſe ſera formée l'idée ſur nos inclinations particulieres.

IX. *Lorſque les diſciples de Jean s'en furent allés*, Jeſus *s'adreſſant au peuple, leur parla de Jean, &c.* v. 7.

Il n'eſt point dit que Jeſus-Chriſt ait loué ſaint Jean, lorſque ſaint Jean lui rendit témoignage qu'il étoit le Chriſt. Il le loue préſentement, lorſque ſelon l'apparence il ſembloit en douter. Il obſerve de plus de ne le louer point en préſence de ſes diſciples, qui auroient pu le lui rapporter; & il attend pour cela qu'ils s'en ſoient allés. Il n'eſt pas moins difficile de louer ſaintement les hommes, que de les blâmer charitablement. La louange & le blâme ſont des actions difficiles, qui ont beſoin de beaucoup d'égards & de précautions. Souvent les louanges ne ſont qu'un commerce de vanité. On loue ceux qui nous louent, ou de qui l'on eſpere être loué, & l'on ſe regarde preſque toujours ſoi-même dans les louanges que l'on donne aux autres. On veut paroître équitable, éviter le ſoupçon de jalouſie, plaire à ceux qui eſtiment ceux que l'on loue. Enfin,

il y a bien peu de louanges qui soient comme celles de Jesus-Christ, des témoignages désintéressés de l'estime que l'on fait de ceux qu'on loue, & où l'on regarde uniquement l'utilité de ceux devant qui on leur donne ces louanges.

X. Le premier éloge que Jesus-Christ donne à saint Jean est celui de la fermeté. C'est aussi la qualité la plus digne d'un Prédicateur de la vérité & d'un Ministre de Dieu. Car la vérité ne changeant point, & n'étant jamais contraire à elle-même, quiconque n'est attaché qu'à la vérité n'a pas lieu de changer de sentimens. Ce sont les divers intérêts des hommes qui sont les causes ordinaires de leur inconstance : car comme ces intérêts changent, ceux qui ont pour but de plaire aux hommes sont obligés de changer avec eux : & ces changemens ne manquant guere d'être remarqués, privent d'autorité les Ministres de l'Eglise en qui on les apperçoit. Ainsi il ne faut pas que les Prédicateurs qui accommodent leurs sentimens aux inclinations de ceux à qui ils parlent, & qui donnent lieu de les soupçonner de complaisance & de flaterie, prétendent jamais faire aucun fruit solide, ni avoir de la croiance dans l'esprit du peuple. C'est pourquoi Jesus-Christ voulant augmenter celle de saint Jean, commence à le louer de sa fermeté, en disant qu'il

qu'il n'étoit pas comme *un roſeau agité par le vent.*

XI. Le ſecond éloge que Jeſus-Chriſt donne à ſaint Jean eſt celui de l'auſtérité, en demandant au peuple s'il avoit été dans le déſert pour y voir un homme vêtu avec délicateſſe & avec luxe; & par ces paroles il le fait reſſouvenir de toutes les autres auſtérités qu'il avoit vû pratiquer à ſaint Jean. C'eſt encore une qualité dont les hommes ſont beaucoup frappés. Car la pente de la nature tendant à la molleſſe & au plaiſir, un Prédicateur auſtere témoigne par-là qu'il ne vit point ſelon la pente de la nature. Ainſi cette louange s'accorde admirablement avec celle de la fermeté que Jeſus-Chriſt avoit déja donnée à ſaint Jean. Car on n'eſt inconſtant dans ſes ſentimens, que parce qu'on attend quelque choſe des hommes, & qu'on a beſoin d'eux. Or ſaint Jean qui *vivoit de ſauterelles & de miel ſauvage*, faiſoit aſſez voir qu'il n'avoit pas beſoin des hommes, & que n'en attendant rien, il n'avoit pas beſoin de s'accommoder à leurs inclinations, ni de rechercher leur faveur. C'eſt ce qui fait voir combien les Prédicateurs ſont obligés d'éviter toutes les marques de délicateſſe & de molleſſe. Car il eſt impoſſible que paroiſſant délicats, ils ne paroiſſent dépendans des hommes: ce qui diminue infiniment la créance qu'ils pour-

Matth. 3. 4.

roient avoir, parce qu'on se défie toujours que leur interêt pouvant changer, ils ne changent aussi de langage & de sentimens.

XII. Jesus-Christ ne se contente pas de faire ressouvenir le peuple des vertus qu'il avoit pû remarquer dans saint Jean, il lui apprend de plus ce qu'il ne savoit pas, que non seulement saint Jean étoit Prophete, mais qu'il étoit plus que Prophete, étant lui-même prophétisé & destiné à montrer le Messie déja venu. Par-là il faisoit beaucoup plus pour saint Jean, que saint Jean n'avoit fait pour lui. Car le témoignage que saint Jean avoit rendu à Jesus-Christ, n'étant fondé que sur son autorité, pouvoit être plus facilement éludé; mais celui que Jesus-Christ rendoit à saint Jean, étoit d'une force invincible, parce qu'il étoit fondé sur ses miracles, & ne pouvoit être désavoué que par une malice opiniâtre. C'est à Jesus-Christ qu'il appartient proprement de louer les hommes. Toutes les louanges que d'autres hommes leur peuvent donner, sont souvent fausses & trompeuses, & presque toujours incertaines, & suspectes ou d'ignorance ou de flaterie. Mais ces soupçons ne peuvent tomber sur les louanges que Dieu donne aux hommes. Ainsi la raison même devroit porter les Chrétiens à mépriser l'approbation des hommes, & à n'aspirer qu'aux louanges que Jesus-

Christ donnera à ses élus, lorsqu'il fera leur éloge au jour de son jugement.

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE DE L'AVENT.

EPÎTRE. *Philip.* 4. 4.

MEs freres, Réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur, je le dis encore une fois, réjouissez-vous. Que votre modestie soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est proche. Ne vous inquietez de rien. Mais en quelque état que vous soyez, présentez à Dieu vos demandes par des supplications & des prieres accompagnées d'actions de graces. Et que la paix de Dieu qui surpasse toute pensée, garde vos cœurs & vos esprits en Jesus-Christ.

EXPLICATION.

1. SAint Paul recommande aux Philippiens de se réjouir: & Jesus-Christ déclare *heureux ceux qui pleurent*. Mais cette contrarieté appparente s'éclaircit sans peine, en distinguant les objets de cette tristesse & de cette joie. La Religion chrétienne n'est qu'amour, & la joie n'est pas moins naturelle à l'amour que la tris-

Matth. 5. v. 5.

teſſe. On peut dire même que l'on y en trouve plus de ſujets ; car les maux & les miſeres de cette vie, qui ſont l'objet ordinaire de la triſteſſe humaine, ſont au contraire, ſelon la foi, de grands ſujets de joie, parce que ce ſont de grands dons de Dieu, de grands témoignages de ſon amour, & des ſemences qui portent des fruits éternels de gloire. Auſſi c'eſt particulierement dans les tribulations que les Philippiens ſouffroient de la part des Payens, que ſaint Paul les exhorte de ſe réjouir, & qu'il répete même cette exhortation : *Je vous le dis encore une fois*, ajoute-t-il, *réjouiſſez-vous.* Qu'y a-t-il de plus triſte que nos péchés, & de plus digne de larmes ? Cependant ces larmes mêmes portent la conſolation avec elles ; ce qui fait dire à S. Auguſtin : » Avec combien de conſolation, celui qui prie, » pleure-t-il en gémiſſant ? Les larmes de » ceux qui prient ſont plus agréables que la joie des théâtres : *Cum quanta ſuavitate plorat in gemitu, qui orat ? Dulciores ſunt lacryma orantium, quàm gaudia theatrorum.* Il y a même dans les déréglemens du monde quelque choſe de conſolant, & par la beauté de la juſtice que Dieu y fait quelquefois paroître quand il les punit en ce monde, & par l'uſage qu'on ſait qu'il en fera pour ſa gloire & pour le bien de

In Pſ. 125. n. 10.

ſes élus. Mais comme la joie chrétienne eſt le fondement de la gratitude, il eſt bon d'en marquer ici quelques ſujets que nous en avons, auſquels on ne fait pas d'ordinaire aſſez de réflexion.

II. Ce qui fait que les hommes ne découvrent pas facilement les ſujets qu'ils ont de ſe réjouir, c'eſt qu'ils ont peu d'amour pour Dieu & pour Jeſus-Chriſt, qu'ils ont peu d'idée de l'état d'où ils ont été tirés; & qu'ils ſont peu touchés des biens qu'ils poſſedent. S'ils aimoient Dieu, ils ſe réjouiroient de ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire que ſa grandeur, ſa ſainteté, ſa puiſſance, ſa juſtice, les combleroient de joie. Ils ſe réjouiroient de voir que toutes les créatures lui obéiſſent ou volontairement ou malgré elles; que rien ne peut ſe ſouſtraire à ſon empire: & ils diroient avec ſentiment ces paroles du Pſeaume: *Le Seigneur a regné, il s'eſt revêtu de beauté & & de force.* Tous les ſaints Cantiques qui ſe trouvent dans les Pſeaumes, ne ſeroient qu'une expreſſion fidele des ſentimens de leur joie. Car ſi l'on veut ſavoir ce que c'eſt que ces Cantiques, on peut dire en un mot que ce ſont les tranſports d'une ame qui ſe réjouit de ce que Dieu eſt ce qu'il eſt. Si nous aimions Jeſus-Chriſt, nous nous réjouirions de la gloire qu'il poſſede, & de la *puiſſance infinie qui*

Pſ. 92. 1.

Matth. 28. 18.

lui a été donnée dans le ciel & sur la terre, selon son humanité même. Si nous connoissions l'effroiable état d'où nous avons été tirés, & quelle horrible misere est celle d'une ame assujettie au démon qui l'entraîne à la mort éternelle, en lui ôtant la lumiere de la vérité, & l'entretenant dans des illusions grossieres & criminelles; tous les maux de cette vie nous paroîtroient peu de chose en comparaison de la grace que Dieu nous a faite de nous appeller au Christianisme, & de nous séparer sans aucun mérite de tant d'autres qu'il a laissés dans les ténébres & dans l'ombre de la mort. Si nous étions touchés autant que nous le devrions être de la grandeur des dons que nous avons reçus de Jesus-Christ, de la qualité de membres de son corps & de ses cohéritiers, & enfin de celle d'enfans de Dieu, de l'immense grandeur des biens que Dieu nous promet; l'espérance que nous en aurions ne pourroit pas être sans joie, selon qu'il est dit par l'Apôtre même : *Réjouissez-vous dans votre espérance.* *Rom.* 12. 12.

Voilà ce qui a rempli de joie tous les Saints; & si cette joie nous manque, ce ne peut être que notre peu de lumiere, notre peu d'amour, & nos attaches aux choses temporelles qui nous en privent.

III. *Que votre modestie soit connue de tous les hommes.* v. 5.

Le grec porte, *votre douceur*. Le latin qui porte *modestia*, peut être exprimé par le terme de *modération* ou par celui de *modestie* ; mais tout cela revient à peu près au même sens. La modération chrétienne enferme la douceur, puisqu'elle retranche toute aigreur de nos paroles, de nos actions & de nôtre cœur. Il y a toujours de l'excès dans l'aigreur, parce que nous n'en devons point avoir; & cette même modération est une vraie modestie, parce qu'elle bannit de nos actions & de nos paroles l'orgueil, la vanité, la hardiesse, l'effronterie ; qu'elle calme nos passions, & qu'elle ne permet pas qu'elles se produisent. C'est donc cette vertu de modération que saint Paul veut qui éclate dans tous les Chrétiens. On peut cacher quelquefois les autres vertus; mais il faut que la modération paroisse toujours, parce qu'il n'est jamais permis de choquer le prochain par des excès où la passion nous pourroit porter. Cette modération à laquelle la Religion nous oblige, est une instruction générale que nous devons au prochain, qui est souvent infiniment plus efficace que toutes celles qu'on lui peut donner par les paroles, parce qu'elle s'insinue dans le cœur sans résistance, &

qu'elle fait aimer le bien ; au lieu que les instructions qui consistent seulement en paroles, le font d'ordinaire simplement connoître, & souvent le font haïr. C'est donc une charité commune, & une espece de prédication à laquelle tous les Chrétiens sont appellés. Ils ont tous mission pour celle-là ; & il ne leur en faut point d'autre garant que ces paroles de saint Paul : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes.*

IV. L'on exerce les enfans dans les arts & dans les sciences, & on les fatigue souvent à apprendre mille choses qui leur sont inutiles ou dangereuses : mais on n'a pas le même soin de les former à une modération générale dans leurs paroles & dans leurs actions, ni de leur en donner l'estime qu'ils en doivent avoir. Cependant l'utilité en est infiniment plus grande & plus étendue selon Dieu & selon le monde, que celle de tous les arts & de toutes les sciences. C'est par l'exercice de cette vertu que les anciens Religieux retranchoient tous les défauts, même de leur extérieur, qu'ils modéroient le ton de leur voix, qu'ils n'interrompoient jamais celui qui parloit, qu'ils ne répondoient point avec précipitation, qu'ils gardoient toujours une gravité modeste dans leur marcher, parce que les défauts qui nous

Basil. Ep. I.

tirent de cet état sont des marques de passion & d'une ame qui ne se possede pas. Et c'est pourquoi le Saint-Esprit met expressément entre les caracteres du Messie, *qu'il n'éleveroit point sa voix, & qu'on ne l'entendroit point parler dans les rues.* Il est impossible qu'un extérieur déréglé vienne d'une ame reglée; & il est certain de plus que tous les défauts de modération sont contraires à la charité du prochain, parce qu'ils impriment dans son esprit une image de passion; & c'est pourquoi saint Paul veut que la modération des Chrétiens soit *connue de tout le monde.*

Isaie 42. 2. Matth. 11. 19.

V. *Car le Seigneur est proche.* v. 5.

Il est naturel de se composer & de se mettre en un état qui marque de la retenue, quand on doit bientôt paroître devant une personne de grand respect. Ainsi quand on rapporte à une troupe de gens de la Cour que le Roi vient, on les voit incontinent se mettre dans un état de bienséance, & étouffer en quelque sorte toutes leurs passions. Ceux qui parloient haut se taisent; ceux qui étoient assis se levent; ceux qui disputoient entre eux avec chaleur, quittent la dispute; & enfin la seule nouvelle que le Roi vient, produit par tout un calme extérieur. Saint Paul veut donc que l'approche de Jesus-Christ, qui n'est séparé de nous que par l'espace

l'espace de notre vie, après lequel nous le verrons, ou par l'intervalle qu'il y a de ce temps-ci au jugement dernier qui est incertain & fini, fasse le même effet sur nous, & que ces deux avénemens qui sont si proches, calment toutes nos passions, & nous réduisent à une exacte modération, parce qu'il n'y a point de marques de passion qui ne déplaisent à Jesus-Christ.

L'Ecriture se sert en d'autres endroits de la connoissance que Dieu a de toutes nos actions, pour produire en nous le même effet. Elle veut que nous marchions comme étant continuellement en sa présence, & en le regardant par la foi comme aiant les yeux sur nous. *Marchez devant moi, & soyez parfait*, dit Dieu à Abraham. C'est-là *le jour dans lequel* saint Paul veut que *nous nous conduisions avec honnêteté.* *Gen. 17. 1. Rom. 13. 13.*

Toutes ces considérations sont vraies & solides, & elles font impression sur nous à proportion de notre foi; mais l'Eglise se sert ici de cette derniere, qui est l'approche de Jesus-Christ, parce qu'elle veut qu'en ce temps-ci nous le considérions comme devant venir par son premier avénement prendre possession de nos cœurs; ce qui nous oblige à les mettre en ordre & à faire enforte qu'il n'y ait rien de déréglé & qui le puisse blesser. Cette consi-

dération n'eſt pas moins ſolide que les autres. Car il ne faut pas conſidérer le premier avénement de Jeſus-Chriſt, comme entierement paſſé. Il ne comprend pas ſeulement ſa naiſſance de Marie, mais auſſi celle qu'il veut avoir dans tous les cœurs où il rentre par ſon amour. Ainſi ce premier avénement durera juſqu'à la fin du monde. Si donc nous prétendons le recevoir dans nos cœurs au jour que nous célébrons ſa naiſſance de Marie, n'eſt-il pas juſte que nous lui préparions un lieu calme & tranquille, & qu'il ne ſoit point troublé par l'agitation de nos paſſions? C'eſt l'application que l'Egliſe fait de ces paroles, *le Seigneur eſt proche*, à la fête prochaine que nous devons célébrer.

VI. Quand ſaint Paul preſcrit enſuite aux Philippiens *de ne s'inquieter de rien*, il n'exclut point par-là toutes ſortes de prévoiances. Elles ſont au contraire partie du devoir des hommes; parce que ce ſeroit tenter Dieu que d'y manqner. Mais il exclut toutes ſortes d'inquietudes, parce qu'elles ſont contraires à la confiance & à la ſoumiſſion que nous devons avoir pour Dieu. En effet, que pouvons-nous appréhender juſtement pour l'avenir? Peut-il arriver autre choſe que ce que Dieu veut, & ne devons-nous pas approuver tout ce qu'il veut?

Tous les maux du monde ne nous sauroient conduire qu'à la mort ; & la mort pour un Chrétien ne doit pas être une chose affreuse. C'est au contraire le commencement de sa délivrance, & l'entrée de son bonheur.

S'inquieter, c'est oublier que Dieu a soin de nous, & qu'il a promis à ceux qui chercheroient sincerement son roiaume, qu'il leur fourniroit les choses temporelles dont ils ont besoin. De sorte que s'il permettoit qu'ils en manquassent, ce seroit par un plus grand amour pour eux, & parce qu'il jugeroit que cette privation leur seroit utile.

Voilà les principes sur lesquels un Chrétien doit établir la conduite de sa vie. Il se doit regarder comme étant dans un vaisseau qui ne peut périr que par sa faute, & au cas qu'il vienne à manquer à Dieu. Car pour la conduite de Dieu, il se doit tenir assuré qu'elle ne lui manquera pas. Ainsi il doit bannir toute sorte d'inquietude à l'égard de Dieu, & ne se défier que de soi-même.

VII. L'exemption d'inquietude prescrite aux Chrétiens par saint Paul, n'exclut pas, comme nous avons dit, les soins raisonnables que Dieu veut que nous aions des choses ; mais il exclut encore moins le recours à Dieu dans les nécessités

temporelles & ſpirituelles. Au contraire il faut bannir l'inquiétude pour pouvoir s'adreſſer à Dieu comme il faut. L'inquiétude eſt un grand obſtacle à la priere. Elle occupe l'eſprit. Elle le partage. Elle le remplit de défiance. Elle le rend dépendant des choſes du monde, & nous faiſant craindre de les perdre, elle nous y attache plus fortement. Car la crainte n'eſt autre choſe qu'un amour qui appréhende d'être privé de ce qu'il aime.

VIII. *Et que la paix de Jeſus-Chriſt qui ſurpaſſe toute penſée, garde vos cœurs, &c.* v. 7.

S'il y a une paix de Jeſus-Chriſt, il y a auſſi une paix du monde; & la paix du monde nous peut ſervir à comprendre quelle eſt celle de Jeſus-Chriſt, car il n'y a qu'à en retrancher les défauts. Etre en paix avec le monde, c'eſt n'y avoir point de querelles & point d'ennemis, & ainſi n'avoir pas ſujet d'appréhender les effets de leur colere & de leur haine. Cette paix du monde nous met donc en quelque ſorte en repos du côté du monde; mais elle eſt toujours incertaine & imparfaite. Ce que l'on craint du monde, c'eſt qu'il ne nous prive des biens du monde: mais en combien d'autres manieres en peut-on être privé, ſans que le monde s'en mêle; & qui peut même s'aſſurer qu'il

ne s'en mêle point, & qu'au même temps qu'il nous témoigne de l'affection, & qu'il nous careſſe, il ne forme point de deſſeins pour notre ruine ?

Il faut concevoir par-là ce que c'eſt que la paix de Jeſus-Chriſt. Il y a une guerre entre la ſainteté de Dieu & la corruption des hommes, entre ſa juſtice & leur injuſtice. La ſainteté & la juſtice de Dieu ne ſauroient ne pas préparer des châtimens contre le péché : & tous les hommes en ſeroient écraſés ſi Jeſus-Chriſt ne ſe fût mis entre deux, en ſatisfaiſant à cette ſainteté & à cette juſtice. Jeſus-Chriſt a donc fait notre paix : mais il ne ſuffit pas qu'il l'ait faite, il faut qu'il nous l'applique par ſa grace, & qu'il nous la faſſe ſentir : & c'eſt ce ſentiment de la paix que Jeſus-Chriſt a fait entre Dieu & nous, que l'Apôtre ſouhaite aux Chrétiens. Cette paix n'eſt ni incertaine ni trompeuſe. Pourvû que nous n'y manquions pas de notre part, Dieu n'y manquera pas de la ſienne. Il ne ſait ce que c'eſt que de tromper qui que ce ſoit, puiſqu'il eſt la vérité ; & perſonne ne nous peut ôter les biens que cette paix nous a procurés, parce que c'eſt Jeſus-Chriſt même qui en eſt le conſervateur & le gardien.

IX. Saint Paul leur dit de plus, que *cette paix ſurpaſſe tout ſentiment*, c'eſt-à-dire,

ou qu'elle surpasse l'intelligence des hommes, ou qu'elle éleve l'ame au-dessus de tous les sentimens humains. Il ne faut pas prétendre qu'elle les étouffe tous dans cette vie, qu'elle arrête toute l'agitation de nos pensées, qu'elle appaise tous nos mauvais mouvemens : mais elle les surpasse en rehaussant l'ame au-dessus de ces sentimens, & en lui procurant une retraite calme dans la vûe de la miséricorde de Jesus-Christ, & de la réconciliation avec Dieu qu'il nous a procurée. Cette paix *garde* donc & nos *cœurs* & nos *esprits*; parce qu'elle lese mpêche d'être renversés par ce tumulte de mouvemens & de pensées que nous ne pouvons nous empêcher de sentir. C'est ce qui rend les Saints immobiles dans les diverses agitations de cette vie, & ce qui est la vraie source de leur repos & de leur tranquillité. Il est impossible d'être en paix quand on sait que Dieu est en guerre avec nous : mais il est injuste aussi de n'y être pas, quand on a lieu de croire qu'il n'a pour nous que des pensées de miséricorde & de paix. C'est cette assurance que saint Paul appelle la paix de Jesus-Christ, parce qu'il en est l'unique auteur, & qu'il n'y avoit que lui qui fût capable de nous la donner.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE DE L'AVENT.

EVANGILE. *Jean* 1. 19.

EN ce tems-là, les Juifs envoierent de Jérusalem vers Jean, des Prêtres & des Levites, pour lui demander : Qui êtes-vous ? Car il confessa, & il ne le nia pas ; il confessa qu'il n'étoit point le Christ. Ils lui demanderent : Quoi donc ? Etes-vous Elie ? Et il leur répondit : Je ne le suis point. Etes-vous Prophete, ajouterent-ils ? *Et il leur répondit : Non. Ils lui dirent donc :* Mais *qui êtes-vous, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoïés ? Que dites-vous de vous-même ? Je suis, leur dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le Prophete Isaïe. Or ceux qu'on lui avoit envoïés étoient des Pharisiens : ils lui firent donc* encore *une* nouvelle *demande, & lui dirent : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni Prophete ? Jean leur répondit de cette sorte : Pour moi je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous, que vous ne connoissez pas.*

C'eſt lui qui doit venir après moi, qui m'a été préferé, & je ne ſuis pas digne de dénouer les cordons de ſes ſouliers. Ceci ſe paſſa à Bethanie au-dela du Jourdain, où Jean baptiſoit.

EXPLICATION.

I. L'Egliſe déſirant de préparer ſes enfans à la naiſſance d'un Dieu humilié & anéanti, en les portant à une humilité ſincere, leur en propoſe un exemple admirable dans la perſonne de ſaint Jean-Baptiſte, où ils peuvent voir les vrais caracteres de cette vertu.

Elle doit être, comme l'enſeigne ſaint Auguſtin, toute fondée ſur la vérité. Nous n'avons pas beſoin de recourir au menſonge pour nous humilier, ni de nous imputer des défauts & des baſſeſſes que nous n'ayons pas. On ſe releve facilement d'un rabaiſſement fondé ſur des défauts qui nous ſont fauſſement attribués. Il n'y a que la vérité qui nous puiſſe humilier effectivement : & c'eſt pourquoi David diſoit à Dieu : *qu'il l'avoit humilié par ſa vérité.*

Pſ. 118. 75.

Pour nous humilier donc ſolidement, il n'y a qu'à nous demander qui nous ſommes, comme les députés des Juifs demanderent à ſaint Jean : *Qui êtes-vous ?* & à nous répondre à nous mêmes ſans nous flater, & ſans nous laiſſer ſéduire par le

Jean. I 19.

flateries des autres. On eſt humble quand on n'aime ni à ſe tromper ſoi-même, ni à tromper les autres ; quand on ne veut point profiter de leur illuſion, & que l'on reconnoît ſincerement ce que l'on n'eſt pas & ce que l'on eſt. Par-là on retranche tous les faux titres & toutes les fauſſes qualités que l'amour propre nous voudroit attribuer ; l'on avoue tous ſes défauts, & l'on ſe tient dans la place où Dieu nous a mis.

C'eſt ce qui paroît admirablement dans ſaint Jean. Il ne prétend point tirer avantage de l'illuſion des Juifs. Il détruit par un déſaveu net & précis, tous les faux titres qu'on lui attribuoit par erreur. Il fait voir qu'il étoit incapable de ſe plaire dans la fauſſeté, ni de ſe laiſſer flater par le menſonge. Il rejette ce qu'il n'eſt pas, & il dit ce qu'il eſt avec une ſimplicité toute entiere.

II. Il ne dit même ce qu'il eſt qu'y étant contraint. Car c'eſt encore un des caracteres de cette humilité ſolide, de ne faire connoître les dons qu'on a reçus de Dieu, que lorſqu'on ne s'en peut exempter, & de tâcher hors de-là de les cacher autant que l'on peut.

Si on laiſſoit agir l'amour propre, il ne manqueroit pas, lorſqu'il eſt obligé de rejetter de fauſſes louanges, de ſe dé-

dommager de ce désaveu par d'autres qui pourroient passer pour vraies. Après s'être procuré la gloire de la sincérité, il sauroit bien retenir une partie de l'honneur qu'on lui vouloit faire. S'il désavouoit de faux titres, il en substitueroit d'autres véritables ; & en reconnoissant qu'il n'a pas les qualités qu'on lui voudroit donner, il en mettroit en vûe d'autres qui feroient à peu près le même effet.

Un homme moins humble que saint Jean, après avoir reconnu qu'il n'étoit pas le Messie ; auroit ajouté qu'il étoit son Précurseur & son principal ami, qu'il étoit l'Ange destiné à préparer la voie du Seigneur ; & s'il avoit été obligé d'avouer qu'il n'étoit point Elie, il auroit dit qu'il
Luc. 1. 17. en possedoit *l'esprit & la vertu.*

S'il avoit été contraint de dire qu'il n'étoit pas un Prophete destiné à prédire des choses futures, il auroit fait entendre qu'il étoit quelque chose de plus, puisqu'il étoit destiné, non à prédire le Messie, mais à le montrer. Mais la vraie humilité ne permet pas de s'attirer des louanges humaines pour des dons de Dieu. C'est Dieu qui en doit être loué, & non pas l'homme, & l'homme ne doit servir qu'à porter l'esprit des autres à la source de ces dons. Aussi saint Jean pour ne pas ravir à Dieu une partie de sa gloire, ne fait au-

cune de ces repliques. Sur les points dont on l'interrogeoit, il dit ce qu'il n'étoit pas, mais il ne dit point ce qu'il étoit. Que s'il marque enfin son office & son emploi, c'est par une pure contrainte; & il le fait même avec une telle simplicité, & en rapportant tellement tout à Dieu, qu'il paroît bien qu'il n'étoit possedé que de l'amour de la vérité qui nous humilie

III. Enfin, c'est encore un des caracteres de la vraie humilité, lors même qu'elle rejette les faux titres qu'on lui voudroit donner, & qu'elle cache les dons de Dieu de crainte de s'en attribuer quelque chose, d'être bien aise de les reconnoître & de les honorer dans les autres. Car le vrai humble n'est point envieux; il voudroit que les autres fussent tous riches des graces de Dieu. Il rend volontiers témoignage à ceux qui les ont, & il est bien aise qu'ils les aïent. En quoi il est encore tout opposé à l'orgueilleux, qui se contenteroit quelquefois d'être au niveau des autres, pourvû qu'il n'eût personne au-dessus de lui.

C'est cette humilité qu'on peut remarquer en saint Jean dans un degré éminent. Non seulement il reconnoît l'excellence de Jesus-Christ au-dessus de lui, & il se met en son rang à son égard, en disant qu'il n'est pas digne de lui rendre les ser-

vices les plus bas ; mais il fait tout ce qu'il peut pour élever Jesus-Christ & se rabaisser. Il lui envoïe ses disciples, & il s'en dépouille. Il lui donne tous les titres qu'il refuse pour lui-même. Il est vrai qu'il n'y avoit rien en tout cela à quoi il ne fût obligé par la justice & la vérité ; mais c'est que la véritable humilité consiste, comme nous avons dit, dans l'amour de la vérité, & à faire tout ce qu'elle nous prescrit.

IV. Saint Jean en demeurant dans les bornes de la vérité, s'humilie en quelque sorte au-delà de la verité, parce qu'aïant ôté aux Juifs les impressions avantageuses qu'ils pouvoient avoir de lui, il leur donna occasion de le mépriser. Ils conçurent fort bien ce qu'il desavouoit, & ils ne conçurent point du tout ce qu'il supprimoit. Ils comprirent qu'il n'étoit point le Messie, ni Elie, ni Prophete ; mais ils ne comprirent rien de ce qu'il étoit effectivement. Leur malignité fut satisfaite par l'idée qu'il leur donna, qu'il n'étoit ni le Messie, ni Elie, ni Prophete. Ils en demeurerent là, & ne se mirent pas en peine de comprendre ce qu'il vouloit marquer en leur disant : Qu'il étoit *la voix de celui qui crie dans le désert.* La vraie humilité se presse de se dépouiller de ce qui ne lui appartient pas, & ne se

met

met pas en peine d'empêcher que le monde n'abuſe de ce que la vérité l'oblige de reconnoître d'elle-même. C'eſt à Dieu à honorer les Saints devant les hommes autant qu'il le juge néceſſaire : mais les Saints ne ſe croient chargés que de s'humilier autant que la vérité le leur permet. C'eſt-là leur unique but en ce monde-ci. Dieu ne relevera que *trop*, pour parler ſelon l'Ecriture, les humiliations de ſes Saints : *Nimis honorati ſunt amici tui, Deus :* mais ils ne doivent en ce monde-ci avoir aucune vûe de ſe relever eux-mêmes. *Pſ.* 138. 19.

V. On ne comprend rien dans les œuvres de Dieu lorſqu'on les renferme dans le temps auquel elles ont été faites, & que l'on n'y conſidere que ceux devant qui elles ſe font. Cette députation ſolemnelle des Juifs à ſaint Jean eut très-peu de ſuccès dans le temps qu'elle fut faite. Les Prêtres & les Phariſiens n'en furent point portés à croire en lui. Ils ne firent que ſe ſervir de ce qu'il avoit dit de lui-même pour le décréditer parmi le peuple. Peut-être même que cette ambaſſade n'avoit pour fond qu'un deſir ſecret de nuire à ſaint Jean, & de ſe ſervir contre lui de ce qu'il auroit répondu aux queſtions qu'on lui faiſoit. Mais cette même ambaſſade conſidérée dans le deſſein que Dieu y avoit pour le bien de l'Egliſe, eſt une très-

grande choſe. Elle donna lieu à l'une des principales parties du miniſtére de ſaint Jean en qualité de Précurſeur ; & c'eſt une inſtruction perpétuelle pour l'Egliſe. Il falloit pour s'acquiter de ſon miniſtére, que ſaint Jean démentit toutes les fauſſes idées qu'on pourroit avoir de lui dans la ſuite des ſiecles ; qu'il avertît les Juifs qu'il n'étoit pas le Meſſie, & que le Meſſie étoit parmi eux ; qu'il inſtruisît toute l'Egliſe par l'exemple de ſon humilité. Voilà ce qu'il a fait, ce qu'il fait encore, & ce qu'il fera juſqu'à la fin du monde dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. C'eſt le fruit que Dieu a procuré à l'Egliſe par cette ambaſſade. Les Juifs ne ſavoient ce qu'ils faiſoient par cette députation, & ils avoient apparemment des vûes & des intentions fort corrompues : mais avec ces intentions corrompues, ils ne laiſſoient pas d'exécuter les deſſeins de Dieu, & de ſervir à l'établiſſement de l'Egliſe à laquelle ils ne penſoient pas.

VI. Le plus miſerable de tous les emplois & de tous les miniſtéres du monde, eſt de ſervir au bien de l'Egliſe ſans en tirer aucun fruit pour ſon propre ſalut ; car c'eſt-là l'emploi & le miniſtére des réprouvés. Ils ſervent aux élus, mais ils ne ſervent point à eux-mêmes. Les uns leur ſervent en les protegeant, les autres

en les persécutant ; les uns en leur procurant du repos, les autres en leur causant des traverses. Il y en a qui leur prêchent les plus grandes vérités, & qui les introduisent dans le chemin du ciel, où ils ne marchent pas eux-mêmes. Les Juifs nous ont fait connoître saint Jean, & ils ne l'ont pas connu. Ils ont fait paroître son humilité, & n'en aïant point profité, ils n'ont fait que se rendre coupables d'un très-grand crime. Car Dieu ne veut qu'on serve les autres qu'en se servant soi-même. Notre premier devoir, c'est toujours de *chercher* pour nous *le Roïaume de Dieu & sa justice* : car chacun est particulierement chargé de son ame, & est obligé de la soumettre à Dieu, & de la faire marcher dans ses voies. Tout le désordre du monde consiste à se proposer une autre fin. Il paroît bien que ces Juifs en avoient une autre, puisqu'ils ne tirent aucune conséquence pour la réformation de leurs mœurs, de ces réponses admirables de saint Jean. Ils n'en comprirent pas même l'excellence. Ils le mépriserent par l'aveu qu'il faisoit de ce qu'il n'étoit pas, & ne firent pas d'état de ce qu'il avouoit de lui-même ; au lieu qu'il étoit admirable en l'un & en l'autre. *Matth.* 6. 33.

VII. Les hommes sont composés de

néant & d'être. Ils sont & ne sont pas : mais leur néant est infiniment plus étendu que leur être, & ils ont bien plus de lieu de dire comme saint Jean, *Je ne suis pas*, que de dire ce qu'ils sont. Mais ce que peu de gens comprennent, c'est que le principal être de l'homme consiste à connoître son néant. La principale partie de la vertu de saint Jean a consisté à avoir bien connu ce qu'il n'étoit pas ; & sa principale grandeur a été de connoître sa bassesse ; parce que c'étoit le fondement de son humilité, & que c'est en quoi consiste le fond solide de la vertu. En nous disant donc, *Je ne suis pas*, & en le disant, comme il faisoit, par le sentiment d'une humilité profonde, il nous dit en même temps qu'il étoit le plus grand de tous les hommes. Pour être quelque chose devant Dieu, nous n'avons qu'à bien reconnoître que nous ne sommes rien. Pour avoir des vertus, nous n'avons qu'à bien reconnoître que nous n'en avons point. Mais afin que cet aveu soit sincere, il faut qu'il ne soit pas seulement des lévres, ni de l'esprit, mais que ce soit un aveu du cœur qui s'abîme sincerement dans son néant.

VIII. Que personne ne se plaigne donc dans le Christianisme, de ses impuissances, de sa pauvreté temporelle, ni

même en quelque sorte de la pauvreté spirituelle qui nous prive des talens qui nous pourroient rendre considerables dans le monde, ou utiles au prochain. Il ne tient qu'à nous de nous faire de ces privations le plus grand des talens & des trésors, qui est celui de l'humilité. Il n'y a qu'à bien connoître sa bassesse, à n'avoir point de dépit que Dieu nous ait réduit à cet état, à souffrir qu'on nous traite avec mépris, à remercier Dieu de ce qu'il nous conserve le desir de le servir, & lui dire sincerement : *Il est bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne à observer vos commandemens*, & nous voilà riches. Ceux qui s'y trouvent doivent en même-temps reconnoître qu'un autre état ne leur convenoit pas, qu'ils en auroient abusé par leur orgueil, & qu'ils n'avoient pas le cœur assez pur pour bien user des dons de Dieu. On peut même faire cet usage des péchés, où Dieu a permis que l'on soit tombé. Car quoiqu'il faille les condamner & s'en humilier devant Dieu ; il faut néanmoins, en reconnoissant que ce sont des punitions de notre orgueil, espérer que Dieu ne les a permis, qu'afin que notre vanité ne trouvant point en nous d'appui, en fût détruite plus pleinement, afin que nous nous missions plus sincerement Ps. 118. 71.

au dernier rang, & que regardant tous les autres au-dessus de nous, nous fussions plus indulgens à leurs foiblesses, & plus éloignés de nous préférer à eux. C'est ainsi que *quand nous aimons Dieu*, c'est-à-dire sa justice & sa vérité qui nous humilie, *toutes choses cooperent* à notre salut, & non seulement les défauts naturels, mais les péchés mêmes, disent les Saints.

Rom. 8. 28.

IX. Saint Jean dit d'abord ce qu'il n'étoit pas, & ce ne fut qu'à la fin qu'il fit connoître ce qu'il étoit. C'est par la connoissance de ce que l'on n'est pas, que l'on devient capable de montrer sans orgueil ce que l'on est. Il est dangereux de faire voir aux hommes ce que l'on a reçu de Dieu, si l'on n'est pas bien affermi dans l'humilité par la connoissance de ce qui nous manque. L'humilité doit être toujours le fondement de toute vertu chrétienne, de tout emploi ; de tout ministére. Qui y entre & qui est obligé de se montrer aux hommes sans s'y être bien établi, sans s'être bien dit à soi-même ce qu'il n'est pas, *non sum*, est bien en danger en se faisant voir & en montrant par ses paroles, par ses actions, qu'il est quelque chose, qu'il est savant, éloquent, éclairé, qu'il a des talens de conduite & de prudence ; il est bien en danger, dis-je, de faire naufrage contre

des écueils très-dangereux, qui ſont la faveur & la diſgrace des hommes. Car il arrive d'ordinaire de deux choſes l'une; ou que le monde favoriſant ceux qui ſe montrent à lui, les éleve & les porte aux dignités éclatantes, & à des engagemens dont ils ne ſont pas capables par le défaut des vertus intérieures; ou que ſe bandant contre eux, & faiſant ſes efforts pour les opprimer, il leur ſuſcite des traverſes & des perſécutions qui ſurpaſſent leurs forces, & dans leſquelles ils s'affoibliſſent, ils ſuccombent, ils abandonnent la juſtice & la vérité pour ſe conſerver la ſureté & le repos de cette vie.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DES QUATRE-TEMPS DE L'AVENT.

EVANGILE. *Luc.* 1. 26.

EN ce temps-là, L'Ange Gabriel fut envoïé de Dieu en une ville de Galilée appellée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maiſon de David, nommé Joſeph, avoit épouſée; & cette Vierge s'appelloit

Marie. L'Ange étant entré où elle étoit, lui dit : Je vous salue, ô pleine de grace, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes *les femmes. Mais elle l'aïant entendu, fut troublée de ses paroles, & elle pensoit* en elle-même *quelle pouvoit être cette salutation. L'Ange lui dit : Ne craignez point, Marie ; car vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein & vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de* JESUS. *Il sera grand & sera appellé le Fils du Très-haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son pere. Il regnera éternellement sur la maison de Jacob, & son regne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connois point d'homme ? L'Ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, & la vertu du Très-haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le* fruit *saint qui naîtra de vous, sera appellé le Fils de Dieu.* Et sachez qu'*Elizabeth votre cousine a conçu aussi dans sa vieillesse, & que c'est ici le sixiéme mois* de la grossesse *de celle qui est appellée stérile, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Alors Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

EXPLICATION.

I. JAmais il n'y eut un plus illuſtre ambaſſadeur, ni un plus grand ſujet d'ambaſſade, ni une perſonne plus digne de la recevoir. C'eſt un Ange qui eſt envoïé. C'eſt pour traiter du myſtere de l'Incarnation. C'eſt à Marie qu'on l'envoie, c'eſt à-dire à la plus parfaite de toutes les créatures. Dieu ne vouloit operer ce myſtére en elle qu'avec ſon conſentement. Il s'agiſſoit de l'obtenir. Cependant tout cela ſe paſſe dans une petite chambre à l'inſçu de toute la terre. Les hommes accompagnent autant qu'ils peuvent leurs actions de pompe & d'éclat, parce qu'ils ſont vains, & que n'étant point maîtres de l'avenir, ils aiment à jouir promptement du bien qu'ils ſe figurent dans ce qu'on appelle gloire & réputation; mais Dieu voïant toutes les ſuites de ſes œuvres, & en diſpoſant ſouverainement, veut bien qu'elles ſoient obſcurcies pour quelque temps, parce qu'il ſait bien quand il veut les faire paroître avec l'éclat qu'elles méritent. Il eſt patient, parce qu'il eſt éternel, dit ſaint Auguſtin; outre qu'il ne ſe ſoucie en aucune ſorte ni des louanges ni de l'admiration des hommes. S'il leur découvre ſes myſtéres, c'eſt pour leur utilité & non pour la ſienne. Ainſi il les tient d'ordinaire dans un fort

grand ſecret, & il ne les manifeſte que long-temps après qu'ils ſont accomplis.

II. C'eſt le modele de conduite qu'il nous propoſe, & qui a été parfaitement ſuivi par la ſainte Vierge. Aïant reçu cette ambaſſade, elle n'en parla point, & elle la tint cachée même à ſaint Joſeph, qui avoit, ce ſemble, tant d'intérêt de la ſavoir, comme elle avoit tant de raiſons de la lui découvrir: mais elle ne crut pas pouvoir diſpoſer du ſecret de Dieu ſans ſon ordre exprès. Elle lui remit donc le ſoin de ſa réputation avec une parfaite confiance, ſans en enviſager les ſuites, & elle pratiqua en cela un détachement admirable de ſoi-même, & un attachement incomparable aux ordres de Dieu. Il ne falloit pas une moindre pureté de cœur que celle de la ſainte Vierge, pour diſcerner & pour ſuivre la volonté de Dieu dans une occaſion ſi délicate. Toute autre y auroit été trompée, & ſe ſeroit cru obligée par charité & par juſtice, à faire confidence à ſaint Joſeph de cet important ſecret. Cependant par ces avanees téméraires on s'éloigne de l'ordre de Dieu; on fait naître des obſtacles à l'accompliſſement de ſes deſſeins; & enfin on ſe ſuit ſoi-même & ſes propres vûes, & non pas celles de Dieu.

III. L'Ange en ſaluant la Vierge l'ap-

pella *pleine de grace.* Et comme il n'étoit dans cet éloge que la voix de Dieu, c'eſt Dieu même qui rendoit témoignage par cette parole de ce qu'il avoit déja opéré en elle. C'eſt donc ſuivre l'autorité de Dieu même, que de regarder la ſainte Vierge, avant même l'Incarnation, comme remplie des graces de Dieu, comme parfaitement pure & déja élevée à une perfection très-éminente. Mais il ne faut pas s'imaginer que ç'a été le terme & le comble de la grace de la ſainte Vierge. Il n'y a qu'une ſorte de plénitude dans les vaſes corporels, & un vaſe plein ne ſauroit rien recevoir davantage : mais une ame pleine de grace peut recevoir toujours de nouvelles plénitudes; & c'eſt en effet ce qui eſt arrivé à la ſainte Vierge. Sa grace, toute pleine qu'elle fût alors, a toujours reçu de nouveaux accroiſſemens, & elle eſt arrivée par-là à une perfection qui ſurpaſſe toute penſée. Car ſi elle étoit pleine de grace avant qu'elle conçût le Verbe fait chair, quelle plénitude n'en reçut-elle point lorſqu'elle le reçut dans ſon ſein; & que Dieu la rendit non ſeulement la mere, mais l'unique adoratrice de ſon Fils formé dans ſes entrailles ? Quelle plénitude n'en reçut-elle point dans la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & comme témoin de tous les mouvemens de ſon en-

fance, qui pour être conformes à son âge, n'en étoient ni moins saints, ni moins divins, ni moins sanctifians. Car tout est sanctifiant en Jesus-Christ. Tout y est source de graces & de bénedictions. Il a mérité le salut des hommes par ses moindres actions; mais il ne s'est servi des actions particulieres de son enfance dans le temps qu'il les a faites, que pour produire des graces dans l'ame de la sainte Vierge ou de saint Joseph. Elle n'en a laissé perdre aucune; elle les a toutes recueillies & *conservées dans son cœur.*

Luc. 2. 19. IV. La plupart des merveilles de Dieu nous échappent; & après les avoir légerement regardées, nous les laissons effacer de notre esprit; mais Marie n'en perdoit aucune: *elle les conservoit toutes*; & elle les conservoit non dans son esprit, mais *dans son cœur*, qui est le lieu naturel de la vérité. Ainsi elles y jettoient toutes de profondes racines, & elles y portoient des fruits de justice. C'est l'usage qu'elle a fait de toute la vie inconnue de Jesus-Christ, depuis sa naissance jusqu'au commencement de sa prédication. Toutes ses actions qui nous sont cachées aïant été connues de Marie, ont fructifié en elle. Ces graces ont opéré en elle selon l'excellence de ses dispositions: & comme elles n'y ont trouvé aucune résistance, &

qu'elle les a conſervées ſans aucune diminution ni aucun affoibliſſement, on peut juger par tous ces accroiſſemens, de la perfection à laquelle Dieu l'a élevée.

La ſuite de la vie de Jeſus-Chriſt n'a pas produit de moindres effets dans la ſainte Vierge, puiſqu'elle en a toujours été le témoin fidele, non pour la publier par ſes paroles, mais pour en nourrir le feu de ſa charité, & en augmenter les tréſors des graces qu'elle avoit déja reçues. L'Apôtre ſaint Jean déclare à la fin de ſon Evangile, qu'il ne croit pas que le monde entier pût contenir tout ce qu'on pourroit écrire des merveilles opérées par Jeſus-Chriſt. Les Apôtres en ont choiſi ce que Dieu a voulu; & il paroît par ce qu'ils nous ont laiſſé, que Dieu a voulu qu'ils ne nous en découvriſſent qu'une très-petite partie. Mais tout ce qu'ils nous ont caché a été recueilli & renfermé dans la ſainte Vierge: & ce qu'il s'eſt réſervé d'en découvrir à ſes élus, lorſque leur grace, étant conſommée, ne ſera plus capable d'accroiſſement, a contribué durant toute la vie de la ſainte Vierge à y produire de nouvelles plénitudes. *Joan.* 21. 25.

V. Qui peut s'imaginer celle qu'elle reçut ſur le Calvaire, lorſque repréſentant toute l'Egliſe réunie en ſa perſonne,

elle offrit seule avec son fils le sacrifice de la rédemption du monde, & fut seule témoin des souffrances & de la mort d'un Dieu ; parce que tous les autres, & les Apôtres même ne le regardoient alors que comme un saint homme ? Qui peut comprendre celle qu'elle reçut par la résurrection de son Fils, & lorsque le Pere Eternel lui donna la puissance souveraine de toutes choses selon son humanité même ? Celle qu'elle reçut à son ascension, lorsqu'il prit possession du trône éternel qui lui étoit dû ? Celle qu'elle reçut à la descente du Saint-Esprit, qui fut sans doute aussi élevée au-dessus de celle que les Apôtres & les disciples reçurent, que les dispositions qu'elle y apporta, surpassoient celles des Apôtres & des disciples ? Enfin, qui peut comprendre celle qu'elle reçut, lorsqu'elle consomma son sacrifice par sa bienheureuse mort ? Et qui s'étonnera après cela de ce que l'Eglise publie de l'éminence de ses graces, & de la puissance de ses intercessions au-dessus de tous les Saints ?

VI. Il est remarqué expressément que la Vierge *fut troublée*, non précisément de la vûe de l'Ange, mais *du discours qu'il lui tint* ; TURBATA *est in sermone ejus.* Les personnes vraiment humbles, & qui sont intérieurement pénétrées de leur

néant, ne sauroient entendre sans surprise ce qui tend à les relever. Les reproches & les injures troublent le commun des hommes, parce qu'ils se cachent leurs défauts, qu'ils ne les regardent que le moins qu'ils peuvent, qu'ils sont pleins de leurs prétendus mérites, & qu'ils s'en entretiennent souvent. Mais Marie toujours occupée devant Dieu de son néant, ne pouvoit être troublée que par ce qui sembloit lui donner lieu de se regarder comme quelque chose. Son humilité étoit une humilité si simple, qu'elle n'avoit pas eu même d'orgueil à combattre ; & c'est pourquoi cette idée de grandeur que les paroles de l'Ange présenterent à son esprit, lui parut si extraordinaire & si surprenante.

VII. Elle s'en troubla donc ; mais il n'y eut rien que de reglé dans ce trouble, non plus que dans tous les autres mouvemens qu'elle fit paroître dans cette occasion si singuliere. Elle fut troublée quand il la loua. C'est l'effet naturel d'une humilité comme la sienne, qui ne s'étoit occupée que de sa bassesse. Quand il lui annonça qu'elle auroit un fils, elle s'informa de ce qu'elle devoit savoir sur ce sujet. Car aïant été engagée dans l'état de virginité par l'ordre de Dieu, il falloit qu'elle sût comment ce qu'on lui an-

nonçoit s'accordoit avec cet ordre. La queſtion qu'elle fit ne fut donc point une queſtion de défiance ni de curioſité, mais une queſtion de néceſſité & de prudence. Elle s'informa de ce dont Dieu vouloit qu'elle s'informât. C'eſt la réſolution même d'obéir à Dieu & de le ſuivre, qui oblige de s'inſtruire des moïens de lui obéir, principalement quand on a ſujet de craindre de manquer à l'obſervation de quelque ordre de Dieu en voulant en obſerver un autre. Après l'éclairciſſement que l'Ange lui donna, elle conſentit tout d'un coup à ce que Dieu vouloit faire en elle. Elle ne fit plus aucune réſiſtance, comme Moïſe & Jéremie en avoient fait autrefois.

VIII. Quand une ame n'eſt touchée que d'une ſeule vérité, comme par exemple, de ſon impuiſſance, elle ſe peut porter à faire quelque ſorte de réſiſtance aux ordres mêmes de Dieu fondés ſur une autre vérité; ce qui eſt une marque de l'imperfection de ſa lumiere. Mais quand elle comprend également ſon néant & la puiſſance infinie de Dieu, elle ſe livre abſolument à lui pour lui obéir en tout, & elle le ſuit auſſi-bien dans les choſes où il paroît que Dieu la veut élever, que dans les plus humiliantes, parce qu'elle ne conſidere que l'obéiſſance qu'elle

doit à Dieu. C'eſt-là ce que fit la Vierge, & ce qui lui fit prononcer ces paroles admirables, qui contiennent ſon conſentement à l'Incarnation du Fils de Dieu : *Voici la ſervante du Seigneur ; qu'il me ſoit fait ſelon votre parole :* après quoi, cet inconcevable myſtére fut accompli.

IX. Heureux ceux dans le fond du cœur deſquels Dieu ne voit qu'une réſolution pleine & ſincére de lui obéir en tout, & qui ne ſont en peine que des moïens de pratiquer cette obéiſſance! Dieu ne manque jamais de les en inſtruire. Mais, hélas ! nos enquêtes ont ſouvent un principe bien différent, & elles ne tendent qu'à nous diſpenſer de ce que Dieu nous commande, ou à en retarder l'exécution. On va de Caſuiſtes en Caſuiſtes pour en chercher de favorables à ſes paſſions. Une ſecrette averſion de la vérité nous fait trouver mille difficultés dans les avis les plus juſtes & les plus ſincéres ; & c'eſt ce qui fait que Dieu permet que nous ſoyons trompés par ceux que nous conſultons avec ce cœur double & corrompu.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DES QUATRE-TEMPS DE L'AVENT.

EVANGILE. *Luc* I. 39.

EN ce temps-là, Marie partit, & s'en alla en diligence vers les montagnes de Judée, *en une ville* de la Tribu *de Juda; & étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Aussi-tôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluoit, son enfant tressaillit dans son sein, & elle fut remplie du Saint-Esprit; & élevant sa voix elle s'écria : Vous êtes bénie entre* toutes *les femmes, & le fruit de votre sein est béni. Et d'où me vient ce bonheur, que la mere de mon Seigneur vienne vers moi? Car votre voix n'a pas plûtôt frappé mon oreille lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru; parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. Alors Marie dit* ces paroles : *Mon ame glorifie le Seigneur, & mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.*

EXPLICATION.

I. LEs viſites, quand elles ſont faites comme il faut, ſont des devoirs de la vie chrétienne & des actions de charité. Ce ſont des liens néceſſaires de la ſociété civile, des moïens d'augmenter & d'entretenir l'union des cœurs, & enfin des occaſions propres ou à édifier le prochain, ou à recevoir de l'édification. Peu de gens ſont aſſez ſpirituels pour ſe paſſer de ces ſecours. Il faut quelque nourriture auſſi-bien à leur charité envers les hommes, qu'à leur piété envers Dieu : & comme leur amour pour Dieu s'évanouiroit bien-tôt, s'ils n'avoient aucun commerce avec lui par le moïen de la priere, & des bonnes œuvres qu'ils font dans la vûe de lui plaire ; de même leur amitié envers les hommes ſe refroidiroit bien-tôt, ſi elle n'étoit entretenue par des témoignages réciproques de charité.

II. Il eſt donc hors de doute que ce devoir de la vie civile, ſe peut pratiquer ſaintement & utilement pour ceux qui le rendent & pour ceux à qui on le rend. Mais il faut reconnoître en même temps qu'il y en a peu de plus mal pratiqués, & qui ſoient d'ordinaire plus inutiles aux uns & aux autres par la maniere dont on s'en acquite. On n'y a d'ordinaire aucune vûe de Dieu, aucun déſir de s'édifier

ni d'édifier le prochain. On ne s'y porte que par des motifs tout humains. Les uns étant à charge à eux-mêmes, y cherchent à se soulager d'une partie de ce fardeau qui les presse. Les autres ont pour but d'y nourrir leur curiosité, en y apprenant des nouvelles des choses publiques & secrettes qui se passent dans le monde. Les autres s'en font une occupation, en regardant toutes les autres ou comme fatigantes, ou comme trop basses. Il y a une infinité d'autres motifs humains qui portent aux visites ; mais il y a très-peu de personnes qui y cherchent l'utilité de leur ame, ou à procurer celle de l'ame des autres. Or comme ce défaut est important, & qu'il remplit toute la vie d'inutilités, il est bon de considérer dans un aussi excellent modele que celui de la sainte Vierge, les conditions des visites chrétiennes ; puisque saint Ambroise témoigne qu'une des fins qu'elle eut dans celle qu'elle rendit à sainte Elisabeth, fut de s'acquitter d'un devoir civil envers une personne, que son âge, sa vertu, & la liaison du sang lui rendoient vénérable.

Lib. 2. in Luc. n. 21. & 22.

III. Il y a une raison générale de l'inutilité & du danger des visites. C'est que la plûpart de ceux qui les font & à qui on les fait, sont bien plus remplis de l'esprit du monde que de celui de Jesus-Christ.

Ainſi dans le commerce qu'ils ont avec les autres, ils leur communiquent l'eſprit & les diſpoſitions dont ils ſont pleins : *L'homme de bien tire de bonnes choſes du bon tréſor de ſon cœur : & le méchant en tire de mauvaiſes de ſon mauvais tréſor*, dit notre Seigneur. *Car la bouche*, comme il le dit auſſi, *parle de ce qui remplit le cœur*. Les hommes ſont pleins des ſentimens & des maximes du monde, ils ſont pleins de déſirs ſéculiers. C'eſt donc ce qui remplit leurs diſcours. C'eſt ce qu'ils inſpirent par leur converſation. *Matth.* 12. 35. *Ib.* 34.

IV. Donnez-moi des gens pleins des ſentimens du Chriſtianiſme, & il n'y aura rien de plus utile & de plus édifiant que leur converſation. » Donnez-moi pour cela des gens tels que ſaint Baſile dit « que les Chrétiens doivent être, qui vi- « vent d'une maniere digne de diſciples « de Jeſus-Chriſt, en ne faiſant que ce « qu'il a fait & ce qu'il a enſeigné de « faire ; donnez-moi de vraies brebis de « ſon troupeau, qui n'entendent que la « voix de leur Paſteur, & ne ſuivent que « lui ſeul ; qui ſoient comme les bran- « ches de la vigne de Jeſus-Chriſt, atta- « chés à ſa racine, & ne portant des « fruits que pour lui, ne faiſant que ce « qui eſt digne de lui & conforme à ſa « volonté ; qui ſoient ſaints & purs en « *Regul.* 80.

» qualité de temple de Dieu, & dont » toutes les actions tendent à lui rendre » le culte qu'on lui doit; qui ſoient com- » me le ſel de la terre, c'eſt-à-dire, qui » aïent aſſez de vertu pour communi- » quer l'eſprit d'incorruption à ceux avec » qui ils ont commerce. Et il eſt bien clair que rien ne pourroit être plus avantageux que le commerce & la converſation de ceux qui ſeroient dans ces diſpoſitions : mais le mal eſt qu'il n'y a rien de plus rare que des Chrétiens conformes à cette idée. On contracte tant de pouſſiere dans la vie du monde, que les vraies qualités d'un enfant de Dieu ſont toutes défigurées, & tous les diſcours qu'on y fait tiennent plus du vieil homme que du nouveau, de l'eſprit du monde que de celui de Jeſus-Chriſt.

V. C'eſt ce qui oblige à n'avoir aucun commerce avec les hommes qu'avec de grandes précautions, à veiller ſur ce que l'on dit aux autres de peur de leur nuire; à veiller ſur ce que les autres nous diſent, de peur qu'ils ne nous nuiſent; & à obſerver cet avis du Sage : *Prenez garde à vous, écoutez avec attention ce qu'on vous dira, parce que vous marchez ſur le bord du précipice.* Car on ne ſauroit croire combien les entretiens ſans précaution impriment de mauvaiſes ſemen-

Eccli. 13. 16.

ces dans les esprits. Et l'on peut dire que c'est une des causes les plus générales de la corruption du monde. Car ce n'est ni des livres, ni des prédications, ni des leçons des maîtres, que les jeunes gens tirent leur morale & leurs sentimens ; c'est de la conversation & des discours ordinaires qu'ils entendent. Cela fait une impression toute autre que les leçons expresses : & au lieu qu'il y a peu de gens en qui les discours qui ont la forme d'instructions fassent de grands changemens, il y en a très-peu qui ne soient emportés par les maximes qu'ils tirent des entretiens ordinaires.

Les visites & les conversations des hommes étant d'une très-grande importance pour le salut, il est bon d'en considérer les principales regles dans un aussi excellent modele que la sainte Vierge, L'Eglise nous propose aujourd'hui pour notre édification, la visite toute sainte qu'elle rendit à Elisabeth incontinent après l'accomplissement du mystere de l'Incarnation, & nous donne ainsi lieu d'y considérer & d'y apprendre les conditions des visites chrétiennes.

VI. L'Evangile remarque premierement que ce fut le discours de l'Ange, par lequel elle fut avertie de la grossesse de sainte Elisabeth, qui lui fit entreprendre

cette visite. La charité la fit participer à la joie d'Elisabeth, & elle se pressa de lui en donner des marques.

Il n'est pas nécessaire seulement d'aimer le prochain ; mais il est nécessaire quelquefois de lui faire connoître qu'on l'aime, pour remédier à l'indifférence & au refroidissement qui naît quelquefois de la cessation de ces commerces d'amitié. Ainsi l'exemple de la Vierge nous apprend d'abord la premiere regle des visites, *Qui est de n'en point faire que par des motifs de charité.*

VII. La seconde n'y est pas moins marquée, *Qui est de n'y emploïer que le temps qui est précisément nécessaire.* Car c'est pour cela qu'il est dit qu'elle alla *promptement aux montagnes de Judée.* Elle se pressoit de revenir dans sa retraite qui étoit son centre : & c'est par cette regle qu'on doit corriger tous les vains amusemens des visites, où bien des gens emploient la plus grande partie de leur vie. Mais le mal vient de ce que la plûpart du monde n'a point proprement d'occupation. Ils ne savent que faire quand ils sont chez eux & à eux. Ainsi rien ne les presse de se hâter. Ils n'ont aucun soin de ménager leur temps parce qu'ils ne savent à quoi l'emploïer, & qu'il est aussi perdu chez eux que dehors. Mais un Chrétien, qui doit vivre de dessein,

ſein, & qui ſait le prix du temps qui lui a été donné pour mériter l'éternité, ne donne aux viſites, à l'exemple de la Vierge, que le temps préciſément néceſſaire, & il en revient le plutôt qu'il peut pour s'appliquer à ſes principaux devoirs.

VIII. Mais la condition des viſites chrétiennes qui paroît avec plus d'éclat dans celle que la ſainte Vierge rendit à ſainte Eliſabeth, c'eſt qu'elle *y porta un eſprit plein de Dieu, & qu'elle répandit ſon onction ſur ſainte Eliſabeth d'une maniere admirable.* Or encore que tous les Chrétiens ne ſoient pas coupables de ce qu'ils n'ont pas cette plénitude d'onctions dont Dieu avoit comblé la ſainte Vierge, ils doivent tous néanmoins avoir Jeſus-Chriſt dans le cœur, ils doivent agir & parler par ſon eſprit; & ſi le peu de diſpoſition qu'ils trouvent dans certaines perſonnes, ne leur permet pas toujours de tenir des diſcours édifians, ils y doivent ſuppléer par la modeſtie de leur extérieur, par la modération de leurs ſentimens, & par un certain air de charité qui naît de celle dont ils ſont remplis, & qui fait quelquefois plus d'effet ſur l'eſprit des autres que les diſcours.

IX. Comme tous les Chrétiens doivent être en cet état, c'eſt ſans doute un très-grand défaut à eux, de ce que leurs viſites ſont ſi infructueuſes au prochain par le peu

de retenue & de sagesse qui paroit en eux : car ils se rendent par-là inutile une partie considérable de leur vie. Ils perdent les occasions que Dieu leur donnoit d'exercer la charité spirituelle envers le prochain : & bien loin de lui communiquer l'esprit de Dieu, comme la sainte Vierge le communiqua à sainte Elisabeth & à saint Jean, ils ne leur inspirent que leur immortification & leurs passions.

Peu de personnes font réflexion sur ces défauts ordinaires des conversations, & pensent sérieusement à y remédier. On ne le peut mieux faire qu'en s'adressant à la sainte Vierge, & qu'en la priant de nous obtenir quelque part de cet esprit de sainteté & d'édification qu'elle répandit si abondamment dans cette visite, que l'on peut dire être l'exemple le plus parfait de toutes les visites vraiment chrétiennes.

POUR LE SAMEDI

DES QUATRE-TEMPS DE L'AVENT.

Il faut prendre pour le Samedi de ces Quatre-Temps-ci trois considérations sur la visite de la sainte Vierge à sainte Elisabeth, qui sont entre les mysteres, au Tome XIII. parce que l'Evangile de ce jour est le même que celui du IV. Dimanche de l'Avent.

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

EPITRE. 1. *Corinth.* 4. 1.

MEs freres, Que les hommes nous considerent comme les Ministres de Jesus-Christ, & comme les dispensateurs des mystéres de Dieu. Or ce qui est à désirer dans les dispensateurs, est qu'ils soient trouvés fideles. Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit : je n'ose pas même me juger moi-même. Car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela : mais c'est le Seigneur qui est mon juge. C'est pourquoi ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la lumiere ce qui est caché dans les ténebres, & découvrira les plus secrettes pensées des cœurs. Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera dûe.

EXPLICATION.

I. SAint Paul prétend remédier par ces paroles à un très-grand abus, qui se glisse facilement dans le commerce des

Universitas BIBLIOTHECA

fideles avec leurs Pasteurs. C'est que comme les sens sont d'ordinaire plus prompts & plus agissans que la foi dans le commun des Chrétiens, il leur est assez ordinaire de juger des Ministres de l'Eglise, plûtôt par cette prévention des sens, que par des vûes de foi & de vérité. Ils n'y considérent donc souvent que les talens extérieurs, l'agrément dans les paroles, & les complaisances qu'ils en reçoivent. Il arrive de-là qu'ils se lient fortement à ceux d'entre ces Ministres qui leur plaisent par des qualités humaines, qu'ils prennent avec chaleur tous leurs intérêts, qu'ils tâchent de leur procurer l'estime & l'affection de tout le monde, qu'ils s'empressent auprès d'eux, qu'ils leur font perdre beaucoup de temps par leurs entretiens, & enfin qu'ils conçoivent pour eux toutes les passions qu'on ressent pour les personnes que l'on aime humainement. Au contraire le rabaissement des autres ne leur est rien. C'est beaucoup s'ils s'empêchent d'y contribuer, & ils ont de la pente à prendre mal tout ce qui vient d'eux. On ne sauroit croire combien tous ces jugemens humains nuisent aux fideles; combien ils produisent d'attaches peu édifiantes; à combien d'inutilités ils donnent lieu; combien ils diminuent la bonne odeur de la conduite des Pasteurs, & le

fruit que les peuples en eussent tiré. Car ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces attaches deviennent souvent réciproques. Ceux qui témoignent ces complaisances humaines à leurs Pasteurs, les gagnent souvent par-là. Ils amollissent leur esprit, & les portent à rendre les mêmes complaisances qu'on leur rend. Ainsi la communication entre ceux qui conduisent & ceux qui sont conduits, qui devroit être toute spirituelle, devient souvent toute humaine, & sujette par conséquent à tous les inconvéniens des liaisons humaines. Une partie de ces désordres s'étant donc glissée dans l'Eglise de Corinthe; & les uns disant, je suis pour Apollon; les autres, je suis pour Céphas, saint Paul y voulut remédier par ces paroles: *Que les hommes nous regardent comme les Ministres de* Jesus-Christ, *& les dispensateurs des mysteres de Dieu.*

II. Voilà le remede; mais pour en comprendre l'efficace, il faut bien concevoir l'étendue de ces paroles: *Que les hommes nous considérent comme Ministres de* Jesus-*Christ, & comme dispensateurs des mystéres de Dieu.* Saint Paul veut dire par là, qu'il ne faut juger des Ministres de l'Eglise que par la foi; qu'il ne faut considérer en eux que les qualités que la foi y découvre, & qu'il faut juger de la gran-

deur de ces qualités selon que la foi en juge. Or le premier effet que la grandeur de ces qualités connues par la foi doit faire sur nous, c'est qu'elles doivent obscurcir & étouffer dans nos esprits toutes les qualités humaines. Un Ministre de Jesus-Christ est un homme qui nous parle au nom de Jesus-Christ & de sa part, & que nous devons écouter comme lui-même, selon qu'il est dit : *Qui vous écoute, m'écoute.* C'est un homme revêtu de son autorité & associé à son sacerdoce. Dieu autorise dans le ciel les jugemens qu'il porte des ames sur la terre : & ainsi il peut ouvrir & fermer le ciel. C'est un homme que Dieu a rendu dispensateur de ses mysteres, de son esprit, de sa parole, de son corps, du prix de son sang. Voilà de quelle sorte nous devons regarder les Pasteurs ecclésiastiques : & si nous sommes bien occupés de ces vûes de foi, nous nous éleverons facilement au-dessus de l'impression des sens.

Luc. 10. 66.

Pour suivre donc ces lumieres malgré toute la bizarrerie des sentimens humains, si ces sentimens humains s'élevent dans l'esprit, il faut les rendre au moins muets & sans action : & au contraire il faut agir & parler selon les vûes de foi ; honorer sincérement tous les Supérieurs ecclésiastiques ; écouter avec respect leurs instructions ; soutenir leur réputation autant que

l'on peut, & ne préférer point les uns aux autres ſuivant des inclinations aveugles & téméraires. Voilà la conduite qui attire les bénédictions de Dieu ſur les Paſteurs & ſur les peuples.

III. L'Apôtre, pour montrer l'injuſtice de ces préférences, ajoute : *Or ce qui eſt à déſirer dans les diſpenſateurs, c'eſt qu'ils ſoient trouvés fideles ;* c'eſt-à-dire, que c'eſt par-là que Dieu en jugera, qu'il préférera les uns aux autres, & que c'eſt ce qui fait leur mérite auprès de lui. De ſorte que ſi les hommes ne ſauroient juger de cette fidélité, il eſt clair qu'ils ne ſauroient juger du vrai mérite des Paſteurs. Or c'eſt ce qu'ils ne ſauroient faire qu'incertainement : car il ſe peut bien faire qu'un homme avec tous les talens humains ſoit un diſpenſateur infidele, & qu'un autre avec des talens très-médiocres ſera un diſpenſateur fidele.

La fidélité que Dieu demande de chacun de ſes Miniſtres, c'eſt qu'il cherche uniquement la gloire de Dieu, & non pas la ſienne ; qu'il ne s'en attribue aucune partie ; qu'il emploie pour le bien de ceux que Dieu lui a confiés, tout ce qu'il a reçu de talens ; qu'il ne manque à leur donner aucune des inſtructions néceſſaires ; qu'il emploie pour les guérir de leurs maux les véritables remedes ; enfin qu'il ne déguiſe

ni n'altere point la vérité. Or qui peut savoir si les Pasteurs s'acquitent de tous ces devoirs, & qui peut discerner ceux qui s'en acquitent le mieux ?

IV. Il suffit à un Ministre de Jesus-Christ, de faire tout ce qu'il peut, selon tout ce qu'il a reçu de Dieu. Or Dieu donnant ses graces aux hommes avec différentes mesures, il peut arriver qu'un homme à qui il a peu donné soit fidele, parce qu'il donne tout ce qu'il a; & qu'un autre qui donne beaucoup plus soit infidele, parce qu'il ne donne pas tout ce qu'il a reçu pour le donner. Il y en a qui font des impressions plus sensibles, & qui font néanmoins réellement moins de fruit; parce qu'ils attirent moins de bénédictions de Dieu par la fidélité de leurs actions: & il y en a d'autres qui attirent beaucoup plus de bénédictions, quoiqu'ils ne remuent point sensiblement l'imagination, parce que leurs prieres sont plus pures, & leur conduite plus édifiante, & que Dieu donne plus d'efficace à leurs paroles.

V. *Pour moi je me mets peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit.* v. 3.

On peut se soucier en deux manieres de l'approbation des hommes; selon qu'on la peut regarder, ou comme un bien ou comme un mal pour les autres, ou com-

me un bien ou comme un mal pour nous-mêmes. C'eſt un mal pour les autres, s'ils jugent témérairement de leurs Paſteurs, ou ſi ce qui leur plaît en eux eſt ce qui déplaît à Dieu. C'eſt un bien, ſi l'eſtime qu'ils ont pour eux eſt conforme à celle de Dieu, & ſi elle augmente leur créance, & donne plus d'entrée dans leur cœur aux vérités de l'Evangile. Saint Paul ne dit pas qu'il ne ſe ſoucie point d'être blâmé ou eſtimé par les hommes, en regardant leur blâme ou leur approbation en cette maniere, c'eſt-à-dire, par rapport à eux; au contraire il dit en d'autres lieux, qu'il a deſſein de plaire à tout le monde pour les gagner tous; mais c'eſt en conſidérant les jugemens des hommes par rapport à lui-même, qu'il déclare aux Corinthiens qu'il ne s'en ſoucie pas. En effet ces jugemens, ou contraires ou favorables, ne nous ſervent effectivement de rien. Ils nous laiſſent tels que nous ſommes. Que tous les hommes s'uniſſent à louer quelqu'un, ils n'ajouteront rien à ſon mérite. Qu'ils s'uniſſent à le blâmer, ils ne lui en ôteront pas la moindre partie. Il y a même plus de bien réel dans les jugemens déſavantageux que dans les plus favorables, parce que les premiers peuvent contribuer à nous humilier, & qu'il eſt bien à craindre qu'on ne s'éleve des autres.

VI. Cependant l'homme est si misérable & si vain, que quoiqu'il ne puisse désavouer ces vérités, il ne sauroit s'empêcher de regarder comme un grand bien ou comme un grand mal, d'être bien ou mal placé dans l'esprit des autres. Il se nourrit ou s'effraïe du spectacle des jugemens des hommes ; & il est étrange combien l'impression qu'il en reçoit a de part à ses actions. C'est de cette corruption que la grace avoit exempté saint Paul : & nous ne saurions mieux nous procurer quelque part à un si grand bien, qu'en nous servant des mêmes vérités, dont Dieu s'étoit servi pour le guérir lui-même de cette maladie, &, qui sont celles qu'il nous propose dans la suite de cette Epître.

VII. *Je n'ose pas même me juger moi-même.* v. 3.

Saint Paul déclare donc qu'il ne prend pas la liberté de se juger lui-même, & que c'est à Dieu à qui il appartient de le juger. Les jugemens que les hommes font de nous sont téméraires, parce qu'ils ne nous connoissent pas ; & qu'ainsi ils en jugent au hazard : mais cette même raison prouve que nous ne devons pas nous juger nous-mêmes, parce que nous ne nous connoissons pas non plus.

Voyez le Traité des jugemens téméraires.

On peut connoître avec certitude certains péchés & certains défauts, & c'est

pourquoi saint Paul veut bien qu'on se juge à cet égard : mais on n'en connoît pas néanmoins le dégré précis ; & il y a toujours en cela même quelque chose de caché qu'il faut laisser à Dieu.

Pour les vertus, nous les connoissons encore moins. Non seulement nous n'en connoissons pas le dégré, mais nous ne savons pas même avec une entiere certitude si nous en avons quelqu'une, & s'il n'y a point quelque chose de caché en nous, qui détruise tout ce qui y paroît de bon. Dieu veut que les plus justes vivent dans cette incertitude, qui n'empêche pas la juste confiance qu'ils ont d'être à Dieu. C'est pourquoi saint Paul se contente de dire qu'il ne se sent *coupable de rien* ; mais il ne nie pas qu'il n'eût une grande confiance d'être à Dieu, quoique cette confiance ne fût pas telle qu'il osât se justifier lui-même.

VIII. *C'est pourquoi ne jugez point avant le temps.* v. 5.

Saint Paul, après avoir déclaré ses sentimens sur soi-même, prescrit aux Corinthiens la regle générale qu'ils devoient garder dans leurs jugemens. Cette regle est de ne juger point avant le temps, c'est-à-dire, avant la manifestation de la vérité. D'où il s'ensuit qu'il n'est pas défendu de juger, ou plûtôt de voir les choses claires,

parce que la vérité en eſt déja manifeſte. Cette regle ne s'entend donc que des choſes obſcures & incertaines : mais ces choſes obſcures & incertaines s'étendent bien plus loin qu'on ne penſe, parce que nous connoiſſons peu de choſes avec certitude. Nous ne connoiſſons ni le fond des cœurs des autres, ni le nôtre propre. Leurs véritables intentions nous ſont cachées. Ne jugeons donc jamais de leurs intentions ni du fond de leur vertu, ou de leurs vices. La plûpart de leurs actions nous échappent. Nous ne les connoiſſons qu'à demi, & nous ignorons preſque toujours quantité de circonſtances dont elles dépendent. Soïons donc extrêmement retenus dans nos jugemens, puiſque nos connoiſſances ſont ſi bornées & ſi peu exactes. Il y aura un temps où il ſera permis de juger. Ce ſera lorſque Dieu aura découvert le ſecret des cœurs, & qu'il en fera voir à tout le monde les replis les plus cachés. Pourquoi préviendrions-nous ce temps par des jugemens précipités & téméraires, & nous expoſerions-nous à y être convaincus de cette précipitation qui a preſque toujours ſa ſource dans la malignité du cœur ? Ne jugeons donc point, de peur d'être jugés nous-mêmes en ce jour comme préſomptueux & téméraires. Ne nous attribuons point ce qui n'appartient qu'à Dieu. C'eſt

à la

à la lumiere de la vérité de juger : mais il n'appartient à ceux qui ſont encore dans les ténebres, que de les reconnoître humblement, & ils ne doivent pas juger de ce qu'ils ne ſauroient ſavoir.

IX. *Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui ſera dûe.*

Que ces louanges méritent d'être déſirées, & qu'elles ſont différentes de celles qu'on peut recevoir des hommes ! Louanges certaines & dont la lumiere de la vérité rendra témoignage à tout le monde, ſans qu'il ſoit poſſible à perſonne d'en douter. Louanges éternelles, & qui ne ſeront jamais détruites, ni par le changement de celui qui les donnera, ni par le changement de ceux qui les recevront. Louanges sûres, & qui ne mettront point en danger ceux à qui elles ſeront données, en leur cauſant de la vanité. Louanges incapables d'être obſcurcies, parce que perſonne ne les pourra démentir, & qu'il n'y aura point alors de variété de vûes & de ſentimens. Et enfin, louanges ſolides, toujours jointes avec le mérite, & avec une récompenſe proportionnée. Voilà les louanges qu'il eſt permis de rechercher, & non celles qui ont des qualités toutes contraires, qui ſont incertaines, paſſagéres, dangereuſes, inutiles, faciles à détruire par l'envie &

& par la médiſance, & que l'on mérite d'autant moins qu'on les recherche avec plus de paſſion.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

EVANGILE. *Luc.* 3. 1.

L'An quinziéme de l'Empire de Tibere Céſar (Ponce Pilate étant Gouverneur de la Judée, Herode Tetrarque de la Galilée, Philippe ſon frere de l'Iturée, & de la province de Traconite, & Lyſanias d'Abilène, Anne & Caïphe étant Grands-Prêtres) le Seigneur fit entendre ſa parole à Jean fils de Zacharie dans le déſert; & il vint dans tout le païs qui eſt aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémiſſion des péchés; ainſi qu'il eſt écrit au livre des paroles du Prophete Iſaïe: On entendra *la voix de celui qui crie dans le déſert: Préparez la voie du Seigneur, rendez droits & unis ſes ſentiers. Toute vallée ſera remplie, & toute montagne & toute colline ſera abaiſſée; les chemins tortus deviendront droits, & les raboteux unis, & tout homme verra le Sauveur* envoïé *de Dieu.*

EXPLICATION.

I. DIEU avant que d'envoïer S. Jean prêcher aux Juifs, le retint dans le désert jusqu'à trente ans, en lui faisant mener une vie inconnue aux hommes, & qui étoit toute pour lui. Les Saints ne sont proprement que pour Dieu. Ce sont des victimes qui s'immolent pour sa gloire, & des lampes qui se consument invisiblement devant lui. Il les prête quelquefois aux hommes pour quelque temps; mais ce temps est d'ordinaire assez court, & dans ce temps-là même le fond de leur sainteté demeure caché. On entend quelques-unes de leurs paroles. On voit quelques-unes de leurs actions: mais on ne voit pas ce qui les rend saints. On ne voit point leur amour, leur humilité, ni les sacrifices intérieurs qu'ils font à Dieu de tout ce qu'ils sont. Le monde étant indigne d'eux, Dieu les en retire bien-tôt, & quelquefois même il ne les lui fait jamais voir. Combien y a-t-il eu de saints Solitaires très-capables de servir l'Eglise, que Dieu s'est réservés pour lui seul, & qui se sont consumés sans témoins en sa présence? Nous connoîtrons quelque jour leur vie, & nous serons persuadés que les Saints inconnus aux hommes, sont souvent ceux qui ont été les plus remplis des trésors du ciel.

II. Quelle a pû être la vie de saint Jean retiré dans le désert depuis son enfance jusqu'à trente ans ? Que de communications secrettes entre Dieu & lui ! que de prieres enflammées, que de sacrifices intérieurs, que d'adorations en esprit & en vérité ! Il est vrai que le commun du monde ne doit point aspirer à cette sorte de vie. Mais qu'il y a de choses imitables dans saint Jean, auxquelles on ne pense pas ! Qui nous empêche de vivre comme lui dans la pénitence, & de renoncer au moins aux plaisirs non nécessaires ? Qui nous empêche de nous séparer peu à peu du monde, de nous accoutumer à nous en passer, & d'apprendre de ce Saint la science de vivre dans le repos ? Science la moins recherchée & la moins pratiquée de toutes, & néanmoins la plus utile, pour ne pas dire la plus nécessaire. On se fait une nécessité de vivre dans l'agitation & dans le tumulte. On tombe, à moins qu'on ne soit soutenu par les affaires. Si l'on est pour un peu de temps séparé du commerce du monde, on languit, & on est accablé d'ennui. Il y en a qui ne sont dans les places éminentes, que parce que, disent-ils, il leur falloit de l'occupation & du mouvement, c'est-à-dire, parce qu'ils n'avoient pas appris à vivre en repos. C'est ce qui fait recher-

cher avec avidité les charges & les emplois. Les hommes fuient le repos comme leur plus grand ennemi ; & le genre de vie qu'ils ont le plus de peine à ſouffrir, eſt de n'avoir rien à faire.

III. Ce qui arrive de-là, c'eſt que cette néceſſité qu'ils ſe font du commerce des hommes les en rend eſclaves. On ſait par où ils tiennent, & on les prend par-là. On n'a qu'à les menacer du repos, & on les réduit à tout ce qu'on veut. C'eſt ce qui rend la retraite ſi terrible à la plûpart des gens ; parce qu'il faudroit vivre en repos, & être privé des affaires du monde qu'on s'eſt rendu néceſſaires. Doit-on s'étonner après cela que Dieu, pour préparer ſaint Jean à l'office de Prédicateur, l'ait retenu ſi long-temps dans la ſolitude ? Il l'a rendu par-là indépendant des hommes. Il a fait qu'il lui étoit indifférent d'être dans un déſert ou dans une priſon ; parce qu'il y trouvoit également la ſolitude, le repos, & Dieu.

Il y a des Prédicateurs, qui pour ſe former à leur miniſtere, recherchent le commerce du monde, pour y apprendre, diſent-ils, à parler. Mais ils feroient bien mieux d'apprendre à ſe taire & à ſouffrir la ſolitude. Ils en ſeroient plus généreux, plus indépendans, & par conſéquent mieux préparés à s'acquitter digne-

ment de leur miniſtere, principalement s'ils joignoient, comme ſaint Jean, la pénitence à la ſolitude. Car en ſe privant par-là des commodités du monde, ils n'auroient plus de beſoin ni des perſonnes qui les procurent, ni des lieux où on les trouve.

IV. Avant que ſaint Jean eût entendu cette voix intérieure & efficace qui l'appella au miniſtere de la prédication, il demeuroit en repos, & croïoit n'avoir rien à faire qu'à y demeurer. La vie particuliere, ſolitaire, & ſéparée, ſuffit à un Chrétien que Dieu n'appelle point au miniſtere de l'Egliſe par une vocation légitime. Il ſe met en danger en ſe remuant. Il n'y a rien de ſi aiſé à une perſonne humble que de ſe procurer des occupations tranquilles, qui ne nous nuiſant point, ſont néanmoins ſuffiſantes pour empêcher l'ennui. C'eſt la vanité qui trouble le plaiſir de la retraite, & qui y répand l'amertume. On veut de la conſidération, & il eſt difficile d'en avoir dans une vie retirée où l'on ne paroît utile à perſonne. Ce n'eſt plus la mode qu'on arrache les gens malgré eux de leur repos pour les appliquer aux fonctions de l'Egliſe: & le monde a cela de bon préſentement, qu'il n'empêche plus perſonne de fuir les charges & les emplois.

Ceux qui ont donc une ſecrette ambition dans le cœur, & qui ne ſauroient vivre en repos, ſont contraints d'aller au-devant de la vocation, & ils font ſi bien qu'ils la trouvent, ou s'imaginent l'avoir trouvée.

V. Non ſeulement on la trouve, mais on la trouve en peu de temps; car cela va ordinairement fort vîte. On n'a rien à dire quand c'eſt la néceſſité de l'Egliſe qui oblige à diſpenſer ceux qu'elle emploie, de ces longues préparations : mais quand cette promptitude vient de celui même qui ſe deſtine au miniſtere, rien n'eſt plus oppoſé à l'Eſprit de Dieu. C'eſt ce qu'il nous a voulu montrer en retenant ſi long-temps ſaint Jean dans le déſert, avant que de l'envoier exercer ſa vocation. Il a voulu apprendre par là aux hommes, que les miniſteres de l'Egliſe ont beſoin de longues préparations, & que les moindres ſont ſi grands, que la vie d'un homme eſt très-bien emploïée à ſe préparer pour les exercer, quoique pour un peu de temps. Qu'y a-t-il de plus court que la durée du miniſtere de ſaint Jean ? Cependant la préparation en dura trente ans, & cela par l'ordre de Dieu, qui ſait mieux que nous le temps néceſſaire pour chaque choſe. Voilà comme ſont inſtruits ceux qui le ſont à l'é-

l'école de Dieu, bien différente en cela de celle des hommes.

VI. Comme saint Jean n'avoit point fait d'avance vers l'emploi auquel Dieu le destinoit, il ne fit point de résistance, quand il connut clairement que Dieu l'y appelloit. *Dieu*, dit notre Evangile, *fit entendre sa parole à Jean, & il vint prêcher.* Ceux qui sont parfaitement humbles, sont aussi incapables de résister à Dieu quand il les éleve, que quand il les rabaisse, pourvû qu'ils voient clairement sa volonté. Un néant ne résiste point, comme il ne fait point d'avances. Nous devons laisser à Dieu la disposition de nous-mêmes, puisque nous lui appartenons. Choisir de soi-même une place, pour basse qu'elle soit, c'est prévenir l'ordre de Dieu, & par conséquent c'est une action téméraire & présomptueuse. Car si Dieu ne nous y met, nous n'avons pas la force de nous y soutenir; au lieu que nous pouvons demeurer fermes, dans quelque élevation qu'il nous place, s'il lui plaît de nous y fortifier. Il est bon de se défier de soi-même, mais non de se défier de Dieu. Il a plus de force que nous n'avons de foiblesse, & c'est une infidélité d'en douter.

Il faut donc le suivre quand il nous appelle, & lui obéir sans résistance. Voilà

l'exemple que nous a donné saint Jean.

VII. Les hommes jugent des Prédicateurs, comme les païens jugeoient des prieres, lorsqu'ils pensoient que Dieu les exauceroit, pourvû qu'ils y multipliassent les paroles; car ils croient de même que pour bien prêcher, il faut beaucoup parler. Dieu a voulu faire voir en la personne de saint Jean combien cette idée est fausse. C'est le premier Prédicateur du monde: & saint Jean l'Evangéliste témoigne qu'il avoit été suscité de Dieu, *afin que tout le monde crût par lui.* Cependant ce modele des Prédicateurs ne prêche que très-peu de temps, & dans ce peu de temps il réduit à si peu de paroles les instructions qu'il donne, qu'à peine en rempliroit-on quelques pages. Mais tout ce qu'il disoit étoit animé de l'Esprit de Dieu, & étoit rempli de sa force & de sa vertu. Sans cela tous les talens humains ne sont rien. Les sermons humains ne sont que des paroles que le vent emporte. Ils périssent au moment qu'ils sont prononcés; au lieu que la prédication de saint Jean subsiste & subsistera toujours, & qu'elle se multiplie en quelque sorte dans la bouche de tous les Prédicateurs, qui ne sont que ses échos & ser interprétes. *Jean* 1 7.

VIII. Le principal point de la prédi-

cation de saint Jean a été la pénitence. *Faites pénitence*, disoit-il, *car le Roïaume des cieux approche.* Jesus-Christ commen-
Matth. 3. 2. ça les siennes par les mêmes paroles, comme c'étoit son Esprit qui les avoit fait dire à saint Jean. L'uniformité de cette instruction dans la bouche de Jesus-Christ & de son Précurseur, en fait voir la nécessité & l'importance. Ils ont voulu l'un & l'autre commencer par-là, parce que c'est le vrai commencement de la vie chrétienne. Tant que les ames demeurent attachées à leurs passions criminelles, qu'elles se trouvent bien dans cet état, & qu'elles y veulent demeurer, il n'y a point de Roïaume de Dieu pour elles. Bien loin qu'il soit proche d'elles, il en est au contraire très-éloigné. *Le salut est bien loin des méchans*, dit le Psalmiste.

Ps. 118. 155. Le roiaume de Dieu est le roiaume de la justice, de l'ordre, de la vérité. Or il est impossible que l'ordre, la vérité & la justice regnent dans une ame, tant qu'elle aimera l'injustice, la fausseté & le désordre. Il faut donc qu'elle commence à se trouver mal dans son premier état & dans le regne du péché, pour aspirer au roïaume de Dieu qui y est contraire : & c'est-là cette pénitence qui doit commencer la conversion.

IX. Mais ne suffiroit-il pas d'avoir

cessé d'aimer l'injustice, & de passer à l'amour de la justice; de cesser de pécher, & de commencer une vie nouvelle? C'est l'imagination de Luther, ce n'est pas l'ordre de la conduite de Dieu. Il veut sauver les pécheurs; mais il les veut sauver comme pécheurs. S'il les sauvoit par le simple changement de leur cœur sans aucune pénitence pour leur vie passée, il les sauveroit comme innocens. Il veut qu'ils sentent, *combien il est amer d'avoir abandonné Dieu:* QUIA *malum & amarum est reliquisse Dominum Deum.* Il veut qu'ils entrent dans les sentimens de sa justice; & que comme il hait & punit le péché, ils le haïssent & le punissent en eux-mêmes. Il est vrai qu'on ne sauroit haïr vraiment le péché que par l'amour de la justice: mais l'ame peut aimer la justice sans s'appliquer à la haine du péché, ou sans en sentir le poids; & c'est ainsi qu'elle aimera la justice dans l'autre vie. Dieu n'a point voulu choisir, pour rendre les pécheurs participans de son roïaume, ni une pénitence sans amour, ni un amour sans pénitence. Luther se trompe donc quand il veut qu'un homme puisse être réconcilié avec Dieu par un amour sans pénitence; mais ceux-là se trompent aussi, qui prétendent qu'on puisse rentrer en grace avec Dieu par une *Jer.* 2. 19.

pénitence ſans amour : & la vérité eſt, que la voie du ſalut de l'homme conſiſte dans un amour pénitent, ou dans une pénitence d'amour.

X. Pour comprendre mieux cet ordre de Dieu : il faut concevoir qu'il n'a point prétendu guérir l'homme tout d'un coup, mais par une certaine ſuite & un certain ordre de moïens & de remedes, qui reſſemblaſſent aux voies communes par leſquelles les ames changent de diſpoſition dans le cours de la nature. Il veut donc qu'il connoiſſe d'abord ſon mal, qu'il le haïſſe, qu'il en déſire la délivrance, qu'il faſſe divers efforts pour l'obtenir, qu'il s'adreſſe à lui comme au médecin unique de ſes maux, qu'il obſerve fidelement ſes regles. Toutes ces démarches affermiſſent l'ame dans la volonté de retourner à Dieu, & rendent cette volonté ſolide, durable & effective. Or elles ſont toutes contenues dans cette pénitence que ſaint Jean & Jeſus-Chriſt nous ont recommandée, & il n'eſt pas étrange après cela qu'ils commencent par elle la prédication de l'Evangile ; puiſque c'eſt par-là que commence la converſion, & que c'eſt par ces moiens qu'elle s'affermit. Toutes les converſions qui prennent d'autres routes, ſont extraordinaires. Mais la maniere ordinaire dont Dieu prépare les pier-

res ſpirituelles qui doivent entrer dans la conſtruction de ſon temple, eſt de les bien établir dans l'humilité, par une profonde connoiſſance de l'état miſérable où le péché les a réduites. Il veut qu'elles ſachent non ſeulement qu'elles ſont mortellement bleſſées, mais qu'elles ſont dans l'impuiſſance de ſe guérir par elles-mêmes, que lui ſeul eſt capable de les délivrer de leurs maux, que ſon ſecours s'obtient par l'humiliation, & par la punition volontaire du péché. Tous ces degrés ont beſoin de quelque temps, & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne faille qu'un inſtant pour y faire paſſer l'ame & la faire entrer dans ces diſpoſitions. Ce n'eſt point ainſi qu'elle agit, & qu'elle change. Il faut qu'elle demeure aſſez long-temps dans l'application à certains objets, pour en être touchée d'une maniere durable. Toutes les penſées qui durent peu & qui ne ſont pas ſouvent réitérées, ne forment point de diſpoſitions permanentes. Dieu s'accommode donc à cette maniere d'agir de notre ame; & il n'accorde ordinairement ſa paix & ſa réconciliation, qu'après avoir retenu long-temps les ames dans ces ſentimens d'humiliation & de pénitence.

XI. C'eſt en cette maniere qu'il faut préparer les voies de Jeſus-Chriſt, &

dreſſer ſes ſentiers, comme l'ordonne ſaint Jean. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe préparer les voies de Jeſus-Chriſt, s'il n'a déja viſité l'ame par des commencemens de grace : mais c'eſt qu'il y a diverſes impreſſions de la grace, & que les unes peuvent ſervir de préparation aux autres. Il faut que les collines ſoient rabaiſſées, & que l'orgueil de l'ame ſoit humilié, afin qu'elle devienne capable de recevoir Jeſus-Chriſt pauvre & humilié, & d'entrer dans le conſeil de la Sageſſe éternelle, qui a fait choix de cet état pour enſeigner aux hommes ce qui leur étoit avantageux. Il faut que les vallées ſoient remplies, & que les ames puſillanimes conçoivent une grande idée de la grandeur immenſe de la miſéricorde de Dieu, qui nous envoie ſon Fils uniqne pour nous redonner la vie, & pour nous élever au ciel avec lui, ſans que notre foibleſſe & notre pauvreté puiſſent l'empêcher de faire paroître ſur nous la force & la magnificence de ſa grace.

XII. Il faut que ce qu'il y a en nous d'éloigné de la droiture & de la ſimplicité chrétienne ſoit redreſſé, pour donner entrée en nous à un Dieu fait enfant & réduit à la ſimplicité des enfans, qui ne peut aimer que ceux qui agiſſent ſans artifice, ſans duplicité, & avec une par-

faite droiture. Il faut que ce qu'il y a de rude & d'inégal dans notre conduite soit applani, afin que nous soyons rendus conformes à la bénignité & à la douceur dans laquelle Jesus-Christ a paru dans le monde. Ce qui fait dire à saint Paul : *La bonté de Dieu notre Sauveur, & son amour pour les hommes a paru.* Car si nous n'avons soin d'entrer, autant que nous le pouvons, dans cette disposition de bonté, de douceur, & de charité envers le prochain, nous ne devons pas prétendre que Jesus-Christ fasse sa demeure en nous. Il ne veut que des ames qui lui ressemblent déja en partie, & il n'acheve d'imprimer ces dispositions qu'en ceux qu'il a préparés par des commencemens de ces mêmes graces. Il est l'auteur des unes & des autres : mais il est l'auteur des unes après les autres, & il garde un ordre tout divin dans la dispensation de ses graces, qu'il faut tâcher & de connoître & de suivre. *Tit.* 3. 4.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DE MINUIT.

EPÎTRE. *Tit.* 2. 11.

MOn cher frere, La grace de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes: & elle nous a appris que renonçant à l'impiété & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siécle présent avec tempérance, avec justice & avec piété, étant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons, & de l'avénement glorieux du grand Dieu & notre Sauveur Jesus-Christ, qui s'est livré lui-méme pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité & de nous purifier, pour se faire un peuple particulierement consacré à son service, & fervent dans les bonnes œuvres. [*Prêchez ces vérités; exhortez & reprenez* en Jesus-Christ notre Seigneur.]

EXPLICATION.

L. 2. c. 4. I. QUoique, selon l'Auteur du Livre de la vocation des Gentils, Dieu n'ait jamais soustrait entierement sa miséricorde à ces nations, dont il dit *qu'il les a laissé marcher dans leurs voies*, & qu'il

Act. 14. 15.

leur en ait toujours départi une certaine mesure ; on ne peut pas dire d'eux néanmoins, que *la grace de Dieu notre Sauveur* leur *ait paru*. L'Apôtre au contraire en disant à son disciple Tite, que cette *grace a paru à tous les hommes* par l'avénement de Jesus-Christ, fait assez voir qu'elle n'avoit pas paru auparavant. Ces sombres lumieres qui n'ont conduit personne à la vraie justice, ne sont pas cette grace abondante qui a été manifestée au monde par le Fils de Dieu fait homme. On ne peut pas dire de même de tous les Juifs, que cette grace leur eût paru auparavant. On ne leur avoit point encore dit clairement qu'ils devoient renoncer à l'amour de toutes les choses temporelles. Ils croioient au contraire qu'il leur étoit permis de les aimer. Cependant c'est-là la lumiere que la grace a apportée au monde. *Elle nous a appris*, dit l'Apôtre, *que renonçant à l'impiété & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siécle présent avec tempérance, avec justice & avec piété*. Quiconque n'a point reçu d'elle cette instruction, la grace de Dieu ne lui a pas été manifestée. Il n'est point encore au temps de la loi nouvelle. Il ne lui est point né un Sauveur : car il n'est Sauveur qu'en persuadant les cœurs de la nécessité de ce renoncement à l'amour du monde.

Qu'il y a donc de gens qui ne sont point du nombre de ceux à qui la grace de Dieu a été manifestée par l'avénement de Jesus-Christ, parce qu'ils n'ont guere compris la nécessité de ce renoncement.

II. Il est dit cependant que cette *grace a paru à tous les hommes*, parce que les Apôtres ont reçu ordre de Jesus-Christ, de la publier à toute la terre, sans réserve & sans exception. Cette grace n'est plus pour les Juifs seuls, ni pour une nation particuliere. Elle est pour tous les peuples. S'il y en a qui la refusent, c'est par leur faute : mais elle leur est offerte par l'ordre même de Jesus-Christ : *Prêchez*, dit-il à ses Apôtres, *l'Evangile à toutes les créatures.* Et cette manifestation publique de la vérité est un caractere qui distingue Jesus-Christ de tous les hommes, & qui prouve sa divinité. Car aucun homme n'avoit formé ce dessein, aucun n'avoit donné une telle commission à ses disciples, & n'avoit espéré d'y réussir. Chacun s'étoit contenté d'instruire ceux de son païs de ses sentimens touchant la Religion, sans entreprendre de les publier par toute la terre.

Marc 16. 15.

Les dieux des païens avoient comme divers départemens. L'un étoit le dieu d'un païs, & l'autre d'un autre. Ce n'étoit point la passion ordinaire des particuliers,

ni des Princes, ni des peuples, de faire recevoir leur Religion par tout le monde, au moins par voie d'inſtruction. Et ſi Antiochus voulut forcer les Juifs d'embraſſer celle des Grecs, ce fut un caprice particulier à l'égard des Juifs, qu'il n'étendit nullement à d'autres peuples ſoumis à ſon empire, qui n'adoroient pas les mêmes dieux que les Grecs. Les Romains ne condamnerent point le culte des Juifs, tant qu'il demeura renfermé dans ceux de leur nation, & dans un petit nombre de gens qui ſe joignoient à eux : & ils ne ſe ſouleverent contre les Chrétiens, que lorſqu'ils virent que le Chriſtianiſme tendoit viſiblement à abolir leur Religion. Jeſus-Chriſt eſt donc en effet le premier qui a donné ordre à ſes diſciples d'inſtruire les hommes de la vérité. Il eſt le premier Légiſlateur & le premier Docteur général du monde ; & lui ſeul a formé ce deſſein, parce qu'il étoit ſeul capable de l'exécuter. D'autres, comme Mahomet, ont voulu l'imiter en ce point. Mais l'on voit aſſez que ce ne ſont que des ſinges que le diable a ſuſcités pour contrefaire les œuvres de Dieu. Ainſi ce deſſein eſt une preuve de la vérité de la doctrine & de la miſſion de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt un ordre que Dieu a toujours obſervé dans ſa conduite, de faire en ſorte que la vérité

précédât le mensonge, & qu'elle eût sur la fausseté l'avantage de l'antiquité. La premiere & la plus ancienne Religion du monde est la véritable. Le premier & le plus ancien livre du monde est celui qui la contient. Le premier législateur d'un peuple particulier, qui est Moïse, est celui qui l'a écrit. Le premier mot de ce livre contient le fondemeut de la vraie
Gen. 1. 1. Religion, qui est que *Dieu a créé le ciel & la terre*, fondement ignoré par tous les Philosophes du paganisme. Tout ce qui s'est écarté de cette premiere instruction, n'a été qu'illusion & fausseté.

III. Jesus-Christ a donc aussi paru avec une primauté qui ne convient qu'à lui seul, qui est d'être le premier Docteur général du monde. C'est-là son ministere & son emploi; & ce ministere & cet emploi portent des caracteres visibles de divinité & de vérité.

Outre la vaste étendue de ce dessein inoui, qui ne pouvoit s'exécuter que par l'Esprit & la puissance d'un Dieu, il a voulu de plus que toute sa doctrine fût telle, que les cœurs sinceres la pussent facilement discerner de toutes les instructions des hommes. Qu'y a-t-il de moins humain que l'abrégé que nous en propose saint Paul dans cette Epître par ces paroles: *La grace de Dieu nous a appris que re-*

nonçant à l'impiété & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siecle présent avec tempérance, avec justice, & avec piété?

Toutes les pensées des hommes & tous leurs désirs ont toujours été renfermés dans le temps de la vie présente & dans ce siecle. La vertu même des Stoïciens étoit une qualité attachée au temps, qu'ils n'étendoient guere au-delà de leur vie. Personne n'avoit jamais eu l'idée de ce renoncement à toutes les choses temporelles, pour n'attacher son amour qu'à l'éternité. Jesus-Christ seul a donné cette idée aux hommes : & cette idée si élevée, si grande, si solide, est un caractere de divinité qui distingue sa Religion de toutes les Religions humaines.

IV. Il faut donc s'attacher à cet unique Docteur de la vérité & à sa doctrine. L'on y est d'autant plus obligé, qu'étant en même temps le Sauveur des hommes, il ne les sauve qu'en les instruisant. Cette grace de Dieu notre Sauveur, manifestée par Jesus-Christ, est une grace d'instruction : *La grace de Dieu notre Sauveur nous a apprise, &c.* Qui n'est point instruit, n'est point sauvé. Qui n'apprend point de lui cette leçon, ne participe point à la grace qu'il est venu apporter au monde. Et la raison en est, que la maladie, la misere,

la perte des hommes, consiste dans ce que leurs esprits & leurs cœurs sont prévenus d'erreurs & d'attaches contraires à l'instruction de Jesus-Christ. Leur esprit est persuadé que le bonheur consiste dans la possession des biens du monde ; leur cœur n'en désire & n'en goûte point d'autres. C'est en cela que consiste la maladie & la corruption des hommes. Ainsi leur salut & leur guérison consiste à recevoir la lumiere que Jesus-Christ est venu apporter au monde, qui leur apprend à renoncer aux désirs du siecle & à s'en séparer.

V. Mais qu'est-ce que ces désirs séculiers auxquels Jesus-Christ nous apprend à renoncer? C'est tout ce qui se passe dans le siecle, qui ne tend qu'au siecle, & dont on ne jouit que dans le siecle. Ainsi le désir même de la vie temporelle est un désir séculier, parce que la vie temporelle est renfermée dans ce monde-ci : & à plus forte raison les désirs des honneurs, des plaisirs, des divertissemens, des curiosités, des sciences inutiles, des consolations humaines, de la faveur, de l'amitié, de la réputation, du crédit, de la fortune, de la grandeur, sont compris dans ces désirs seculiers. Mais faut-il donc renoncer à tout cela? Faut-il donc se priver de tous les plaisirs, de tous ses biens, de tous ses amis, & généralement de toutes

les choſes humaines ? Ce n'eſt pas ce que Jeſus-Chriſt nous apprend. Il condamne ſeulement l'amour & le déſir des choſes ſéculieres, & il n'en défend pas préciſément la poſſeſſion & l'uſage.

Mais ſi nous ne les aimons ni ne les déſirons point, nous nous garderons bien de les rechercher, quand nous ne les avons pas, & qu'elles ne nous ſont pas néceſſaires. Perſonne ne cherche à ſe rendre plus malheureux & à augmenter ſes dangers. Or chaque dégré de fortune, d'honneur, de grandeur, augmente nos dangers & nous rend le ſalut plus difficile. Si nous n'aimons pas ces choſes là, nous nous en ſéparerons le plus que nous pourrons, de peur de nous y attacher, & que notre ame ne s'y lie. Si nous ne les aimons pas, nous n'eſtimerons ceux qui les poſſédent que plus malheureux, & leur état ne nous les fera regarder que comme dignes de compaſſion. Si nous ne les aimons pas, nous ne nous en occuperons que par la néceſſité de quelque devoir ; nous n'aurons point de peine d'en être privés ; nous ne nous croirons point miſérables quand nous les perdrons ; enfin nous aurons des ſentimens tout oppoſés à ceux qui ſont gravés dans le langage du monde, où l'on ne loue, l'on n'eſtime, l'on ne béatifie que ceux qui ſe pouſſent, qui s'avancent, qui

acquierent des établissemens, du crédit, des richesses, de la réputation, de la considération; que ceux qui éclatent, qui se signalent, qui se distinguent, qui se tirent de la bassesse; ou qui passent leur vie dans les aises, les divertissemens, les plaisirs; & où l'on ne mépriſe au contraire que ceux qui sont dans des états opposés à ceux-là, & qui vivent dans l'obscurité, dans l'incommodité, & dans la bassesse.

VI. Cet amour des choses temporelles fait une partie de l'impiété à laquelle Jesus-Christ nous oblige de renoncer. Car on ne sauroit en faire l'objet de son amour, que l'on n'en fasse son idole & son Dieu. Tout ce qui nous tient lieu de souverain bien & de derniere fin devient notre Dieu; parce qu'il nous domine, nous assujettit, & que nous y rapportons notre vie. C'est pourquoi l'Apôtre dit, que *l'avarice est un culte des idoles.* Il dit que le ventre, c'est-à-dire, les plaisirs sensuels, est le dieu des voluptueux : *quorum Deus venter est.* Et l'on ne fait pas moins son dieu des objets de toutes les autres passions : *Sua cuique Deus fit dira cupido.* Ainsi l'on est impie par l'amour des créatures, parce qu'on leur transporte la gloire & le culte qui n'est dû qu'à Dieu, car notre amour est ce culte.

Ephes. 5. 5. *Col.* 3. 5. *Phil.* 3. 19.

Mais il y a encore plusieurs autres sortes d'impiétés

d'impiétés auſquelles on eſt obligé de renoncer par ce précepte, *Renonçant à l'impiété, &c.*

C'eſt une impiété que de préférer ſon ſens à l'autorité de Dieu, & de refuſer de le croire. C'eſt l'impiété des infideles, des hérétiques & des libertins.

C'eſt une impiété que de préférer ſa volonté à celle de Dieu. C'eſt l'impiété de tous ceux qui accuſent ſa providence & qui murmurent de ſes ordres.

C'eſt une impiété que de préférer ſon honneur, ſa gloire, ſes interêts propres à ceux de Dieu. Cependant qu'y-a-t-il de plus ordinaire dans le monde, que de ne conſidérer que ſa propre gloire & ſes propres intérêts dans le choix des miniſteres de l'Egliſe, dans la prédication de la parole de Dieu, & dans l'exercice des fonctions les plus ſaintes ?

VII. Mais pour nous faciliter la pratique de ces devoirs eſſentiels, & nous en donner une idée plus préciſe, l'Apôtre ajoute, qu'il faut *vivre dans ce monde avec tempérance, avec juſtice, avec piété.* Le paſſage de cette vie eſt court ; mais l'éternité en dépend. Rien n'eſt donc plus important que de ſavoir de quelle maniere on s'y doit conduire. C'eſt ce que l'Apôtre apprend à tous les hommes par ces

trois paroles : *Avec tempérance, avec justice, avec piété.*

Personne n'est dispensé de ces devoirs : riches, pauvres, grands, petits, Rois, sujets, maîtres, esclaves. Il faut que tous les hommes marchent par ce chemin pour arriver à la vie, car il n'y en a point d'autre. Mais en quoi consistent ces trois dispositions essentielles & indispensables ? La tempérance n'étant point restrainte à un objet particulier, consiste en général à n'user des créatures que dans les bornes de la nécessité : & comme ces vertus se renferment en quelque sorte l'une l'autre, cette regle de la tempérance chrétienne est en même temps une partie de la justice. Car Dieu ne nous accordant toutes les choses de cette vie que pour la nécessité, quiconque en use pour son plaisir & sans nécessité, abuse des dons de Dieu, & usurpe ce qui ne lui appartient point. Il est injuste envers Dieu, puisqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné, & qu'il s'en sert contre son intention.

Et il est injuste envers soi-même, parce qu'il s'avilit & se dégrade par cette jouissance de biens indignes de l'excellence de sa nature, & qu'il rend son ame malade par l'attache que la jouissance des créatures produit nécessairement.

Enfin s'étant rendu par ſon péché indigne de la poſſeſſion des créatures, c'eſt encore une plus grande injuſtice que d'en vouloir uſer contre la volonté de Dieu, qui ne l'accorde à l'homme pécheur, dans la néceſſité même, que par une indulgence qu'il ne méritoit pas.

VIII. La juſtice que preſcrit l'Apôtre ſe doit pratiquer envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers le prochain.

Envers Dieu, en lui rendant ce que nous lui devons : amour, reconnoiſſance, obéiſſance, ſoumiſſion, humilité.

Envers nous-mêmes, en faiſant tout ce qui eſt néceſſaire pour nous procurer une éternité bieuheureuſe, & pour éviter l'éternité malheureuſe.

Mais l'Apôtre a principalement en vûe celle que l'on doit pratiquer envers le prochain ; parce que c'eſt celle-là qui eſt la plus connue des hommes, & qu'ils renferment ordinairement ſous l'idée de la juſtice.

Or on pratique la juſtice envers le prochain, en ne lui faiſant aucun tort, & en lui rendant tout ce qui lui appartient. La juſtice veut que nous ne lui faſſions aucun tort, ni dans ſes biens temporels, ni dans ſa perſonne, ni dans ſa réputation, non ſeulement par nos actions & par nos paroles, mais par nos jugemens

mêmes. Car les jugemens téméraires que l'on fait du prochain, sont une espece d'injustice. Nous lui ôtons, au moins devant Dieu, ce qui lui appartient; & Dieu connoît en nous cette injuste disposition. Si nous ne blessons pas le prochain, parce qu'il n'en sent rien, nous blessons la justice même à qui toutes nos pensées sont connues.

Mais la principale partie de cette sorte de justice, consiste à ne nuire point au prochain à l'égard des biens spirituels; à ne lui point donner de mauvais exemples; à ne lui point inspirer de mauvaises maximes; à n'imprimer point dans son esprit l'image de nos passions. Car cette image nuit toujours au prochain, parce qu'elle le porte à vivre de passion, & à quitter la conduite de la raison.

Enfin la même justice nous oblige, selon l'Apôtre, à rendre au prochain tout
Rom. 13. 7. ce qui lui est dû, *l'honneur à qui on le doit, le tribut à qui l'on est obligé de le païer*; parce que c'est lui faire tort que de ne lui rendre pas ce qui lui est dû. Et entre les choses qui lui sont dûes, on doit compter la charité & le pardon des offenses. Car étant obligé envers Dieu à une souveraine reconnoissance pour les miséricordes qu'il nous a faites, Dieu transporte au prochain une partie de ses

droits. *Méchant serviteur*, dit Dieu dans la parabole de l'Evangile, *je vous avois remis toute votre dette, n'étiez-vous donc pas obligé de faire miséricorde à un de vos compagnons, comme je vous l'avois faite?* *Matth.* 18. 32. 33.

Le pardon des offenses n'est donc pas une action de pure chariré : c'est une obligation de justice. C'est une véritable dette envers Dieu, & une reconnoissance très-juste que Dieu exige de tous les hommes, & dont il donne le droit à tous ceux qui ont besoin de ce pardon.

IX. Enfin il ne suffit pas de pratiquer ces devoirs envers soi-même, ou envers le prochain, si l'on s'arrête à la créature. Il faut s'élever à Dieu dans la pratique de toutes les vertus, en le regardant comme l'objet principal de notre amour, comme notre fin & notre souverain bien, en désirant de nous unir à lui, & de nous rassasier de la parfaite justice. C'est cette heureuse espérance & ce saint désir qui devroit être continuel dans l'esprit des Chrétiens. *Nous devons*, dit l'Apôtre, *toujours être dans l'attente de la béatitude que nous espérons.* On doit désirer le roiaume de Dieu, le parfait assujettissement à ses volontés, & enfin qu'il regne pleinement dans nous. Et comme *l'avénement glorieux* de Jesus-Christ est le commencement de ce regne parfait & éter- *Tit.* 2. 13.

nel, nos pensées & nos désirs doivent se porter continuellement vers ce grand objet, qui commencera le regne éternel & invariable de Dieu sur les hommes. Car ce commencement comprend en un sens tout ce qui se fera dans l'éternité ; puisque cette vie bienheureuse où Jesus-Christ établira ses élus dans son second avénement, sera incapable de vicissitude & de variété. Un jour & mille jours sont la même chose. C'est pourquoi l'Ecriture nous représente la béatitude éternelle sous l'image d'un jour. *Un seul jour dans votre maison*, dit à Dieu le Roi Prophete, *vaut mieux que mille par tout ailleurs*.. C'est un jour unique, mais un jour éternel, toujours semblable à soi-même, sans succession & sans changement : & c'est dans le desir de ce jour que consiste *la piété* dont Jesus-Christ est venu instruire les hommes, selon l'Apôtre.

Ps. 83. 10.

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DE MINUIT.

EVANGILE. *Luc* 2. 1.

EN ce temps-là, on publia un Edit de Cesar Auguste, pour faire un dénombrement des habitans *de toute la terre. Ce fut le premier dénombrement, qui se fit par Cyrinus Gouverneur de Syrie. Et* comme *tous alloient se faire enregistrer chacun dans sa ville, Joseph partit aussi de la ville de Nazareth qui est en Galilée, & vint en Judée à la ville de David appellée Bethléem, parce qu'il étoit de la maison & de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse qui étoit grosse. Pendant qu'ils étoient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devoit accoucher s'accomplit. Et elle enfanta son premier né, & l'aiant emmailloté, elle le coucha dans une créche, parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or il y avoit aux environs des bergers qui passoient les nuits dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau. Et tout d'un coup un Ange du Seigneur se présenta à eux, &*

une lumiere divine les environna : ce qui les remplit d'une extrême crainte. Alors l'Ange leur dit : Ne craignez point ; car je vous viens apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ le Seigneur ; & voici la marque à laquelle vous le reconnoîtrez : *vous trouverez un enfant emmailloté, & couché dans une créche. Au même instant il se joignit à l'Ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu, & disant : Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, & paix sur la terre aux hommes chéris* de Dieu.

EXPLICATION.

I. LA naissance de Jesus-Christ dans Bethléem, promise par les Prophetes, s'accomplit, comme le marque l'Evangile que l'Eglise nous fait lire cette nuit, dans l'exécution d'un ordre de l'Empereur Auguste, qui obligea tous ceux qui étoient soumis à son Empire, de se faire enregistrer en certains lieux, afin qu'on en pût faire le dénombrement.

Il avoit en cela des vûes, ou de politique, ou de caprice, ou de vanité. Car c'étoit une chose assez capable de satisfaire son ambition, que de donner un si grand mouvement à la plus grande partie de la terre. Le plaisir des hommes est de

remuer les autres, & de donner le branle à tout : mais malgré tous les désirs & les desseins des hommes vains & ambitieux, ils ne sauroient être que les ministres des desseins de Dieu, & les exécuteurs de ses ordres, sans savoir le plus souvent ce qu'ils font. Auguste ne savoit pas que Dieu ne permettoit qu'il exécutât ce projet du dénombrement de tous les sujets de l'Empire, que parce qu'il étoit nécessaire au dessein éternel qu'il avoit de faire naître son Fils en Bethléem. Sans cela, ou ce Prince n'auroit point eu cette vûe, ou il l'auroit eue inutilement. C'est donc en vain que les hommes aspirent à la puissance, & s'imaginent qu'ils feront ce qu'ils veulent. C'est un dessein impossible. Ils ne pourront jamais rien qu'autant que leurs desseins se rencontreront avec ceux de Dieu, & qu'ils travailleront à l'accomplissement de ses ordres. Quand ils y auront satisfait, ils seront réduits à l'impuissance qui leur convient par leur nature.

II. Il étoit nécessaire que la naissance de Jesus-Christ fût & manifestée & cachée en même temps. Il n'étoit pas juste que le Roi du ciel & de la terre vînt au monde sans y donner quelques marques de sa venue, sans y être adoré & reconnu par quelques-uns, qui lui rendissent hommage au nom des Juifs & des Gen-

tils qu'il étoit venu sauver. C'a été la raison de sa manifestation aux Pasteurs Juifs par les Anges, & aux Mages Gentils par une étoile miraculeuse. Mais rien de cela ne se pouvoit faire à Nazareth. Les habitans de Nazareth, qui connoissoient Marie & Joseph, n'auroient pu ignorer cette manifestation. Ils auroient découvert ce nouveau Roi venu au monde aux ministres d'Herode, qui auroit sû par-là précisément qui étoit celui à qui sa cruelle politique lui persuadoit qu'il devoit ôter la vie. Il l'auroit poursuivi dans les retraites les plus cachées, & il auroit fallu que Jesus-Christ se garantît de sa fureur, par des voies plus éclatantes que celle qu'il avoit dessein d'employer. La mémoire des merveilles arrivées à la naissance de Jesus-Christ se seroit conservée : & quand Jesus-Christ seroit revenu à Nazareth, les habitans de ce lieu auroient sû qu'il avoit été adoré dès sa naissance comme Roi des Juifs. Ce bruit auroit été préjudiciable à son ministere, & auroit allarmé les Puissances de la terre. Mais rien de cela n'arriva, par la conduite admirable que Dieu fit garder à la sainte Vierge & à saint Joseph dans la naissance de son Fils. Il les obligea par l'ordre d'un Prince païen à aller en Bethléem, où ils étoient peu ou point connus. Il ne per-

mit pas qu'ils y trouvaſſent de place dans aucune hôtellerie, parce qu'il auroit pu y avoir des témoins de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & de ſa manifeſtation en qualité de Roi des Juifs & de Sauveur du monde. Mais aiant été réduits à ſe retirer dans une étable abandonnée, ils y trouverent la ſolitude & le ſilence néceſſaires pour conſerver le ſecret de Dieu. Les Paſteurs y vinrent trouver & adorer le nouveau Roi; mais ils ne connurent ni Joſeph, ni Marie: ou s'ils les connurent, ce que les gens de leur ſorte en purent dire ne fut point conſidéré, & s'effaça bien-tôt de la mémoire des hommes.

Les Mages y vinrent enſuite: mais ſi Herode ſut qu'ils étoient venus à Bethléem, il ne ſut point ce qu'ils y avoient trouvé. Ainſi Jeſus-Chriſt eut moïen de faire un long ſéjour à Nazareth après ſon retour d'Egypte, ſans qu'on parlât de lui, & ſans qu'on fît reflexion ſur ſa conduite. Par ce moïen, quand il commença l'exercice de ſa miſſion, il ne trouva point d'oppoſition dans les puiſſances du monde.

On peut apprendre de cette conduite, combien il eſt néceſſaire à ceux qui doivent être emploiés au miniſtere de l'Egliſe, de ne ſe pas attirer par une conduite imprudente, des obſtacles & des oppoſitions de la part du monde, & de

n'exciter pas l'envie & la jalousie des hommes en se manifestant indiscretement. Car souvent on ne fait par-là que fournir des armes & des moïens au démon, pour ruiner ou pour traverser les plus saintes entreprises. Il ne faut jamais se produire, ni rien faire qui ait de l'éclat ou qui nous signale, sans un ordre très-clair de Dieu. Hors de là, la prudence chrétienne va toujours à se cacher & à s'obscurcir soi-même, non seulement pour éviter la vanité qui naît des actions éclatantes, mais aussi pour éviter l'opposition des hommes & des démons.

III. Les habitans de Bethléem, parmi lesquels il étoit prédit que le Christ devoit naître, furent privés par un ordre secret de Dieu, de la connoissance de cette grace ; & il y a bien de l'apparence que ce fut par leur faute. Car étant constant parmi les Juifs de ce temps-là, que le Christ devoit naître en Bethléem, cette grande promesse devoit les tenir dans une attention continuelle. Ainsi l'Evangile marquant expressément, qu'il se répandit un bruit parmi eux de ce que les Anges avoient dit aux pasteurs, & de ce que les pasteurs avoient vû ensuite de la révelation qui leur avoit été faite par les Anges, il étoit du devoir des habitans de Bethléem d'approfondir ce qui étoit arrivé,

de

ſuivre cette découverte des paſteurs, d'examiner toutes les circonſtances de cette apparition miraculeuſe : & il y avoit plus de marques de vérité qu'il n'en falloit, pour les convaincre que le Chriſt étoit né parmi eux, & pour les obliger à l'adorer, comme les paſteurs avoient fait. Ce qui fit donc que la naiſſance de Jeſus-Chriſt leur demeura cachée, c'eſt qu'ils négligerent le rapport des paſteurs, & que le mépris qu'ils avoient pour eux, leur fit ſuppoſer que ce n'étoit pas à de tels gens que Dieu révéloit ſes merveilles ; ou que le peu de ſoin qu'ils avoient de leur ſalut, & l'attache aux choſes du monde, leur fit recevoir avec indifférence une nouvelle ſi importante. Perſonne ne crut qu'il fût de ſon devoir de s'en informer. Ainſi elle s'étouffa dans fort peu de temps.

C'eſt ce qui arrive preſque toujours dans les occaſions que Dieu donne aux hommes de s'inſtruire de la vérité. Ils n'auroient qu'à ſuivre les ouvertures que Dieu leur préſente, & ils parviendroient par-là à une connoiſſance pleine de ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe ſauver. Mais l'attache qu'ils ont au monde, fait qu'ils ne ſuivent rien, & n'approfondiſſent aucun des avertiſſemens que Dieu leur donne. Ils les laiſſent périr. Ils n'en tirent aucune conſéquence ; & c'eſt là la princi-

pale cause de l'aveuglement & des ténebres où les hommes demeurent toute leur vie. Ce ne sont pas les moïens de s'instruire de la vérité qui leur manquent. Ce sont eux qui manquent à ces moïens par la corruption de leur cœur.

IV. La raison qui fit, selon saint Luc, que la sainte Vierge & saint Joseph furent obligés de se retirer dans cette étable, c'est qu'*ils ne trouverent point de place dans les hôtelleries*, tout y aïant été occupé par d'autres qui les avoient prévenus, ou qui leur avoient été préférés. Il est rare qu'un homme de bien puisse obtenir les avantages du monde, parce qu'il n'a pas l'ardeur nécessaire pour y réussir. Il se trouve toujours des gens plus actifs, qui l'emportent sur lui. C'est à quoi il faut se résoudre, dès-lors qu'on fait profession d'une entiere probité. Les gens qui agissent sans passion, sans adresse, sans artifice, sont presque toujours supplantés dans toute sorte d'affaires & d'entreprises : mais il vaut bien mieux ne pas réussir de cette maniere, que de réussir par l'activité de la passion, comme font les gens du monde. Tous ces succès se terminent à obtenir je ne sai quels misérables avantages, qui sont souvent cause de leur perte, qui les engagent dans le monde, dans la foule & dans le tumulte, & qui

leur rendent le salut plus difficile. Les rebuts qu'éprouvent les gens de bien, ont au contraire pour effet de les séparer du monde, de les en détacher, & de les mettre en état de posséder Jesus-Christ en paix & en silence, comme la sainte Vierge & saint Joseph le possédérent dans la grotte.

V. Les hôtelleries sont une assez vive image du regne de la cupidité & de l'amour propre. Car d'ordinaire chacun n'y songe qu'à soi, & ne s'y met guere en peine des autres. Des gens s'y rassemblent de divers lieux pour divers desseins, & occupés de différentes affaires ; & ils croient n'avoir rien à faire qu'à songer à eux, & à s'y accommoder le mieux qu'ils peuvent, pendant qu'ils sont obligés d'y faire séjour, sans se mettre en peine de ceux qui y logent avec eux. Or c'est-là presque la disposition générale de tout le monde. Car combien y trouve-t-on peu de gens qui s'intéressent sincérement pour les autres, & qui aient un désir effectif de les servir ? Cependant il ne laisse pas de se former des villes, des républiques, & des roïaumes, de gens ainsi disposés, qui n'ont point d'autre lien entre eux, que leur cupidité & leur intérêt.

Ainsi le monde entier n'est réellement qu'une grande hôtellerie, où chacun ne

songe en effet qu'à soi. C'est ce qui fait aussi que Jesus-Christ ne trouve pas plus de place dans les cœurs des gens du monde, que dans les hôtelleries de Bethléem, *Jean* 1. 11. *Il est venu*, dit saint Jean, *dans le monde qui lui appartenoit, & ce monde ne l'a point reçu.* La charité ne sauroit trouver d'entrée dans les ames que la cupidité possede : & Dieu même garde cet ordre dans la conversion des pécheurs ; de n'établir pas son regne dans l'ame des pécheurs, pendant que les passions sont dans leur ardeur ; mais d'affoiblir auparavant leur cupidité, en leur faisant trouver des amertumes & des dégoûts dans ce qu'ils avoient le plus aimé, & qu'ils avoient recherché avec plus de passion ; en renversant leurs projets & leurs prétentions, & en les privant des objets de leur attachement.

VI. Les pasteurs que Dieu honora de la visite des Anges, & à qui il découvrit le secret de la naissance de son Fils, n'étoient peut-être pas meilleurs que les autres Juifs ; mais ils étoient plus propres par leur état & par leur genre de vie, à nous marquer par quelles qualités on attire les graces de Dieu.

Ils étoient par leur état même engagés dans une vie laborieuse. Ils veilloient pendant que les autres étoient ensévelis dans

le ſommeil. Ils étoient pauvres & dépourvûs des biens du monde, n'y aïant que des pauvres qui exercent ces métiers.

Enfin ils étoient ſéparés du monde par cet état même, & obligés de paſſer leur vie dans la retraite & dans la ſolitude.

La ſéparation du monde, la privation ou actuelle ou ſpirituelle des richeſſes temporelles, la vie laborieuſe & pénitente, ſont les vrais moïens que Jeſus-Chriſt nous a marqués par l'exemple de tous les Saints, & par le ſien propre, pour attirer les lumieres & les ſecours de Dieu. Il eſt vrai que ce ne doit pas être une ſimple retraite humaine, qui vienne de caprice ou de néceſſité, ni une ſimple privation des biens du monde, qui ſoit entierement involontaire, ni une pénitence & un travail forcé. Cependant il ne laiſſe pas d'être vrai que ces états mêmes forcés & involontaires, ſont en quelque maniere plus proches du roïaume de Dieu, que les états de proſpérité humaine, parce qu'ils y apportent moins d'obſtacles. Ceux dont le Pſalmiſte dit, qu'ils *ſont exempts des travaux & des miſeres des hommes*, en ſont tout autrement éloignés. La vie laborieuſe diminue toujours l'amour du monde, l'amour de la vie, l'attache aux choſes temporelles, la complaiſance en ſoi-même. La retraite vuide *Pſ.* 72. 5.

l'esprit des discours du monde, & en rend les maximes moins présentes & moins vives. La pauvreté privant des biens du monde, diminue l'attache qu'on y a, & nous délivre d'une infinité de déreglemens. Ces états sont donc plus proches du roïaume de Dieu par la diminution de ce qui nous en éloigne : mais ils y deviennent une disposition prochaine, lorsqu'on les embrasse avec amour, soit que la providence nous y ait réduits, soit que l'on s'y réduise par son choix & par la volonté que Dieu en inspire.

VII. L'adresse des gens de la Cour est de se mettre dans les états, sur lesquels les Princes répandent le plus ordinairement leurs faveurs & leurs graces. Ils tâchent de se mettre en vue, d'avoir occasion de parler souvent au Prince, de lui devenir familiers. Pourquoi ne pratique-t-on pas la même adresse à l'égard de Dieu, & n'évite-t-on pas tous ces états, sur lesquels il jette peu de regards favorables ? De ce genre est la vie molle & délicieuse, la vie de divertissemens & de plaisirs, les grandes affaires, les grandes charges, les grandes richesses, tout ce qui remplit beaucoup l'esprit & le cœur, & qui par sa nature, ou par les idées que le monde en a, cause de fortes attaches & de grandes nécessités, au-dessus des-

quelles il est très-difficile de se mettre. Cependant bien loin que le monde pratique cette adresse, on n'y estime heureux ou habiles, que ceux qui font justement tout le contraire, qui vivent dans les plaisirs, ou qui poussent bien avant leur fortune, qui parviennent aux grandes charges & aux grands emplois, qui sont accablés d'occupations, qui n'ont pas le temps de penser à eux, & enfin qui sont attachés à la vie présente & au monde par de plus forts liens & des chaînes plus pesantes. Voilà l'objet des désirs & prétentions des gens du monde : & l'exclusion de ces états est ce que l'on appelle misere, bassesse, & le partage des gens de néant.

En effet, c'est souvent la paresse, la négligence, le manque de talens & d'industrie, plûtôt que la sagesse & la modération, qui empêchent les gens de s'avancer dans le monde ; & c'est au contraire par des qualités en soi estimables, qu'on arrive ordinairement aux grandes fortunes. Ainsi il y a quelque chose de juste dans le mépris que l'on fait des uns, & dans l'estime que l'on fait des autres : mais c'est ce qui fait mieux voir qu'il n'y a rien de bon, que les dons de Dieu qui tendent à l'autre vie. Car à quoi servent tous ces talens qui donnent aux hommes des facilités de s'avancer dans le monde,

qu'à leur causer en même temps plus de difficulté à se sauver, qu'à leur ouvrir plus de précipices, qu'à les accabler d'un plus grand poids ; qu'à rendre leurs chûtes plus dangereuses, & leurs blessures plus incurables ; qu'à les éloigner davantage de Dieu ; qu'à mettre plus d'obstacles à leur retour ? Ainsi ce qui paroît disgrace selon le monde, est une grande faveur de Dieu ; & ce qui est favorable selon le monde, est un malheur très-effectif ; parce que tous ces avantages, d'esprit, de corps, de fortune, étant joints avec un cœur corrompu, lui deviennent des poisons par l'abus que la cupidité ne manque jamais d'en faire.

VIII. Ce furent donc ces pasteurs Juifs, qui se trouverent ou libres des empêchemens qui servent d'ordinaire d'obstacles aux graces de Dieu, ou préparés intérieurement par un amour véritable de la solitude, de la pénitence & de la pauvreté, que Dieu choisit les premiers d'entre les Juifs, pour leur faire annoncer par un Ange la naissance de son Fils.

Je vous viens apporter, leur dit l'Ange, *une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui dans la ville de David il vous est né un Sauveur, qui est le Christ le Seigneur.*

Pour connoître la grandeur & la soli-

dité de cette joie, il la faut comparer à celle du monde, & en remarquer les différences.

Toutes les joies du monde sont fondées sur l'illusion & la fausseté.

La joie de la jouissance & de la possession des biens créés, est toujours accompagnée non seulement de la crainte de les perdre, mais de la certitude d'en être éternellement privé. C'en est une condition inséparable ; & par conséquent elle contient beaucoup plus de mal que de bien ; & elle ne nous peut satisfaire, que parce qu'il nous plaît de nous cacher le mal qu'elle enferme.

On peut de même être assuré que quelque soit ce bien dont nous jouissons, ou dont nous espérons de jouir, en peu de temps nous y deviendrons insensibles. Car rien n'est capable de nous donner long-temps de la joie. La grandeur, les richesses, les victoires, & tout ce qui excite les plus violens désirs, tout cela, dis-je, n'est pas capable après quelque temps de surmonter les moindres chagrins. Ainsi non seulement il n'y a point de joie humaine, qui soit éternelle, mais il n'y en a point qui soit durable. Ce n'est qu'une émotion passagere, qui est bientôt suivie de dégoût & d'insensibilité.

Toute joie humaine, même légitime,

est une source nécessaire de douleur & de misere ; car produisant une attache, l'ame ne s'en sépare plus sans peine & sans un effort douloureux. Que si c'est une joie criminelle, c'est une source de douleurs & de miseres éternelles. Ainsi toute joie humaine nous cause ou la maladie ou la mort.

Toute joie humaine naissant de la jouissance des biens créés, est une dégradation & un aviliſſement de l'ame, parce que tous ces objets étant indignes de notre amour, sont par conséquent indignes de notre joie. L'ame ne s'en peut donc réjouir, que parce qu'elle est déchûe de son excellence & de sa grandeur, & qu'elle est devenue vile & mépriſable.

Toute joie humaine nous dispose à la misere, même temporelle, en affoibliſſant l'ame, en la rendant sensible aux plus petits maux, en l'attachant à des objets difficiles à conserver, & dont elle peut être privée malgré soi, en la rendant tendre & délicate, & sujette à l'ennui & au chagrin : de sorte que, tout étant compensé, il y a dans les joies humaines plus de mal que de bien, par rapport même au repos & à la paix de cette vie.

Enfin, toute joie humaine, telle qu'elle soit, n'égale jamais la réalité du bien de la privation volontaire de ce prétendu bien

qui la cauſe. On eſt mille fois plus heureux en y renonçant qu'en en jouiſſant : & l'on peut dire même que le ſeul bien qu'elle contient, c'eſt qu'elle peut ſervir de matiere à ces heureuſes privations & à ces renoncemens glorieux. Car le monde, dans la vérité, & tout ce qu'il contient, n'eſt bon qu'à quitter & à mépriſer. C'eſt le meilleur uſage qu'on en puiſſe faire.

Mais la joie que le Sauveur eſt venu apporter au monde, la joie qu'on reſſent de ſa venue, a des qualités bien différentes. C'eſt une joie qui eſt éternelle de ſa nature, à moins qu'on ne l'étouffe par le péché. C'eſt une joie qui durera dans toute l'éternité ſans diminution & ſans dégoût. C'eſt une joie qui fortifie l'ame, qui la guérit, & qui tend à la rétablir dans l'excellence & dans la grandeur où elle a été créée. C'eſt une joie qui faiſant mépriſer les maux du monde par l'eſpérance des biens futurs, en affoiblit l'impreſſion & le ſentiment. Enfin c'eſt une joie ſolide, qui n'eſt point fondée ſur la fauſſeté, mais qui naît de la vérité & de la poſſeſſion des vrais biens. Voilà quelle eſt la joie que ces Anges annoncerent à ces heureux paſteurs.

IX. Cette joie n'eſt pas ſeulement pour eux, elle eſt pour tout le peuple. *Je viens*, leur dit l'Ange, *vous apporter une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une*

grande joie. Elle est en effet pour tout le peuple; mais c'est pour tout le peuple des justes, pour tous les hommes qui ont la volonté droite & bonne : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Ils ont tous part à cette joie, & nul autre qu'eux n'y a part. Il n'y a point de part pour les méchans dans cette joie générale ; c'est-à-dire, qu'ils ne participent point à cette joie véritable que le Saint-Esprit produit, & qui est un effet de la naissance de Jesus-Christ. Et la raison en est, que la cause de cette joie est *qu'il est né un Sauveur.* Or ce Sauveur ne *sauve les hommes* qu'en les délivrant *de leurs péchés.* Quiconque ne désire donc point d'être délivré de ses péchés, n'a point de part à cette joie. Jesus-Christ délivre bien les hommes de toutes les miseres que le péché leur a attirées : mais c'est en les délivrant premierement du péché qui est leur principale misere. Ainsi ce peuple, à qui le Sauveur apporte la joie, est le peuple des justes qui haïssent l'iniquité. Qui ne la hait point, n'est point de ce peuple, & n'est compté pour rien devant Dieu, puisqu'il ne fait point partie de son peuple. Les méchans sont comme s'ils n'étoient point. Dieu ne daigne pas même en faire mention. C'est la condition & l'état de tous ceux qui ne sont point à lui. De quelques grandeurs temporelles dont ils se flattent,

Matth. 1. 21.

Dieu ne les regarde que comme de la poussiere, & *comme de la paille que le vent emporte.* Il n'attend pas à les traiter de la sorte, qu'il les ait réduits à l'avilissement qui leur convient : mais il le fait lors même qu'ils éclatent davantage dans le monde par leur pompe & par leur faste. Auguste & tous les Grands de Rome, Herode & toute sa Cour, les Pharisiens & les Princes des Prêtres, enfin tous les Puissans du monde, & dans ce siecle-là & dans tous les autres, ne sont comptés pour rien devant Dieu, lorsqu'ils ne sont pas à Dieu. *Ps.* 1. 4.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DU POINT DU JOUR DE NOEL.

EPÎTRE. *Tit.* 3. 4.

MOn très-cher Fils, La bonté de Dieu notre Sauveur, & son amour pour les hommes a paru dans le monde. *Il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde, par l'eau de la renaissance, & par le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec une riche effusion*

par Jesus-Christ notre Sauveur ; afin qu'étant justifiés par sa grace, nous devinssions héritiers de la vie éternelle, selon l'espérance que nous en avons.

EXPLICATION.

I. SOit que les mots de *notre Sauveur* & de *notre Dieu* s'entendent dans cette Epître de toute la Trinité, soit que comme il est plus probable, ils se doivent appliquer à Jesus-Christ, qui est ordinairement désigné par le mot de Sauveur, & dont la bonté a paru particulierement dans sa manifestation aux hommes ; il est certain que la bonté & la bénignité sont tellement propres à Dieu & à Jesus-Christ, que les hommes n'y sauroient avoir de part qu'autant que Dieu leur en communique. Quiconque met sa derniere fin en soi-même, est disposé à toute sorte d'inhumanité, dès-que son intérêt ne pourra subsister avec la vie & le bien des autres.

Or c'est-là la disposition naturelle de l'homme corrompu. Il rapporte tout à soi, & n'aime les autres qu'autant qu'ils contribuent à son plaisir & à ses intérêts. Dès qu'il les y trouve opposés, il commence à les haïr & à les vouloir détruire : & c'est ce qui fait dire à l'Ecriture, que *les entrailles des impies sont cruelles.* *Prov. 12. 10.*

C'est donc faussement que certaines gens qui ne pensent point à Dieu, se flat-

tent de l'idée d'une bonté naturelle. Ils prennent une molleſſe de nature, un amour des louanges des hommes, une complaiſance humaine dans l'amour des créatures, pour une véritable bonté : mais on la verra bien-tôt diſparoître, ſi on trouve moïen de commettre les intérêts du prochain avec leurs paſſions principales. La bonté de Dieu eſt bien différente de ces bontés fauſſes & contrefaites. Non ſeulement Dieu eſt incapable de faire injuſtice aux hommes, mais il eſt même incapable d'avoir aucune vûe d'intérêt dans le bien qu'il leur fait. Il n'a que faire de ſes créatures. S'il leur fait du bien, c'eſt pour elles, & non pour ſoi. Et quoiqu'il les faſſe ſervir à ſa gloire, ce n'eſt pas qu'il déſire cette gloire; mais c'eſt que le bien de la créature & l'ordre de la juſtice le demandent. Voilà le modele de déſintereſſement que Dieu veut que nous nous propoſions dans le bien que nous faiſons aux créatures : *Soïez pleins de miſéricorde, comme votre Pere eſt plein de miſéricorde.* Luc 6. 36.

II. Dieu a toujours été bon envers les hommes, lors même qu'il les abandonnoit à leurs déſirs, & qu'*il les laiſſoit marcher dans leurs voies.* Si on ne les comprend pas ſi bien, c'eſt notre aveuglement & notre peu de lumiere qui en eſt cauſe. Ses miſéricordes n'ont pas laiſſé de ſe ré- Act. 14. 15.

pandre sur eux en diverses manieres, extérieures & intérieures. Il a toujours agi sur leurs ames jusqu'à une certaine mesure: & c'est *leur dureté & l'impénitence de leur cœur*, qui les a empêché de profiter de ses graces, & qui leur a fait *amasser un trésor de colere*, selon saint Paul. Cependant comme Dieu par les conseils impénétrables de sa justice, n'avoit encore surmonté que dans très-peu de personnes la malice de leur cœur par l'abondance de ses graces, les effets de sa bonté étoient en quelque sorte obscurcis par les déréglemens des hommes; & comme leur corruption étoit si grande, qu'il ne paroissoit presque aucun raïon de justice & d'équité dans leur conduite, il sembloit que Dieu se fût entierement retiré d'eux, & qu'il les eût totalement abandonnés. Ainsi sa bonté n'étoit pas alors si manifeste que la sévérité de sa justice. C'est donc proprement du temps de la loi nouvelle & de la manifestation du Fils de Dieu au monde, que l'on doit entendre ces paroles de saint Paul: *La bonté de Dieu notre Sauveur, & son amour pour les hommes ont paru.* C'est-là la grande miséricorde & le grand témoignage de la bonté de Dieu, qui ne consiste pas seulement à donner quelques graces aux hommes, nonobstant leur déréglement & leur malice; mais

Rom. 2. 5.

surmonter leur malice même, & à les en délivrer. C'est par-là qu'il est proprement leur Sauveur, & c'est ce que saint Paul nous marque par ces paroles, *La bonté de Dieu notre Sauveur & son amour pour les hommes ont paru.*

III. Mais de peur que les hommes ne s'imaginassent qu'il y avoit quelque chose en eux qui eût attiré ces effets extraordinaires de la bonté de Dieu, S. Paul prévient & exclut cette pensée, en nous avertissant, que *ce n'est point à cause des œuvres de justice que nous eussions faites.* Comment la grace pourroit-elle être fondée sur notre mérite, puisque nous n'avons de mérites que par cette grace, & qu'elle ne trouve en nous que des démérites ? C'est ce qui oblige les Chrétiens de reconnoître devant Dieu, que s'il les a plus favorisés que les autres, ce n'est point qu'il ait trouvé en eux ce qu'il n'a point trouvé en ceux à qui il n'a pas fait les mêmes graces ; mais c'est qu'il les a voulu gratifier par une bonté particuliere qu'il a eue pour eux. Sans cette bonté particuliere, ils auroient marché dans leurs voies comme les autres hommes. Ils auroient fait comme eux la volonté de leur chair & de leurs pensées. Ils se seroient précipités dans la mort éternelle, & ç'auroit été le terme funeste de leur misérable vie. Sans cette recon-

noissance sincere, ils ne sauroient éviter l'ingratitude, ni la présomption, ni l'usurpation sacrilege de la gloire qui est dûe à Dieu.

IV. Ce néant de mérites propres, qui subsiste dans l'homme régénéré, même avec l'abondance des graces & des dons de Dieu, l'oblige de se regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien. Il est le vase des dons de Dieu, & il ne sait point certainement en quelle mesure il les a reçus : mais ce qu'il sait avec certitude, c'est qu'aucun de ces dons ne lui appartient, qu'il n'y a aucun droit ; & que s'il en a quelqu'un, il le tient de la pure miséricorde de Dieu. Ainsi ce ne sont pas seulement les pécheurs privés de la grace, qui doivent dire à Dieu avec David : *Je suis* devant vous, Seigneur, *un pauvre qui mandie, étant destitué de tout bien* ; ce sont les plus justes & les plus saints ; & l'on est même d'autant plus juste & plus saint, qu'on est plus pénétré de cette pauvreté qui nous convient par nature, & que l'on s'y réduit plus sincerement par les sentimens d'une humilité sincere. Il n'y a que celui qui est riche des biens spirituels, qui puisse dire véritablement avec Jéremie : *Je suis un homme qui discerne quelle est ma pauvreté.* Les autres sont pauvres sans connoître leur pauvreté.

Ps. 39. 18.

Thren. 3. 1.

Ils se repaissent d'une fausse image de richesses naturelles, qui servent de nourriture à leur orgueil. La grace chrétienne est toujours accompagnée du sentiment de notre néant. Et la privation de la grace est toujours remplie de la fausse idée, qu'on est quelque chose devant Dieu & devant les hommes.

V. Ce même néant de mérites qui nous doit humilier devant Dieu, nous doit aussi rabaisser devant les hommes, & nous ôte tout droit de nous plaindre des traitemens qu'ils nous font. Car la privation de tout mérite, qui nous convient par nature, étant jointe à une infinité de péchés, ne nous rend pas seulement indignes des graces spirituelles & divines, mais même de tous les biens humains, tels qu'ils puissent être. Ainsi il est impossible que nous recevions des créatures aucun traitement qui ne soit juste. Elles ne nous sauroient rien ôter qui soit à nous, puisque nous n'avons droit à rien. La volonté qu'elles ont de nous nuire, peut être injuste; mais c'est avec justice que Dieu se sert d'elles comme d'instrumens, pour nous ôter ce que nous méritons de perdre. Les plaintes, les murmures, les impatiences, sont donc contraires à cette pauvreté & à ce néant qui convient à l'homme. Ce sont des marques certaines qu'on s'attribue quelque

chose de ce que l'on n'a que par la miséricorde de Dieu; & ainsi ce sont des preuves & des convictions de présomption & d'orgueil.

VI. C'est ce qui fait voir que cette reconnoissance sincere de notre pauvreté, ne consiste pas dans des spéculations de l'esprit; mais dans un sentiment de notre propre néant, qui soit imprimé dans le fond du cœur. Car il y a des gens qui se font honneur de connoître & de soutenir fortement les vérités de la grace, sans qu'il paroisse qu'ils soient plus humbles & plus patiens que les autres: & il est très-possible au contraire que parmi ceux qui ignorent de bonne foi ces mêmes vérités, & dont les sentimens spéculatifs semblent donner trop à l'homme, il y en ait qui soient effectivement pauvres devant Dieu, & ne s'attribuent rien de leurs bonnes œuvres. C'est qu'ils ont en même temps deux sortes de sentimens; les uns humains, qui peuvent être mêlés d'erreurs humaines; les autres tirés de la foi & des vérités communes du christianisme, qui forment en eux une disposition intérieure d'humilité. Il seroit aisé d'en apporter des exemples, s'il en étoit besoin: mais il suffit d'en conclure, qu'il ne s'ensuit pas toujours que ceux dont on ne croit pas les sentimens assez favorables à la grace, ne

soient pas humbles ; parce qu'il se peut faire que les mouvemens de leur cœur soient produits par ces autres lumieres de vérité qui y sont gravées.

VII. Cette même pauvreté naturelle de mérites propres & humains, qui se trouve dans tous les hommes & dans les justes mêmes, rend injuste & déréglé tout désir de la gloire & des louanges. Car c'est le desir d'un bien qui ne nous appartient pas. Dieu seul mérite d'être loué de tous nos biens & de toutes nos bonnes œuvres. *A Dieu seul soit honneur & gloire*, dit l'Apôtre. Nous pouvons bien y coopérer ; mais il est cause de notre coopération. C'est par lui, selon le même Apôtre, que *nous sommes créés dans les bonnes œuvres.* Nous ne pouvons donc nous en attribuer la gloire, & par conséquent désirer d'en recevoir, sans larcin, sans usurpation & sans injustice. C'est un des fondemens de ce précepte de saint Paul, *de rapporter tout à la gloire de Dieu*, & de cette maxime de saint Cyprien si souvent répétée par saint Augustin : *Qu'il ne faut se glorifier en rien, parce que rien ne nous appartient :* In *nullo gloriandum, quando nostrum nihil est.*

1. *Tim.* 1. 17.

Ephes. 2. 10.

1. *Cor.* 10. 31.

Que s'il ne nous est pas permis, en quelque état que nous soyons, de rechercher notre propre gloire, il ne nous peut

être permis de procurer la gloire d'aucune créature, dans le dessein de lui plaire, en excitant en elle cette vaine complaisance ; car elle ne seroit pas moins injuste en elle qu'en nous. Il nous est bien permis de louer Dieu dans les graces & les faveurs qu'il fait aux autres. Il nous est permis de nous en réjouir, de les connoître, de les avouer : mais il ne nous est pas permis de chercher à leur plaire par les louanges, quoique véritables, que nous leur donnerions; parce que cet amour des louanges, & la complaisance qu'ils auroient dans cette prétendue gloire & dans leurs propres louanges, seroient essentiellement mauvais. Mais si cela est, que doit-on dire ou juger des discours du monde, qui n'ont point de fin plus ordinaire, que celle de plaire à ceux à qui on les fait, & d'attirer par-là leur affection ? Que doit-on juger de ce qu'on appelle faire sa cour aux Grands ? Car elle ne se fait guere que par ce moïen. Que doit-on juger de tant de louanges, dont ceux qui les donnent connoissent la fausseté, & qui ne laissent pas de faire la plus grande partie de la civilité & de l'adresse du monde ? Car toute louange fausse, ne pouvant avoir Dieu pour fin, ne peut être destinée qu'à plaire à ceux à qui on la donne, & à qui on veut donner deux fausses

idées ; l'une, qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas ; l'autre, que l'on pense ce que l'on ne pense pas. Et c'est néanmoins par cette double fausseté, qu'on achete ordinairement l'amitié & la faveur des Grands.

VIII. C'est encore une conséquence très-importante de cette privation de tout bien, qui fait l'état de tous les hommes après le péché, que de conclure qu'étant privés par nous-mêmes de toute vertu & de toute force, il ne nous est jamais permis de nous porter à aucun emploi, à moins que nous n'y soyons engagés de Dieu par les marques que nous pouvons avoir de sa volonté. Nous le pourrions peut être, si nous avions de nous-mêmes la force de nous y soutenir : mais ne pouvant la recevoir que de Dieu, c'est une témérité visible de rechercher ces emplois, lorsque nous n'avons point d'autre raison pour y prétendre, que l'ambition qui nous les fait désirer, qui est plûtôt une marque que Dieu ne nous y appelle point, & qu'il ne nous y bénira point.

Que s'il n'est pas permis d'aspirer au moindre ministere, qu'en se fondant sur la vocation de Dieu & y mettant son appui, que doit-on dire de ceux qui se pressent pour parvenir aux plus grands, sans aucune marque de vocation ? Ne faut-il pas, qu'outre l'extinction de tout sen-

timent d'humilité, de foi & de respect pour Dieu, ils soient ou engagés dans une erreur visible, en croïant qu'ils ont des ressources dans eux-mêmes pour s'acquitter de ces ministeres, sans avoir besoin de Dieu; ou qu'ils soient dans une impiété & un libertinage manifeste, en ne recherchant que l'honneur & les biens temporels attachés à ces ministeres, sans avoir aucun dessein de s'en acquitter comme il faut?

IX. Enfin la derniere conséquence qui se doit tirer de cette vérité de l'impuissance de l'homme pour se sauver lui-même, & de sa dépendance absolue de la miséricorde de Dieu, consiste dans deux sentimens qui paroissent opposés; mais qui s'allient néanmoins fort bien, & contribuent également à notre salut. C'est la crainte d'une part, & la confiance de l'autre.

Si nous n'avons rien en nous qui puisse mériter & conserver les graces de Dieu, & que ce soit Dieu qui nous donne gratuitement les mérites & la persévérance, craignons avec raison les secrets impénétrables de sa justice qui ne nous doit rien. Il ne laisseroit pas d'être plein de miséricorde, quand il nous traiteroit comme il en a traité tant d'autres, auxquels nous n'avons aucun droit de nous préférer. Dans ce

cas

cas même, ce ne seroit point Dieu qui nous manqueroit ; ce seroit nous qui manquerions à ses graces, qui fermerions les yeux à la lumiere, qui rejetterions ses inspirations générales & communes par notre propre malice, & par le déréglement de notre cœur : mais déréglement que nous n'évitons jamais, & que nous ne voulons jamais éviter, si Dieu ne nous soutient par une miséricorde extraordinaire, qu'il ne nous doit pas, & qu'il ne fait pas à tous les hommes. Nous avons donc un très-légitime sujet de craindre dans la vûe de notre corruption & de la sévérité de la justice de Dieu. Et c'est aussi la conclusion que saint Paul en tire dans l'Epître aux Philippiens, par ces paroles : *Travaillez à votre salut avec crainte & tremblement ; car c'est Dieu qui opere en vous le vouloir & le faire, selon qu'il lui plaît.* Philip. 2. 12. 13.

Mais si nous avons sujet de craindre, nous n'en avons pas moins d'espérer & d'entrer dans des sentimens de confiance. Car la foiblesse de notre volonté étant si extrême, les forces de notre ennemi si déméſurées, les tentations si trompeuses & si fréquentes, on auroit sujet de désespérer, si notre salut étoit remis à nos soins, à notre vigilance, & à nos efforts : mais étant entre les mains de Dieu, dont

la force est invincible & la miséricorde infinie, qui aime ses élus, & qui les veut sauver; toutes les marques que nous avons d'être de ce nombre heureux, nous doivent remplir d'espérance, que nous surmonterons tous les obstacles de notre salut. » Nous sommes foibles, dit saint » Augustin, eu égard à nos mérites; » mais par rapport à la miséricorde de » Dieu, nous sommes pleins de force: » *Quantum attinet ad merita nostra, infirmi sumus: quantum ad misericordiam Dei, robusti sumus.* Jesus-Christ a plus fait pour nous que ce qu'il lui reste à faire. » Il est plus incroïable, dit saint Au- » gustin, que l'Eternel soit mort pour » nous que non pas qu'un homme mortel » vive éternellement: *Incredibilius est quod mortuus est Æternus, quàm ut in æternum vivat mortalis.* Il ne laissera pas son ouvrage imparfait. C'est l'espérance que nous devons avoir jusqu'à la mort, en n'y mettant point d'autre terme que celui de notre vie. *Que depuis le point du jour jusqu'à la nuit, Israel espere au Seigneur.*

Aug. in Ps. 88. S. n^erm. 1.

Aug. in Ps. 148. n. 8.

Ps. 129. 6

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DU POINT-DU-JOUR DE NOEL.

EVANGILE. *Luc* 2. 15.

EN ce temps-là, Les Bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem ; & voïons ce qui est arrivé, & ce que le Seigneur nous a fait connoître. S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouverent Marie & Joseph, & l'enfant couché dans une créche : & l'aïant vû, ils reconnurent la vérité de *ce qui leur avoit été dit touchant cet enfant : & tous ceux qui l'entendirent, admirerent ce qui leur avoit été rapporté par les Bergers. Or Marie conservoit toutes ces choses* en elle-même, *les repassant dans son cœur. Et les Bergers s'en retournerent glorifiant & louant Dieu de toutes les choses qu'ils avoient entendues & vûes, selon qu'il leur avoit été dit.*

EXPLICATION.

I. DIeu ne nous donne pas ses lumieres & ne nous découvre pas ses vérités, afin qu'elles soient des objets d'une spéculation stérile. Il veut qu'elles

deviennent en nous des principes d'action. C'est l'usage qu'il veut que nous en fassions, selon cette exhortation de saint
Jac. 1. 22. Jacques : *Aïez soin d'observer la parole de Dieu, & ne vous contentez pas de l'écouter.* Et quiconque n'en fait pas cet usage, en
Luc 19. 44. abuse, & *neconnoit pas le temps où Dieu le visite.* C'est ponrquoi les pasteurs de Bethléem, après avoir été favorisés de la visite des Anges & avoir entendu leur voix, n'en demeurerent pas-là. Ils s'exhorterent mutuellement à aller à Bethléem, pour y voir l'effet de ce que les Anges leur avoient annoncé. Ce n'étoit point une curiosité de défiance, mais un usage fidele de la grace qu'ils avoient reçue. Ils secondoient en cela les desseins de Dieu, & ils suivoient les mouvemens naturels que la raison devoit produire dans leur cœur. S'il leur étoit né un Sauveur, il falloit le chercher, le connoître, l'adorer. Le grand mal des hommes, c'est qu'ils ne tirent point de conséquences des lumieres que Dieu leur donne, quelque claires & quelque manifestes qu'elles soient; ou que s'ils en tirent, ils ne les suivent point. Jesus-Christ vient au monde en qualité de Sauveur; mais c'est pour sauver ceux qui le recevront dans leur cœur, & qui le feront regner en eux. Comme nous n'avons donc point de plus grand intérêt

que notre salut, notre principal désir doit être de recevoir Jesus-Christ en nous & de participer à sa naissance, en le faisant habiter & regner en nous. Ce doit être l'objet de nos désirs, de nos prieres, de nos actions. Rien n'est plus évident selon la raison : car l'on nous annonce la naissance de Jesus-Christ d'une maniere qui n'est pas moins certaine, que celle dont elle fut annoncée aux pasteurs. Cependant il y a très-peu de gens qui pensent à rendre à Jesus-Christ naissant, cette adoration véritable par laquelle on lui donne la possession & l'empire de son cœur.

II. Les pasteurs cherchent le Sauveur qui leur est né, & le trouvent. Bien des gens paroissent le chercher par leurs actions extérieures, & ne le trouvent point. C'est que les pasteurs le chercherent où il étoit, & par la voie qu'il falloit prendre. Ils l'allerent trouver dans l'étable, dans la pauvreté, dans un état de solitude & de séparation du monde, au lieu que la plûpart de ceux qui font semblant de chercher Jesus Christ, le cherchent dans les richesses, dans les commodités de la vie, & que cette recherche ne leur fait quitter aucune de leurs prétentions séculieres. Ce n'est pas que la pauvreté, la retraite, la séparation du monde,

la vie dure & pénitente sanctifient par elles-mêmes : mais c'est la voie ordinaire qui conduit aux vertus intérieures, dans lesquelles l'esprit de Jesus-Christ réside. L'ame, dit saint Basile, prend un pli conforme à l'extérieur. En s'humiliant, elle devient humble, parce que Dieu se plaît à cacher sa grace sous ces exercices extérieurs. De même, la simple possession des richesses & de la grandeur n'est pas criminelle par elle-même, & n'est pas incompatible avec l'esprit de Jesus-Christ. Mais comme les actions extérieures de ces états renferment de l'élevation, elles portent naturellement à l'orgueil. Il n'est donc pas étrange que ceux qui marchent par ce chemin, ne trouvent point Jesus-Christ humble, pauvre & détaché de l'amour des choses du monde. Il faut être humble, mortifié, pauvre d'esprit ou d'effet, pour trouver Jesus-Christ. Or on ne sauroit dire que ceux qui vivent dans les délices, ou qui désirent d'y vivre, qui ne laissent passer aucune occasion de s'élever & de pousser plus loin leur fortune, aiment sincérement la pauvreté, l'humiliation & la mortification. Il ne faut donc point qu'ils se flattent de trouver Jesus-Christ. Ils ne le cherchent pas où il est. Ils ne le vont pas trouver avec les pasteurs dans la créche de Bethléem. Ils n'ont au-

Hom. de humil.

cun rapport ni à Marie, ni à Joseph, ni aux pasteurs, qui sont les seuls à qui Jesus-Christ se manifeste dans sa naissance, & dont les dispositions nous marquent celles que nous devons avoir pour y prendre part.

III. Mais ne trouvant pas le Sauveur ni la véritable paix, que trouvent-ils donc ? Ils trouvent d'ordinaire une fausse paix, qui appaise les remords utiles de leur conscience. Ils trouvent des Directeurs qui les trompent, & *qui leur annoncent la paix, lorsqu'il n'y a point de paix.* *Ezech.* 13. 10. Ils trouvent des approbateurs de l'alliance qu'ils font de leurs interêts, de leurs passions, de leurs prétentions ambitieuses, avec une prétendue vie chrétienne. Ils trouvent des gens qui applaudissent à tout ce qu'ils font pour se pousser eux-mêmes, ou pour pousser leurs enfans ou leurs parens aux dignités & aux biens ou du siecle ou de l'Eglise. » On croit, dit » saint Augustin, l'avarice & l'ambition » innocentes, quand elles ne commettent point de crimes grossiers. On entasse bénéfices sur bénéfices. On y entre sans aucune vérirable vocation, & sans un désir sincere de se consacrer à Dieu, de ne vivre que pour lui, & de ne recevoir de l'Eglise que le supplément de ses nécessités réelles. Cependant on ne manque *De la patience c. 4. n. 1.*

jamais de Confesseurs qui passent par-dessus tout cela, pourvû qu'on soit extérieurement exempt des grands crimes. On trouve même de la réputation & des louanges humaines. Car c'est une chose étrange combien une ombre de piété, accompagnée de mille défauts essentiels, attire aisément des louanges & des flatteries à ceux qui sont en état de contribuer à la fortune des autres. Rien n'est plus facile que d'acquérir une réputation de probité, de justice, de piété parmi le peuple. Un homme vivra dans le luxe & dans la bonne chere ; il ne fera aux pauvres qu'une très-petite part de son bien ; il sera tout occupé de ses intérêts : il n'importe, le peuple n'y regarde pas de si près. C'est un homme exact aux devoirs extérieurs. Cela suffit au peuple : & cette impression populaire, revenant à ceux qui vivent de cette maniere, leur persuade qu'ils font bien, & qu'ils n'ont qu'à marcher avec confiance dans cette voie.

IV. Les pasteurs trouverent le Sauveur, comme les Anges le leur avoient prédit. Ils parlerent de ce qu'ils avoient entendu & vû à ceux de leur connoissance, & les remplirent d'admiration. Il ne paroît pas néanmoins que cela ait eu de suite. Quand Jesus-Christ commença d'exercer son ministere, personne ne se souvenoit

à Bethléem qu'il y étoit né. On le regardoit comme un Prophete de Nazareth : & les merveilles de sa naissance étoient entierement effacées. Il y a donc lieu de craindre que ni les pasteurs ni les habitans de Bethléem, n'aïent pas eu grand soin de conserver cette grace, & qu'elle n'ait été que passagere pour la plûpart de ceux qui la reçurent. Or si les graces de Dieu sont en elles-mêmes des biens ineſtimables, les graces passageres deviennent le comble des malheurs, parce qu'elles ne sont passageres que par la corruption du cœur de ceux qui les reçoivent. Toute grace, selon l'inclination de bonté avec laquelle Dieu la donne, devroit être stable & permanente : mais lorsque la malice de l'homme vient à l'étouffer, ce que Dieu n'empêche pas toujours, l'ame en devient infiniment plus criminelle. C'est ce que Jesus-Christ décide expressément sur le sujet des villes de Corozaïn, de Bethsaïde, & de Capharnaum, en déclarant que l'abus qu'elles avoient fait des graces qu'il leur avoit données, les feroit punir plus sévérement au jour du jugement, que la ville même de Sodôme. On ne comprend point assez ce que c'est que de dissiper & de rendre inutile un aussi grand trésor, que celui des graces & des lumieres de Dieu ; & l'on croit en être quit-

Matth. 11. 20. 24. *Luc.* 10. 13. 15.

te pour être privé du fruit de ces graces. Mais Dieu n'en juge pas de la sorte. Il nous demandera un compte exact de tous ses dons. Ce sont des talens dont il exige l'usure, & qu'il veut que l'on fasse profiter. Et malheur à ceux qui les auront laissés inutiles, ou qui s'en seront même servi contre Dieu, en les rendant les instrumens de leurs passions.

V. On croit d'ordinaire les Chrétiens beaucoup plus favorisés de Dieu que les païens, que les Juifs, que les Turcs, & sur tout que ces misérables peuples que Dieu laisse encore sans aucune connoissance de la vraie Religion; & l'on a raison de le croire, si l'on en juge par les effets de la bonté de Dieu envers eux. Mais si l'on en juge par l'évenement, on doit regarder la plûpart des Chrétiens comme les plus misérables de tous les hommes. Car étant visible qu'ils abusent des graces de Dieu, & qu'ils les dissipent par le déréglement de leurs mœurs; ils se trouveront au jour du jugement plongés dans des tourmens tout autres que les païens, les Juifs, les Turcs, les Américains, & généralement que tous ceux qui n'ont point connu la vérité. Ainsi c'est une pensée que tout homme qui se trouve dans la profession du Chistianisme, doit avoir dans l'esprit : qu'il n'y a point

de milieu pour lui ; qu'il surpassera nécessairement tous les infideles en bonheur ou en misere, & que ce surcroît même sera infiniment grand. Car il ne faut pas croire qu'y aïant tant de différence entre l'enfer & le paradis, il y ait peu de différence entre enfer & enfer. L'Ecriture nous assure du contraire. Elle distingue les ténebres ; & il y a tel degré de ténebres & de tourmens, qui, quoique très-misérable en soi, paroîtra une espece de félicité à ceux qui seront enfoncés plus profondément dans ce lieu d'horreur.

VI. Il s'ensuit de-là que les graces que nous recevons de Dieu, de quelque nature qu'elles soient, ne sont pas seulement un sujet de joie & de reconnoissance, mais aussi un sujet de terreur & de sollicitude. La terreur & la sollicitude ne doivent pas anéantir la joie & la reconnoissance : mais aussi la joie & la reconnoissance ne doivent pas détruire la crainte & la sollicitude qui en doit naître. Si la grace éleve les Chrétiens à une roïauté spirituelle, il faut que cette roïauté soit jointe à l'intelligence des conditions auxquelles ils l'ont reçue. *Vous donc, ô Rois, devenez sages & intelligens*, dit le Prophete. Il faut qu'elle les remplisse également *& de joie & de tremblement*. Et cette disposition les oblige à ces deux devoirs

Psal. 2. 10.

Ibid. v. 11.

essentiels à leur salut. Le premier est de ne se contenter pas d'avoir reçu quelque grace : mais, dès qu'ils l'ont reçue, d'en demander à Dieu la continuation & le bon usage, qui est une autre grace, qui se doit obtenir par nos prieres ; & par tout ce qui tient lieu de prieres, comme la reconnoissance & les bonnes œuvres.

Le second est de veiller avec un grand soin sur ce qui fait que nous rendons inutiles les graces de Dieu. On en peut remarquer diverses causes : mais voici celles qui sont les plus ordinaires.

Premierement, il y en a qui font des vérités que Dieu leur fait connoître, l'instrument & l'occasion de leur vanité : *Quidam*, dit saint Augustin, *quærunt sapientiam, non ut fruantur, sed ut inflentur.* Ils se font honneur de leurs connoissances : ils s'en servent pour le bien des autres ; mais ils ne s'en servent point pour eux-mêmes. D'autres étant possédés d'une curiosité inquiete, passent d'objet en objet, sans s'arrêter à aucun. Si-tôt qu'ils ont connu quelque vérité, ils la laissent là pour en chercher d'autres. S'ils en conservent la mémoire, ils ne s'en servent point pour regler leurs actions, comme s'il suffisoit de la connoître sans la pratiquer. C'est pourquoi saint Augustin veut » que les Chrétiens demandent

» mandent à Dieu la connoiſſance de ſa
» loi, non pour la retenir ſimplement
» dans leur mémoire en négligeant de la
» ſuivre dans la conduite de leur vie, *non*
» *quam memoriâ teneant, & vitâ negli-*
» *gant*; mais pour la pénétrer par l'intel-
» ligence, & la pratiquer en l'aimant
» avec un cœur dilaté par la charité, non
» reſſerré par la crainte, *ſed quam ſciant*
» *intelligendo, faciant diligendo in lati-*
» *tudine amoris, non in timoris anguſtiis.*
» Autrement, dit-il, la loi ne ſeroit
» pour eux qu'un poids pour les accabler,
» & non un titre pour les honorer, *pon-*
dus oneris, non titulus honoris.

Aug. in Pſ. 118. Ser. 11. n. 1.

Mais la cauſe la plus ordinaire qui rend la vérité inutile, c'eſt que le cœur attaché aux choſes du monde & emporté par ſes attaches, ſe détourne de cette vérité, & s'applique à ce qui le touche davantage. Ainſi, ou elle demeure dans l'eſprit ſans paſſer dans le cœur, ou elle s'efface même de la mémoire, par la quantité de nouveaux objets qui l'occupent & la rempliſſent. Il y a bien de l'apparence que ce fut ainſi que les habitans de Bethléem tomberent dans l'oubli de la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Ils furent touchés de quelque ſentiment d'admiration, lorſqu'ils entendirent le récit de ce qui étoit arrivé aux Paſteurs: mais les objets dont ils avoient

le cœur rempli, ne leur permirent pas de s'en occuper long-temps. Ils laisserent donc là cette grande nouvelle où il s'agissoit de leur salut, sans l'approfondir, & sans en faire de recherches particulieres. Ainsi Jesus-Christ étant sorti de Bethléem, elle s'anéantit & s'effaça parmi eux; & s'ils firent encore quelque réflexion sur le récit des Pasteurs, ce fut pour commencer à en douter, parce qu'ils n'en virent aucune suite.

VII. L'Evangile qui nous représente dans les habitans de Bethléem, les lumieres & les graces qui deviennent inutiles & pernicieuses par l'abus que l'on en fait, a voulu nous instruire ensuite de l'usage que Dieu veut que nous en fassions, afin de n'en être pas ingrats, & d'en tirer un fruit stable & permanent. Et pour cela il nous en propose un parfait modele dans la personne de la sainte Vierge, dont il est dit, *qu'elle conservoit en elle-même toutes ces choses*, c'est-à-dire, tout ce qui regardoit Jesus-Christ, *en les repassant dans son cœur.* Ces paroles qui paroissent simples & communes, contiennent l'éloge de la plus éminente vertu qui fut jamais, qui est celle de la sainte Vierge. Car pour en concevoir une juste idée, il ne faut que penser qu'aïant reçu des lumieres de grace avec une plénitude singu-

Luc 2. 19.

liere, elle les a toutes conservées & n'en a perdu aucune, *conservabat omnia.* Si l'on veut donc savoir ce qu'elle a fait toute sa vie, ces paroles nous l'apprennent plus exactement que toutes les histoires particulieres qu'on a faites du détail des actions des autres Saints ne nous les peuvent apprendre. Il n'étoit pas nécessaire qu'on fît de même un détail de celles de la Vierge. Sa vie a été toute égale & toute uniforme. Elle n'a eu qu'une seule occupation, qui est toute comprise dans ce peu de mots : *Qu'elle a conservé les actions & les paroles de* Jesus-Christ *en les repassant dans son cœur.* Toutes ces semences divines y ont fructifié comme dans une terre excellente & excellemment préparée, & y ont produit des fruits incomparables de vertus. Rien n'en a arrêté le progrès, comme il arrive souvent dans les autres hommes ; & ainsi tous ces fruits de vertus sont parvenus en elle jusqu'à leur perfection.

VIII. Il n'est pas dit simplement de la sainte Vierge, *qu'elle conservoit en elle-même tout* ce qui regardoit Jesus-Christ ; mais il est dit encore qu'*elle le repassoit dans son cœur* : CONFERENS *in corde suo* : & en cela Dieu a voulu la rendre le modele de la voie ordinaire de conserver les lumieres de Dieu. Car cette voie consiste

à s'en entretenir intérieurement & à s'en nourrir, non par des spéculations vaines & stériles, mais par des sentimens & des affections du cœur. Quand il n'y a que l'esprit qui s'occupe de la vérité, il s'en lasse bien-tôt. Il veut incontinent changer d'objet, & les nouveaux effacent facilement les premiers : mais quand l'impression que la vérité a faite dans le cœur, y applique l'ame, elle s'y attache sans aucune peine. Cette impression ne lui permet pas de s'en séparer. Elle la repasse cent & cent fois sans dégoût & sans ennui ; parce qu'elle sent toujours de la joie à penser à ce qu'elle aime, *conferens in corde suo*. Il est vrai qu'il ne dépend pas toujours de nous d'avoir ce goût perpétuel de la vérité. Dieu permet que l'ame éprouve quelquefois des sechereſſes & des ennuis ; mais alors on doit suppléer par la force de la volonté éclairée par la foi, au défaut de l'attrait sensible, & appliquer son esprit à la considération de la vérité, quoiqu'avec quelque peine & quelque ennui. Ce n'est plus simplement le cœur qui repasse les vérités, comme dans la sainte Vierge ; c'est l'esprit par le commandement du cœur. » Il faut, dit saint Augus-» tin, que les bonnes pensées fassent à » l'égard des vérités, ce que les labou-» reurs font à l'égard des semences, qui » est de rompre les mottes de terre, pour

» couvrir les semences, afin qu'elles puis-» sent fructifier : *Cogitationibus bonis hoc agitur in corde, quod agitur in agro rastris, ut gleba frangatur, & semen operiatur, & germinare possit.* Et cette application étant quelquefois pénible, donne lieu à ce saint Docteur de conclure en un endroit, Qu'il faut manger le pain spirituel aussi-bien que le pain corporel, à la sueur de son visage. *Aug. in Joan. tract. 3, n. 1.*

C'est aussi une instruction qu'il tire souvent de cet endroit de l'Ecriture selon la maniere qu'il le lit : *Il y a un trésor précieux qui repose dans la bouche du Sage : mais l'insensé l'avale tout d'un coup sans le goûter.* Ce trésor, selon saint Augustin, consiste dans les vérités que Dieu nous découvre, & les lumieres qu'il nous donne. Les sages arrêtent ces lumieres & ces vérités dans la bouche de leur cœur, parce qu'ils les goûtent & qu'ils s'en nourrissent à loisir : mais les fous les laissent passer *sans les goûter* ; & après les avoir légérement conçues, ils n'y pensent plus & les oublient. *Sapiens ruminat, stultus non ruminat : sapiens cogitat ea quæ audierit ; stultus autem oblivioni tradit*, dit ce saint Docteur. *Prov. 21. 20.*

IX. La sainte Vierge nous apprend encore, par le soin qu'elle avoit de repasser dans son cœur ce qui étoit arrivé à Jesus-

Christ, en quoi consiste la véritable lumiere chrétienne. La curiosité inquiete, qui agite les autres hommes, les porte à multiplier les objets de leurs connoissances, & on n'appelle les gens savans que par la multiplication de ces objets. Il faut savoir une infinité de mots, de faits, d'histoires, de raisonnemens, d'opinions d'hommes; & c'est ce qui fait la science humaine. La science chrétienne au contraire ne consiste point dans cette multiplication d'objets, mais dans une plus grande pénétration des objets de foi. C'est ce que saint Augustin enseigne admirablement, en montrant » Que les » Saints les plus spirituels n'ont point d'au» tre doctrine que les hommes charnels, » mais qu'ils entendent mieux les mêmes » choses; que ce qui est du lait aux uns, » est pour les autres une viande solide, » par la différente maniere de le conce» voir, & que c'est l'effet de cette nour» riture que l'ame tire en repassant les » mêmes vérités; qu'elle croît en lumiere » & en connoissance sans changer d'objet.

Aug. in Joan. tract. 97. n. 1. *In ipsa ergo mente, hoc est, in interiore homine quodammodo crescitur, non solùm ut ad cibum à lacte transeatur, verùm etiam ut ampliùs atque ampliùs cibus ipse sumatur.*

Il y a même une certaine science commune à tous les vrais Chrétiens, & incon-

nue à tous ceux qui ne ſont point à Dieu, quelque amas d'autres ſciences qu'ils aïent pu faire par tous les travaux que leur curioſité leur fait entreprendre. C'eſt la ſcience de la charité de Jeſus-Chriſt, qui comprend, ſelon ſaint Auguſtin, toute l'Ecriture. Car toute l'Ecriture ne tend qu'à nous enſeigner la charité, & à nous y porter. Ainſi quiconque en eſt animé, poſſede la fin & le fruit de toute l'Ecriture. *Quiſquis Chriſto adhæret*, dit ce ſaint Docteur, *totum bonum quod etiam in litteris legis non intelligit, habet : quiſquis autem alienus eſt à Chriſto, nec intelligit, nec habet.* Ce qui eſt encore exprimé autrement par ces paroles : » Celui-là ſait ce » qui eſt clair & ce qui eſt obſcur dans » l'Ecriture, qui ſait aimer Dieu & le pro» chain, & qui regle ſa vie par ce dou» ble amour : *Ille tenet & quod patet & quod latet in divinis ſermonibus, qui caritatem tenet in moribus.* Ainſi tous les vrais Chrétiens ſont ſavans & éclairés, parce qu'ils connoiſſent par un ſentiment intérieur ce que c'eſt que la charité de Jeſus-Chriſt. Tous ceux au contraire qui ne ſont point à Dieu, tous les ſavans du monde qui ſavent tant de langues, tant de faits, tant de choſes curieuſes ſur l'Ecriture, ſont plongés dans une profonde ignorance ; parce qu'ils ignorent le but, le fond,

Aug. in Pſ. 77. n. 3.

l'essence de toute l'Ecriture: *Quisquis alienus est à Christo, nec intelligit, nec habet*; & ils sont par-là infiniment au-dessous de la moindre femme, & des plus ignorans des laïques, qui ont la charité dans le cœur.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DU JOUR DE NOEL.

EPÎTRE. *Hebr.* I. 1.

DIeu aïant parlé autrefois à nos peres en divers temps, & en diverses manieres par les Prophetes, vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son propre Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses, & par qui il a même créé les siecles. Et comme il est la splendeur de sa gloire & le caractere de sa substance, & qu'il soutient tout par la puissance de sa parole, après nous avoir purifié de nos péchés, il est assis au plus haut du ciel à la droite de la souveraine *majesté, étant aussi élevé au-dessus des Anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. Car qui est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit: Vous êtes mon Fils, je vous*

ai engendré aujourd'hui ? Et ailleurs : Je serai son Pere, & il sera mon Fils. Et lorsqu'il introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les Anges de Dieu l'adorent. Aussi l'Ecriture dit *touchant les Anges : Dieu se sert des Esprits pour en faire ses Ambassadeurs & ses Anges, & des flammes ardentes pour en faire ses Ministres ; mais il dit à son Fils : Votre trône, ô Dieu, sera un trône éternel, le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité. Vous avez aimé la justice, & vous avez haï l'injustice : c'est pourquoi Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une huile de joie en une maniere plus excellente que tous ceux qui participeront* à votre gloire. *Et ailleurs : Seigneur, vous avez créé la terre dès le commencement du monde, & les cieux sont l'ouvrage de vos mains ; ils périront, mais vous demeurerez ; ils vieilliront tous comme un vêtement ; & vous les changerez comme un manteau, & ils seront changés ; mais pour vous, vous serez toujours le même, & vos années ne finiront point.*

EXPLICATION.

I. C'Est une vérité que l'on ne peut contester, qu'encore que les effets de la bonté & de la miséricorde de Dieu se soient toujours répandus sur tous les peuples & sur toutes les nations du monde : néanmoins ces effets leur ont été distribués

avec des mesures fort inégales. Les Juifs en ont ordinairement plus reçu que le commun des Gentils ; ce qui fait dire à
Ps. 147. 20. David : *Dieu n'a fait une pareille grace à aucun des peuples, & ils n'ont point connu ses ordonnances.* Et au contraire les Chrétiens en ont ordinairement plus reçu que le commun des Juifs, purement Juifs. La moindre mesure de ces graces suffit pour rendre les hommes *inexcusables* dans leurs péchés, & les païens mêmes aussi-bien que les Juifs : *Ita ut sint inexcusabi-*
Rom. 1. 20. *les*, dit l'Apôtre. Les moindres de ces graces sont des effets de la bonté & de la miséricorde de Dieu. Enfin il n'y en a point qui n'invitent les hommes à la pénitence. Si l'homme les rend inutiles, c'est toujours par sa faute, par son endurcissement, & par l'impénitence de son cœur.
Rom. 2. 4. 5. *Ignorez-vous*, dit l'Apôtre, *que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ? Et cependant par votre dureté & par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de colere pour le jour de la colere.* Mais il faut avouer néanmoins qu'à mesure que les graces sont plus grandes & les secours plus puissans, les hommes sont plus inexcusables. Et ainsi les Juifs abusant des graces de Dieu, sont plus coupables que les Gentils, & les Chrétiens que les Juifs.

II. Le grand intérêt & le principal de-

voir des hommes étant donc de bien uſer des graces de Dieu, il eſt clair que ſans s'arrêter à vouloir ſonder inutilement les raiſons ſecrettes de la diſtribution inégale qu'il lui plaît d'en faire, ils doivent mettre leur principal ſoin à bien diſcerner celles qu'ils ont reçues de ſa bonté, afin d'en faire l'uſage que Dieu veut qu'ils en faſſent, & auquel elles ſont deſtinées.

C'eſt ce que tous les Chrétiens doivent apprendre de l'Epître de ce jour, où l'Apôtre leur enſeigne que ce qui les diſtingue des Juifs, eſt qu'au lieu que Dieu n'a parlé au peuple Juif que par des Prophetes, il a voulu parler aux Chrétiens *par ſon Fils même.* Ainſi les Juifs par leur état n'étoient diſciples que des Prophetes, qui leur parloient à la vérité de la part de Dieu, mais qui n'étoient pourtant que des ſerviteurs. Les Chrétiens au contraire ſont les diſciples du Fils de Dieu même. C'eſt lui qu'ils doivent entendre, comme Dieu le leur commande. Des hommes étoient alors interpoſés entre Dieu & les autres hommes; mais ces hommes n'étant pas Dieu, c'eût été être idolâtre que de s'attacher à eux comme à Dieu. Il falloit ſéparer les vérités enſeignées, des Miniſtres dont Dieu ſe ſervoit pour les enſeigner. Mais par le myſtere de l'Incarnation, c'eſt Dieu même qui nous

enseigne visiblement; parce que cet homme qui nous a donné des instructions, est Dieu. Il ne faut plus craindre de s'attacher à l'homme, parce que cet homme est Dieu, & que l'humanité est élevée par ce mystere à une unité ineffable avec Dieu, qui fait que Dieu & l'homme ne sont qu'un même Christ & une même personne.

III. Dieu a eu des raisons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie incompréhensible d'opérer le salut des hommes. Nous ne devons pas prétendre les connoître toutes. Il en découvrira dans l'autre vie ce qu'il croira nécessaire, pour remplir ses élus de l'admiration de sa sagesse. Cependant dès cette vie même, on ne laisse pas d'en entrevoir plusieurs raïons, qui suffisent pour nous convaincre qu'aucun autre moïen ne pouvoit plus contribuer, ni à la gloire de Dieu, ni à l'avantage des hommes.

Quel autre moïen eût pu relever autant la grandeur & la puissance de Dieu? Car qu'est-ce que le ciel & la terre, les hommes & les Anges, en comparaison d'un Dieu homme? C'est le chef-d'œuvre de sa toute-puissance. Tous ses autres ouvrages n'ont aucune proportion avec celui-là.

La puissance de Dieu ne paroît pas seulement en s'élevant; elle paroît encore plus en s'abaissant, parce que l'abaissement est

plus inconcevable en Dieu que la grandeur. On auroit pu connoître en quelque sorte la grandeur de Dieu sans l'Incarnation ; mais on n'auroit jamais sû sans ce mystere jusqu'où Dieu pouvoit rabaisser sa majesté infinie. C'est ce qu'il nous y a appris. Et comme il n'y a rien de plus incompréhensible que ce rabaissement, il n'y a rien aussi de plus grand.

C'est peu de chose à un Dieu tout-puissant, que de surmonter le monde & les démons par puissance : car quelle proportion y a-t-il de la force des créatures à celle du Créateur ? Mais ç'a été une chose bien plus grande que de les surmonter par une apparence de foiblesse, comme il l'a fait en se faisant homme : & il a bien mieux fait voir par ce moïen, *que ce qui paroît foible en Dieu, est plus fort que tous les hommes*, comme dit l'Apôtre. 1. Cor. 1. 25.

Quel autre moïen que celui-là eût pu aussi-bien faire connoître & la grandeur du péché, & la sainteté de Dieu ? Car c'est par l'Incarnation que nous apprenons que le péché est si étrangement contraire à l'ordre & à la justice de Dieu, qu'il a fallu que la vie de son Fils lui fût offerte pour l'expier & le réparer. Toutes les autres victimes qui auroient pu lui être offertes par les hommes ou par les Anges, étoient incapables de satisfaire à l'outrage

fait à Dieu. Ce qui nous donne une idée toute autre de la sainteté & de la justice de Dieu, que celle que nous pouvons tirer de tous les objets du monde.

Quel autre moïen que celui-là nous eût pu marquer autant la bonté & l'amour infini de Dieu envers ses élus; puisque pour les sauver, non seulement il leur a donné son Fils, mais il l'a livré à une mort cruelle pour eux? *Il a tellement aimé le monde*, dit le Sauveur même dans l'Evangile de saint Jean, *qu'il a donné son Fils unique.* Et par-là il s'est engagé à les sauver par une espece de justice. Car, comme dit saint Bernard, quoique ce soit par miséricorde que le Fils de Dieu s'est offert pour les pécheurs, il est juste néanmoins que le juste étant mort pour les pécheurs, les pécheurs soient délivrés.

Jean 3. 16.

Ad Milit. tem. c. 11. n. 22. 23.

IV. Mais l'Incarnation ne sert pas seulement à nous faire mieux connoître Dieu dans sa grandeur, dans sa justice, dans sa sainteté, & dans son amour pour les hommes; c'est encore un moïen puissant pour nous fortifier dans la foi, dans l'espérance, dans la charité, & dans toutes les vertus. L'homme étant devenu charnel & incapable de connoître immédiatement les objets spirituels, & aiant besoin d'appui pour y attacher sa foi par divers actes, l'Incarnation lui fournit le moyen le

plus convenable & le plus proportionné à cette foibleſſe, qu'il peut déſirer. Car en s'attachant à l'humanité de Jeſus-Chriſt, il s'éleve par ce dégré juſqu'à la divinité du Verbe, il monte à Jeſus-Chriſt Dieu par Jeſus-Chriſt homme; & en repaſſant les divers états & les divers myſteres de cette humanité ſainte, il trouve moïen de demeurer long-temps occupé de ſa ſageſſe divine.

L'Incarnation rend toutes les promeſſes de Dieu faciles à croire & à eſpérer. Car que ne peut-on point attendre de la libéralité de Dieu après cet excès prodigieux de bonté envers les hommes? Il y a bien plus loin de Dieu à notre baſſeſſe, que de notre baſſeſſe à la participation des biens qu'il nous promet. Il nous a fait connoître par ce myſtere combien l'homme lui eſt cher, & à quel prix il étoit réſolu de le racheter. C'eſt par ce prix que nous devons juger de ce que nous devons attendre de ſa bonté.

V. Mais quel motif plus efficace Dieu pouvoit-il emploïer pour gagner le cœur des hommes, que de ſe faire homme pour eux? Par-là il eſt devenu notre prochain, quelque éloignés que nous fuſſions de lui par le néant de notre être, & par la baſſeſſe infinie de notre péché. » Si nous » avons peine, dit ſaint Auguſtin, à ai- *De Cat. rud. c. 4. n. 8.*

» mer Dieu les premiers, n'en aïons point » au moins à lui rendre amour pour » amour. » Car rien ne nous doit tant attirer à l'amour, que d'être prévenu dans cet amour. Et ce seroit une étrange dureté, de ne répondre point par un amour réciproque, à l'amour dont Dieu nous a aimés le premier.

Rien aussi ne facilite plus que ce mystere la pratique de cet amour, comme saint Bernard nous l'apprend par ces paroles : » Je crois, dit-il, que la princi-
Bern. Serm. 20. in Cant. n. 6. » pale raison qui a porté Dieu invisible à » se faire voir revêtu de chair, a été d'attirer » les hommes charnels, & qui ne pou- » voient rien aimer que d'une maniere » charnelle, à l'amour salutaire de sa chair » pour les élever par ce dégré jusqu'à un » amour spirituel.

Que pouvoit-il faire aussi de plus capable de nous engager à toutes les vertus,
In Ps. 31. Serm. 1. n. 4. & sur-tout à l'humilité ? » Nous étions, » dit saint Augustin, éloignés de Dieu par » l'orgueil ; & nous ne pouvions retour- » ner à Dieu que par l'humilité. Mais qui » auroit pu nous servir d'exemple dans » cette voie ? Toute la race des hommes » étoit enflée d'orgueil : & s'il s'en trou- » voit quelqu'un qui fût humble de cœur, » comme les Prophetes & les Patriarches l'étoient, les hommes superbes dédai-

» gnoient d'imiter les hommes humbles. » Ainſi afin que l'homme ne dédaignât » pas d'imiter un homme qui fût humble, » Dieu même s'eſt fait humble, en ſe » faiſant homme, afin que leur orgueil » ne pût pas dédaigner de marcher ſur les » pas de Dieu. Que l'homme donc rougiſſe » d'être ſuperbe, puiſque c'eſt ce qui a obli- » gé Dieu même de ſe faire humble. *Tandem erubeſcat homo eſſe ſuperbus, propter quem factus eſt humilis Deus.* *In Pſ. 18. Ser. 2. n. 15.*

VI. Mais la raiſon de l'Incarnation à laquelle nous nous devons particulierement appliquer en ce jour-ci, c'eſt celle qui nous eſt marquée par l'Epître que l'Egliſe nous y fait lire, par laquelle ſaint Paul déclare que Dieu aïant parlé autrefois aux Juifs par les Prophetes, leur avoit voulu parler enſuite par ſon Fils même; pour marquer par-là que cette inſtruction des hommes par de purs hommes, étoit en quelque ſorte inſuffiſante; & qu'il falloit, pour ſatisfaire pleinement à leurs beſoins, qu'il leur parlât lui-même, & qu'il fît à leur égard extérieurement l'office de Docteur, qui les pût inſtruire extérieurement. » Les hommes, » dit ſaint Auguſtin, étoient incapables » de voir Dieu dans ſa ſubſtance même, » & ils ne devoient pas mettre leurs eſpé- » rances dans l'homme. Qu'auroient-ils *Aug. Ser. 32. de div.*

«donc pu faire dans cette perplexité? Ils ne » devoient pas suivre un homme qui pou- » voit être vû, & ils devoient suivre » Dieu qu'ils ne pouvoient voir. Afin donc » d'allier ces deux choses, & qu'ils eus- » sent en même temps un maître qu'ils » pussent voir & qu'ils pussent suivre, » Dieu s'est fait homme. « En effet, quoique des hommes nous pussent parler de la part de Dieu, il y a néanmoins deux dangers assez ordinaires dans cette sorte d'instruction : ceux qui ne sont instruits que par des hommes étant sujets ou à les mépriser, parce qu'ils sont hommes ; ou à s'attacher trop à eux, parce que les hommes foibles & charnels veulent toujours avoir quelque objet visible auquel ils s'attachent.

On voit des exemples de l'un de ces défauts, dans ceux qui ont mépriſé les Prophetes comme des hommes, & de l'autre, dans ceux qui se sont trop attachés à eux, comme les Juifs à Moïse. Mais on ne peut pas mépriser Jesus-Christ comme un simple homme, ni aussi s'attacher trop à lui, puisqu'il est homme & Dieu; & ainsi l'attache qu'on peut avoir à lui, n'est pas une attache à un pur homme. C'est un dégré naturel pour élever les hommes jusqu'à Dieu. Et cette humanité sainte est un objet proportionné à des es-

prits qui ne peuvent demeurer long-temps arrêtés à la divinité du Verbe.

VII. C'eſt donc proprement l'avantage des Chrétiens au-deſſus des Juifs, d'avoir le Fils de Dieu même pour Docteur & pour Maître, tant intérieur qu'extérieur, & d'être inſtruits par ſes paroles, tant par celles qu'il a prononcées & qu'il a fait conſerver, afin qu'elles ſerviſſent de regles à tous les fideles dans tous les ſiecles, que par ſes actions & ſes exemples, qui ſont des paroles d'un autre genre, puiſque ce ſont des ſignes ſenſibles qui nous font connoître les vérités de Dieu, & qui nous les découvrent dans Jeſus-Chriſt Dieu & homme. Jeſus-Chriſt nous parle en toutes ces manieres, & notre devoir principal eſt d'écouter toutes ſes paroles, de les recevoir dans notre cœur, & d'en faire l'uſage auquel elles ſont deſtinées, & pour lequel elles nous ſont annoncées. Je dis que c'eſt notre devoir principal, puiſque c'eſt celui ſur lequel nous ſerons principalement jugés. *Celui*, dit Jeſus-Chriſt, *qui ne reçoit point mes paroles, a un Juge qui le doit juger. Ce ſera la parole même que j'ai annoncée, qui le jugera au dernier jour.* Ces paroles divines ſeront donc notre *Juge au dernier jour*. Ce ſeront elles qui nous ſauveront, ou qui nous condamneront. Celui qui les aura reçues avec

Jean 12. 48.

cette foi qui opere par la charité, sera sauvé par ces paroles. Et c'est en ce sens que Jesus-Christ dit, *que celui qui entend sa parole, & qui croit à celui qui l'a envoïé, a la vie éternelle; & ne tombe point dans la condamnation*; & celui qui ne les aura pas reçues en cette maniere, sera condamné: ou plutôt *il est déja condamné*, comme J. C. l'assure en un autre endroit. Non seulement il sera condamné, mais cette parole prononcera contre lui une condamnation plus terrible, que contre les pécheurs qui ne l'ont point expressément rejettée, parce qu'ils ne l'ont point entendue.

Jean 5. 24.

Jean 3. 18.

Ainsi rien n'est plus important aux Chrétiens, que la maniere dont ils reçoivent la parole du Fils de Dieu. C'est la principale cause de leur salut ou de leur perte, de leur vie ou de leur mort: & c'est principalement par-là qu'il est dit de Jesus-Christ, qu'*il est pour la ruine & pour la résurrection de plusieurs.*

Luc 2. 34.

VIII. Qu'est-ce donc que de bien recevoir cette parole? On en peut juger en comprenant ce que c'est que de la recevoir mal, ce qui arrive en plusieurs manieres, mais principalement en trois.

Car c'est mal recevoir cette parole, que de ne lui donner entrée que dans nos oreilles ou dans notre esprit, & de l'ex-

clure de notre cœur ; soit qu'on l'en exclue absolument, soit qu'on lui en refuse seulement l'empire, en se laissant dominer par la parole du diable, c'est-à-dire, par les objets qu'il nous propose. Cette divine parole ne veut point être reçue à demi. Il est bien juste que Dieu nous faisant la grace incomparable de vouloir entrer en nous par sa parole, nous l'y recevions comme notre Roi ; que nous le fassions regner en nous ; & que cette parole soit notre regle, notre loi & notre lumiere. Or cela n'est pas, quand le cœur est occupé de quelque passion dominante, & qu'il tient à quelque autre objet qu'il préfere à Dieu.

On la reçoit mal encore, quand après l'avoir reçue, on la laisse inutile ; quand on laisse croître dans son cœur une foule de soins & d'épines qui l'empêchent de croître & de fructifier, & qui la dessechent & l'étouffent peu-à-peu.

Mais on la reçoit particulierement mal, quand on en abuse, & que par une espece de trafic tout-à-fait horrible, on la rapporte à son propre honneur, à sa propre gloire, à ses propres interêts ; au lieu de se rapporter soi-même à l'honneur & à l'amour de cette parole. C'est ce qui arrive à ceux qui tirent vanité de leur science, ou de la maniere dont ils annon-

cent aux autres la parole de Dieu ; qui s'en servent pour l'établissement de leur fortune, & pour se signaler dans le monde, en vendant ainsi la parole de la vérité, comme Judas vendit & livra le corps de Jesus-Christ aux Juifs.

IX. L'exclusion de ces mauvaises manieres de recevoir la parole de Dieu, donne lieu de comprendre de quelle sorte on la doit recevoir. Car il s'ensuit de-là qu'il la faut recevoir non seulement dans son esprit, mais dans son cœur ; non pour y occuper quelque petite place, mais pour y regner comme dans son roïaume, dans son trône, dans son temple. Elle y doit être adorée, puisqu'elle comprend Jesus-Christ même, & que par elle il habite & regne en nous. Les sons & les signes n'en sont que les voiles ; mais le Verbe même de Dieu est caché & couvert sous ces voiles, & se communique à nous par ce moïen.

Il faut donc recevoir cette parole, comme *le pain qui est descendu du ciel :* car c'est aussi-bien à l'égard de sa parole que de son corps, que Jesus-Christ nous a dit qu'il est *le pain vivant qui est descendu du ciel.*

Jean 6. 48.

Il faut se nourrir de ce pain vivant de la parole de Dieu, par la méditation, par l'amour, par le respect, & particuliere-

ment par une exacte obéissance à ce qu'elle nous prescrit. Car c'est là proprement ce qu'on appelle se nourrir. Un homme n'est pas nourri quand l'aliment entre dans son estomach, mais lorsqu'il se mêle & s'unit avec toutes les parties de son corps. La parole de Dieu ne nourrit de même proprement l'ame, que quand elle se joint à ses mouvemens & à ses actions, & qu'elle leur sert de regle & de lumiere, comme elle en servoit à David, selon qu'il l'exprime par ces termes : *Votre parole, Seigneur, est la lampe qui éclaire mes pas, & la lumiere qui luit dans les sentiers où je marche.* *Ps.* 118, 105.

Il la faut recevoir *avec douceur*, comme dit saint Jacques, c'est-à-dire, sans opposition, sans résistance & avec une parfaite docilité, en se livrant à elle, & en s'y soumettant parfaitement sans chercher des voies pour se dégager de ses liens, comme font ceux à qui le Prophete Roi fait dire : *Rompons les liens où ils nous veulent engager, & rejettons loin de nous le joug qu'ils nous imposent.* Car comme les méchans font tous leurs efforts pour secouer le joug de la vérité, les vrais fideles font tout ce qu'ils peuvent pour s'y assujettir, & pour détruire en eux-mêmes toute l'opposition que la concupiscence y forme. *Jac.* 1, 21. *Ps.* 2, 3.

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DU JOUR DE NOEL.

EVANGILE. *Jean* I. 1.

AU commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit avec Dieu, & le Verbe étoit Dieu. Il étoit au commencement avec Dieu. Toutes choſes ont été faites par lui, & rien de ce qui a été fait, n'a été fait ſans lui. Dans lui étoit la vie, & la vie étoit la lumiere des hommes : Et la lumiere luit dans les ténebres ; & les ténebres ne l'ont point compriſe. Il y eut un homme envoïé de Dieu, qui s'apelloit Jean. Il vint pour ſervir de témoin, pour rendre témoignage à la lumiere, afin que tous cruſſent par lui. Il n'étoit pas la lumiere ; mais il vint *pour rendre témoignage à* celui qui étoit *la lumiere. Celui-là étoit la vraie lumiere qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il étoit dans le monde, & le monde a été fait par lui, & le* monde *ne l'a point connu. Il eſt venu chez ſoi, & les ſiens ne l'ont point reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir d'être faits enfans de Dieu ; à ceux qui croient en ſon nom, qui ne ſont point nés du ſang,*

ſang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. Et le Verbe a été fait chair, & il a habité parmi nous, & nous avons vû ſa gloire; ſa gloire, dis-je; *comme du Fils unique du Pere, étant plein de grace & de vérité.*

EXPLICATION.

I. LE commencement du premier livre du monde, qui eſt la Geneſe, a beaucoup de rapport à celui de l'Evangile de ſaint Jean.

Moyſe miniſtre de l'ancienne alliance que Dieu fit avec les Juifs, en commence l'hiſtoire par ces paroles: *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Gen. 1. 1.

Et ſaint Jean Apôtre & miniſtre de la nouvelle alliance, commence ſon Evangile qui la contient, par celles-ci: *Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit avec Dieu, & le Verbe étoit Dieu.*

L'un & l'autre commencement a un air de grandeur & de majeſté, qui fait bien voir que c'eſt Dieu, & non les hommes qui parlent: mais Dieu a voulu qu'il y en eût beaucoup plus dans celui de ſaint Jean que dans celui de Moyſe, afin de nous marquer l'excellence de la loi nouvelle au-deſſus de l'ancienne.

Moyſe fait ſimplement connoître aux hommes leur auteur, en leur diſant que Dieu créa au commencement le ciel &

la terre ; d'où il s'ensuit qu'il créa aussi les hommes, comme il le décrit ensuite. Il les assure d'une vérité dont ils n'étoient pas certains, mais dont ils pouvoient avoir l'idée. Car il falloit nécessairement ou que Dieu eût créé le ciel, la terre & les hommes, ou que le ciel, la terre & les hommes fussent éternels, ce qui est encore plus inconcevable. Mais saint Jean en disant qu'*au commencement étoit le Verbe*, annonce aux hommes ce qu'ils ne savoient point, ce qu'ils ne pouvoient savoir, & ce dont ils n'avoient aucune idée. Il leur fait connoître le bien souverain, dont la possession les peut rendre heureux : puisque la félicité consiste à connoître le Pere & le Fils ; ce qui renferme la connoissance du Saint-Esprit. C'est ce qu'on voit dans ces paroles, que le Sauveur adresse à son Pere : *La vie éternelle consiste à vous connoître ; vous qui êtes le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ que vous avez envoïé.* Jean 17. 3.

L'homme ne trouve point l'objet de sa félicité, ni dans le monde, ni dans le temps, ni dans la nature, ni dans ses pensées. Il faut qu'il le cherche hors du monde, avant les temps, au-dessus de la nature & de ses pensées. C'est donc ce secret inconnu à tous les hommes, quelque éminens en esprit qu'ils aïent été, que saint Jean découvre par le commencement

de ſon Evangile ; afin de nous inſtruire de ce que nous devons croire, de ce que nous devons eſpérer, & de ce qui doit être l'objet & la fin de tous nos déſirs & de toutes nos actions : ce qui eſt le fondement & la regle de toute la morale du Chriſtianiſme.

II. Après nous avoir fait connoître le Verbe de Dieu, ſon exiſtence dans ſon Pere, ſon éternité & ſa divinité, il nous dit que *ce Verbe étoit la ſource de la vie :* In *ipſo vita erat* ; c'eſt-à-dire, que nous ne pouvons trouver de vie que dans lui & par lui, & que par conſéquent hors de lui il n'y a que mort. Or comme la vie bienheureuſe & éternelle eſt la vie par excellence, il s'enſuit qu'elle ne ſe trouve que dans le Verbe de Dieu, c'eſt-à-dire, dans la ſageſſe éternelle, dans la vérité éternelle, dans la juſtice éternelle ; & qu'il n'y a que la connoiſſance & l'amour de cette ſageſſe, de cette juſtice, de cette vérité, qui nous puiſſent rendre heureux. Car cette vie divine ne nous vivifie pas comme des corps, mais comme des êtres ſpirituels, qui ne vivent que par la connoiſſance & par l'amour. Et c'eſt pourquoi ſaint Jean ajoute, que cette vie qui eſt dans le Verbe, & dont le Verbe eſt la ſource, *eſt la lumiere des hommes :* In *ipſo vita erat, & vita erat lux hominum.* Elle

ne les vivifie donc qu'en les éclairant, & elle ne les éclaire qu'en se faisant connoître à eux. Ceux qui ne la connoissent point, n'en sont point éclairés; & ceux qui n'en sont point éclairés, n'en sont point vivifiés; c'est-à-dire, qu'ils sont privés de la véritable vie: & par conséquent tous ces sages du paganisme, tous ces *examinateurs* curieux de la nature & des choses *du monde*, comme parle saint Paul, n'aiant point eu l'amour & la connoissance de la Sagesse éternelle, qui est le Verbe de Dieu, n'ont été que des morts & des cadavres au jugement de la Vérité.

1. Cor. 1. 20.

Il ne suffit pas même, pour être vivifié par le Verbe de Dieu, de savoir en général, qu'il y a un Verbe & une Sagesse éternelle, & que c'est dans la possession de ce Verbe que consiste la vie éternelle. On peut avoir ces connoissances d'une maniere seche & stérile, & qui n'est point accompagnée d'amour; c'est-à-dire, que l'on peut savoir ces vérités sans les aimer. Or qui les sait en cette maniere, ne les sait pas. Il ne sait point effectivement que la sagesse est aimable & qu'elle est le bien de l'homme, puisque son cœur n'en est point touché. Celui à qui le bien souverain paroît comme bien, en est touché, & celui qui n'en est point touché, ne le voit point & ne le connoît point comme son bien.

III. Il eſt remarquable que ſaint Jean, en nous enſeignant que la vie des ames conſiſte à être éclairées par le Verbe de Dieu, *In ipſo vita erat, & vita erat lux hominum*, ne diſtingue point la vie qu'il communiquera après cette vie aux ames bienheureuſes, de celle qu'il communique dans ce monde même aux ames juſtes; parce que c'eſt en effet la même vie, & que les ames ſont juſtes & vivantes dans ce monde, de la même maniere qu'elles ſeront éternellement vivantes & heureuſes en l'autre. Leur bonheur éternel conſiſtera dans la connoiſſance & dans l'amour de la ſageſſe & de la juſtice de Dieu: & leur juſtice & leur vie dans ce monde-ci conſiſte de même dans cette connoiſſance & dans cet amour. La différence entre ces deux vies ne conſiſte que dans les différens dégrés de cette connoiſſance & de cet amour; & c'eſt pourquoi dès ce monde même, la connoiſſance & l'amour que le Verbe communique aux ames, ſont appellés la vie éternelle. Car Jeſus-Chriſt ne dit pas ſeulement, qu'il donnera la vie éternelle à ſes brebis, mais il dit qu'*il la leur donne*. *Jean* 10. 28.

Cette connoiſſance & cet amour, qui ſont la juſtice de cette vie, ſont la vie éternelle, parce qu'ils ſont de même nature que ce qui fait la parfaite béatitude,

& qu'il n'y a qu'à les augmenter pour rendre les ames pleinement & éternellement heureuses.

Ils sont la vie éternelle, parce qu'ils en contiennent le mérite, & qu'ils en feront certainement suivis, si on les conserve jusqu'à la fin de la vie.

Ils sont la vie éternelle, parce que la connoissance & l'amour que Dieu donne aux ames justes, & qui sont leur justice, sont éternels de leur nature. Dieu ne les leur donne point pour les leur ôter. Les ames y peuvent renoncer par leur infidélité; mais Dieu ne les en prive point de lui-même : *Non deserit, si non deseratur, ut piè semper justèque vivatur.* Ce n'est donc point cette vie divine qui abandonne les ames; ce sont les ames qui l'abandonnent. Cette vie est d'elle-même un don éternel, une grace éternelle : & le crime des hommes est de renoncer à une vie qui auroit été éternelle en eux, s'ils ne l'avoient détruite & éteinte par leur infidélité.

Il faut donc concevoir que quand saint Jean nous enseigne que le Verbe est la vie des ames, il entend qu'il est leur vie & leur justice dans le temps & dans l'éternité. Point de vie, point de bonheur, point de justice sans la lumiere du Verbe, c'est-à-dire, sans sa connoissance : *In ipso vita erat, & vita erat lux hominum.*

IV. Mais le Verbe ne vivifiant point toutes les ames par sa connoissance & par son amour, doit-on croire qu'il n'agisse point sur les autres, & qu'elles soient absolument privées de tous les raïons de sa lumiere ? Nullement. Et c'est ce que saint Jean explique par les paroles suivantes : *Et la lumiere luit dans les ténebres, & les ténebres ne l'ont point comprise.*

Ces ténebres sont les esprits ténebreux des hommes, obscurcis par leurs passions & par l'amour des choses du monde. Ce sont les hommes considérés dans l'état de péché où ils sont nés, & que Dieu n'en a pas retirés par une miséricorde particuliere, qu'il ne doit à personne & qu'il n'accorde pas à tous. Ce sont enfin les hommes, dans l'état de ces nations dont saint Paul dit, parlant à ceux de Lystre, que *dans les temps qui ont précédé, il avoit laissé toutes les nations marcher dans leurs voies.* Act. 14. 15. Mais Dieu, par un conseil impénétrable de sa justice, ne leur aïant pas donné ces graces particulieres qui les eussent tirées effectivement de cet état, ne leur a pas néanmoins refusé des graces générales, ni une certaine mesure de lumiere qui les rend inexcusables dans leurs déreglemens & dans leurs péchés. C'est ce que saint Jean nous explique par ces paroles, *Et la lumiere luit dans les té-*

nebres, par lesquelles il nous fait entendre que la lumiere du Verbe ne laisse pas de luire dans ces esprits ténebreux ; qu'elle perce l'obscurité qui les couvre, par divers raïons ; & qu'elle leur découvre diverses vérités. Car c'est cette lumiere qui leur fait connoître les principes de la loi naturelle. C'est cette lumiere qu'il écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en plusieurs points le discernement des choses justes & injustes. C'est cette lumiere dont il est dit : *La lumiere de votre visage est gravée sur nous.* C'est cette lumiere dont saint Augustin dit, que *les méchans voient dans le livre de la lumiere de quelle sorte il faut vivre :* In *libro lucis.* Elle luit donc effectivement dans leurs esprits, elle les éclaire en quelque sorte ; *Et lux in tenebris lucet.* Mais cette illumination que Dieu ne leur refuse point, & qu'il leur accorde par bonté & par une miséricorde générale, est toujours rendue inutile par leur malice propre ; parce que leurs esprits ténebreux & obscurcis par leurs erreurs, ne la comprennent pas, c'est-à-dire, ne la reçoivent pas : *Tenebræ eam non comprehenderunt.* Ils ne la comprennent pas, parce que la corruption de leur cœur n'en tire pas les conséquences naturelles, & leur fait désavouer les vérités qui y sont effectivement compriſes.

Ps. 4. 7.

Ils ne la comprennent pas, parce que ne l'aimant pas, ils refuſent de la ſuivre, & qu'ils lui préferent de fauſſes lumieres & de fauſſes opinions conformes à leurs paſſions.

Ils ne la comprennent pas, parce que ne la recevant pas avec la déférence qui lui eſt dûe, ils mettent obſtacle aux lumieres que Dieu leur auroit données, s'ils euſſent bien uſé des premieres. Car Dieu ne donne pas ſeulement quelques lumieres à tous les hommes, mais il eſt prêt de les augmenter, s'ils recevoient comme ils doivent celles qu'il leur donne. » » Dieu, dit ſaint Auguſtin, eſt toujours » prêt de donner ſa lumiere, non viſible, » mais inviſible. Mais nous ne ſommes » pas toujours diſpoſés à la recevoir; » parce que notre volonté ſe porte à d'au- » tres objets, & que nous ſommes obſ- » curcis par la cupidité des choſes tem- » porelles. *Deus ſemper paratus eſt dare lucem ſuam, non viſibilem, ſed inviſibilem. Sed nos non ſemper parati ſumus accipere, cùm inclinamus in alia, & rerum temporalium cupiditate cæcamur.*

C'eſt en cette maniere que la lumiere de Dieu luit dans les eſprits ténébreux des hommes, & qu'elle leur devient inutile par leur faute & par la corruption de leur cœur. Et comme tous les hommes ont

par le péché la même corruption de cœur, saint Jean nous apprend par-là que cette lumiere nous auroit de même été inutile, & n'auroit fait que nous rendre plus coupables, si Dieu ne nous avoit éclairés qu'en cette maniere.

C'est ce qui lui donne lieu de passer à la manifestation que le Verbe a bien voulu faire de lui-même, en se revêtant de notre nature & en se faisant homme. Et comme Dieu a choisi Jean-Baptiste pour la faire connoître aux hommes & pour rendre témoignage à son Fils, afin que tous les hommes crussent par lui, *Ut omnes crederent per illum*, il commence par la mission de Jean-Baptiste ce qu'il nous veut dire ensuite de l'Incarnation du Verbe.

V. Ce qu'il nous dit de Jean-Baptiste est contenu dans ces paroles : *Il y eut un homme envoïé de Dieu, qui s'appelloit Jean. Il vint pour servir de témoin & pour rendre témoignage à la lumiere, afin que tous crussent par lui. Il n'étoit pas la lumiere, mais il étoit venu pour rendre témoignage à* celui qui étoit *la lumiere.* Comme nous sommes donc du nombre de ceux qui doivent croire par saint Jean, & que c'est par cette foi que l'on obtient le salut, nous devons rechercher avec soin ce que c'est que croire *par Jean-Baptiste ;* ce que

l'Evangile nous marque comme le devoir commun de tous les hommes.

On ne peut, ce me ſemble, donner d'autre ſens à ces paroles, *Afin que tous cruſſent par lui*, ſinon que tous doivent recevoir le témoignage que ſaint Jean a rendu. Car en recevant ſon témoignage, on croit par lui. Mais on ne prend pas garde d'ordinaire que ſaint Jean a rendu un double témoignage ; l'un de Jeſus-Chriſt, l'autre de lui-même. Il a rendu témoignage de Jeſus-Chriſt, en déclarant qu'il étoit le Meſſie ; qu'il étoit l'Agneau de Dieu ; qu'il étoit avant lui ; qu'il étoit la véritable lumiere. Et il a rendu témoignage de lui-même, en diſant qu'il n'étoit pas le Meſſie, & en faiſant entendre aux Juifs qu'il n'étoit pas la lumiere. Car tout ce qui eſt marqué par ces paroles, *Il n'étoit pas la lumiere, mais il étoit venu pour rendre témoignage à la lumiere*, étoit compris dans le témoignage que Jean a rendu de lui-même; n'aïant pas eu moins de ſoin d'empêcher qu'on ne lui donnât des qualités qui ne lui appartenoient pas, que de faire connoître celles qui appartenoient à Jeſus-Chriſt.

Croire donc *par ſaint Jean*, c'eſt recevoir & imiter ce double témoignage ; c'eſt ſe connoître pour ce que l'on eſt ; c'eſt rejetter ce qui ne nous appartient

pas ; c'est confesser Jesus-Christ pour ce qu'il est ; c'est reconnoître, comme Jean-Baptiste, que l'on n'est pas lumiere, c'est-à-dire, que nous sommes pleins de ténebres, & incapables par conséquent de nous conduire nous-mêmes, & que nous avons besoin d'être éclairés par la lumiere de Dieu ; enfin c'est confesser que Jesus-Christ est cette lumiere que nous devons suivre, & dans laquelle nous devons marcher.

Il semble qu'il n'y ait guere de personne qui ne rendît facilement ce témoignage de soi-même, qu'il n'est pas la lumiere, qu'il n'est pas le Christ ; & qu'ainsi il n'y a rien d'extraordinaire dans ce qu'a fait saint Jean-Baptiste, & que chacun ne soit disposé à faire aussi-bien que lui. Mais si l'on veut bien pénétrer le fonds de la corruption de l'homme, on trouvera que ce témoignage est plus rare qu'on ne pense, lorsqu'il est aussi sincere & aussi étendu qu'il doit être, & que la vérité l'exige de nous. Il y a dans l'homme pécheur une hypocrisie naturelle, qui lui fait désirer de passer pour autre qu'il n'est, & d'être traité autrement qu'il ne mérite. Non seulement il ne veut pas être connu dans ses défauts, mais il ne veut pas même les connoître. Il détourne les yeux de ses miseres & de ses péchés. Il ne les

avoue

ayoue ni aux autres, ni à soi-même. Il tend toujours à se justifier. Il s'attribue même en quelque sorte d'être lumiere, en voulant marcher tout seul & suivre ses volontés & ses caprices, en préférant ses pensées aux regles de la Sagesse éternelle. Entrer dans une disposition opposée à celle-là, reconnoître toutes ses ténebres & toutes ses miseres, c'est imiter saint Jean; c'est rendre témoignage qu'on n'est pas la lumiere; c'est entrer dans la voie de la pénitence à laquelle il a exhorté tous les hommes, *Pœnitentiam agite*; & enfin c'est proprement *croire par lui*, en recevant cette partie de son témoignage. *Matth.* 3. 2.

VII. Outre ce témoignage qu'il faut rendre contre soi-même, à l'imitation de Jean-Baptiste, il faut encore rendre celui qu'il a rendu à Jesus-Christ; c'est-à-dire, qu'il faut confesser Jesus-Christ, comme il a fait; qu'il faut le recevoir comme la véritable lumiere qui nous a été donnée pour nous conduire, en nous soumettant parfaitement à sa doctrine, en désavouant en nous tous les sentimens qui y sont contraires, en le faisant regner sur tous les mouvemens de notre ame. Ce n'est pas confesser que Jesus-Christ est la véritable lumiere, que de ne pas le suivre. C'est au contraire protester qu'il ne l'est pas. Qui suit ses fantaisies, prend ses fantai-

fies pour lumiere, & tombe ainſi dans une eſpece d'idolatrie. Il faut recevoir Jeſus-Chriſt comme l'Agneau de Dieu, c'eſt-à-dire, comme la victime qui nous a rachetés par ſon ſang. Car c'eſt encore un témoignage que ſaint Jean lui a rendu, en diſant de Jeſus-Chriſt qu'il voïoit venir à lui : *Voilà l'Agneau de Dieu.* Or en cette qualité nous lui devons toutes nos actions ; c'eſt-à-dire, que nous ne devons vivre que pour lui, puiſqu'il nous a achetés par ce prix ineſtimable. Qui lui ſouſtrait donc quelque partie de ſa vie, commet une injuſtice & un larcin.

Jean 1. 29.

VIII. Mais quelle ſera la récompenſe de ceux qui la recevront, à l'imitation de Jean-Baptiſte ? L'Evangeliſte nous le déclare par ces paroles : *Il a donné à ceux qui l'ont reçu, le pouvoir de devenir enfans de Dieu.* Rien de plus miſérable que ceux qui rejetteront Jeſus-Chriſt, puiſqu'ils ſeront en même temps privés de la vie de l'ame. Rien de plus heureux que ceux qui le recevront, puiſqu'ils ſeront rendus participans de la véritable vie ; & il faut par néceſſité que chacun ſoit du nombre des uns ou des autres. Il n'y a point de milieu : l'homme eſt deſtiné ou à la ſouveraine miſere, ou au ſouverain bonheur : & la raiſon en eſt, que quiconque eſt privé de Dieu, eſt privé de tout ;

parce que la juſtice de Dieu ne permet pas qu'aïant rejetté le bien ſouverain, il jouiſſe d'aucun autre bien, pour petit qu'il ſoit. Quiconque au contraire ſera trouvé digne de poſſeder Dieu, participera néceſſairement à tous ſes biens en qualité d'enfant de Dieu; le droit des enfans étant d'avoir part à l'héritage de leur pere.

IX. Pour avoir quelque idée de cette éminente qualité d'enfans de Dieu, qui convient à tous les Chrétiens, & de ce qu'elle nous donne lieu d'eſpérer, il eſt bon de conſidérer que par elle nous appartenons à Dieu d'une maniere beaucoup plus réelle & plus effective, que les enfans des hommes n'appartiennent à leurs peres & à leurs meres ſelon la chair; & c'eſt auſſi ce que l'Apôtre ſaint Jean nous a voulu faire entendre par ces paroles : *Qui ne ſont point nés du ſang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même.* C'eſt la chair & le ſang, c'eſt-à-dire, que c'eſt une néceſſité aveugle qui nous rend enfans des hommes : mais les hommes naiſſent de Dieu par le choix & par l'élection de Dieu. Les peres ſont peres, parce qu'ils communiquent à leurs enfans une vie ſemblable à la leur, c'eſt-à-dire, une vie humaine & miſérable. Dieu eſt notre pere en nous rendant participans de ſa vie divine. Il eſt

lumiere, il est amour. Il nous vivifie en nous éclairant & en nous communiquant son amour; & c'est en cela même qu'il est bien différent des peres selon la chair. Car les peres de la terre aïant donné la vie une fois à leurs enfans, ne contribuent plus rien à la conservation de cette vie, & ne sont, pour le dire ainsi, peres que pour un moment. Mais Dieu est notre pere par une action continuelle, & parce qu'il nous éclaire toujours, & qu'il conserve dans notre cœur l'amour qu'il y a créé. Il est notre pere, & le devient de plus en plus, à mesure qu'il nous communique cette vie de connoissance & d'amour plus abondamment. C'est pourquoi, encore que *nous soyons enfans de Dieu* dès cette vie même, comme dit saint Jean, nous le serons néanmoins dans l'autre d'une maniere bien plus parfaite; parce que Dieu nous y comblera de tous ses biens, & *nous enivrera*, comme parle l'Ecriture, *de l'abondance de sa maison, & du torrent de ses délices* célestes. *Nous attendons* encore *notre adoption* parfaite dans l'autre vie, & nous n'en avons que de petits commencemens en celle-ci, où nous sommes tellement enfans de Dieu, que nous tenons encore beaucoup de notre premiere naissance, c'est-à-dire, de l'ignorance & de la bassesse dans laquelle nous sommes nés.

Ps. 35. 9.

Rom. 8. 23.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

EPITRE. *Gal.* 4. 1.

MEs Freres, Tant que l'héritier eſt encore enfant, il n'eſt point différent d'un ſerviteur, quoiqu'il ſoit le maître de tout; mais il eſt ſous la puiſſance des tuteurs & des curateurs juſqu'au temps marqué par ſon pere. Ainſi lorſque nous étions encore enfans, nous étions aſſujettis aux premieres & plus groſſieres inſtructions que Dieu a données au monde. Mais lorſque les temps ont été accomplis, Dieu a envoïé ſon Fils formé d'une femme & aſſujetti à la loi, pour racheter ceux qui étoient ſous la loi, & pour nous rendre enfans adoptifs. Et parce que vous êtes enfans, Dieu a envoïé dans vos cœurs l'Eſprit de ſon Fils, qui crie : Mon Pere, mon Pere. Aucun de vous *n'eſt donc point maintenant ſerviteur, mais enfant. Que s'il eſt enfant, il eſt auſſi héritier de Dieu par Jeſus-Chriſt.*

EXPLICATION.

I. CEtte Epître eſt toute deſtinée à inſtruire les Galates, & en leur perſonne tous les fideles, de ce qui diſtingue l'état des Chrétiens de celui des Juifs. Mais pour bien entendre ce que ſaint Paul y enſeigne, & les caracteres qu'il attribue à ces deux états, il faut diſtinguer trois ſortes de Juifs & trois ſortes de Chrétiens.

Il y avoit des Juifs, qui bien que vivant ſous l'ancien Teſtament, appartenoient néanmoins à la loi nouvelle, & étoient véritablement juſtes & enfans de Dieu.

Ce ne ſont point ces Juifs dont l'Apôtre diſtingue les Chrétiens, parce que ces Juifs étoient eux-mêmes Chrétiens, c'eſt-à-dire, héritiers & enfans de Dieu.

Les Juifs de la ſeconde eſpece étoient les Juifs prévaricateurs & impies, qui violoient la loi, ou la mépriſoient; qui la regardoient même quelquefois comme une police toute humaine, & ne craignoient ni d'être châtiés de Dieu en la violant, ni n'eſpéroient d'en être récompenſés en l'obſervant, & ne demeuroient ainſi dans la Religion Judaïque que parce qu'ils s'y trouvoient. Ce ne ſont pas encore ces Juifs que l'Apôtre a en vûe, & dont il prétend diſtinguer les Chrétiens; parce

qu'il ne les auroit pas regardés comme des Juifs assujettis à la loi, & l'observant extérieurement, mais comme des impies & des profanes.

La troisiéme sorte de Juifs n'avoit part ni à la justice ni à la qualité d'enfans de Dieu. C'étoient des Juifs possédés de l'esprit de crainte, ou de l'amour des récompenses temporelles : & c'étoit uniquement par cet esprit de crainte ou d'interêt qu'ils observoient la loi, & non par l'amour de la loi même & de sa justice. Comme ils n'avoient donc jamais aimé Dieu, ils n'en pouvoient attendre dans l'autre vie que des supplices.

Ce sont proprement les Juifs de cette troisiéme espece dont il veut distinguer les Chrétiens, c'est-à-dire, les Juifs zélateurs de la loi, mais qui n'avoient aucune part à la justice, ni à la qualité d'enfans de Dieu.

II. Il y a de même trois états de Chrétiens que l'on pourroit comparer avec ces Juifs. Car il y en a qui sont justes, & enfans de Dieu ; qui servent Dieu par amour & non par crainte, qui aiment la justice, qui soupirent après les biens du ciel, & mépriſent toutes les choses de la terre.

La seconde sorte de Chrétiens sont ceux qui n'observent la loi de Dieu que par crainte, & qui n'ont point pour lui le cœur

d'enfans envers leur pere. Et ces Chrétiens ne ſont point diſtingués des Juifs, & doivent plûtôt paſſer pour Juifs que pour Chrétiens.

Et enfin la troiſiéme ſorte de Chrétiens, ſont ceux qui faiſant profeſſion du Chriſtianiſme, violent les loix de Dieu & de l'Egliſe par impiété, ou par l'emportement de leurs paſſions. Saint Paul donc, dans la comparaiſon qu'il fait des Chrétiens & des Juifs, ne parle ni des Juifs qui ſont en effet Chrétiens, ni des Chrétiens qui ſont effectivement Juifs par le défaut d'amour de Dieu, & par l'attache aux biens temporels.

Il ne parle ni des Juifs impies, ni des Chrétiens impies, ne reconnoiſſant ni les uns pour Juifs, ni les autres pour Chrétiens.

Il parle uniquement des Juifs zélateurs de la loi, mais qui l'obſervoient ſans amour, & des Chrétiens obſervateurs de la loi avec amour. C'eſt uniquement en quoi il renferme ſa comparaiſon.

III. Il eſt clair maintenant comment dans la comparaiſon qu'il en fait, il attribue aux Juifs l'eſprit de ſervitude, parce qu'il convenoit à cette ſorte de Juifs qu'il regardoit uniquement, c'eſt-à-dire, aux Juifs charnels, qui n'obſervoient la loi que par crainte ou par interêt, & qui

n'avoient rien de l'esprit d'enfans. Car c'est dans ces Juifs principalement que paroît cet esprit de servitude, qui a pour caractere la crainte. Ils n'avoient aucun droit à l'héritage du ciel, & n'y pouvoient parvenir tant qu'ils demeuroient dans cet esprit. Que si néanmoins l'Apôtre les compare à des enfans qui sont sous des curateurs & des tuteurs, c'est qu'il regarde & les Juifs & les Chrétiens, comme ne faisant qu'une personne, qui dans deux différens états paroît tantôt esclave & tantôt libre. Mais cela n'empêche pas que ces personnes étant réellement différentes, les unes ne soient vraiment esclaves, & les autres vraiment libres. Il paroît donc que les Chrétiens, par leur état même, sont infiniment au-dessus des Juifs charnels & de toute la Synagogue, qui s'est tant vantée des faveurs qu'elle avoit reçues de Dieu. Ces faveurs étoient véritablement grandes : mais elle en a abusé, ne les aïant pas portées jusqu'à leur véritable fin, & étant demeurée dans la lettre sans parvenir à l'esprit ; parce qu'elle s'est contentée de l'observation extérieure de la loi, sans se mettre en peine de l'amour de la justice.

IV. Mais ce qui est terrible pour les Chrétiens d'aprésent, c'est que, comme nous l'avons remarqué, saint Paul parlant

à des Chrétiens qu'il avoit droit de supposer dans l'innocence de leur Baptême, les regarde tous comme des justes, & comme jouissant des avantages du Christianisme. Ainsi il les oppose & les préfere aux Juifs charnels. Mais l'état présent des choses oblige de les regarder bien autrement. La vie de l'ame est éteinte dans la plûpart. Ils ne sont ni justes, ni enfans de Dieu. Le moien donc de les préférer aux Juifs ? & quel nom même leur peut-on donner ? Ce que l'on en peut dire, est que ceux d'entre les Chrétiens déchûs, qui observent extérieurement les loix du Christianisme, mais par un esprit de crainte & par des motifs intéressés, sont effectivement de ces Juifs charnels qui n'appartenoient qu'à l'ancien Testament, parce qu'ils n'agissoient que par un esprit de crainte : & que ceux qui ne les observent point du tout, sont semblables à ces Juifs prévaricateurs & impies. Ainsi la division de l'ancien & du nouveau Testament, des Juifs & des Chrétiens, en ce qu'il y a de plus essentiel, n'est pas tant une division de temps qu'une division de dispositions. Il y a eu des Chrétiens dans l'ancien Testament, parce qu'il y a eu des justes & des amateurs de Dieu : & il y a des Juifs dans le nouveau, parce qu'il y a quantité de Chrétiens qui n'aimant point Dieu,

ne pratiquent les devoirs de la Religion que par des motifs de crainte & d'intérêt, ou ne les pratiquent point du tout. Il y a seulement cette différence, que sous l'ancien Testament les justes étoient en fort petit nombre, & que le corps de la Religion Judaïque n'étoit composé que de charnels, au lieu que dans le nouveau, le nombre des justes est beaucoup plus grand, & par conséquent celui des charnels est moindre.

V. Mais quoique le nombre des Juifs soit présentement moindre qu'il n'étoit sous l'ancien Testament, l'autorité des Peres & l'expérience même nous convainquent qu'il est néanmoins extrémement grand, & qu'il surpasse sans comparaison celui des justes & des gens de bien. La paille couvre tellement le bon grain dans l'Eglise, que saint Augustin avoue qu'on a peine à le discerner & à le trouver. Il y en a même peu à qui l'on puisse donner la qualité de bons Juifs; parce qu'il y en a peu qui observent, même extérieurement les loix de Dieu, & que la plûpart les violent insolemment & publiquement. C'est l'état présent du Christianisme: état horrible, qui doit tirer des larmes & des gémissemens de tous ceux qui aiment l'Eglise; mais état qui nous doit remplir de crainte, de peur que prétendant être de

véritables Chrétiens, nous ne soyons pas même de bons Juifs.

VI. Car enfin si nous ne préferons Dieu à toutes choses, si l'amour de Dieu n'est notre passion dominante, s'il ne rapporte à Dieu le corps de nos actions, si nous ne sommes des *adorateurs de Dieu en esprit & en vérité*, *si nous n'avons l'esprit de Jesus-Christ en nous*, *si nous ne vivons de cet esprit*, *si nous ne marchons selon cet esprit*, comme dit saint Paul, nous n'avons aucune part à ces éloges magnifiques que cet Apôtre donne aux Chrétiens; nous ne sommes ni enfans de Dieu ni ses héritiers; nous ne sommes que des Juifs, & encore pires que des Juifs; des esclaves & pires que des esclaves; parce que des Chrétiens déchus de la charité & de la justice, sont beaucoup plus criminels que les Juifs, qui pour la plûpart ne les avoient jamais possédées.

Jean 4. 23. Rom. 8. 9. Ibid. v. 5. Ibid. v. 4.

VII. Mais ne s'ensuit-il point de-là, que ce n'est pas un avantage pour la plûpart des Chrétiens d'être nés au temps de la loi de grace, & d'être dans la communion de l'Eglise? Cela s'ensuit sans doute, tant qu'ils demeurent dans l'endurcissement & l'impénitence: mais cela ne s'ensuit pas absolument; parce que la loi de grace & la communion de l'Eglise leur donnent de très-grandes facilités

pour retourner à Dieu, & pour recouvrer par la pénitence ce qu'ils ont perdu par leurs péchés.

Premierement les vérités chrétiennes, qui ſont la ſemence de la converſion, ſont bien plus clairement propoſées dans l'Evangile, que dans l'ancien Teſtament; dans l'Egliſe, que dans la Synagogue; dans les livres des ſaints Peres, que dans ceux des Docteurs Juifs. Les lumieres y ſont bien plus abondantes & plus pures qu'elles ne l'ont été parmi les Juifs. Les exemples de pénitence ſont bien plus fréquens ſous la loi nouvelle que ſous la loi ancienne; & le chemin de retourner à Dieu eſt bien plus battu, plus marqué, plus fréquenté. Tout cela fournit à l'ame touchée par les mouvemens intérieurs de la grace, de très-grands ſecours pour retourner à Dieu. Il faut une réſolution extraordinaire pour entreprendre de marcher tout ſeul dans des routes inconnues: mais il n'en faut qu'une commune, pour ſuivre l'exemple des autres, & s'engager dans un voïage où l'on a un ſi grand nombre de compagnons.

VIII. On dira peut-être que la converſion étoit plus facile aux Juifs qu'aux Chrétiens, parce qu'il ne leur étoit néceſſaire pour recouvrer la grace, que de déteſter leurs péchés par une vraie contrition; au lieu que les Chrétiens ſont

obligé, outre la contrition, de recevoir le Sacrement de pénitence, & ne ſauroient être juſtifiés que par la confeſſion faite aux Prêtres, & par l'abſolution qu'ils en obtiennent. C'eſt un joug, dira-on, dont les Juifs étoient exempts, & qui rend le retour à Dieu beaucoup plus difficile, à cauſe de l'éloignement que la plûpart du monde a de la confeſſion & des autres pratiques de la pénitence. Mais cette objection prouve juſtement tout le contraire de ce qu'on prétend, & ce qu'on allegue pour montrer que la pénitence eſt plus difficile aux Chrétiens qu'aux Juifs, eſt juſtement ce qui prouve qu'elle leur eſt infiniment plus facile. Il eſt bien vrai que ni les Juifs, ni les Chrétiens, ne ſauroient rentrer en grace avec Dieu ſans une contrition véritable, une converſion effective, & un amour qui leur faſſe préférer Dieu aux objets des paſſions qui les en avoient ſéparés. Mais cette diſpoſition eſſentielle aux uns & aux autres, eſt infiniment plus facile à acquérir par la conduite que l'Egliſe fait garder aux pénitens, & par l'uſage des Sacremens de l'Egliſe, qu'elle ne l'étoit aux Juifs, qui étoient privés de tous ces ſecours. Car dans la voie ordinaire, cette diſpoſition ne ſe forme pas tout d'un coup. Dieu fait paſſer les ames par diffé-

rens dégrés, & il joint ſes graces à certains exercices qui y ſont proportionnés. On trouve ces dégrés & ces exercices dans l'Egliſe. On eſt obligé d'y confeſſer ſes péchés, & Dieu joint ſa grace à cette humiliation de l'ame. Il y faut écouter la parole des Prêtres, & pratiquer les exercices qu'ils preſcrivent : & tout cela eſt ſanctifiant, & conduit l'ame d'une diſpoſition plus imparfaite à une plus parfaite ; parce que Dieu a attaché ſa grace à la pratique de ces exercices, qui ſont partie du Sacrement. Mais les Juifs n'aïant point ces dégrés établis, il falloit que Dieu pour les convertir leur verſât une converſion parfaite dans le cœur, & qu'il la nourrît par lui-même. Or c'eſt ce que Dieu fait rarement, & ce qui ſeroit une voie extraordinaire dans l'ordre même de la grace. Il eſt vrai que les Docteurs Juifs ont établis depuis parmi eux des exercices de pénitence, à peu près ſemblables à ceux des Chrétiens ; mais ce ſont des établiſſemens humains, qui n'ont pas la même vertu que nos Sacremens.

IX. Enfin les pécheurs, même les plus abandonnés, trouvent dans la Religion Chrétienne des avantages très-grands pour retourner à Dieu, que les Juifs du même ordre, c'eſt-à-dire, impies & déréglés, ne trouvoient point dans la leur.

Car la Religion Chrétienne ne promettant point de récompenſes temporelles, ils n'ont point ſujet d'être ſcandaliſés de ce que les Chrétiens ne ſont pas plus heureux dans ce monde que les autres. Mais c'étoit une tentation terrible aux Juifs, à qui l'on promettoit un bonheur temporel, de voir que les nations qui vivoient dans une profeſſion ouverte d'impiété, en avoient plus qu'eux. Pouvoient-ils voir ſans ſcandale la grandeur & les richeſſes des Rois d'Egypte, d'Aſſyrie, de Babylone, de Perſe & de Grece, & ce bonheur apparent des Romains ? & n'étoient-ils pas tentés par-là de conclure, que pour être grand & heureux dans le monde, il étoit inutile d'obſerver les loix de Dieu, & qu'il valoit beaucoup mieux ſe joindre à la pratique des nations, qui faiſant profeſſion de les mépriſer, ne laiſſoient pas d'être ſi heureuſes ? Auſſi cette tentation étoit ſi forte, que David témoigne *que ſes pieds en ont été preſque ébranlés, & qu'il en a été preſque renverſé.* La Religion Chrétienne diſſipe toutes ces ténebres. Elle fait voir que ſi les méchans ſont heureux en apparence, ils n'en ſont que plus malheureux en effet; que les afflictions des Chrétiens contribuent à leur ſalut; & qu'enfin ils n'ont point à ſe plaindre de Dieu, qui ne leur promet rien pour

Pſ. 72. 2.

cette vie. Dieu donc a beaucoup applani de difficultés dans la loi nouvelle ; ce qui rend la conversion plus facile aux impies mêmes. Enfin, pour dire tout, il y répand & pour les innocens & pour les pécheurs, une abondance de graces toute autre qu'il ne faisoit dans l'ancien Testament. Et c'est ce qui fait le principal avantage de l'une au-dessus de l'autre.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

EVANGILE. *Luc.* 2. 33.

EN ce temps-là, Le pere & la mere de Jesus étoient dans l'admiration des choses que l'on disoit de lui. Et Simeon les bénit, & dit à Marie sa mere : Cet enfant est pour la ruine & la résurrection de plusieurs dans Israel ; & pour être en butte à la contradiction des hommes, (jusques là que *votre ame même sera percée* comme *par une épée,*) *afin que les pensées* cachées *dans le cœur de plusieurs soient découvertes. Il y avoit aussi une Prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel de la tribu d'Aser, qui étoit fort avancée en âge, & qui avoit*

seulement vécu sept ans avec son mari depuis qu'elle l'avoit épousé étant vierge. Elle étoit alors veuve, âgée de quatre-vingt-quatre ans, & elle demeuroit sans cesse dans le temple, servant Dieu *jour & nuit dans les jeûnes & dans les prieres. Etant donc survenue en ce même instant, elle se mit aussi à louer le Seigneur, & à parler de lui à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israel. Après que Joseph & Marie eurent accompli tout ce qui étoit ordonné par la loi du Seigneur, ils s'en retournerent en Galilée à Nazareth leur ville. Cependant l'enfant croissoit & se fortifioit, étant rempli de sagesse; & la grace de Dieu étoit en lui.*

EXPLICATION.

I. COmme il n'y a rien de plus précieux que la vérité évangélique; aussi n'y a-t-il rien dont le mauvais usage soit plus à craindre. Cependant il n'y a rien de si ordinaire que ce mauvais usage; & l'on peut dire que c'est une des plus grandes sources des déréglemens des hommes. Ou l'on s'applique peu à rechercher les vérités du salut; ou, après les avoir trouvées, on les médite peu. Une curiosité inquiete nous fait passer promptement à la recherche d'autres vérités, & l'on s'applique si légérement à celles que l'on découvre, qu'il semble qu'on ne les apprenne que pour les oublier bien-tôt après.

L'Eglise nous propose donc dans cet Evangile un modele admirable, pour nous porter à éviter ce défaut si dangereux. C'est celui de la sainte Vierge. Car il faut joindre ce qui est dit ici : *Qu'elle admiroit avec saint Joseph ce que l'on disoit de* Jesus-Christ, avec ce qui est dit dans un autre lieu, *Qu'elle conservoit tout ce qu'elle apprenoit de son Fils, & le repassoit dans son cœur.* Car l'admiration dont il est parlé dans cet Evangile, n'est point une admiration passagere, mais une admiration stable & permanente, qui servoit d'une nourriture continuelle à son esprit.

Luc 2. 33. *Luc 2. 19. & 51.*

Le monde fait justement tout le contraire. S'il faut se disposer à une charge du siecle ; soutenir un procès de conséquence ; travailler à son établissement & à sa fortune ; on n'y plaint point le temps, on y en emploie sans murmure autant qu'il est nécessaire : l'on n'est point pressé ni impatient. Mais faut-il travailler au salut de son ame, méditer les vérités opposées à ses défauts, prendre le repos nécessaire pour calmer ses passions ; on croit ce temps perdu, on s'en plaint, on le regrette, on l'abrege autant que l'on peut, & l'on fait pour cela tout à la hâte & avec précipitation.

II. Il n'est jamais dit que la Vierge se soit informée de ce que son Fils feroit

quand il ſeroit grand. Il eſt ſeulement dit, qu'elle s'appliquoit avec ſoin à tout ce qu'elle apprenoit de lui par la conduite de la providence. C'eſt qu'elle ſavoit parfaitement qu'il n'y a que ce que Dieu nous découvre de ſes vérités, qui nous puiſſe profiter; que nous ne devons déſirer ni pour l'ame ni pour le corps, que la nourriture qu'il lui plaît de nous donner. Une ſeule vérité que Dieu nous fait goûter & aimer intérieurement, eſt infiniment plus capable de nous nourrir & de nous fortifier, que toutes les vérités imparfaitement connues, qui ſervent à l'eſprit d'un ſpectacle paſſager, mais dont il ne demeure rien dans le cœur. Et comme on ne ſait proprement des vérités de Dieu, que ce qu'on en goûte par le cœur, parce qu'elles ne nous ſont annoncées que pour cela; il eſt facile de conclure de-là, qu'il y a bien des gens très-ignorans, quoiqu'ils aïent dans l'eſprit une infinité de vérités évangéliques; & qu'une perſonne ſimple y peut être très-ſavante, parce qu'elle goûtera beaucoup le peu qu'elle en ſait, qu'elle le pénétrera, & qu'elle en tirera beaucoup de force.

III. Simeon prédit à la ſainte Vierge, que ſon Fils ſeroit *pour la ruine & la réſurrection de pluſieurs*, parce que la venue de Jeſus-Chriſt ne ſauroit être une choſe

indifférente, & qui puiſſe demeurer ſans effet à l'égard des hommes. Il faut ou qu'elle leur nuiſe, ou qu'elle leur ſerve. Il faut que la vérité nous ſauve ou nous condamne; qu'elle nous releve ou qu'elle nous accable; qu'elle nous guériſſe ou qu'elle empire notre maladie. Le commun des Chrétiens reſſemble à des criminels inſenſés, qui écouteroient avec plaiſir l'arrêt qui les condamneroit à la mort, & qui s'occuperoient ſeulement du ton de la voix du Greffier qui le liroit, ſans faire réflexion ſur ce qui ſeroit porté par cet arrêt. Le moins que nous puiſſions donc faire, c'eſt d'écouter & de lire, & encore plus, d'annoncer avec tremblement les vérités de l'Evangile, & de prier Dieu de les faire paſſer de notre eſprit dans notre cœur, pour le purifier & pour le guérir; parce que tandis qu'elles ne ſeront que dans l'eſprit, elles n'y peuvent être que comme un poids qui eſt ſuſpendu durant la vie, & qui ne ſe fait pas ſentir, mais qui écraſera d'une maniere effroïable ceux qui ſe trouverout en cet état à l'heure de la mort.

IV. Simeon ne dit pas ſeulement que Jeſus-Chriſt ſera *pour la ruine & la réſurrection de pluſieurs*; il dit qu'*il ſera le but de la contradiction des hommes*: & il avoit bien raiſon de le dire; car ç'a été

la peine la plus continuelle que Jesus-Christ ait soufferte. Nous ne sentons la contradiction des hommes, que quand ils nous ont en butte directement, & qu'ils parlent ou agissent contre nous; encore faut-il que nous en soyons avertis. Car pour les contradictions que nous ignorons, elles sont à notre égard comme si elles n'étoient point. La contradiction même ne nous est pénible, que dans les choses où nous prenons interêt, & dans lesquelles on a dessein de s'opposer à nos intentions. Tout cela est extrémement borné; & il n'est vrai que de Jesus-Christ, qu'il a été *un signe de contradiction*. Car étant la Sageſſe & la Vérité, tout ce qui étoit contraire à cette Sageſſe & à cette Vérité, étoit une contradiction à son égard. Il n'en ignoroit aucune. Il les voïoit & les sentoit toutes. Il prenoit interêt à toutes. Il faut donc considérer Jesus-Christ comme l'objet de la contradiction générale de tous les hommes, & tous les hommes occupés à le contredire. Ceux mêmes qu'il regardoit comme ses disciples, avoient part à cette contradiction. Ils n'avoient pour lui que des vûes humaines, contraires aux desseins de sa sageſſe. Enfin il ne faut pas renfermer cette contradiction cruelle, par laquelle les Juifs se sont portés à le faire mourir,

dans ceux qui y ont eu part. Il voïoit dans les autres le même fonds d'injuſtice, & la même diſpoſition de cruauté ; parce que la haine eſt une ſource d'homicides, & que quiconque hait la vérité, hait Jeſus-Chriſt, & tend à le détruire autant qu'il peut.

V. Toutes les peines & les ſouffrances de Jeſus-Chriſt ſont terminées par ſa mort : mais la contradiction des hommes contre lui continue toujours. Il eſt vrai qu'il la regarde avec tranquillité & avec paix. Il la condamne, mais il n'en ſouffre pas. C'eſt le partage qu'il a donné à ſon Egliſe, & c'eſt une des principales parties *des ſouffrances qu'il lui a laiſſées à accomplir.* Il eſt facile de voir que le monde n'eſt occupé qu'à contredire, à affoiblir, à altérer les vérités de l'Evangile. Les uns les contrediſent par leurs actions, en les laiſſant ſubſiſter dans les eſprits ; les autres tâchent de plus de les obſcurcir dans l'eſprit des autres hommes, afin qu'ils ne condamnent pas leurs actions. Si l'on a donc quelque amour pour Dieu & pour ſa vérité, il eſt impoſſible qu'on ne ſoit touché de cette inſolence des hommes, qui attaquent maintenant Jeſus-Chriſt glorieux avec autant de hardieſſe, que les Juifs l'ont attaqué mortel & paſſible. On ne compte même pour rien le juge-

Col. 1. 24.

ment que Jesus-Christ porte dans le ciel touchant ces attentats. C'est à quoi l'on ne pense point : & pourvû qu'on réussisse à se faire approuver par un nombre de personnes séduites, & que l'on soit à couvert dans ce monde-ci, on ne se met pas en peine de ce qui arrivera dans l'autre. Quand il n'y a que la vérité d'intéressée, il semble que ce ne soit rien ; & c'est la chose du monde dont on se met le moins en peine.

Enfin, ce qui est le principal sujet de l'affliction des justes en cette vie, c'est qu'ils trouvent en eux-mêmes mille pensées & mille mouvemens contraires à la vérité. Ces pensées se présentent à eux pour se faire approuver. Ils en rejettent quelques-unes ; mais combien y en a-t-il qui surprennent leur consentement & leur approbation ? Voilà ce qui leur fait dire à Dieu : *Pourquoi permettez-vous que je sois contraire à vous?* *Job. 7. 20.* O vérité que tout le monde abandonne, que tout le monde contredit : Faut-il encore que ceux qui désirent de vous suivre, soient le jouet de tant d'illusions & de tant de phantômes trompeurs ? qui les séduisent & les éloignent de vous ?

VI. Simeon ajoute, que cette contradiction *manifestera les pensées de plusieurs cœurs.* Car c'est principalement la contradiction à la vérité, qui découvre le fond des

des cœurs. Quand la vérité n'eſt point attaquée, & qu'il n'y a rien à ſouffrir pour la défendre, bien des gens ſe font honneur de lui être favorables : mais ſi-tôt qu'il y a quelque choſe à perdre en la ſoutenant, on voit incontinent tous les lâches conſentir à ſon oppreſſion, & tous les méchans y contribuer. Il n'y a que ceux qui ſont très-ſincérement à Dieu, qui ne l'abandonnent pas. La contradiction de la vérité n'a pas ſeulement diſtingué les Martyrs des païens, les Catholiques des hérétiques : elle continue dans la ſuite de tous les ſiecles, de diſtinguer les bons des méchans. Les méchans ſe joignent au torrent du monde, qui tend à détruire la vérité : & les bons réſiſtent à ce torrent, en confeſſant la vérité par leurs paroles, ou au moins par leurs actions. Car ce ne ſont pas ſeulement ceux qui répandent leur ſang pour elle, qui la confeſſent. Il ſuffit de demeurer ferme parmi les diſcours téméraires & les mauvais exemples des hommes, de ne ſe ſoucier point de leurs inſultes, & de s'attacher aux préceptes de l'Evangile, malgré le mépris que les hommes en font. C'eſt une ſorte de martyre & de témoignage qui convient à tous les bons : & cette maniere de confeſſer Jeſus-Chriſt devant les hommes, leur méritera dans l'autre vie

Matth. 10. 22. *qu'il les confesse devant son Pere*, comme il nous en assure lui-même.

VII. Jusques-là que *votre ame même sera transpercée* comme *par un glaive.* v. 35.

Il n'y a proprement que la sainte Vierge, que Jesus-Christ ait fait participante de ses douleurs. La foi des Apôtres étoit trop foible pour cela. Elle seule demeura ferme à sa croix. Elle seule assista au sacrifice d'un Dieu mourant, pendant que la foi des autres étoit couverte d'un nuage, & presque éteinte. C'est ce qui donne lieu de croire, qu'il n'y a qu'elle aussi qui ait ressenti la contradiction que Jesus-Christ a soufferte de la part des pécheurs, qui a duré jusqu'à sa mort, & qu'elle a reçu cette grace de son Fils, d'être la compagne de cette souffrance pendant tout le temps de sa vie voïagere. Grace singuliere, qui convenoit bien à celle qui étoit pleine de grace, & que Dieu avoit renduë la plus favorisée de toutes les pures créatures, & la premiere après son Fils. L'amour de Dieu pour ses élus se mesure par les souffrances dont il leur fait part en cette vie; parce que c'est ce qui les rend plus conformes à Jesus-Christ, à qui il a donné des souffrances & des graces sans mesure. Il n'y a donc pas lieu de douter que la Vierge n'en ait reçu une

portion plus abondante que les autres, puiſqu'elle avoit plus de part qu'aucun autre à la charité de ſon Fils.

VIII. C'eſt ce qui nous oblige de concevoir la vie de la Vierge autrement qu'on ne la conçoit d'ordinaire. Car on la regarde aſſez ſouvent comme une vie tranquille & peu traverſée, pleine de conſolations & d'amour : mais il ſemble qu'on ait bien plus de ſujet de la regarder comme un martyre continuel, qui ſe termina par la mort de ſon Fils. Ce *glaive* de douleur dont Simeon lui prédit qu'elle auroit l'ame percée, ne fut point un glaive paſſager, & qui n'ait agi ſur elle qu'au Calvaire. Elle a toujours connu ce que ſon Fils ſouffroit continuellement de l'oppoſition que les hommes avoient à la vérité, de leur ingratitude & de leur malice : & elle a été frappée & pénétrée des mêmes objets que lui. Voilà quelle a été la vie de la ſainte Vierge. C'a été une vie de martyre & de ſouffrances continuelles, à laquelle on ne peut comparer celle d'aucun Saint. Ainſi il n'eſt pas étrange que l'Egliſe l'appelle la Reine des Martyrs, *Regina Martyrum*. Et cela ne marque pas ſeulement ſon excellence au-deſſus d'eux, mais auſſi qu'elle eſt la premiere de leur ordre, & qu'elle les a tous ſurpaſſés par ſes ſouffrances, d'autant plus grandes &

plus excellentes, qu'elles n'ont paru qu'à Dieu seul, & qu'il n'y a que lui qui en connoisse la mesure.

IX. Dieu fait prédire à la sainte Vierge ce *glaive* de douleur par saint Simeon, au même temps qu'il publioit la gloire & la grandeur de son Fils; pour nous faire entendre que toutes les grandes graces qu'il fait en ce monde à ses élus, se terminent à la souffrance. Plus il augmente les lumieres des Saints, plus il les remplit d'amour, & plus il les rend sensibles aux injures de Dieu & aux désordres du monde. Il ne les *éleve* en quelque sorte en ce monde-ci, que *pour les briser*. Les graces consolantes sont réservées pour l'autre vie, ou ne sont que pour certaines ames foibles, qui ont besoin de ce soutien: mais pour les ames fortes & généreuses comme celle de la Vierge, il ne leur donne ordinairement dans cette vie que des graces qui produisent en elles un surcroît d'affliction. Il est vrai que les autres ne s'en apperçoivent pas toujours, & que peu de personnes conçoivent cette persécution intérieure des grands justes: mais elle n'en est pas moins grande ni moins réelle; & c'est un très-grand malheur d'y être insensible, comme c'est un très-grand bonheur de la ressentir.

X. Outre saint Simeon, Dieu ne com-

muniqua dans Jeruſalem le ſecret de l'Incarnation, qu'à une femme nommée Anne, qui aïant quatre-vingt-quatre ans, étoit apparemment à cet âge l'objet du mépris du commun du monde ; & c'eſt ce qui donne lieu de s'écrier, comme Jeſus-Chriſt fit dans une ſemblable occaſion : *Je vous loue, Seigneur, parce que vous avez caché ces choſes aux ſages & aux prudens du ſiecle, & que vous les avez révélées aux petits.* Dieu laiſſe les Phariſiens, les Docteurs de la loi, les Prêtres, le Grand-Prêtre, & ne leur communique point de lumieres particulieres ſur la naiſſance de ſon Fils ; & il en découvre le ſecret à un vieillard, & à une vieille femme de nulle conſidération dans le monde. Mais cette conduite de Dieu eſt dans le fond très-digne de lui, & la ſeule même qui en ſoit digne. Car toutes les qualités humaines & tous les talens humains ſont ſi peu de choſes devant lui, qu'il n'eſt pas étrange qu'il n'y ait aucun égard. Ils ne ſont rien en eux-mêmes, & ne font ordinairement que rendre ceux qui les ont plus fiers & plus ſuperbes, & par conſéquent plus vils & plus mépriſables. Il n'y a rien parmi les hommes qui mérite les regards de Dieu, que le don de ſon amour qu'il fait à quelques ames. Ainſi quand il préfere ces ames aux Grands du

monde & aux Savans, il préfere ce qui eſt effectivement grand & eſtimable, à ce qui n'eſt d'aucune conſidération. Il n'y a donc rien de plus raiſonnable que ce choix : & ſi les hommes s'en étonnent, c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas les vrais biens & les vraies grandeurs.

XI. Il eſt dit d'Anne, qu'*elle paſſoit les jours & les nuits dans le temple*; c'eſt-à-dire, qu'elle s'y occupoit continuellement à la priere. Et comme les prieres avoient pour objet, dans les Saints de ce temps-là, la venue du Meſſie, on doit croire qu'elle étoit continuellement occupée de ce déſir. C'étoit une femme de déſirs, comme il eſt dit de Daniel, qu'il étoit *un homme de déſirs*; & comme il mérita par ſes déſirs la révélation que l'Ange lui fit du temps de la venue du Meſſie, Anne mérita par les ſiens la révélation de l'accompliſſement actuel de cette venue.

Dan. 9. 23. Ibid. 24.

On peut dire même que la révélation faite à Anne, ſurpaſſe autant celle qui fut faite à Daniel, que le miniſtere de ſaint Jean deſtiné à montrer Jeſus Chriſt & à le faire connoître, ſurpaſſoit celui des Prophetes, qui n'étoient deſtinés qu'à le prédire. Nous ne la devons donc point conſidérer comme une Sainte ordinaire, mais comme une Sainte éminente, deſtinée pour faire voir à tous les hommes,

que Dieu ne considere en eux que la pureté du cœur.

XII. Anne découvrit apparemment la venue du Messie à tous ceux qui se trouverent présens dans le temple, lorsqu'elle y vit Jesus-Christ : & cependant il est dit qu'*elle se mit à louer le Seigneur, & à parler de lui à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israel*, comme si elle n'eût parlé qu'à eux. C'est qu'il n'y eut que ceux à qui Dieu avoit donné ces mêmes désirs, qui s'appliquerent à ses discours. Les autres n'y firent point d'attention, ou les regarderent comme des songes d'une vieille femme. La véritable Religion est si raisonnable & si forte dans ses preuves, qu'elle convaincroit tous les esprits s'ils pouvoient s'y appliquer : mais la corruption de leur cœur les rend incapables de cette application, & leurs passions les empêchent d'y faire attention. Ainsi ils la rejettent sans examen, ou sur un examen précipité. Elle n'est donc comprise que par ceux dont Dieu prépare le cœur, & à qui il inspire un amour sincere. C'est une des manieres dont la foi véritable renferme l'amour de Dieu. Dieu discerne premierement les cœurs par cet amour de la vérité ; & ensuite cet amour, les appliquant à ce qui leur est proposé, leur en fait sentir l'évidence, qui demeure

cachées à ceux que leurs passions appliquent à d'autres objets.

Sur l'Epître du jour de la Circoncision, voïez à la Messe de Minuit les considérations sur l'Epître, qui est la même, selon le Missel Romain, que celle de ce jour.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE LA CIRCONCISION.

EVANGILE. *Luc.* 2. 21.

EN ce temps-là, Le huitiéme jour où l'enfant devoit être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jesus, qui étoit le nom que l'Ange avoit annoncé avant qu'il fût conçû dans le sein de sa mere.

EXPLICATION.

MArie & Joseph n'aïant rien fait à l'égard de cette cérémonie légale à laquelle ils assujettirent Jesus-Christ, que par le mouvement de Jesus-Christ, qui leur inspira la conduite qu'ils garderent, on doit considérer ce qui se passa dans ce jour, comme un effet de la volonté de Jesus-Christ même; & on l'y doit adorer, comme aïant voulu se soumettre

pour notre ſalut à une des plus grandes humiliations de ſa vie. Car la circonciſion étant la marque du péché, rien ne pouvoit être plus oppoſé à ſa ſainteté, que d'en recevoir l'impreſſion dans ſa chair. Cependant comme il étoit d'ailleurs utile & même néceſſaire pour ſon miniſtere, qu'il fût circoncis; parce qu'autrement il n'auroit pu avoir de commerce avec les Juifs, auſquels l'Evangile devoit être annoncé avant que de l'être aux Gentils, & annoncé par Jeſus-Chriſt même, qui étoit deſtiné par ſon Pere à en être le miniſtre à l'égard des Juifs circoncis; il a bien voulu obſerver cette cérémonie douloureuſe & humiliante, pour nous apprendre par ſon exemple à regler notre conduite, non ſeulement ſur les loix générales, qui font connoître les choſes juſtes & injuſtes, mais auſſi par la loi particuliere de la charité, qui nous oblige en pluſieurs occaſions de nous abſtenir des choſes permiſes en elles-mêmes, lorſque nous jugeons qu'elles peuvent ſervir d'obſtacle au ſalut du prochain & à notre miniſtere. Ainſi la charité nous rétrecit en quelque ſorte la voie du ſalut, parce qu'elle nous interdit quantité de choſes licites: mais en la rendant plus étroite en cette maniere, elle l'élargit & la dilate d'une autre, en nous y faiſant

marcher avec l'amour, qui rend douces & agréables toutes les choſes qu'il nous fait faire.

II. La Circonciſion de Jeſus-Chriſt étoit de plus deſtinée par ſa ſageſſe à inſtruire ſon Egliſe de pluſieurs vérités importantes. Et l'une des principales eſt que l'aïant reçue en même temps qu'on lui donna le nom de Jeſus, c'eſt-à-dire *Sauveur*, il nous fait entendre qu'il n'étoit venu ſauver que ceux en qui il trouveroit la vérité figurée par cette circonciſion légale, c'eſt-à-dire, la circonciſion du cœur, la circonciſion ſpirituelle. Jeſus-Chriſt en nous diſpenſant de la circonciſion de la loi, ne nous oblige que plus étroitement à la circonciſion du cœur, qui étoit la verité de cette figure. Il ne nous offre & ne nous donne le ſalut que par ce moïen & à cette condition. En un mot, il n'eſt le Sauveur que des ames circonciſes. Rien n'eſt donc plus important aux Chrétiens que de s'inſtruire à fond de ce que c'eſt que la circonciſion ſpirituelle, & de bien comprendre en quoi elle conſiſte & à quoi elle oblige.

III. Chacun conçoit aſſez en général que le mot de circonciſion ſignifiant retranchement, la circonciſion du cœur doit être le retranchement de ce qu'il y a de mauvais dans le cœur de l'homme;

car Dieu n'oblige pas ſans doute à en retrancher ce qu'il y auroit de bon. Mais cette idée générale ne ſuffit pas pour nous la faire connoître, ni pour nous aider à la pratiquer.

Il faut donc y ajouter, pour la rendre plus particuliere & plus préciſe, que ce qu'il faut retrancher du cœur par la circonciſion, eſt l'amour du monde, l'amour des choſes temporelles, des choſes ſéculieres, & en un mot l'amour des créatures, dans lequel l'homme ſe trouve engagé dès ſa naiſſance; parce que ſe trouvant détourné de Dieu par le péché qu'il tire de ſon origine, il tâche de remplir par la jouiſſance des créatures, le vuide effroïable qu'il ſent par la privation de ſon véritable bien: & le déſir de cette jouiſſance eſt ce qu'on appelle la cupidité ou la concupiſcence, qui comprend généralement tout ce que la volonté peut aimer hors de Dieu. C'eſt auſſi ce que l'Apôtre ſaint Paul appelle *le corps du péché, ou le corps des péchés*, & *dans le dépouillement* duquel il nous enſeigne que *conſiſte la circonciſion du cœur.* *Rom. 6. 6. Col. 2. 11.*

Ainſi, être obligé à la pratique de la circonciſion ſpirituelle, c'eſt être obligé à combattre ſans ceſſe l'inclination qui nous porte à la jouiſſance de tous les objets de cette concupiſcence, ſoit ſpirituels,

ſoit corporels. Il n'eſt point permis à un Chrétien de faire aucune tréve avec cet ennemi intérieur & domeſtique. Se livrer à lui, c'eſt ſe livrer à la mort, parce que le regne de la concupiſcence étant l'extinction de l'amour de Dieu, eſt proprement la mort de l'ame. Dieu ne regne dans le cœur que par la deſtruction de l'empire de l'amour du monde; & ſi-tôt que l'amour du monde y regne, Dieu ceſſe d'y regner; c'eſt-à-dire, que l'ame ceſſe de vivre.

IV. Mais pour diſtinguer plus préciſément à quoi nous oblige ce retranchement de l'amour du monde & des inclinations de la concupiſcence, il faut ſuppoſer cette maxime indubitable fondée ſur la loi éternelle, *Que tout amour des créatures pour elles-mêmes eſt mauvais & déréglé*; parce qu'il met ſa fin dans la créature, & qu'il tend à jouir de ce qui n'eſt pas notre véritable bien. Mais il ne s'enſuit pas de-là que tout uſage des créatures nous ſoit interdit; car on en peut uſer ſans les aimer, lorſqu'on en uſe ſimplement pour une fin que Dieu approuve. En uſer de cette ſorte, c'eſt obéir à Dieu, bien loin de violer ſes loix. Ainſi Dieu nous aïant commandé de conſerver notre vie, l'uſage reglé que nous faiſons des alimens dans cette vûe, n'eſt ni mauvais ni défendu: mais il faut pour

tout cela que ce ſoit la néceſſité, ſous laquelle on comprend l'utilité, qui nous porte à cet uſage. Si-tôt que ces motifs ceſſent; comme on n'y eſt alors attiré que par le plaiſir, ou par un autre mauvais motif, comme, par exemple, par la curioſité ou la vanité, cet uſage devient illégitime; & ce n'eſt plus proprement uſage, mais jouiſſance, c'eſt-à-dire, que l'ame s'attache à la créature pour elle-même, & y met la fin de cette action. Etant donc défendu à un Chrétien d'uſer d'aucune créature ſans néceſſité; la circonciſion du cœur l'oblige de retrancher généralement les déſirs qui ne ſont point fondés ſur une véritable néceſſité. Je dis une véritable néceſſité; car les néceſſités imaginaires, qui n'ont leur ſource que que dans la concupiſcence même, ne ſont point de légitimes excuſes. Ainſi toutes les fauſſes maximes qui perſuadent aux gens du monde la néceſſité du luxe, de la magnificence dans les habits, dans les meubles, dans la table, ne les exemptent nullement de péché; parce que ce qui les perſuade de ces maximes, c'eſt qu'ils ſont poſſédés de l'amour du monde.

Il en eſt de même de celles qui leur perſuadent la néceſſité des grands divertiſſemens, de la comédie, du jeu, de la vie oiſive, des viſites continuelles; car

ce ſont toutes fauſſes néceſſités, qui ne naiſſent que de la corruption de leur cœur & de l'averſion qu'ils ont pour les choſes ſérieuſes & raiſonnables, & pour la vie pénitente & laborieuſe qui eſt d'une obligation indiſpenſable.

V. Le retranchement de tout uſage non néceſſaire des créatures s'étend déja extrémement loin, & oblige un Chrétien à la privation d'une infinité de choſes qu'il ne pourroit rechercher que pour en jouir.

Mais voici encore un autre principe qui n'oblige pas à de moindres renoncemens. C'eſt que rien n'eſt proprement néceſſaire à l'homme que Dieu; parce qu'il n'y a que Dieu qui ſoit le véritable bien de l'homme. Dieu eſt cet *unique néceſſaire* dont parle Jeſus-Chriſt : *Porrò unum eſt neceſſarium : & c'eſt être trop avare*, dit ſaint Auguſtin, *que de ne s'en pas contenter.* NIMIS *avarus eſt, cui Deus non ſufficit.* S'il y a d'autres choſes que l'on nomme néceſſaires, elles ne le ſont que parce que Dieu nous commande de les conſerver. Il faut conſerver ſa vie, ſa ſanté, ſon bien, mais parce que Dieu l'ordonne & le veut. C'eſt ſa volonté qui rend toutes ces choſes néceſſaires. Ainſi quand la volonté de Dieu ſe déclare au contraire, & qu'il nous fait connoître par les événemens, qu'il veut que nous

Luc 10. 42.

ſoyons privés de quelqu'une des choſes du monde, il nous oblige en même temps à renoncer à l'amour & au déſir de ces choſes ; puiſque l'ordre de Dieu qui nous en prive, nous marque en même temps qu'elles ne nous ſont plus néceſſaires, & que nous ne pouvons les déſirer que par cupidité. On eſt donc obligé généralement d'accepter toutes les privations où Dieu nous réduit par les événemens qui nous marquent ſa volonté, quand ce ſeroit même la privation de la vie. La circonciſion du cœur s'étend à tout cela, & elle doit réprimer toutes les réſiſtances que la cupidité y pourroit faire.

VI. Il eſt clair par-là, que la vertu chrétienne conſiſtant principalement dans ce renoncement aux inclinations de la nature corrompue, elle eſt au pouvoir de tout le monde, & que perſonne n'en eſt exclus que par ſa volonté. Si elle conſiſtoit dans des actions d'éclat, qui euſſent beſoin d'inſtrumens & de moiens extérieurs, il n'y auroit que ceux qui en ſeroient pourvus qui en fuſſent capables. S'il falloit, par exemple, pour être ſauvé, faire de grandes aumônes, il n'y auroit que les riches qui le pourroient être. S'il falloit faire de grandes actions de généroſité pour la défenſe de la juſtice opprimée, il faudroit être en place, & ſe

trouver dans l'occasion de les pratiquer. S'il falloit pratiquer de grandes austérités & de grands jeûnes, les foibles & les malades en seroient exclus. Mais personne ne peut dire qu'il soit empêché par aucune impuissance extérieure, de renoncer à ses inclinations, ni qu'il ne soit pas en état de pratiquer ce renoncement. Ainsi c'est une vertu de toutes les conditions & de tous les temps; & personne ne peut dire qu'elle ne dépende pas de sa volonté.

VII. Cette même considération peut aussi servir à diminuer le scandale naturel qui s'éleve dans l'esprit des personnes moins spirituelles par la vûe de l'état du monde, & du peu d'ordre qui y paroît dans la distribution des biens extérieurs, dont on voit tant de gens mal partagés, pendant que d'autres en ont beaucoup au-delà du nécessaire. Tout ce désordre apparent disparoît par ce principe. Car puisqu'il n'est permis à personne de jouir des créatures ni de les aimer, la possession de ces biens ne peut être regardée comme un bien & un avantage pour ceux qui les ont. C'est au contraire un très-grand danger pour eux, & un grand obstacle à leur salut. Il ne leur est pas permis de les aimer. Cependant il est difficile de ne les aimer pas quand on les a. On se fait des nécessités pour en justifier la jouissance;

& souvent même on ne pense pas à chercher des raisons pour l'excuser, & l'on croit qu'il suffit d'avoir du bien pour le dépenser à ce que l'on veut. Mais tout cela n'est qu'une pure illusion. Dieu ne rend personne maître de son superflu, parce qu'il ne peut permettre à personne de jouir des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces nécessités imaginaires, qui n'ont leur source que dans la vanité, la curiosité, ou dans l'amour du plaisir. Les riches n'ont donc aucun avantage réel au-dessus des pauvres, par la possession de leurs biens. Ils ne les ont reçus que pour en faire part à ceux qui en ont besoin : & les pauvres, qui en sont destitués, ne sont privés d'aucune chose vraiment nécessaire. La privation des biens du monde les accoutume à renoncer aux plaisirs & au faste : c'est-à-dire, qu'elle les approche du salut, en leur facilitant la circoncision spirituelle dans laquelle il consiste. Moins ils usent des biens du monde, plus il leur est facile de ne les plus aimer, & par conséquent de pratiquer la circoncision du cœur.

Les riches ne peuvent user du monde que par nécessité, non plus que les pauvres. La regle est commune aux uns & aux autres. Mais comme la nécessité ne consiste pas dans un point précis, les néces-

tés des riches étant beaucoup plus étendues, & leur donnant lieu d'uſer beaucoup davantage des créatures, elles leur ſervent d'occaſion de s'y attacher; ce qui leur rend la circonciſion du cœur plus difficile. Les néceſſités des pauvres ſont au contraire beaucoup plus reſſerrées. Ils s'accoutument à ſe paſſer de bien des choſes qui paroiſſent néceſſaires aux riches, & par cette accoutumance ils s'en détachent. On ne peut pas même dire qu'ils ſoient privés de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la libéralité & la charité. Car pourvû que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne compte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches: & quand ils n'en feroient aucune, Dieu leur tiendra compte de toutes celles dont il verra dans leur cœur une volonté ſincere. Ils ne ſont donc privés que de l'éclat des aumônes, & de la ſatisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'approbation qu'elles attirent, & dans la reconnoiſſance de ceux à qui on les fait; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont privés que de ce qui en peut faire perdre tout le fruit: ce qui fait voir avec combien de vérité ſaint Auguſtin dit, » que c'eſt aſſez que les richeſſes ne nui» ſent pas, mais qu'elles ſont incapables de

» nous être véritablement utiles : *Ut non obſint ſat eſt, nam prodeſſe non poſſunt.* *In Pſ. 85. n. 3.*

VIII. Mais peut-on nier, dira-t-on, que les pauvres ne manquent d'une infinité de choſes néceſſaires, comme d'alimens, de vêtemens, de remedes, de ſoulagemens dans les maladies ? Peut-on nier que chacun ne puiſſe être accablé par les calomnies & par les préventions, abandonné de tous ſes parens & de ſes amis ? Il eſt vrai qu'on peut être privé de toutes ces choſes : mais il ne s'enſuit pas de-là que l'on manque de quelque choſe de néceſſaire, parce qu'il n'y a rien en tout cela de néceſſaire. Dès-lors que Dieu veut que nous en ſoyons privés, ces choſes ceſſent d'être néceſſaires ; & Dieu nous tient lieu de tout. Tous les maux du monde ne ſauroient ſe terminer qu'à nous priver de la vie. Or il n'eſt pas néceſſaire de vivre ; il eſt au contraire néceſſaire d'être privé de la vie temporelle, pour être véritablement heureux. La mort du corps eſt pour ceux qui ſont à Dieu le commencement de leur bonheur, la ceſſation de leurs miſeres & de la ſource de leurs miſeres qui eſt le péché. Quand on appelle donc toutes ces choſes néceſſaires, ce n'eſt qu'en parlant ſelon les idées populaires & communes, & en y enfermant l'ordre que Dieu nous donne de les conſerver & de nous les

procurer, s'il nous eſt poſſible. Mais ſitôt que Dieu met quelqu'un hors d'état de les acquerir, elles ceſſent d'être néceſſaires, & l'on eſt obligé de ſe ſoumettre à la privation de toutes ces choſes. C'eſt un devoir & une partie de la circonciſion du cœur, à laquelle nous ſommes obligés : & nous n'y ſaurions manquer ſans avarice ; car l'avarice s'érend à tous les biens auſquels on eſt obligé de renoncer. Ainſi ſelon ſaint Auguſtin, on eſt avare à l'égard de la vie, quand on la voudroit retenir & conſerver contre l'ordre de Dieu.

Une ame bien ſoumiſe à la volonté de Dieu, bien dépouillée du déſir des choſes du monde, bien poſſédée de l'amour de Dieu & de ſa juſtice, a donc ſujet de vivre dans un grand repos à l'égard de toutes les choſes temporelles dont elle peut être privée. Car ou elle trouvera ce qui lui ſera néceſſaire, par le ſoin raiſonnable que Dieu veut qu'elle emploie pour ſe le procurer, par l'aſſiſtance & la charité des autres, & par les autres reſſources que ſa providence lui fournit ; & ces moïens lui tenant lieu de revenus & de richeſſes, elle ne manquera pas du néceſſaire : ou elle ne le trouvera pas ; & cette privation la conduiſant à la mort du corps, Dieu lui marquera clairement par-là que la vie du corps ne lui eſt plus néceſſaire. Il en eſt

de même de tous les autres biens. Si on nous les ôte, Dieu nous fait connoître par-là que nous n'en avons plus beſoin. Si l'on eſt privé de réputation, c'eſt que Dieu juge qu'elle ne nous eſt pas utile. Si l'on eſt abandonné par ſes parens & par ſes amis, ſi l'on eſt réduit à la ſolitude & à la privation des conſolations humaines, c'eſt que Dieu juge que nous pouvons nous paſſer de tout cela. Mais en récompenſe lui ſeul nous tient lieu de tout. Au lieu de la vie temporelle, il nous donne l'éternelle. Au lieu d'alimens corruptibles, il nous raſſaſie de l'aliment incorruptible de la vérité & de la juſtice. Au lieu d'un petit nombre d'amis de la terre, il nous donne tous les Anges & tous les Saints. Au lieu de la gloire humaine fondée ſur l'eſtime de gens aveugles, il nous donne l'eſtime & l'amour invariable & ſolide de la céleſte Jeruſalem.

Ainſi un juſte eſt toujours dans l'abondance & dans la poſſeſſion de tous les vrais biens : & au contraire un amateur du monde, fut-il le plus grand Roi de la terre, eſt toujours réduit à l'extrémité de la pauvreté ; puiſqu'étant privé de Dieu, il eſt ſans lumiere, ſans alimens, ſans véritables amis ; il eſt dans la privation de tous les vrais biens ; il eſt l'objet du mépris des Anges & des Saints ; il eſt couvert de

plaies, accablé de miſeres effectives, menacé de tous les maux, ſans ſupport & ſans reſſource.

IX. Si l'on veut donc ſavoir à quoi le monde eſt bon, ſelon le jugement que la vérité nous oblige d'en porter, il faut répondre en un mot, qu'il eſt très-bon à quitter, à s'en dépouiller, & à en faire l'objet & la matiere de la circonciſion ſpirituelle & de la mortification chrétienne. La jouiſſance du monde ne nous peut procurer que des plaiſirs, petits, paſſagers, fades, miſérables, qui cauſent aux ames la mort, ou au moins des maladies dangereuſes.

Mais la privation de la jouiſſance du monde eſt un bien, grand, ſtable, éternel. On en jouit même dès cette vie, parce qu'on jouit de la liberté & de la paix qu'elle procure, & de la force qu'elle donne contre les accidens inévitables de cette vie, qui ſont beaucoup moins durs aux ames mortifiées.

Il eſt étonnant à combien peu de choſes ſe réduit la jouiſſance des créatures : combien peu un homme peu conſumer d'alimens, de vêtemens ; le peu qu'il peut occuper de logement. Tout cela eſt renfermé dans des bornes très-étroites, quand on y comprendroit même tout ce que l'avidité du cœur humain y renferme.

Il n'en eſt pas de même de la privation. C'eſt un bien d'une étendue vaſte & ſans bornes. On ne ſauroit jouir que d'une très-petite partie des créatures : mais on peut renoncer à la jouiſſance & au déſir de toutes les créatures. On ne ſauroit poſſéder qu'une petite partie du monde : on peut renoncer à tout le monde ; & ce renoncement étant connu de Dieu, trouvera dans ſa magnificence une récompenſe proportionnée à cette étendue.

Non ſeulement la privation des créatures eſt infiniment meilleure que la jouiſſance des créatures, qui eſt toujours mauvaiſe : mais elle eſt même beaucoup préférable à l'uſage le plus légitime qu'on en puiſſe faire. Car enfin cet uſage, quelque reglé qu'il puiſſe être, eſt toujours dangereux & affoibliſſant. Il attache l'ame aux créatures, & la diſpoſe à les aimer, à moins qu'elle ne travaille fortement à prévenir ces mauvaiſes ſuites. La privation des créatures au contraire a pour effet ordinaire de fortifier l'ame, de la délivrer, de la guérir. Ainſi comme cet uſage reglé des créatures a quelque étendue, & que l'on peut très-ſouvent ou ſe l'accorder légitimement, ou s'en priver par mortification, par pénitence, & par la pratique de la circonciſion du cœur ; la réflexion que nous devons faire dans ces occaſions,

eſt que s'il eſt bon d'uſer de ces créatures, il eſt encore beaucoup meilleur de n'en uſer pas & de s'en priver. C'eſt-là le parti que la prudence chrétienne nous devroit faire prendre le plus ordinairement. Et cela d'autant plus, que notre devoir n'eſt pas ſeulement de n'uſer des créatures que pour la néceſſité ; (ce n'eſt là que la tempérance à laquelle Adam même auroit été obligé :) mais la tempérance des coupables eſt de s'en priver ſouvent par eſprit de pénitence, pour en détacher leur ame, & pour réparer leurs fautes. Ce n'eſt pas un petit péché que de s'accorder toutes les commodités qui peuvent paſſer pour néceſſaires ou pour utiles ; parce que c'eſt un grand péché que de ne faire point pénitence. Or la pénitence doit aller juſqu'à s'incommoder, en ſe privant de beaucoup de choſes qui peuvent paſſer pour utiles, pourvû qu'elles ne ſoient pas abſolument néceſſaires à la conſervation de la vie.

Ainſi la circonciſion ſpirituelle à laquelle les Chrétiens ſont obligés, ne conſiſte pas ſeulement à retrancher les déréglemens manifeſtes, & les déſirs des choſes défendues par les loix de Dieu. Elle ne conſiſte pas à renoncer ſeulement à l'uſage non néceſſaire des créatures ; mais elle conſiſte auſſi à ſe priver par mortifi-

cation & par pénitence, de l'uſage légitime de quantité de choſes permiſes. Les bornes n'en ſont pas préciſément marquées, & il eſt difficile de les aſſigner au juſte. Mais ce qui eſt certain, eſt qu'une vie ſans mortification n'eſt point une vie chrétienne, & que plus on en pratique, pourvû que ce ſoit avec diſcrétion, plus on acquiert de mérites devant Dieu; plus on a de part au ſalut que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter au monde, qui n'eſt que pour les cœurs circoncis & mortifiés; & enfin plus on eſt véritablement heureux, parce que c'eſt le meilleur moïen de ſe délivrer de l'amour des créatures, en quoi conſiſte le péché, la corruption, & la miſere de l'homme.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Matth.* 2. 1.

JEſus étant né dans Bethléem ville de la tribu *de Juda*, *du temps du Roi Herode*, *des Mages vinrent de l'Orient à Jeruſalem, & ils demanderent : Où eſt le Roi des Juifs qui eſt* nouvellement *né ? Car nous*

avons vû ſon étoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Ce que le Roi Herode aïant appris, il en fut troublé, & toute la ville de Jeruſalem avec lui. Et aïant aſſemblé tous les Princes des Prêtres & les Scribes ou *Docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devoit naître le Chriſt. Ils lui dirent* que c'étoit *dans Bethléem* de la tribu *de Juda, ſelon ce qui a été écrit par le Prophete : Et toi Bethléem terre de Juda, tu n'es pas la derniere d'entre les principales villes de Juda : car c'eſt de toi que ſortira le chef qui conduira mon peuple d'Iſrael. Alors Herode aïant fait venir les Mages en particulier, s'enquit d'eux avec grand ſoin du temps que l'étoile leur étoit apparue; & les envoïant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant; & lorſque vous l'aurez trouvé, faites-le moi ſavoir, afin que j'aille auſſi l'adorer moi-même. Aïant oui ces paroles du Roi, ils partirent. Et en même temps l'étoile qu'ils avoient vûe en orient alloit devant eux, juſqu'à ce qu'étant arrivée ſur le lieu où étoit l'enfant, elle s'y arrêta. Lorſqu'ils virent l'étoile, ils furent tout tranſportés de joie; & entrant dans la maiſon, ils trouverent l'enfant avec Marie ſa mere, & ſe proſternant en terre ils l'adorerent. Puis ouvrant leurs tréſors, ils lui offrirent pour préſens de l'or, de l'encens, & de la myrrhe; & aïant reçu pendant*

qu'ils dormoient un avertissement de n'aller point retrouver Herode, ils s'en retournerent en leur pays par un autre chemin.

EXPLICATION.

I. IL y a quantité de raisons & de circonstances qui font que l'Eglise nous propose les Mages comme des exemples & des modeles d'une foi parfaite, & comme des preuves illustres de la force de la grace. L'une des principales est, que c'est une des plus grandes foiblesses des hommes, de ne s'attacher presque jamais à la vérité par les lumieres qu'ils y découvrent, & d'avoir besoin pour s'y affermir de l'approbation des autres hommes. C'est-là ce qui les rassure & ce qui les soutient. Ils sont toujours vacillans & flottans dans ce qu'ils pensent tout seuls: & rien ne leur est plus difficile que d'aller contre le torrent des opinions des autres; principalement s'ils ont lieu de prévoir, que par ces sentimens ils s'attirent la mocquerie & les insultes de tous ceux qui n'auront pas la même lumiere & les mêmes sentimens qu'eux. C'est par-là que l'on doit juger des difficultés que purent avoir les Mages à entreprendre ce voïage pour adorer ce nouveau Roi, dont l'étoile miraculeuse qu'ils voïoient leur annonçoit la naissance. Car quels discours ne put-on point faire dans leur païs, lorsqu'ils s'ou-

vrirent de ce deſſein ? Qui doute qu'on ne le traitât de viſion & de folie ? Voilà une étoile nouvelle : Donc il eſt né un Roi des Juifs. Cette conſéquence pouvoit-elle paroître probable ? Mais Balaam l'avoit prédit. Que de réponſes l'eſprit humain ne pouvoit-il point faire à la prophétie de Balaam ? Cependant la clarté de la lumiere intérieure que ces Mages avoient reçue, ſe trouva plus forte que tous ces obſtacles. Elle les affermit contre tous ces diſcours. Elle les leur fit mépriſer. Elle ne leur donna pas une penſée ſtérile d'entreprendre ce voïage : mais elle leur en inſpira une réſolution effective.

II. Il ſemble qu'après l'établiſſement de la foi par l'approbation & le conſentement des peuples, on dût être maintenant exemt de cette tentation ſi dangereuſe, que les Mages ont ſi généreuſement ſurmontée. Car tant s'en faut qu'il ſoit honteux dans le Chriſtianiſme de croire en Jeſus-Chriſt, qu'il n'y a rien de plus honteux que de n'y pas croire. Cependant ſi l'on regarde les choſes de plus près, on trouvera que non ſeulement on n'y eſt pas entierement exemt de cette tentation ; mais que c'eſt une des plus dangereuſes & des plus inévitables. A la vérité il n'eſt point honteux de croire les myſteres ſpéculatifs : mais il y a quantité

de vérités de pratique que l'on ne sauroit souvent croire ni observer, sans exciter les discours des hommes du monde, sans se faire accuser de singularité, & même de foiblesse d'esprit, pour ne pas dire de folie & de superstition. Le monde n'est pas devenu meilleur depuis le temps de saint Augustin. Cependant il nous représente souvent cette sorte de tentation, comme très-ordinaire & comme très-capable de nous détourner de la voie de Dieu. C'est une grande chose, dit-il, d'être frappé continuellement des discours des gens du monde, & de ne s'écarter point de la voie des commandemens de Dieu. *Magnum donum est inter eorum verba versari, & non excedere de itinere præceptorum Dei.* Il ne faut pas prétendre se pouvoir exemter de cette tentation, à moins que de renoncer au désir de faire progrès dans la piété. « Quand on commence, dit ce Pere, à vouloir avancer » dans la voie de Dieu, l'on commence » en même temps à être exposé à la contradiction de hommes qui s'y opposent. » Quiconque ne l'a pas encore éprouvé, » n'a pas commencé comme il faut à faire » progrès dans la piété. » *Cùm cœperit homo Christianus cogitare proficere, incipit pati linguas adversantium. Quicumque illas nondum passus est, nondum profecit.* *In Ps. 119. n. 3.*

Les uns se mêlent de lui donner des conseils par amitié. Comment pourrez-vous faire, disent-ils, ce que personne ne
Ps. n. 4. fait ? *Et tu hoc facturus es quod nemo facit ?* Les autres font semblant d'approuver en général son dessein ; mais tâchent de lui persuader qu'il n'y réussira pas, que ce n'est plus le temps de vivre de cette sorte. Si l'on n'attaque pas les regles générales, on en attaque l'application. On les combat par l'exemple de la multitude. Enfin il est fort rare qu'un homme puisse demeurer invariablement attaché aux regles de la justice, & aux maximes d'un désintéressement vraiment chrétien, sans passer pour un homme singulier & imprudent, qui a des maximes outrées, & qui se fait de vains scrupules. Souvent même on s'attire la réputation d'être ambitieux, & d'avoir envie de se signaler par cette conduite.

III. Mais il ne faut pas seulement que notre foi soit au-dessus des insultes & des mocqueries des hommes, il faut de plus qu'elle soit capable de surmonter les persécutions qu'ils peuvent exciter contre nous, & qu'elle nous mette en état de ne point craindre les traverses qu'ils nous peuvent causer. Car c'est aussi une sorte de tentation qui ne manquera guere à ceux qui veulent sérieusement servir

Dieu ; & J. C. même, qui la compare aux pluies, aux vents & aux torrens, témoigne qu'à moins qu'elle ne trouve la foi bâtie sur la pierre solide, elle l'emporte & la renverse. On ne distingue pas toujours ces pluies, ces vents, ces tempêtes. Il y en a de spirituelles & de cachées. Toutes les craintes humaines qui menacent les hommes de la perte de leur repos, de leurs biens, de leur établissement, & des autres traverses qui leur peuvent être suscitées, à moins qu'ils ne s'écartent de la justice & de la droiture, en font partie ; & Dieu ne permet guere que ceux qui le veulent servir en soient exemts, parce que la voie qu'il a choisie pour les perfectionner est la patience. Il faut donc qu'un Chrétien s'attende & se prépare à ces épreuves, & qu'il acquierre la force de les soutenir, & de faire profession de la foi & de son attachement à la justice, malgré tout ce qu'il peut appréhender de la part des hommes. C'est cette foi qui paroît dans les Mages en un dégré éminent. Car quelle force & quelle fermeté ne falloit-il point qu'ils eussent, pour aller demander hautement dans Jerusalem à la vûe d'un Roi aussi politique & aussi cruel qu'Herode, *où étoit un Roi nouvellement né ?* Qui peut douter que ce ne fût la nouvelle la plus choquante

qu'on pût publier ; & qu'ainſi elle ne fût capable d'attirer ſur ces Mages les effets les plus terribles de la vengeance d'Herode ? Cependant les Mages ne craignent rien de ſa fureur ; & Dieu, qui ſe contenta du ſacrifice qu'ils firent de leurs interêts & même de leur vie pour rendre témoignage à la vérité, ſe ſervit de ſa politique même pour les mettre à couvert de ſa cruauté. Ce Prince crut pouvoir ſe ſervir utilement des Mages pour découvrir ce nouveau Roi, & pour le faire mourir : il différa pour cela de leur témoigner ſon reſſentiment. Ainſi Dieu renverſe ſouvent les effets des paſſions des hommes par leurs autres paſſions. Il les trompe par leur propre malice, & les empêche ainſi de s'oppoſer à l'exécution de ſes deſſeins.

IV. Il eſt remarquable que Dieu ne voulut pas que les Mages trouvaſſent & adoraſſent le Sauveur du monde par la ſeule direction de l'étoile. Il la fit diſparoître à leurs yeux, afin qu'ils fuſſent obligés de ſe réduire quelque temps à la conduite ordinaire, & de s'inſtruire du lieu où le Meſſie devoit naître, par l'autorité viſible de l'Egliſe Judaïque. Dieu a voulu marquer par là qu'il faut que toutes les lumieres qu'il peut donner aux particuliers, ſoient toujours ſoumiſes à l'autorité pu-

blique de l'Eglise ; & qu'on ne doit jamais se soustraire à son jugement, sous prétexte de révélations, d'instincts & de mouvemens intérieurs. Il faut que toutes les voies extraordinaires soient reglées par l'autorité ordinaire & par les lumieres de la foi ; & l'on n'y doit déférer qu'autant qu'elles s'y trouvent conformes. Quelque expresse & manifeste que fût la vocation de saint Paul, il fut néanmoins renvoïé à Ananie. Quoiqu'il n'eût point reçu son Evangile des hommes, l'Esprit de Dieu l'obligea à en conférer avec les Apôtres qui avoient été appellés avant lui à l'Apostolat : & saint Augustin témoigne qu'on ne fut obligé de déférer à son témoignage, que parce qu'il annonçoit la même doctrine que les Apôtres, & qu'il agissoit de concert avec eux. Il étoit donc de l'ordre de Dieu, que les Mages, après avoir vu l'étoile, fussent encore assurés par la voix extérieure de l'Eglise, du lieu où ils devoient trouver *ce Roi nouvellement né*. Et tant s'en faut que Dieu ait désapprouvé qu'ils aïent rendu cette déférence aux Pasteurs ordinaires, qu'il les en récompensa, en leur faisant paroître de nouveau cette étoile miraculeuse qui les avoit fait sortir de leur païs. Les voies extraordinaires ne sont que pour suppléer au défaut des moïens ordinaires. Les Ma-

Act. 9. 7. Gal. 2. 2.

ges étant dans un païs d'idolâtres, ne pouvoient être avertis de la naissance du Messie par des voies communes. Dieu leur fit donc paroître cette étoile miraculeuse. Mais quand ils furent en Judée, & qu'ils y purent apprendre le lieu où le Messie devoit naître, en consultant sur ce point les Docteurs de la loi, Dieu voulut qu'ils se réduisissent à ce moïen ordinaire. Ensuite quand il fallut discerner dans Bethléem même ce *Roi nouveau né*, les Docteurs de la loi n'étant plus capables de les en instruire, Dieu y suppléa en leur redonnant la conduite de l'étoile, *qui s'arrêta*, comme il est dit dans l'Evangile, précisément *sur le lieu où étoit Jesus-Christ.*

V. La corruption du cœur des Docteurs Juifs & du peuple de Jerusalem parut extrême, puisqu'étant avertis avec tant d'éclat de la naissance de ce Roi, & étant très-instruit du lieu où il devoit naître par une tradition vivante, ils ne se mirent nullement en devoir de l'aller chercher. Ils négligerent cette nouvelle, qui leur étoit si importante. Ils ne se mirent aucunement en peine, ni de suivre les Mages, ni de s'informer de ce qu'ils avoient trouvé. Ils demeurerent comme auparavant tout occupés de leurs passions. C'est l'image de la plûpart des Chrétiens, & principalement de quantité de Pasteurs. Si les

vérités de la Religion ſubſiſtent & ſe conſervent dans leurs eſprits, ce n'eſt pas pour eux, c'eſt pour quelques élus qui doivent s'en inſtruire par leur moïen, & être imitateurs de leur foi & non de leurs actions. Ils reſſemblent aux eaux du Baptême, qui purifient les ames de leurs ſouillures en ſe chargeant de celles des corps. Ils ſont dépoſitaires de ces vérités pour le ſalut des autres, & pour leur propre condamnation. Ce ſont des gens qui gardent les arrêts par leſquels ils ſeront livrés aux derniers ſupplices : & tant s'en faut que ces vérités ſoient pour eux des aides & des ſecours qui facilitent leur converſion, qu'elles en deviennent en quelque ſorte des empêchemens & des obſtacles, à cauſe de l'abus qu'ils en ont fait. Les vérités les plus capables de toucher les autres, ont perdu leur force & leur efficace à leur égard, & ſe ſont en quelque ſorte émouſſées. Leur cœur s'y eſt rendu inſenſible par l'accoutumance. L'ame ne ſe réveille que par les objets qui lui paroiſſent nouveaux : & c'eſt ce que ces vérités n'ont plus à l'égard de ceux qui les ont long-temps mépriſées. Ils ont contracté l'habitude de les mépriſer & de ne ſuivre que leurs paſſions : & cela continue d'ordinaire juſqu'à la mort, à moins que Dieu n'arrête ce malheureux cours

par des graces extraordinaires.

VI. Quoiqu'il y ait un grand nombre de Pasteurs qui soient dans ce misérable état, il ne faut pas croire néanmoins que Dieu ne sauve personne par leur ministere. Les Mages furent fort bien instruits par les Docteurs de Jerusalem, quelque corrompus qu'ils fussent : & il arrive de même très-souvent, que des fideles sont très-bien conduits dans la voie de Dieu par des Pasteurs qui n'y marchent pas. Leurs lumieres suffisent pour la direction des autres, quoiqu'elles ne leur servent de rien. Ils sont clairvoïans pour les autres, & aveugles pour eux-mêmes. Mais cela n'arrive pas à tous ceux qui les consultent, & qui se conduisent par leurs avis. Dieu permet au contraire très-souvent, qu'ils soient une occasion de chute & de scandale à beaucoup de ceux dont ils sont chargés, ou en ne les instruisant point, ou en les instruisant mal. Et c'est d'ordinaire la différente disposition de ceux qui s'adressent à ces Pasteurs, qui est cause de cet étrange discernement. Car on peut dire en un mot, que les cœurs vraiment simples & vraiment sinceres, qui aiment & qui cherchent la vérité avec l'ardeur & le soin qu'elle mérite, sont ordinairement bien conduits par les Pasteurs les moins éclairés; & que les cœurs doubles qui

qui cherchent à contenter leurs passions, sont souvent trompés par les Directeurs mêmes qui ont le plus de lumiere & d'onction : & c'est ce qui arrive par divers moiens & par diverses causes qu'il est bon de remarquer.

VII. Premierement, ceux qui cherchent sincerement à se sauver, demandent à Dieu avec grande ardeur, qu'il leur fasse discerner ceux à qui ils doivent s'adresser pour leur conduite. Ils ne prennent pas pour cela le premier venu. Ils cherchent de bonne foi les plus habiles, & ceux qui sont les plus attachés aux regles de l'Eglise. Les cœurs doubles au contraire étant possédés d'un désir secret de satisfaire leurs passions, se dispensent facilement de cette recherche. Ils craignent de rencontrer des Directeurs qui les incommodent, & ils trouvent mille raisons pour se contenter de ceux qui ne s'opposent point à leurs désirs.

Secondement, les cœurs sinceres portent toujours en consultant un vrai désir de connoître la vérité, qui se reconnoît clairement par la maniere dont ils consultent : ce qui donne une grande liberté & une grande confiance aux Directeurs à qui ils s'adressent & auxquels ils se soumettent, de leur proposer ce qu'ils jugent être de plus droit & de plus vrai,

parce qu'ils jugent que ces avis seront bien reçus. Au contraire, les esprits doubles & corrompus font en quelque sorte violence à ceux qu'ils consultent, pour les attirer à seconder leurs inclinations, & à courber la regle dont ils se veulent servir. Ils ne découvrent qu'à demi les raisons qui leur pourroient faire donner l'avis dont ils ont de l'éloignement. Ils font paroître dans un grand jour toutes celles qui favorisent leurs inclinations. Ils font sentir au Directeur, que le moïen de leur plaire est de ne leur pas donner de certains conseils. Enfin ils font si bien par tous ces petits artifices, qu'ils réussissent à se tromper eux-mêmes, en trompant ceux dont ils ne demandent l'avis, que pour se flatter de leur approbation, & marcher ensuite avec plus de confiance dans la voie de leurs inclinations.

Troisiémement, souvent on ne consulte les Directeurs que sur les choses à l'égard desquelles on est assez indifférent, & dont on ne se soucie guere; & l'on soustrait à leur conduite les principaux objets de ses attaches. On commence par les justifier à soi-même, & par les mettre hors du nombre des choses sur lesquelles on croit avoir besoin de l'avis d'autrui. Il se trouve une infinité de gens qui ne manquent point, par une coutume

louable en soi, à faire tous les jours l'oraison une ou deux fois, & autant d'examens généraux & particuliers; qui font des revûes tous les mois, des retraites tous les ans; qui communiquent avec leur Directeur de leur avancement spirituel & de leurs dispositions; & qui, malgré tous ces exercices & toutes ces pratiques, très-saintes & très-propres à les avancer dans la piété, ne laissent pas de faire en sorte que leurs principales attaches, leurs principales passions, leurs principales préventions, quoiqu'assez visibles en soi, échappent à toutes ces oraisons, à tous ces examens, à toutes ces communications, qui n'ont point ainsi d'autre effet que de les confirmer davantage dans la voie où leur passion les a engagés. C'est ce qui n'arrive point aux cœurs simples & droits; parce qu'ils cherchent Dieu sincerement, & qu'ils attirent sa lumiere par la pureté de leur intention.

VIII. Les Mages aïant donc été récompensés dans Jerusalem de la pureté de leur intention, par la lumiere qu'ils y trouverent; & aïant ainsi continué leur voïage & leur recherche, *l'étoile qu'ils avoient vûe en orient leur parut de nouveau, & s'étant arrêtée* sur l'étable de Bethléem, ils trouverent par ce moïen ce nouveau

Roi des Juifs qu'ils étoient venu adorer. Mais ce qui étoit la récompense de leur foi, en fut en même temps la plus forte épreuve. Car s'il y eut jamais rien de choquant, selon les pensées humaines, ce fut l'état où ils trouverent Jesus-Christ nouvellement né. Ils cherchoient un Roi & un Dieu; & ils trouverent un enfant, foible, dans l'extrémité de la pauvreté & de la misere, & ne donnant aucune marque extérieure de ce qu'il étoit. Il est bien aisé de n'être plus surpris de cet état, après que ce que la foi nous oblige d'en croire, a été confirmé par toute la suite de la vie de Jesus-Christ, par ses miracles, par sa résurrection, par l'établissement de son Eglise; & que tout cela a plié tellement notre esprit par une heureuse habitude, qu'il ne fait plus de résistance à ces vérités. Mais il n'en étoit pas de même de ces Mages. Ils ne pouvoient être frappés d'aucun de ces grands objets. Leur foi n'étoit point aidée par le consentement des peuples, ni par l'accoutumance. La contrarieté apparente de la majesté, de la puissance & de la sagesse de Dieu, avec la pauvreté, l'impuissance, la privation apparente de raison qu'ils voïoient dans cet enfant, n'étoit point encore détruite par les lumieres de la vraie Religion. Il falloit donc, ou que

Dieu leur donnât par lui-même toutes ces lumieres, ou qu'il fortifiât leur foi à un tel point contre ces apparences, que sans en pénétrer les raisons, ils ne laissassent pas de rendre une soumission parfaite à ce que Dieu leur faisoit connoître.

C'est ce qui nous doit donner une dévotion particuliere pour ces saints Mages. Car rien ne nous est plus important, que de fortifier notre foi & de la rendre inébranlable, & ils sont sans doute très-puissans auprès de Dieu, pour obtenir cette fermeté à ceux qui s'adressent à lui par leur intercession.

IX. L'Evangile marque qu'ils témoignerent leur foi à Jesus-Christ *en se prosternant & en l'adorant*. Et comme ce prosternement du corps n'étoit que l'image de la disposition de leur esprit, il faut concevoir qu'ils s'abaisserent & se prosternerent encore plus d'esprit que de corps, devant ce Dieu anéanti & humilié. Leur foi les fit renoncer à toutes les oppositions de leur raison, pour adorer cette conduite de Dieu. Ils reconnurent & confesserent que ce qu'*il y a en Dieu qui paroît foible & contraire* à la lumiere de la sagesse humaine, *est*, selon l'Apôtre, *plus fort & plus sage que* la force & la sagesse de *tous les hommes*; & ils crurent que ce qu'ils voïoient étoit d'autant plus digne 1. Cor. 1. 25.

de Dieu, qui leur étoit plus incompréhensible.

Mais l'abaissement de leur cœur fut sans doute aussi réel & aussi effectif que celui de leur esprit. Le spectacle si étonnant d'un Dieu humilié, les persuada de la nécessité de s'humilier, & de renoncer à l'orgueil si enraciné dans le cœur de l'homme.

Il n'y a que les humbles de cœur qui puissent adorer Jesus-Christ humble. Car adorer, c'est estimer, révérer, aimer ce qu'on adore. C'est le mettre au-dessus de soi & lui donner la préférence. Or un amateur des richesses, des grandeurs & de l'éclat, n'estime, ni ne révere, ni n'aime la pauvreté & l'abaissement. Il ne préfere donc point à soi Jesus-Christ en qui il les reconnoît : au contraire, en faisant pour soi-même un choix contraire au sien, il se préfere en sagesse à Jesus-Christ ; & il se met au-dessus de lui, bien loin de l'adorer & de se soumettre à lui. Ainsi le monde est plein de gens qui méprisent Jesus-Christ, & qui s'estiment plus sages que lui, puisqu'il est rempli d'amateurs des richesses, du faste & des vanités du monde. Il ne sert de rien de dire, qu'on avoue bien en général que la vie de Jesus-Christ est plus sainte & plus parfaite que la nôtre, mais que l'on est trop foi-

ble pour l'imiter. Ce ſont des mots par leſquels on déguiſe ſon impiété. Jeſus-Chriſt a choiſi la vie qu'il a menée, & il l'a préférée à toute autre, non ſeulement pour lui, mais pour nous. C'a été pour nous en montrer l'exemple. Il l'a choiſie comme notre medecin, & pour nous apprendre que c'étoit là la voie de nous guérir de nos maladies. Quand donc on refuſe de marcher par cette voie; quand on n'en a que de l'averſion & du mépris; quand on ſe moque de ceux qui y marchent, & qui ſe rendent par-là imitateurs de Jeſus-Chriſt; quand on n'eſtime & on ne loue que ceux qui n'y marchent pas & qui éclatent dans le monde; c'eſt ſe vouloir tromper ſoi-même, que de ne pas reconnoître dans cette diſpoſition de cœur & d'eſprit, une oppoſition formelle aux ſentimens de Jeſus-Chriſt, & une préférence de l'eſprit du monde à celui de Dieu, de la ſageſſe du monde à la ſageſſe de Dieu.

A la vérité quand ces ſentimens d'orgueil & d'eſtime pour le monde ſont involontaires; quand on les ſent en ſoi & qu'on les condamne; quand on a une autre lumiere qui déſavoue tous ces jugemens, & que la volonté embraſſe ſincerement cette autre lumiere & la ſuit dans ſes actions; on peut dire alors comme *Vide S. Aug. in Pſ. 30. Serm. 2.*

Rom. 7. 25. saint Paul : *Je suis soumis* tout ensemble *& à la loi de Dieu selon l'esprit, & à la loi du péché selon la chair.* Mais quand les actions volontaires & les involontaires sont semblables ; quand la volonté s'accorde avec la cupidité ; on ne peut plus alors désavouer qu'on ne condamne & qu'on ne mépriſe réellement Jesus-Christ, de quelques termes qu'on ait soin de revêtir cette disposition. Il faut donc croire que dans les saints Mages, leur prosternement extérieur étoit joint avec une humiliation véritable de leur cœur à l'égard de tout ce qu'ils voïoient en Jesus-Christ ; qu'ils soumirent véritablement toutes leurs lumieres aux siennes ; qu'ils entrerent dans ses dispositions, & qu'ils pratiquerent ce que saint Paul a dit depuis à tous les Chrétiens : *Aiez les mêmes sentimens que Jesus-Christ.*

Phil. 2. 5.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

EPÎTRE. *Rom.* 12. 1.

MEs Freres, Je vous conjure par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme *une hostie vivante, sainte & agréable à ses yeux,* pour lui rendre *un culte raisonnable & spirituel. Ne vous conformez point au siécle présent ; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnoissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, & ce qui est parfait. Je vous exhorte donc vous tous, selon le ministere qui m'a été donné par grace, de ne vous point élever au-delà de ce que vous devez dans les sentimens que vous avez de vous-mêmes; mais de vous tenir dans les bornes de la modération, selon la mesure* du don *de la foi que Dieu a départie à chacun de vous. Car comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, & que tous ces membres*

n'ont pas la même fonction ; ainſi, quoique nous ſoyons pluſieurs, nous ne ſommes tous néanmoins qu'un ſeul corps en Jeſus-Chriſt, & nous ſommes tous réciproquement membres les uns des autres.

EXPLICATION.

I. LA charité chrétienne, & encore plus celle des Paſteurs, va à faire du bien des autres notre propre bien, & des maux des autres nos propres maux. Ainſi elle emploie les mêmes moïens pour eux, que l'on a accoutumé d'emploier pour ſe procurer les biens que l'on déſire le plus pour ſoi-même. On n'en ſauroit emploïer de plus efficaces que des prieres, & des prieres fortes & redoublées, qui ſont marquées par le mot d'*obſécration* : & c'eſt celui dont uſe ſaint Paul envers les Romains, non pour obtenir pour lui-même quelque avantage, mais pour obtenir d'eux-mêmes leur propre ſalut & leur propre ſanctification. Eloquence divine, que l'éloquence humaine ne ſauroit imiter que fauſſement : parce que la cupidité ne ſe ſoucie guere du bien des autres, & que, quand elle agit ſincerement, elle n'emploie des prieres que pour ſoi. Mais comme la charité a des ſentimens inconnus à la cupidité, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait un langage que la cupidité ne puiſſe imiter que par déguiſement & par artifice.

II. Il y a divers motifs qui nous doivent porter à rendre nos actions saintes. Elles le doivent être, parce qu'elles doivent être conformes à la loi de Dieu, qui en est la regle immuable. Elles le doivent être, parce que Jesus-Christ doit vivre en nous, & que son esprit, qui est l'esprit de sainteté, les doit produire. Mais saint Paul emploie ici une autre raison, qui n'est pas moins pressante. C'est que nous les devons offrir à Dieu en sacrifice comme un hommage que nous devons au Souverain Etre & à la souveraine majesté de Dieu, à qui toutes nos actions sont dûes par cette raison essentielle, que nous sommes faits pour lui, & qu'ainsi il n'y a rien que nous ne devions rapporter à sa gloire. Il faut donc que toutes nos actions soient des sacrifices qui lui puissent être offerts; & par consequent il faut qu'elles soient saintes, pures, exemtes de toute souillure, & qu'elles soient offertes à Dieu par un culte véritable, spirituel & intérieur. Il faut que ces hosties soient vivantes; non seulement parce qu'il ne s'agit plus dans la loi nouvelle de lui offrir des animaux qui soient morts, comme les Juifs en offroient, mais parce qu'il faut qu'elles soient animées par l'esprit de Dieu, qui est la vie & l'ame de nos actions. Ce sont les conclusions que tire saint Paul

dans cette Epître. Conclusions justes & certaines, qui n'ont rien de faux ni d'exagéré. Car la Religion chrétienne est si grande, que toutes les figures les plus magnifiques n'égalent jamais la grandeur & la réalité des vérités qu'elle enseigne.

III. Saint Paul pouvoit exhorter les Romains à faire des sacrifices aussi-bien de leurs pensées & de leurs mouvemens intérieurs, que des actions de leurs corps. Mais comme le mot de sacrifice & de victime porte l'esprit à concevoir quelque chose d'extérieur qu'on offre à Dieu, il a mieux aimé ne le rapporter qu'aux actions extérieures : mais aussi il n'en excepte aucune. Il veut que tout ce qui se fait par le corps, soit un sacrifice digne d'être offert à Dieu. Ainsi il veut que tous nos sens lui soient consacrés ; que nos oreilles n'écoutent que ce qui peut contribuer à sa gloire ; que nos yeux ne voient que pour lui, & se détournent de tous les objets qui pourroient affoiblir son amour en nous ; que nos pieds ne marchent que pour son service ; que nos mains n'agissent & ne travaillent que pour le glorifier ; que notre bouche ne parle que pour l'honorer. Quiconque soustrait à Dieu quelqu'une de ces actions, n'observe point ce précepte de saint Paul. Il dérobe à Dieu une gloire qui lui appartient ; & il faut qu'il

qu'il croie par une très-grande erreur, qu'il est indépendant de Dieu dans cette action, puisqu'il s'imagine qu'elle n'est point dûe à Dieu, & qu'il n'est pas obligé de la rapporter à sa gloire.

IV. Mais il ne suffit pas d'offrir ses actions à Dieu de quelque maniere que ce soit, comme, par exemple, de les offrir par crainte, par interêt : il faut les lui offrir par *un culte raisonnable & spirituel.* C'est le sens du terme grec λογικὴν, dont l'Apôtre s'est servi ; c'est-à-dire, qu'il faut que ce culte fasse partie de cette adoration *en esprit & en vérité*, qui fait le caractere de la loi nouvelle, selon l'Evangile. Il ne faut donc pas demander si on est obligé de rapporter toutes ses actions à Dieu par charité & par amour. La question est décidée par saint Paul en plusieurs endroits, & particulierement dans celui-ci. Car il faut, selon lui, qu'elles fassent partie du culte spirituel que nous devons à Dieu. Qui doute donc qu'il ne faille qu'elles aïent la charité pour principe ; puisqu'on ne rend de culte à Dieu que par la charité ? *Non colitur Deus nisi amando.* *Jean 4. 23.* *Aug. Ep. 120. nouv. éd. 140. n. 45.*

V. *Ne vous conformez point au siécle présent.* v. 2.

Ce précepte que saint Paul donne à tous les Chrétiens en la personne des

Romains, eſt le plus difficile de la vie chrétienne. Il ne commande pas de ſe retirer du monde, mais de *ne pas s'y conformer* ; c'eſt-à-dire, de n'aimer pas ce que le monde aime, & de ne pas faire ce qu'il fait. Il faut pour cela réſiſter à l'impreſſion de l'exemple & de la coutume, & ſe tenir ferme contre le torrent du monde. Or pour concevoir la difficulté extrême de cette réſiſtance, il ne faut que conſidérer que les impreſſions qui ſe donnent par maniere d'inſtruction, & à certaines heures du jour, réuſſiſſent d'ordinaire fort peu. Un maître enſeignera la morale à mille écoliers, un Prédicateur prêchera les vérités chrétiennes à dix mille auditeurs ; & ils ne produiront peut-être ni l'un ni l'autre aucun changement effectif, que dans trois ou quatre perſonnes. Mais les impreſſions qui ſe font par maniere d'exemple & de coutume, ne manquent preſque jamais de réuſſir, parce qu'elles ſe communiquent par tous les ſens, & que c'eſt une leçon qui ne diſcontinue jamais. L'on voit, par exemple, que ſi c'eſt la mode en un païs d'embraſſer un certain art & une certaine profeſſion, tout le monde ſuit cette impreſſion. On voit des peuples de maſſons, & d'autres de ſoldats, comme dit un auteur célebre.

Penſées de M. Paſcal c. 24. n. 8.

Il en eſt de même des opinions & des inclinations communes. Elles ont une étrange force ſur l'ame, quand elles ſont aidées par la force de l'exemple de tout un peuple. Or ce torrent du monde, ſi violent & ſi puiſſant dans ſes impreſſions, eſt directement oppoſé à toutes les inclinations chrétiennes. On n'y aime, on n'y eſtime que ce qu'un Chrétien eſt obligé de mépriſer & de haïr. Ces inclinations du monde ſont marquées par tous les diſcours, toutes les actions, & tout l'extérieur des gens du monde. Voilà ce qu'un Chrétien qui y vit, doit ſoutenir. Il doit être comme un rocher battu continuellement des flots, & qui demeure immobile. C'eſt ce qui eſt renfermé dans le précepte de l'Apôtre : *Ne vous conformez pas au ſiécle.*

VI. La difficulté eſt encore devenue beaucoup plus grande depuis le temps de ſaint Paul; parce que le monde même, ſans changer d'inclinations ni de maximes, n'a pas laiſſé de prendre le nom de Chrétien, & de prétendre même aux récompenſes que la Religion promet. Ainſi il ſe trouve préſentement dans le Chriſtianiſme une infinité de gens, qui ſans prétendre être déréglés, ne laiſſent pas d'être poſſedés de toutes les paſſions du monde; de courir après les honneurs, les

établissemens, les plaisirs ; d'être enchantés de l'amour du présent ; de ne penser point à l'avenir. S'ils retranchent certains déréglemens grossiers ; ils en pratiquent un grand nombre d'autres auxquels ils ôtent le nom de déréglement ; & ils traitent même de haut en bas ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Or il est infiniment plus difficile de résister à ces sortes de vices, que l'on fait passer pour n'être pas contraires à la piété, qu'à ceux qui l'attaquent ouvertement. Les Chrétiens s'unissent pour résister aux derniers, & se soutiennent les uns les autres ; mais ces déréglemens plus cachés, sont reçus & embrassés par le plus grand nombre des Chrétiens. Ce sont eux qui font la foule & la multitude, & qui tâchent d'entraîner tous les autres dans les mêmes passions. Cependant il faut ou résister ou périr. Il n'y a point de milieu. Car quiconque se conforme au monde, se perd avec le monde.

VII. Mais en quoi consiste cette conformité avec le monde dont il faut s'éloigner ? Elle consiste en deux choses : l'une dans certaines passions premieres, qui sont la source des actions, comme l'amour & l'estime des choses présentes, l'oubli des biens & des maux de l'autre vie, l'amour de l'éclat & des aises de la

vie, le mépris de la baſſeſſe, de la pauvreté, de la vie obſcure; l'autre dans les conſéquences que le monde tire de ces premieres paſſions, qui autoriſent ſouvent une infinité de crimes, auſquels on en a ôté le nom. Or les perſonnes, qui vivant dans le monde ont encore quelque conſcience, ne s'appliquent guere qu'à réſiſter à quelques-unes de ces conſéquences. Ils évitent certains moïens de s'avancer & de faire fortune; ils s'abſtiennent de certains divertiſſemens & de certains plaiſirs; mais ils ne penſent guere à réſiſter aux premieres paſſions qui en ſont la ſource. Ils avalent donc à longs traits l'amour du monde & l'averſion de ce qu'il mépriſe, & cela ſuffit pour les perdre, puiſqu'un autre Apôtre nous dit nettement : *N'aimez point le monde, ni ce qui eſt dans le monde.* 1. Jean 2. 15.

VIII. La difficulté extrême de ne pas ſuccomber à l'impreſſion du monde, eſt ce qui a fait prendre à une infinité de Chrétiens la réſolution de le quitter; & il eſt certain qu'il faut faire l'un ou l'autre; ou ſe ſouſtraire au monde, ou y réſiſter. Et comme la réſiſtance eſt ſouvent infiniment plus difficile que la fuite; il eſt clair que ſouvent la retraite du monde, n'eſt pas tant un conſeil de perfection qu'un devoir de néceſſité, comme ſaint Gregoire le Grand le dit en termes formels. Et

il eſt clair de plus, que preſque toujours on doit regarder la retraite comme un adouciſſement des peines de la vie chrétienne, & comme un ſoulagement de ce qu'il faudroit faire néceſſairement pour réſiſter à l'impreſſion continuelle du monde. Car il ne faut pas s'imaginer que cette réſiſtance ne coûte rien, & qu'elle conſiſte dans un ſimple refus de conſentement. On ne ſauroit réſiſter à l'impreſſion du monde, que par la pratique de certains moïens. On ne réſiſte à ſa diſſipation, que par le recueillement. On ne réſiſte à ſes fauſſes maximes, qu'en ſe nourriſſant continuellement de la vérité & des maximes de l'Evangile. On ne réſiſte à ſes mauvaiſes paſſions, qu'en appliquant ſon ame à de bonnes. Or il eſt ſans doute plus difficile de pratiquer tout cela dans la vie du ſiécle & parmi le tumulte du monde, que de quitter une fois le monde, & de s'en ſéparer pour toujours. De ſorte qu'il eſt aſſez difficile de comprendre comment ceux qui n'ont pas la force de ſouffrir la retraite, peuvent avoir celle de vivre chrétiennement dans le monde; quoique cela arrive quelquefois.

IX. L'Apôtre renferme ces moïens néceſſaires en tout état pour réſiſter à l'impreſſion du monde, dans ces paroles qu'il ajoute : *Mais ſoïez transformés par le re-*

nouvellement de votre esprit ; c'est-à-dire, que comme le monde travaille avec une impétuosité terrible à retracer en nous la forme du vieil homme, il veut que les Chrétiens ne fassent pas de leur côté de moindres efforts pour renouveller en eux la forme du nouveau, c'est-à-dire, un esprit & des sentimens dignes du Christianisme. C'est-là la transformation continuelle que nous prescrit l'Apôtre ; & le moïen qu'il nous en fournit, est le plus naturel & le plus juste qu'on puisse trouver. C'est de *chercher* en toutes choses *quelle est la volonté de Dieu, ce qu'il approuve, ce qu'il aime.* C'est-à-dire, que comme le monde nous fait connoître à tous momens ses inclinations & ses jugemens, nous devons aussi à tous momens chercher ce que Dieu juge bon & ce qu'il aime ; car tout ce qui est opposé au jugement de Dieu, est faux, trompeur & déréglé. Le seul moïen que nous ayons de résister à l'impression du monde qui nous veut imprimer l'image de ses inclinations, c'est donc d'imprimer fortement celles de Dieu dans nos cœurs. C'est un moïen difficile à pratiquer dans le monde ; mais c'est un moïen unique & nécessaire, & sans lequel il y faut périr.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Luc.* 2. 40.

EN ce temps-là, l'Enfant croissoit & se fortifioit étant rempli de sagesse, & la grace de Dieu étoit en lui. Son pere & sa mere alloient tous les ans à Jerusalem à la fête de Pâque. Et lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y allerent selon qu'ils avoient accoutumé au temps de la fête. Après que les jours que dure la fête *furent passés, lorsqu'ils s'en retournerent, l'enfant Jesus demeura dans Jerusalem, sans que son pere ni sa mere s'en apperçussent: & pensant qu'il seroit avec quelqu'un de ceux de leur compagnie, ils marcherent durant un jour, & ils le cherchoient parmi leurs parens & ceux de leur connoissance; mais ne l'aïant point trouvé, ils retournerent à Jerusalem pour l'y chercher. Trois jours après ils le trouverent dans le Temple assis au milieu des Docteurs, les écoutant & les interrogeant; & tous ceux qui l'écoutoient*

étoient ravis en admiration de sa sagesse & de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement ; & sa mere lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà votre pere & moi qui vous cherchions étant tout affligés. Il leur répondit : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé *à ce qui regarde le service de mon Pere ? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disoit. Il s'en alla ensuite avec eux, & il vint à Nazareth, & il leur étoit soumis. Or sa mere conservoit dans son cœur toutes ces choses. Et Jesus croissoit en sagesse, en âge & en grace devant Dieu & devant les hommes.*

Il faut prendre d'abord trois considérations sur la manifestation de Jesus aux Docteurs à l'âge de douze ans, d'entre celles que l'on a faites sur les mysteres, *Tome XIII.*

EXPLICATION.

IV. JEsus-Christ aïant passé par tous les âges pour les sanctifier tous, & pour instruire de leurs devoirs ceux qui y sont, on doit considérer tout ce qu'il a fait dans son enfance & dans sa jeunesse, comme la regle proposée à tous ceux qui passent par ces âges, & qui ont un désir sincere de satisfaire à ce que Dieu y

demande d'eux. Et comme il n'y a rien de plus remarquable que ce qu'il fit à l'âge de douze ans, en demeurant à Jerusalem dans le Temple à l'insçu de saint Joseph & de la sainte Vierge, pour écouter & interroger les Docteurs de la loi, & ce qu'il répondit à la Vierge lorsqu'elle lui en fit des plaintes; il y faut faire une attention particuliere en cette rencontre: parce qu'il a voulu instruire les peres, les meres & les enfans de plusieurs vérités importantes, qui doivent être le fondement de leur conduite, & dont ils ne sauroient s'écarter sans manquer à ce qu'ils doivent à Dieu.

La premiere de ces vérités, & qui est le fondement de toutes les autres, c'est qu'un enfant ne se doit pas considérer comme n'aïant qu'un pere & une mere; mais qu'il doit être persuadé qu'outre ceux que la nature lui a donnés, il a encore un autre pere, à qui il appartient beaucoup plus qu'à eux. Cela est vrai généralement de tous les enfans; parce que les droits que Dieu a sur eux en qualité de Créateur, les doivent rendre bien plus dépendans de lui, qu'ils ne le sont de leurs peres & de leurs meres de la terre; & qu'ils doivent même, en qualité de créatures, regarder Dieu non seulement comme leur maître, mais aussi comme leur pere, selon qu'il est dit: *N'est-ce pas lui qui est*

votre pere ; qui vous a poſſedés, qui vous a faits & qui vous a créés ? Mais cette vérité paroît d'une maniere bien plus vive & plus claire dans tous les baptiſés. Car aïant été reçus par le Baptême au nombre des enfans de Dieu, cette adoption divine doit ſans doute prévaloir infiniment ſur tous les droits de la nature. Deut. 32. 6.

V. La ſeconde vérité, qui eſt une ſuite de la premiere, c'eſt que les peres & les meres doivent être perſuadés qu'aïant donné leurs enfans à Dieu en les offrant au Baptême, ils n'ont plus de droit ſur eux au préjudice de Dieu ; que toute leur autorité doit ceſſer en concurrence de celle de Dieu, & qu'ils ne doivent plus ſe conſidérer comme les maîtres de leurs enfans, mais ſimplement comme chargés de leur éducation. Dieu en les recevant au nombre de ſes enfans, les a fait princes ; & ce ſont ces princes qu'il a commis à leur garde & à leurs ſoins. Ainſi ils ne ſont plus tant leurs peres & leurs meres que leurs Anges gardiens viſibles, & ils ſont obligés envers eux, aux mêmes fonctions que les Anges gardiens exercent envers chacun de nous.

VI. La troiſiéme vérité qui s'enſuit de là, eſt que n'y aïant rien de plus important aux enfans pour rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, que le choix d'un état

dans lequel ils doivent passer leur vie ; c'est Dieu qui doit disposer de ce choix, & non pas les peres & les meres de la terre ; & c'est sa volonté qui en doit être la regle. De-là il s'ensuit deux autres vérités, si importantes pour la conduite de la vie, que l'on peut dire que c'est le violement de ces deux vérités, qui est la cause d'une grande partie des maux & des désordres du monde. La premiere est, qu'il n'est pas permis aux peres & aux meres de choisir un emploi & une vocation à leurs enfans, sans consulter Dieu, sans savoir s'il les y appelle, & en ne considérant autre chose dans ce choix, que des interêts humains & des raisons temporelles ; qu'il n'est pas permis, par exemple, de destiner un de ses enfans à l'Eglise, l'autre aux charges du monde ; l'un au mariage, l'autre à la Religion, par la seule considération de l'âge, de la coutume, & des interêts de famille ; parce que l'un est l'aîné, l'autre le cadet ; parce que l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point ; parce qu'une fille est belle, & que l'autre ne l'est pas.

La seconde est, qu'il n'est pas permis, lorsque Dieu se déclare par avance, & qu'il donne à un enfant une forte inclination de le servir dans l'Eglise ou dans la Religion ; qu'il n'est pas permis, dis-je, de s'opposer à ce choix de Dieu ; & que bien

loin de s'y opposer, les peres & les meres sont obligés de le favoriser, de se croire honorés de cette vocation, & de faire tout ce qu'ils peuvent pour ne la point troubler & même pour la seconder.

VII. Tout cela est compris dans cette parole que Jesus-Christ dit à la Vierge : *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Pere?* Car cette maxime ne convient point tellement à Jesus-Christ, qu'elle ne regarde aussi ceux à qui il a fait l'honneur de les recevoir pour ses freres, en les rendant enfans adoptifs de Dieu. Il faut donc aussi que ces enfans adoptifs soient occupés aux œuvres de leur Pere céleste : & par conséquent les peres & les meres de la terre n'ont point droit de les appliquer à ce qu'ils veulent, sans examiner ce que Dieu demande d'eux ; & ils n'ont point droit non plus de les détourner de suivre la vocation à laquelle il paroît clairement que Dieu les destine. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de s'informer des raisons que leurs enfans ont dans le choix où ils se portent. Mais après qu'ils auront reconnu, par l'examen qu'ils feront des motifs de leurs enfans dans le choix d'une vocation, qu'ils cherchent sincerement Dieu, & que c'est Dieu qui les y appelle ; il faut les abandonner à Dieu, & ne se

pas oppoſer à ſa volonté, comme la Vierge céda à ce que Jeſus-Chriſt lui dit, qu'il étoit demeuré à Jeruſalem pour accomplir l'ordre de ſon Pere.

VIII. Il n'y a rien de plus juſte & de plus raiſonnable que ces regles : mais on peut dire qu'il n'y en a point de plus mal gardées ; puiſque tous les peres & toutes les meres diſpoſent de leurs enfans par rapport à certaines loix de famille que la fantaiſie a introduites. Il faut que pour avancer un aîné, on mette la plûpart des autres dans l'Egliſe ou dans des Monaſteres. Il faut pourvoir cet aîné d'une charge, quoiqu'il en ſoit peut-être très-incapable ; c'eſt-à-dire, qu'il faut, pour obéir au monde, diſpoſer de la vocation de ſes enfans, ſans conſulter autre choſe que des interêts humains. C'eſt ce qui ſe pratique ordinairement ; & cette pratique ruine la piété dans tous les états, en rempliſſant les compagnies de mauvais Magiſtrats, l'Egliſe de mauvais Miniſtres, les Monaſteres de mauvais Religieux & de mauvaiſes Religieuſes. Car le choix du genre de vie étant fait ſans que Dieu y ait part, Dieu prive ordinairement de ſa bénédiction ces entrepriſes téméraires ; & ainſi ce ne ſont que multiplications de déſordres. On entre mal dans les emplois & dans les profeſſions, & l'on s'y conduit

par le même esprit qu'on y est entré. On entasse déréglement sur déréglement : & il arrive souvent que les auteurs de ces malheureux engagemens, sont les premiers à en ressentir les effets funestes, que ces enfans avancés au préjudice des autres, après avoir été ingrats envers Dieu, le sont encore envers ceux qui les ont aimés si humainement ; & que Dieu ne permet pas que ces peres & ces meres, qui violent les droits qu'il a sur les enfans, jouissent des droits qui leur appartiennent légitimement.

IX. Voilà l'instruction importante que Dieu a renfermée dans la recherche que la Vierge fit de Jesus-Christ au Temple, & dans la réponse qu'il lui fit. Elle paroît forte : mais c'est qu'il parloit en sa personne à tous les peres & à toutes les meres qui feroient par de mauvais motifs ce que la Vierge faisoit par de bons. C'est à eux que s'adressoit ce reproche : *Est-ce que vous ignoriez &c.* Jesus-Christ traite sa mere comme une femme ordinaire, parce qu'il lui a voulu faire part de ses rabaissemens ; & que comme il a bien voulu porter, sans péché, la figure des pécheurs: il a souffert aussi que la Vierge, sans péché, portât en quelques occasions la figure des meres ordinaires, qui agissent par des vûes humaines, & qu'elle donnât

lieu de lui dire ce qui ne convient qu'à ces autres meres. Mais la sainte Vierge comprenoit sans peine l'intention & le sens du langage de son Fils; & quand elle ne l'auroit pas compris, elle auroit toujours été persuadée de la vérité & de la justice de ses paroles, & elle les auroit *conservées dans son cœur* avec respect, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui en faire comprendre le sens. Aussi ne voit-on pas que dans aucun endroit où Jesus-Christ l'ait traitée avec une sévérité apparente, elle ait jamais repliqué. Ce qui fait voir que lors même qu'elle commandoit à Jesus-Christ dans les affaires de sa famille, c'étoit uniquement pour lui obéir & pour suivre sa volonté : qu'ainsi, quoique Jesus-Christ lui fût entierement soumis, parce que l'état extérieur où il étoit l'exigeoit; il y avoit en même temps dans cette sacrée famille un autre ordre intérieur, selon lequel Jesus-Christ comme sagesse commandoit à Marie & à Joseph, & étoit la regle de toutes leurs actions & de toutes leurs paroles. C'est en cette maniere que se sont passés les trente ans que Jesus-Christ a mené une vie particuliere & inconnue.

Voïez les trois dernieres considérations parmi celles des mysteres, sur la demeure de Jesus-Christ à Nazareth, Tome XIII.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EPITRE. *Rom.* ch. 12. v. 4.

MEs Freres, [*Comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, & que tous ces membres n'ont pas la même fonction; ainsi, quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous néanmoins qu'un seul corps en Jesus-Christ, & nous sommes tous réciproquement membres les uns des autres.*] *C'est pourquoi comme nous avons tous des dons différens selon la grace qui nous a été donnée; que celui qui a reçu le don de prophétie* en use *selon l'analogie* & la regle *de la foi; que celui qui est appellé au ministere de l'Eglise s'attache à son ministere; que celui qui a reçu le don d'enseigner s'applique à enseigner, & que celui qui a reçu le don d'exhorter exhorte* les autres; *que celui qui fait l'aumône la fasse avec simplicité; que celui qui a la conduite* de ses freres, s'en acquitte *avec vigilance; & que celui qui exerce les œuvres de miséricorde* le fasse *avec joie; que votre charité soit sincere &*

ſans déguiſement. Aïez le mal en horreur, & attachez-vous fortement au bien. Que chacun ait pour ſon prochain une affection & une tendreſſe vraiment fraternelle. Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur & de déférence : ne ſoïez point lâches dans votre devoir : conſervez-vous dans la ferveur de l'eſprit ; ſouvenez-vous que c'eſt le Seigneur que vous ſervez : Réjouiſſez-vous dans votre eſpérance : ſoïez patiens dans les maux, perſéverans dans la priere, charitables pour ſoulager les néceſſités des Saints, prompts à exercer l'hoſpitalité. Béniſſez ceux qui vous perſécutent ; béniſſez-les, & ne faites point d'imprécation contre eux. *Soïez dans la joie avec ceux qui ſont dans la joie, & pleurez avec ceux qui pleurent : tenez-vous toujours unis dans les mêmes ſentimens & les mêmes affections : n'aſpirez point à ce qui eſt élevé, mais accommodez-vous à ce qui eſt de plus bas & de plus humble.*

EXPLICATION.

I. LE ſens de cette Epître, pour être pleinement conçu, doit être joint avec la fin de celle du Dimanche précédent ; & il réduit la vie chrétienne à deux devoirs importans ; l'un, de ne s'attribuer point ce qu'on n'a point reçu de Dieu ; l'autre, d'uſer fidelement des dons qu'on en a reçus. Le premier de ces avis

eſt contenu dans ces paroles de l'Epître du Dimanche précédent : *Je vous exhorte vous tous à ne vous point élever au-delà de ce que vous devez, dans les ſentimens que vous avez de vous-mêmes, mais de vous tenir dans les bornes de la modération, ſelon la meſure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous.* Rom. 12. 3.

Or qui conſiderera bien l'état du monde, trouvera facilement que toute la confuſion & tout le déſordre qui y regnent, ne viennent que du violement & du mépris de cet avis de l'Apôtre. Perſonne n'y borne preſque ſes prétentions. On ſe croit capable de tout, & l'on n'y ſonge point à ſe renfermer dans ce qu'on a reçu de Dieu. Perſonne ne craint de ſe charger de la conduite des autres. Chaque ſimple Prêtre voudroit être Paſteur; chaque Paſteur voudroit être Evêque, & s'élever même, s'il pouvoit, au-deſſus de cette dignité ſuprême. Il en eſt de même dans l'ordre du monde, & dans les charges ſéculieres. Elles demandent ſouvent de fort grands talens pour s'y engager en conſcience : mais perſonne n'eſt empêché par-là de s'y élever s'il le pouvoit. On ne conſulte que ſon ambition ou ſon intérêt, & ce n'eſt que l'impuiſſance d'aller plus haut, qui retient les hommes dans un certain état. Nous étonnerons-nous après cela, que

tout soit déréglé dans le monde, puisque presque tous ceux qui y sont, y sont mal placés, & qu'ils y usurpent presque tous des ministeres que Dieu ne leur a point donnés ? Chacun, selon l'Apôtre, devroit se renfermer dans son don, & ce devroit être la regle des emplois & des ministeres du monde. Mais au lieu de cela, chacun s'éleve le plus qu'il peut, & témoigne par-là qu'il n'a point le don nécessaire à cet état, puisque ce don est toujours accompagné de modération & d'humilité.

II. Mais lorsque l'esprit de Dieu aura fait renoncer un Chrétien à cet horrible désordre, faut-il qu'il demeure les bras croisés, sans emploïer ce que Dieu lui aura donné de talens ? Non : s'il ne faut pas usurper le don d'autrui, il ne faut pas aussi négliger le sien. Il ne s'agit que de le bien connoître, & de ne se servir pas pour le discerner, des yeux de l'ambition & de l'amour propre. La plûpart du monde n'est destiné qu'à être conduit & à obéir : mais dans cette vocation même il y a beaucoup de divers talens. Les uns ont le talent d'assister les pauvres & de les instruire ; les autres, celui d'étouffer les différends & de pacifier les esprits ; les autres, celui de secourir les malades. Dieu ne laisse guere les Chrétiens sans quelque don : mais l'ambition fait négli-

ger à la plûpart celui qu'ils ont, pour aspirer à ceux qu'ils n'ont pas. Ainsi ils tombent dans ces deux défauts tout à la fois, & de négliger leur don, & d'usurper celui d'autrui.

III. Il paroît par-là, qu'une des plus grandes graces que Dieu puisse faire à un Chrétien en cette vie, est de lui faire connoître sa place, & de lui donner une forte volonté d'y demeurer. Il importe peu d'être dans une place haute ou basse, pourvû que ce soit la nôtre. Les plus basses même sont les meilleures; parce qu'elles sont moins exposées aux vents & aux tempêtes. Quand on y est une fois établi, on n'a plus rien à faire qu'à s'acquitter avec fidélité des devoirs de cet emploi : mais la plûpart du monde a besoin pour se remettre dans l'ordre & pour rentrer dans la voie de Dieu, de renoncer, au moins en esprit, à la place qu'il a usurpée. Il est vrai que souvent on ne peut exécuter ces changemens ; mais il faut au moins que Dieu voie dans le fond du cœur, qu'il n'y a que l'impuissance & des raisons tirées de l'interêt de l'Eglise & du prochain, qui nous empêchent de nous dépouiller de l'état où notre ambition nous a porté.

IV. Pour ceux qui ont une juste confiance d'être où Dieu les veut, ils n'ont plus, comme on a déja dit, qu'à marcher

fidelement dans leur voie, & le reſte de cette Epître eſt deſtiné à les y aider. Car encore qu'il ne faille rien négliger dans le miniſtere que Dieu nous commet, il y a néanmoins certaines choſes capitales dans leſquelles notre fidelité doit particulierement paroître. C'eſt ce que l'Apôtre marque dans la ſuite. Ce qu'il appelle *prophétie*, c'eſt le don d'éclaircir les ſecrets de l'Ecriture. Ce qu'il appelle *doctrine*, c'eſt le don d'expliquer clairement les vérités chrétiennes. Et ce qu'il appelle *exhortation*, c'eſt le don de porter efficacement ceux à qui l'on parle, à la pratique des bonnes œuvres & à l'accompliſſement de leurs devoirs. Tous ces trois dons devroient être joints maintenant à l'office des Prédicateurs & des Paſteurs, quoique ce fuſſent autrefois des dons & des emplois différens. Les Prédicateurs devroient être maintenant Prophetes, pour expliquer les ſecrets de l'Ecriture. Ils devroient être Docteurs, pour enſeigner aux peuples les vérités de la foi. Ils devroient avoir le don d'exhortation, pour les retirer des vices, & les porter à la pratique des vertus: & cependant ſouvent ils ne ſont rien moins que tout cela; parce qu'ils n'ont pas ſoin d'obſerver les conditions capitales marquées par ſaint Paul, comme néceſſaires à chacun de ces emplois.

Ils ne reglent point leurs explications de l'Ecriture, par l'analogie de la foi, comme saint Paul l'ordonne aux Prophetes, en disant: *Que celui qui a reçu le don de prophétie* en use *selon l'analogie* & la regle *de la foi.* Ils ne proposent souvent que des pensées d'imagination, qui ne sont fondées sur aucune vérité de l'Ecriture.

Ils ne sont point Docteurs, parce qu'ils n'ont pas pour but principal d'instruire les peuples des vérités de la foi, à l'égard tant des mysteres que des préceptes; mais de faire paroître leur esprit, leur éloquence, leur science; & que tout ce qu'ils disent des vérités chrétiennes, est offusqué & enseveli par la multitude des paroles, qui n'ont pour but que d'honorer le Prédicateur, & non pas d'instruire les auditeurs.

Ils n'ont point *le don d'exhortation*; parce que leurs discours sont fades & insipides par une affectation de bel esprit; parce que l'art y paroît par tout, & qu'ils font voir clairement que tous leurs mouvemens sont des mouvemens de déclamateurs, des mouvemens contrefaits, & qui par-là sont incapables de toucher l'esprit de ceux qui les écoutent. Ainsi quand ceux qui exercent cet emploi y seroient le mieux appellés du monde, ils sont bien en

danger d'être jugés de Dieu comme des profanateurs de ces ministeres, parce qu'ils ne satisfont nullement à ce qu'ils ont d'essentiel, selon saint Paul.

V. *Que celui qui est appellé au ministere de l'Eglise, s'attache à son ministere.* v. 7.

Saint Paul comprenant sous le nom de *ministere*, tous les offices ecclésiastiques, oblige par ces paroles ceux qui en sont honorés, de ne les pas regarder comme des dignités sans fonction, destinées seulement à honorer les hommes; mais comme des ministeres que l'on ne sauroit exercer comme il faut, qu'en satisfaisant aux fonctions qui y sont attachées: *sive ministerium in ministrando.* Ainsi cet Apôtre condamne particulierement par ces paroles, les Ministres de l'Eglise qui prétendent jouir de l'honneur de leur ordre, sans en faire les fonctions autrement que par cérémonie; les Prêtres qui ne travaillent point à l'instruction des peuples ou à l'administration des Sacremens; les Diacres & les autres Ministres qui dédaignent les fonctions de leurs ordres, & qui font toute autre chose que ce à quoi ils sont obligés par leur ministere. Il condamne ces Ministres de l'Eglise, qui quittent les fonctions spirituelles pour s'appliquer aux soins & à l'administration des choses temporelles, qui se chargent d'emplois séculiers

liers, & qui ont plus d'inclination & d'application pour les affaires du monde que pour celles de Dieu. Car il eſt clair que tous ces gens-là ne pratiquent point ce que dit ſaint Paul : *Que celui qui eſt appellé au miniſtere de l'Egliſe, s'attache à ſon miniſtere ;* puiſqu'on ne les reconnoît pas pour Miniſtres par les fonctions de leur miniſtere, mais par le faſte avec lequel ils paroiſſent, & par les reſpects qu'ils exigent.

VI. *Que celui qui a la conduite* de ſes freres s'en acquitte *avec vigilance.* v. 8.

L'Apôtre marque par ces paroles, que la principale qualité d'un Paſteur & d'un Supérieur eccléſiaſtique, eſt la ſollicitude pour ceux qui lui ſont commis, qui le rend continuellement occupé de leurs beſoins, de leurs maux, de leurs dangers, & des remedes qu'on y peut apporter : & ce devoir ſi eſſentiel eſt en même temps ſi terrible, qu'il n'y a perſonne qui pût déſirer d'être Paſteur, s'il avoit deſſein d'y ſatisfaire exactement. Car les maux & les dangers des ames ſont en ſi grand nombre : ils ſont d'une conſéquence ſi étrange : il faut tant d'application & de lumiere pour les découvrir & pour y rémédier, qu'il eſt difficile de comprendre comment un Paſteur peut vivre & ſubſiſter étant accablé d'un ſi grand poids. » Si nous por-

» tions, dit saint Bernard, le sang de
» Jesus-Christ, quelle attention & quelle
» sollicitude n'aurions-nous pas pour évi-
» ter d'en répandre la moindre goutte?
» Cependant Jesus-Christ même, qui
» sait bien le prix des choses, a préféré
» les ames à son sang, puisqu'il a donné
» tout son sang pour les sauver. « Quel repos peut avoir le Gouverneur d'une place assiégée, quand il sait que les ennemis qui l'assiégent, forment tous les jours des desseins pour la surprendre, & que ceux de dedans ont mille intelligences avec eux pour la leur livrer? C'est l'état où un Pasteur qui a quelque lumiere doit se trouver. Il sait que ces ames dont il est chargé, sont attaquées par une multitude de démons, pleins d'artifices & d'adresses pour les perdre. Il sait que la plûpart de ces ames ont des intelligences avec eux, & qu'elles ne sont occupées qu'à leur donner entrée & dans leur cœur & dans celui des autres. Il sait qu'il ne s'agit pas moins que de l'éternité pour celles qui s'y laisseront surprendre, & qui se livreront à eux. Voilà les objets de la sollicitude d'un Pasteur: & ces objets sont diversifiés en mille manieres, parce que le démon attaque les ames par une infinité d'endroits. Si le Pasteur ne voit rien de tout cela, il est aveugle & dépourvû

de toute lumiere. S'il le voit ſans ſentiment, il eſt inſenſible & endurci ; & ainſi il eſt bien clair qu'il ne ſauroit s'acquiter de ſon miniſtere, ſans cette ſollicitude que ſaint Paul lui recommande. Il eſt vrai qu'il y a une infinité de Paſteurs qui ne s'occupent guere de ces ſoins, & qui ne s'appliquent qu'à jouir tranquillement des petits avantages temporels qui ſont attachés à leur charge. Mais c'eſt qu'il y a beaucoup de Paſteurs qui n'en ont ni l'eſprit ni les actions, & qui ſont plutôt des idoles que des Paſteurs : *O Paſtor, & idolum!* Zach. 11. 17.

VII. *Que celui qui fait l'aumône, la faſſe avec ſimplicité.* v. 8.

Ce paſſage s'entend de ceux qui étoient chargés de diſtribuer les biens communs des fideles, comme les aumônes qu'on amaſſoit chaque Dimanche, & les autres charités dont on rendoit l'Egliſe dépoſitaire, & que les fideles aimoient mieux faire diſtribuer par l'Egliſe, que de les diſtribuer eux-mêmes. Il ſe peut entendre par conſéquent de tout économe, de tout adminiſtrateur des lieux deſtinés au ſoulagement des pauvres, comme des hôpitaux ; & même de tout bénéficier, de tout collateur, & de tout électeur. Car toutes ces perſonnes ſont chargées de donner aux particuliers un bien qui appartient à

l'Egliſe. Les bénéficiers peuvent prendre à la vérité ce qui leur eſt néceſſaire ſur leur bénéfice ; mais ils ne ſont que diſtributeurs du reſte. L'Apôtre marquant donc le devoir de toutes ces perſonnes, & la qualité eſſentielle avec laquelle ils doivent accomplir leur miniſtere, les oblige de donner *avec ſimplicité*, c'eſt-à-dire, dans la ſeule vûe de Dieu, & uniquement dans le deſſein de faire ſa volonté.

Toute autre vûe humaine qu'ils y pourroient ajouter, comme de préférer leurs amis ou leurs parens, & ceux qui leur plaiſent, eſt une duplicité, & une recherche d'intérêt propre ; & par-là voilà bien des queſtions décidées. On demande ſi un collateur de bénéfices peut préférer ſes amis & ſes parens à des étrangers plus dignes. Mais il eſt clair que la vûe ſimple de Dieu & le déſir unique de le ſervir, préférera toujours les plus dignes. Si donc la qualité de parent ou d'ami change ce choix, ce ne peut-être que par un intérêt humain, & par une duplicité contraire à ce que l'Apôtre preſcrit. On ne doit pas s'étonner que j'aie mis les collateurs & les nominateurs des bénéfices, entre les diſtributeurs des biens communs de l'Egliſe. Car tout bénéfice appartient à l'Egliſe : le collateur n'en eſt que l'électeur,

& il y doit choisir celui qu'il croit le plus propre à servir l'Eglise. On peut résoudre par le même principe cette autre question : Si un bénéficier peut préférer dans la distribution de ses aumônes, ses parens ou ses amis à des étrangers : car il est certain qu'il ne doit avoir que la vûe de Dieu dans cette distribution. Si donc ces qualités n'entrent point dans cette vûe, & s'il est plus avantageux pour le service de Dieu qu'il fasse ses aumônes à d'autres, elles ne peuvent tenir lieu que d'un interêt particulier, qui détruit la simplicité qui lui est prescrite, & rend son cœur double devant Dieu.

VIII. *Que celui qui exerce les œuvres de miséricorde, le fasse avec joie.* v. 8.

Saint Paul parle en cet endroit des aumônes volontaires que chaque fidele faisoit des biens qui lui appartenoient en propre. La condition qu'il recommande pour les rendre agréables à Dieu, est qu'elles soient faites avec joie. En effet, c'est un grand sujet de joie que Dieu veuille bien se servir de nous pour assister ses enfans ; qu'il nous rende les instrumens de sa providence ; qu'il daigne bien accepter en paiement de nos dettes, des biens qui lui appartiennent. Car on peut dire que les biens particuliers que les hommes possedent, sont à eux en propre à l'égard des

autres hommes : mais on ne peut pas dire qu'ils soient à eux à l'égard de Dieu. Il se réserve toujours sur ces biens un domaine inaliénable, par lequel il les leur peut ôter quand il veut. Il ne les leur donne même qu'à certaines conditions & avec certaines loix. S'ils ne les observent pas, ils en deviennent injustes possesseurs à l'égard de Dieu. Or l'une de ces loix est de donner leur superflu aux pauvres. Quiconque le fait donc avec chagrin & avec tristesse, témoigne qu'il rend à Dieu, malgré lui, ce qu'il a reçu de lui à cette condition, & montre par-là son ingratitude & son injustice : mais cela se doit entendre d'un chagrin volontaire. Car si une personne, lorsqu'il s'agit de se dépouiller des biens qu'il avoit comme incorporés à son être, selon l'expression de saint Augustin, en ressentoit quelque chagrin involontaire, & qu'il le condamnât & le surmontât par une volonté plus forte ; ce chagrin, qui ne seroit qu'un effet de la concupiscence & non de la volonté, ne lui seroit point imputé, & n'empêcheroit pas qu'il ne pût faire ses aumônes avec joie ; parce que cette joie dont parle l'Apôtre, n'est pas une joie sensible, mais une joie de la partie supérieure, qui ne consiste qu'en une forte résolution d'obéir à Dieu.

IX. *Que votre charité soit sincere & sans déguisement.* v. 9.

Saint Paul veut instruire par-là les fideles, de la différence qu'il y a entre la charité chrétienne, & l'amitié ou la civilité humaine. Il n'y a rien de plus semblable à l'extérieur; & souvent même l'affection humaine est plus agissante & plus empressée que la charité. Mais ce qui les distingue, c'est qu'il n'y a rien que de réel & de sincere dans la charité; au lieu que le déguisement fait d'ordinaire la plus grande partie des civilités & des affections humaines. Elles sont pour la plûpart outrées & exagerées. On fait semblant de n'y chercher que le bien des autres; & l'on n'y recherche que son interêt, son avantage, son plaisir. Ainsi quand ces interêts humains viennent à manquer, l'amitié s'évanouit & le déguisement se découvre. Ce que saint Paul prescrit donc, c'est que l'affection que nous avons pour nos freres soit toute solide, & qu'elle soit toute fondée sur des raisons immobiles & qui subsistent toujours. Qui n'aime ses freres que pour Dieu, & qui ne considere que Jesus-Christ en eux, les aimera toujours constamment. Mais qui les aime pour des raisons temporelles, cessera de les aimer, si-tôt que ces raisons n'auront plus lieu; ou plutôt il ne les

aimoit point lorſqu'il faiſoit ſemblant de les aimer ; parce qu'il avoit une vûe ſecrette de ſes propres interêts dans tous les offices qu'il leur rendoit. Qui retrancheroit ainſi tous les déguiſemens & toutes les recherches ſecrettes d'amour propre, des amitiés & des civilités humaines, connoîtroit clairement qu'il n'en reſte preſque rien : mais la vraie charité ne recevroit point de dommage par ce retranchement, parce qu'elle n'a rien que de réel & de ſincere.

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *Jean* 2. 1.

EN ce temps-là, Il ſe fit des nôces à Cana en Galilée, & la mere de Jeſus y étoit. Jeſus fut auſſi convié aux nôces avec ſes diſciples : & le vin venant à manquer, la mere de Jeſus lui dit : Ils n'ont point de vin. Jeſus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous & moi ? Mon heure n'eſt pas encore venue. Sa mere dit à ceux qui ſervoient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avoit là ſix grandes urnes

de pierres pour servir aux purifications qui étoient en usage parmi les Juifs, dont chacune tenoit deux ou trois mesures. Jesus leur dit, Emplissez les urnes d'eau; & ils les emplirent jusqu'au haut. Alors il leur dit: Puisez maintenant, & portez-en au Maître d'hôtel; & ils lui en porterent. Le Maître d'hôtel aïant goûté de cette eau qui avoit été changée en vin; & ne sachant d'où venoit ce vin, quoique les serviteurs qui avoient puisé l'eau le fussent bien, il appella l'époux, & lui dit: Tout homme sert d'abord de bon vin; & après qu'on a beaucoup bu, il en sert alors de moindre: mais pour vous, vous avez réservé jusqu'à cette heure le bon vin. Ce fut là le premier des miracles de Jesus, qui fut fait à Cana en Galilée: & par-là *il fit connoître sa gloire, & ses disciples crurent en lui.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ unique sanctificateur de tous les états, a voulu honorer des nôces de sa présence, pour faire voir que non seulement il ne rejettoit pas le mariage, mais que c'étoit un des états dont l'Eglise devoit être composée; que ceux qui s'y engageoient, n'étoient pas incapables de recevoir ses bénédictions; & qu'enfin il en devoit tirer une infinité d'élus. L'esprit humain en s'attachant à un état plus grand & plus relevé en soi, se

porte assez naturellement à mépriser ceux qui sont au-dessous. L'esprit de Jesus-Christ au contraire en préférant les plus grands biens, ne mépriſe pas les moindres. Outre que ce qui est par soi-même un moindre bien, en peut être un plus grand pour ceux qui l'embrassent; & que Dieu peut élever par ses graces, ceux qui sont dans un état rabaissé, plus haut que ceux qui sont en des états plus élevés. La virginité est meilleure en soi que le mariage: mais une femme mariée, humble, charitable, appliquée à ses devoirs, prête à mourir pour Jesus-Christ, est meilleure qu'une vierge fiere, qui mene une vie tiede & languissante. L'un des plus grands avantages de la virginité, est de nous donner le moïen de nous appliquer à Dieu, & de nous débarrasser des affaires du monde. Mais si elle ne produit point ces effets, & qu'une femme mariée soit plus occupée de Dieu, & moins attachée au monde qu'une vierge; qui doute qu'elle ne lui soit préférable?

II. Jesus-Christ non seulement ne rejette pas les nôces, mais il les choisit pour y faire le premier de ses miracles. Il choisit de même assez souvent les états les plus petits de son Eglise, pour y faire les plus grands miracles de sa grace. Il étoit juste que cet état, qui devoit être la pé-

piniere du Chriſtianiſme, fût le premier ſanctifié par la préſence & la bénédiction de Jeſus-Chriſt ? & qu'étant le plus expoſé à être condamné par l'erreur & la fauſſe ſpiritualité, il fût ſoutenu & autoriſé par la Vérité incarnée. Jeſus-Chriſt étoit le défenſeur de toutes les vérités néceſſaires à ſon Egliſe. Or il n'eſt pas moins vrai que le mariage eſt de ſoi-même un état bon, & permis à ceux qui n'ont pas d'engagement qui les empêche de l'embraſſer, qu'il eſt vrai que l'état de virginité eſt de ſoi-même préférable au mariage ; & ces deux vérités ne ſont pas moins eſſentielles à l'Egliſe l'une que l'autre. Sans l'une elle n'auroit point l'ordre des perſonnes mariées, qui lui fournit la plûpart de ſes enfans : ſans l'autre elle n'auroit point l'ordre des vierges, qui fait l'un de ſes principaux ornemens, & dont elle tire la plûpart de ſes Miniſtres. Jeſus-Chriſt a donc voulu ſe déclarer en faveur de ces deux ordres ; & il commence par celui des perſonnes mariées comme étant le plus commun, & celui dont on auroit pu croire plus facilement qu'il auroit eu de l'éloignement.

III. Il eſt marqué expreſſément que la ſainte Vierge ſe trouva à ces nôces, afin de nous apprendre que les nôces chrétiennes doivent être faites avec l'approbation

& la bénédiction de l'Eglise répréſentée par la Vierge, & qu'on n'entre bien dans cette union que par ſon autorité. Sans cela les nôces ſeroient des unions illégitimes, que Jeſus-Chriſt ne pourroit honorer par ſa préſence. Il ne les approuve qu'à cette condition, il n'y peut en quelque ſorte être appellé qu'après la ſainte Vierge; c'eſt-à-dire, que Dieu ne peut autoriſer des nôces comme de vrais mariages, ſi les perſonnes qui les contractent, n'y ont obſervé exactement les loix de l'Egliſe. Ainſi depuis que le Concile de Trente a exigé la préſence du propre Paſteur pour la validité des mariages, quiconque s'adreſſe à un autre, & ſe contente de la bénédiction d'un Prêtre étranger; ne contracte point un mariage valide; parce que l'Egliſe n'y a pas proprement été préſente : un Miniſtre révolté contre elle & violant ſes loix, n'étant pas l'Egliſe, mais un ennemi de l'Egliſe.

IV. Il ne ſuffit pas néanmoins de recourir à l'autorité extérieure de l'Egliſe pour ſe marier ſelon Dieu : il faut encore y appeller Jeſus-Chriſt & ſes diſciples, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas s'y porter par un eſprit profane & charnel, mais par l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & par les régles de ſa ſageſſe. Il faut le conſulter ſur ce grand engagement. Il n'y faut entrer

que

que pour le ſervir, & n'avoir que lui en vûe dans le choix qu'on en a fait. C'eſt par cette pureté d'intention qu'on appelle J.C. à ſes nôces. Mais ſi on ne ſe conduit dans cet engagement que par des vûes toutes humaines, toutes temporelles, toutes charnelles, ce ſera plutôt le moïen d'en éloigner Jeſus-Chriſt que de l'y appeller : & l'on n'a pas lieu de s'attendre qu'il y donne la bénédiction de ſa grace, ni de prétendre qu'il remedie aux inconvéniens qui arrivent preſque néceſſairement dans les mariages, comme il remedia dans celui-ci au défaut du vin. Il eſt preſque inévitable qu'il n'arrive entre les perſonnes mariées, des dégoûts, des ennuis, des diſſenſions. Mais la grace que Jeſus-Chriſt donne à ceux qui l'ont appellé à leurs nôces les en délivre. Ou il empêche que ces inconvéniens ne s'augmentent, ou il leur donne la force de les ſurmonter. Mais il n'en fait pas de même à l'égard de ceux qui ſe marient ſans ſon ordre, & qui contractant un engagement ſi important ſans le conſulter, lui témoignent par-là qu'ils ne croient pas avoir beſoin de lui ni de ſon ſecours pour porter les difficultés de cet état. Car à moins qu'il n'uſe envers ces perſonnes d'une miſéricorde extraordinaire, il les laiſſe à eux-mêmes & à leurs paſſions ; & il permet qu'ils tombent dans

les inconvéniens qui ſont ſi fréquens dans les mariages, & qui font que ce qu'ils avoient cru être le moïen de ſe procurer un bonheur temporel, devient leur ſupplice dès ce monde même.

V. Mais Jeſus-Chriſt n'a pas eu ſeulement deſſein d'approuver par ſa préſence des nôces communes : il a voulu de plus repréſenter en abregé tout ce qu'il devoit faire dans le cours des ſiécles, & le grand ouvrage dont ſon Pere l'avoit chargé. Car qu'eſt-ce que l'Evangile prêché par tout le monde, ſoit par Jeſus-Chriſt, ſoit par ſes diſciples, ſi-non des nôces ſpirituelles que le Pere Eternel fait à ſon Fils ? Ce Fils eſt l'époux, & l'Egliſe qu'il eſt venu former dans le monde, & qu'il continue de former par ſes Miniſtres, eſt ſon épouſe. Toutes les ames qui compoſent cette Egliſe, ſont épouſes, & ne ſont qu'une épouſe : & le temps que Jeſus-Chriſt emploie à les préparer à cette union divine & ſpirituelle qu'il veut avoir avec elles, eſt proprement le temps du feſtin des nôces, qui comprend, comme j'ai dit, tout le cours des ſiécles. Les époux du monde ne font que choiſir leurs épouſes : mais c'eſt Jeſus-Chriſt qui forme la ſienne, & qui la rend digne de ſon choix ; & ce qu'il fait pour la former, c'eſt qu'*il change l'eau en vin* : c'eſt-à-dire, que la trouvant fade, inſipide, ſans force, ſans

vigueur, il la remplit de la force de ſon eſprit. C'eſt ce qu'il a voulu marquer dans le premier de ſes miracles, & dans le commencement de la prédication de l'Evangile : & il n'a fait dans la ſuite que continuer de faire ſpirituellement ce qu'il fit alors d'une maniere ſenſible ; c'eſt-à-dire, qu'au lieu de changer l'eau en vin, il n'a fait que répandre la force de ſon eſprit dans les cœurs des hommes deſtitués de toute vigueur & de toute vie.

VI. Afin que l'image de ce qu'il devoit faire fût plus expreſſe, il voulut que ce fût la ſainte Vierge qui lui repréſentât la néceſſité où l'on ſe trouvoit dans ces nôces par le défaut de vin, & qu'elle l'invitât ainſi à y remedier ; pour marquer que c'eſt la ſainte Vierge, qui dans la ſuite de la formation de l'Egliſe, devoit ordinairement lui expoſer les néceſſités des ames, & obtenir de lui les remedes dont elles ont beſoin. Et comme la Vierge eſt toujours l'image de l'Egliſe, ſelon les Peres ; il nous apprend encore à conſidérer dans cette priere de la Vierge, celles que l'Egliſe emploie pour le ſalut de chacun de ſes enfans. Car Jeſus-Chriſt ne ſe porte à les favoriſer de ſes graces, à les ſoutenir dans leurs foibleſſes, à les remplir de force & de vertu, qu'y y étant excité par les prieres de l'Egliſe. C'eſt ce qui nous oblige

à avoir une confiance particuliere à l'interceſſion de la ſainte Vierge, & à celle de l'Egliſe, & à leur attribuer les graces dont il plaît à Dieu de nous favoriſer durant le feſtin des nôces où nous ſommes appellés, c'eſt-à dire, durant toute notre vie, qui eſt le temps de ce feſtin.

VII. Mais comme Jeſus-Chriſt, en donnant ſes graces par l'interceſſion de la ſainte Vierge, a principalement égard à la volonté éternelle de ſon Pere, qui les a deſtinées à certaines perſonnes, quoique par certains moiens; il fait voir, en rebutant en apparence ce que ſa mere lui avoit dit touchant le beſoin que l'on avoit de vin dans ces nôces, que ſes graces dépendent principalement de l'ordre de ſon Pere, & que c'eſt cet ordre qu'il conſidere le plus en les donnant aux hommes. Car il faut que notre reconnoiſſance paſſe tellement par la Vierge & par l'Egliſe qui nous les obtiennent, qu'elle ſe termine à Dieu, qui les donne ſelon ſes conſeils éternels, & qui les fait même demander par la Vierge & par l'Egliſe quand il veut les accorder. De ſorte que ce n'eſt point la Vierge comme ſimple créature: ce n'eſt point l'Egliſe conſidérée en elle-même, qui obtient les graces de Dieu; c'eſt la Vierge & l'Egliſe conſidérées comme inſtrumens de Dieu, &

comme pouſſées par ſon eſprit à intercéder pour ceux à qui Dieu veut faire part de ſes graces. C'eſt ce que ſignifient ces paroles : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous & moi ? Mon heure n'eſt pas encore venue ;* c'eſt-à-dire, je n'ai point d'égard à vos inclinations humaines. Je ne regarde que l'ordre de mon Pere, que je n'exécuterai que dans ſon temps, ſans le prévenir d'un ſeul moment.

VIII. La Vierge ne ſe trouble point par cette réponſe de Jeſus-Chriſt ; & bien loin de perdre l'eſpérance d'obtenir ce qu'elle avoit demandé, elle en conçut une nouvelle confiance, qui lui fit dire à ceux qui ſervoient à ce feſtin, *qu'ils fiſſent tout ce que Jeſus leur diroit.* Les ames ſpirituelles, qui ſavent bien que Dieu n'a pas deſſein de les mener dans ce monde par le chemin des proſpérités temporelles, ni même des conſolations & des graces ſenſibles ne s'étonnent point des maux, des adverſités & des ſechereſſes qu'elles éprouvent, quand elles ſe peuvent rendre témoignage de ne les avoir point attirées par leur négligence ou par leur orgueil, & elles n'en perdent point l'eſpérance qui les ſoutient dans leurs prieres. Elles entendent le langage de Dieu, & ne concluent point qu'il ſoit en colere contre elles, de ce qu'il ne ne les favoriſe pas ſenſiblement. Elles

vont leur chemin, ſans ſe troubler, par la préparation où elles ſont de recevoir tout de la main de Dieu, ſelon qu'il eſt dit par le Roi Prophete : *Je ſuis prêt & ne ſuis point troublé.* Elles continuent donc de marcher dans la voie de la foi, nonobſtant ces rebuts. Elles s'excitent & excitent les autres à être fideles à Dieu. Elles croiroient être téméraires, ſi elles expliquoient d'elles-mêmes les intentions de Dieu. Ainſi elles attendent en paix qu'il les explique lui-même par l'événement, comme la ſainte Vierge attendit en paix ce que Jeſus-Chriſt vouloit faire, ſans ſe rebuter par ſa réponſe, dont elle prit admirablement le ſens, parce que la pureté de ſon cœur le lui découvrit.

IX. Comme le vin ne marque pas ſeulement la grace, oppoſée à l'état du péché figuré par l'eau, mais auſſi la ferveur de la dévotion, oppoſée à la tiédeur & à la langueur de l'ame ; ſaint Bernard a raiſon d'en conclure, que Dieu nous a voulu inſtruire par le miracle que Jeſus-Chriſt fit à la priere de ſa mere, que c'eſt à elle qu'il ſe faut particulierement adreſſer quand on ſe ſent abattu & languiſſant. Car Marie a été le modele accompli de la dévotion parfaite. Il a caché ſes autres vertus : mais il nous a découvert en elle un cœur toujours appliqué à la

méditation des vérités de Dieu, une joie spirituelle en Dieu, & tous les autres caracteres de ce qu'on appelle dévotion. Elle est donc particulierement la mere des personnes dévotes, & appliquées à la contemplation des vérités de Dieu. Et comme elle a possedé cette grace dans un plus éminent dégré que personne; elle est plus capable que tous les autres Saints, de l'obtenir à ceux qui recourent à son intercession.

Et c'est pourquoi aussi l'Eglise ordonne présentement, de l'invoquer par la priere de l'Ange au commencement de la récitation de l'Office, afin qu'elle nous obtienne cet *esprit de priere*, dont elle a été remplie, & qui a animé toute sa vie. *Zach.* 12. 10.

X. Il est remarquable, que lorsque Jesus-Christ voulut faire le miracle du changement de l'eau en vin, il voulut convaincre auparavant les ministres de ce festin, que c'étoit de véritable eau, en les obligeant de remplir d'eau de grands vases qui étoient proches. C'est ainsi que Dieu a accoutumé d'agir sur les ames, avant que de les délivrer de leurs miseres. Il les en veut convaincre, & il les y laisse, dit saint François de Sales, longtemps engluées, pour leur montrer que ce n'est pas des efforts humains, mais de sa seule grace qu'elles en doivent atten-

dre la délivrance. Toute la conduite de Dieu envers ceux qui ſont dans l'état que ſaint Auguſtin appelle *ſous la loi*, & qu'il oppoſe à celui de ceux qui ſont *ſous la grace*, a cette conviction pour fin. Dieu a deſſein de leur faire voir, qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes qu'une eau inſipide & deſtituée d'eſprit; qu'ils ne peuvent rien eſpérer de leur foibleſſe; qu'il faut, afin qu'ils ſoient délivrés de leurs maux, que cette eau ſoit changée en vin par un miracle de la grace; & que pour l'obtenir, ils doivent être pleinement convaincus de leur foibleſſe.

XI. Celui qui préſidoit au feſtin des nôces dit à l'Epoux, comme le remarque l'Evangile, que les autres avoient accoutumé de faire paſſer le mauvais vin après le bon, lorſque les conviés en ont perdu le diſcernement à force de boire; mais que pour lui, il avoit gardé le bon juſqu'à la fin; parce que Jeſus-Chriſt avoit changé cette eau en un vin excellent. Et l'on peut conſidérer dans ces paroles, l'image de deux ſortes de conduites dans le cours de la vie ſpirituelle; l'une humaine, & l'autre divine. La conduite humaine ſe remarque ordinairement en ceux qui faiſant profeſſion de dévotion, font paroître beaucoup de ferveur au commencement, mais enſuite ſe relâchent peu à

peu. On croit avoir de certains droits en vertu du long temps que l'on a emploïé au ſervice de Dieu. On devient facile a ſe laiſſer aller à juger du prochain. On eſt moins circonſpect dans ſes paroles. On croit qu'il n'eſt plus temps de s'humilier, d'obéir, de recevoir encore conduite & lumiere des autres. Ainſi on perd peu à peu le diſcernement du bien, & l'on s'accoutume à une conduite toute humaine. Voilà ce que c'eſt que ce goût ſpirituel émouſſé, qui par l'effet de l'accoutumance ne diſcerne plus le mauvais vin du bon. Mais quand Dieu conduit une ame, & qu'il la veut élever à un haut dégré de vertu, il garde le bon vin juſqu'à la fin. Bien loin qu'il permette le refroidiſſement des vertus, il les rend de plus en plus vives & animées. Les ames, en vieilliſſant dans les exercices de piété, n'en deviennent que plus humbles, plus défiantes d'elles-mêmes, plus retenues à l'égard du prochain, plus diſpoſées à tout bien. Voilà ce bon vin qu'il réſerve juſqu'à la fin : & c'eſt ce que nous devons bien demander à Dieu, afin qu'il ne permette pas que le vin que nous avons reçu de ſa bonté, perde ſa force ; ni que les exercices de piété, au lieu de nous fortifier, nous affoibliſſent, & nous faſſent tomber dans une vie toute humaine, qui

ne ſoit ſoutenue que par la coutume.

XII. L'Evangeliſte remarque qu'après ce miracle, *les diſciples de Jeſus-Chriſt crurent en lui.* Et chacun peut remarquer de même, que les ames ne ſe convertiſſent guere & n'embraſſent le ſervice de Dieu, que lorſqu'il a rempli certains vaſes choiſis, d'une grace excellente qui inſpire la ferveur aux autres. Il n'y a que ces ames vivement touchées, ces vaiſſeaux choiſis & remplis de force & de vigueur, qui ſoient capables de toucher les autres. La plûpart des Prédicateurs doivent s'imputer le peu de fruit qu'ils font ſur leurs auditeurs. C'eſt que ce ne ſont que des vaſes pleins d'eau, & non de vin. Perſonne ne fait état de leurs paroles. On s'en divertit ſeulement. On en compare les agrémens & les beautés : mais on n'en veut point pour en boire ; & perſonne n'en prend ſérieuſement la réſolution de s'attacher à Jeſus-Chriſt & de ſe rendre ſon diſciple.

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EPÎTRE. *Rom.* 12. 16.

MEs Freres, Ne soïez point sages à vos propres yeux. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Aïez soin de faire le bien, non seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes. Vivez en paix si cela se peut & autant qu'il est en vous, avec toute sorte de personnes. Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers Freres, mais donnez lieu à la colere; car il est écrit: C'est à moi que la vengeance est réservée: & c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur. Au contraire, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire: car agissant de la sorte, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête. Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien.

EXPLICATION.

I. LA Religion chrétienne est tellement conforme à la raison, qu'elle ne condamne rien que la raison ne con-

damne, & qui ne soit fondé sur la fausseté & l'illusion. C'est ce qui paroît dans les préceptes contenus dans cette Epître, quoique ce soient les plus relevés & les plus difficiles du Christianisme. L'Apôtre nous défend, par exemple, *d'être sages & prudens à nos propres yeux* : mais il ne défend rien en cela que la raison ne condamne aussi comme une illusion grossiere. Nous ne connoissons la vérité que par la lumiere que Dieu nous donne; & le divers partage qu'il en fait aux hommes, est ce qui fait qu'il y en a de plus intelligens les uns que les autres. Il ne nous seroit donc pas permis de nous glorifier dans cette lumiere, quand elle seroit capable de nous découvrir la vérité; puisqu'elle appartient à Dieu, & non pas à nous. Mais de plus, la mesure que Dieu en donne à chaque homme, a besoin d'être continuellement conduite & appliquée par la grace. Elle a besoin que Dieu l'augmente en beaucoup d'occasions, pour lui faire découvrir tout ce qui est nécessaire pour former un jugement véritable. Sans cela, cette lumiere même ne seroit qu'un principe d'erreur. En nous faisant éviter un inconvénient, elle nous engageroit dans un autre. Nous sommes donc dans une totale dépendance de Dieu pour nous conduire avec sagesse. Sans lui nous ne pour

vons que nous égarer. C'eſt en ſa lumiere & non en la nôtre, que nous devons mettre notre confiance. Ainſi bien loin de nous regarder comme prudens & ſages, nous devons nous conſidérer au contraire comme des aveugles, qui n'ont point d'autre moïen de marcher ſûrement, que celui de demander & de ſuivre la direction de Dieu. L'eſtime de notre propre lumiere ne peut donc venir que des ténebres de l'amour propre, qui nous appliquant trop à ce que nous connoiſſons, nous cache ce que nous ne connoiſſons pas, quoiqu'il ſoit infiniment plus vaſte & plus étendu. Ainſi la préſomption qui fait que nous nous paroiſſons à nous-mêmes ſages & prudens, n'eſt en effet qu'une petiteſſe d'eſprit & de lumiere, & un jugement notoirement faux. Plus les hommes ont d'étendue d'eſprit, plus ils connoiſſent combien ils ſont éloignés de ſavoir tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe conduire ſelon la vérité, & combien ils ont beſoin que Dieu les dirige lui-même, & les applique aux vérités qui doivent être les principes de leur conduite.

II. Il en eſt de même de ce précepte de *ne rendre à perſonne mal pour mal.* Ce mal qu'on feroit à un autre à cauſe de celui qu'il nous auroit fait, ne guériroit

pas le mal qu'on auroit souffert. Celui à qui l'on auroit crevé l'œil, ne recouvreroit pas son œil en le crevant à son ennemi. Ce seroit donc une vengeance inutile, contraire non seulement à la raison, mais à la justice. Car il est juste à la vérité que les méchans soient punis : mais il n'est pas juste, ni que cette punition s'exerce par chaque particulier, ni que les personnes intéressées en soient juges. Celui qui se venge est donc un usurpateur injuste d'un pouvoir qui ne lui appartient pas ; & au lieu qu'en recevant quelque mal de la part d'un autre, il n'y avoit d'injuste que celui qui le faisoit souffrir aux autres ; celui qui le rend se rend l'imitateur de l'injustice qu'il condamne. C'est par une charité abondante qu'on doit guérir dans les autres le défaut de charité ; & l'on ne peut rien imaginer de plus déraisonnable, que de se priver soi-même du plus grand de tous les biens, qui est l'amour du prochain, parce que ce prochain s'en seroit privé lui-même.

III. On dira peut-être (car l'esprit de vengeance ne manque guere de prétexte) que si on laisse les méchans sans punition, leur insolence croîtra jusqu'à l'excès, & qu'il leur est même utile d'être ainsi réprimés par la crainte, puisque l'amour de la justice ne suffit pas pour

les tenir dans leur devoir. Mais ces considérations, qui sont bonnes pour ceux qui sont chargés du soin de la république, & qui sont autorisés par les loix à faire punir ceux qui la troublent, ne valent rien pour les particuliers qui sont offensés. Leur principal soin doit être de se garantir du plus grand de leurs dangers. Or leur plus grand danger est celui de perdre la charité par la colere, par la haine, & par l'esprit de vengeance. S'ils avoient quelque lumiere, la condition de ceux qui les offensent n'exciteroit en eux que de la pitié. Qui se pourroit mettre en colere contre un homme, qui pour nous faire une égratignure, commenceroit par se percer à lui-même le cœur ? Qui ne concevroit au contraire des mouvemens de compassion pour lui ? & qui n'oublieroit par la vûe de ce grand mal, le petit mal qu'il en auroit reçu ? Or c'est ce qui arrive toujours quand un homme fait une injustice considérable à un autre. Il se prive toujours par-là de la vie de l'ame ; il renonce à son salut ; il se rend esclave du démon. N'est-ce pas une dureté cruelle de songer à lui procurer encore d'autres maux que ceux qu'il s'est fait lui-même ?

IV. *Aïez soin de faire le bien, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes.* v. 17.

Ce précepte de l'Apôtre eſt d'une extrême importance, & à l'égard de l'honneur de Dieu, & à l'égard de la charité du prochain. Les vices des Chrétiens étant expoſés à la vûe des hommes, les éloignent de la piété, & les portent, comme dit ſaint Paul, à *blaſphémer le nom de Dieu*, & à regarder le Chriſtianiſme comme une Religion toute humaine, qui n'a aucun avantage ſur les autres. L'honneur de Dieu eſt donc intéreſſé à l'obſervation de ce précepte, qui ordonne non ſeulement de ne ſcandaliſer pas le prochain par de mauvaiſes actions, mais de l'édifier par de bonnes. Et la charité du prochain y eſt tellement attachée, que l'on peut dire que c'en eſt la plus générale, la plus importante, & la plus difficile partie. C'eſt la plus générale, parce qu'elle oblige toutes ſortes de perſonnes ſans exception, les grands, les petits, les pauvres, les riches, les ſavans, les ignorans. Tout le monde n'eſt pas en état de faire l'aumône aux autres, parce qu'il y en a bien qui ne ſont en état que de la recevoir eux-mêmes. Tous ne ſont pas capables d'inſtruire le prochain par leurs paroles : mais il n'y a perſonne qui ne le puiſſe édifier par de bonnes actions, & le porter à glorifier Dieu & à pratiquer la vertu. C'eſt une aumône ſpirituelle dont

Rom. 2. 24.

personne n'eſt incapable, & dont on a toujours, quand on le veut, un tréſor inépuiſable.

V. Il eſt certain auſſi que l'édification du prochain eſt la plus importante de toutes les œuvres de charité; parce que rien ne porte plus directement au mal que les mauvais exemples, & que rien n'attire plus fortement au bien que les bons. Les paroles & les raiſons peuvent ſolliciter à l'un ou à l'autre; mais l'exemple y entraîne par une force preſque invincible. C'eſt un fleuve qui nous porte, un torrent qui nous entraîne. » Malheur à toi, dit » ſaint Auguſtin, fleuve de la coutume » des hommes, qui fais tant de ravages » parmi eux. » *Væ tibi, flumen humani moris.* Mais ce fleuve n'eſt pas moins puiſſant pour le bien quand il s'y porte. Il bannit entierement certains vices. Il ôte toute la peine de certaines actions très-difficiles qui ſont paſſées en coutume. Ainſi il ne faut pas douter que dans les premiers temps du Chriſtianiſme, lorſqu'il n'y avoit rien que d'édifiant dans la vie du commun des Chrétiens, leur exemple n'ait autant ſervi qu'aucune autre choſe à y attirer les peuples. *Confeſſ. lib. 2. c. 16.*

VI. Il eſt vrai que la pratique de ce devoir dans toute ſa perfection eſt ſi difficile, qu'on peut dire qu'elle comprend le

plus haut point de la vie chrétienne. Car pour ne scandaliser point le prochain, non seulement il ne faut exposer aucun péché à ses yeux, mais il faut supprimer devant lui toutes ses humeurs & toutes ses passions. Les passions ont toujours quelque chose de contagieux. Elles impriment leur image dans l'esprit de ceux qui les voient, & cette image en excite de semblables. Ainsi l'édification du prochain demande qu'on paroisse toujours devant lui sans humeur, sans passion & sans autre interêt que celui de la justice. Elle demande aussi qu'on ne lui parle jamais qu'avec vérité, & qu'on la lui rende aimable par la douceur. Elle demande qu'on lui fasse voir dans les actions de la vie la pratique des regles qu'on lui propose, & qu'on ne se fasse pas reprocher de parler d'une maniere & d'agir d'une autre. Il est clair qu'on ne sauroit faire tout cela sans une vertu très-éminente. Mais l'on peut manquer fort diversement à l'observation de ce précepte, & dans des choses plus ou moins capitales & essentielles. Les scandales qu'on donne au prochain, sont quelquefois des fautes capables de faire perdre la grace, & quelquefois ne sont que des fautes vénielles. Cependant mortelles ou vénielles, on ne les doit jamais mépriser. On doit tou-

jours tendre à les éviter ; & ce seroit une disposition mortelle, que d'être résolu de ne faire aucun état des fautes vénielles, & de n'y remédier jamais.

VII. *Vivez en paix, si cela se peut, & autant qu'il est en vous, avec toute sorte de personnes.* v. 18.

Saint Paul ajoute au devoir de conserver la paix avec tout le monde, cette condition, *si cela se peut ;* parce qu'il n'est pas toujours possible de la conserver. Il y en a qui haïssent la vérité & la justice. Et il ne les faut pas abandonner pour leur plaire. On est quelquefois obligé de résister aux passions injustes des hommes, & ils s'en offensent. Enfin Jesus-Christ a préparé ses disciples à ne prétendre pas être aimés du monde, puisqu'il en a été lui-même haï. Cependant il ne laisse pas d'être vrai que la plupart des querelles, des haines, des aversions, sont attirées parce qu'on ne souffre pas assez des hommes ; qu'on ne les menage pas assez ; qu'on ne leur témoigne pas assez d'égards ; qu'on n'a pas l'humilité de leur céder dans les choses indifférentes ; qu'on les choque souvent par un air fier & par des réponses dures. Et c'est pourquoi le Sage releve si souvent la douceur dans les paroles, & la compare à l'*arbre de vie :* LINGUA *placabilis lignum vitæ.* Ce sont ces causes de divisions que l'Apôtre veut

Voiez le traité des moïens de conserver la paix avec les hommes. tom. 1.

Prov. 15. 4.

qu'on retranche : & ſi on les retranchoit bien, on ſeroit plus aſſuré que l'on n'eſt, que les contradictions qu'on éprouve, ſont des ſouffrances que la providence de Dieu nous a deſtinées, & non pas des maux que notre impatience & notre imprudence nous ont attirés.

VIII. *Ne vous vengez point vous-mêmes, mes très-chers freres.* v. 19.

L'Apôtre ne défend point de ſe ſouſtraire autant que l'on peut à la violence des méchans. C'eſt une prudence raiſonnable & une eſpece de charité envers eux. Il ne défend point auſſi d'emploïer des moïens doux & innocens pour les empêcher de nous nuire : mais ce qu'il défend eſt de repouſſer le mal qu'ils nous veulent faire, en leur en faiſant à eux-mêmes, & d'uſer pour cela de moïens violens qui reſſentent la vengeance. C'eſt le ſens du terme dont il s'eſt ſervi ; & les raiſons de ſa défenſe ſont très-claires.

1. Ces moïens préviennent la juſtice de Dieu par une uſurpation ſacrilege. C'eſt pourquoi il ajoute : *Mais donnez lieu à la colere, parce qu'il eſt écrit : C'eſt à moi que la vengeance eſt réſervée.*

2. Ces moïens aigriſſent d'ordinaire les paſſions de nos ennemis ; au lieu que nous ſommes obligés de faire tout ce qui nous eſt poſſible pour les calmer.

3. Nous ne leur donnons point par-là l'exemple de la patience chrétienne que nous leur devons, & nous leur donnons lieu de nous prendre pour des gens qui font ce qu'ils peuvent pour nuire à leurs ennemis. Ainſi nous contribuons à leur endurciſſement, & nous leur cauſons infiniment plus de mal qu'ils ne nous en vouloient faire; puiſque leur injuſtice ne nous pouvoit nuire qu'à l'égard de quelques biens temporels, & que nous nuiſons à leur ame même, qui auroit dû nous être plus chere que nos biens.

Enfin l'uſage de ces moïens nuit à toute la Religion, & la décrie comme propoſant une perfection en idée, qui n'eſt pas même ſuivie par ceux qui font profeſſion d'y être les plus attachés. Ainſi ces procedés violens deshonorent Dieu en déshonorant ſon Egliſe, de l'honneur de laquelle il eſt jaloux comme du ſien même.

IX. Nous jugeons & nous agiſſons dans le monde comme des enfans qu'on épouvante par des grimaces. Nous ne regardons que l'extérieur & le viſage de nos ennemis, & les marques de colere & de haine qui y paroiſſent: & cela ſuffit pour nous porter à l'impatience & à la colere. Mais que n'apprenons nous des avares à mieux juger des choſes? Donnez à un avare dix mille écus; de quelque mauvai-

ſe grace que vous le faſſiez, il ſera ravi du préſent qu'on lui aura fait. Il faudroit regarder de même ſi ce que nos ennemis nous font ne nous eſt point véritablement utile, & s'il n'y a point du gain & du profit pour notre ame. Car en ce cas il eſt clair que malgré leur mauvaiſe humeur, nous nous en devons tenir obligés. C'eſt pourquoi quand l'Apôtre nous exhorte de *donner lieu à la colere*, c'eſt-à-dire, de ſouffrir les injures & les injuſtices des autres ſans les repouſſer; il nous exhorte à faire une action de ſageſſe & de prudence chrétienne. Il y a bien plus à gagner dans ce parti qu'en tout autre. Souvent une ſouffrance humble & paiſible adoucit le cœur de ceux qui nous perſécutent. Et quand cela arrive, c'eſt un gain ineſtimable pour ceux qui ont dans le cœur la charité du prochain. Quand on ne les appaiſeroit pas, on ne les aigrit pas, & on leur épargne toutes les fautes qu'une paſſion aigrie leur pourroit faire commettre. Quand on ne leur ſervitoit de rien, on ſe ſert à ſoi-même. On pratique l'humilité, la douceur, la patience; & cela vaut mieux mille fois que l'exemption de ce prétendu dommage qu'on en reçoit. Il n'eſt pas poſſible de rendre les hommes juſtes & raiſonnables en leur réſiſtant. C'eſt entreprendre une guerre

ſans fin que de le tenter; mais il eſt poſſible, en leur cédant, de ſe conſerver la paix, la tranquillité de l'ame, & la jouiſſance de tous les biens qui nous doivent être précieux. Ainſi, ſans conſidérer toutes les autres raiſons, la ſeule prudence chrétienne ſuffit pour nous faire prendre le parti de la patience, & pour nous convaincre que la colere, l'impatience, la réſiſtance, la vengeance ſont de faux partis, qui ne font qu'augmenter nos maux au lieu d'y remédier.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE. D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *S. Matth.* 8. 1.

EN ce temps-là, Jeſus étant deſcendu de la montagne, une grande foule de peuple le ſuivit; & un lépreux venant à lui, l'adoroit, en lui diſant: Seigneur, ſi vous voulez, vous pouvez me guérir. Jeſus étendant la main, le toucha, & lui dit: Je le veux, ſoïez guéri; & ſa lépre fut guérie au même inſtant. Alors *Jeſus lui dit: Gardez-vous de parler de ceci à perſonne; mais allez vous montrer au Prêtre*

& offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. Jesus étant entré dans Capharnaüm, *un Centenier vint le trouver, & lui fit* cette *priere : Seigneur, mon serviteur est couché & malade de paralysie dans ma maison, & il souffre extrémement. Jesus lui dit : J'irai, & je le guérirai. Mais le Centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, & mon serviteur sera guéri. Car quoique je ne sois moi-même qu'un homme soumis à la puissance* d'un autre ; *aïant* néanmoins *des soldats sous moi, je dis à l'un, Allez-*là, *& il y va ; & à l'autre, Venez* ici, *& il y vient ; & à mon serviteur, Faites cela, & il le fait. Jesus entendant ces paroles, en fut dans l'admiration, & dit à ceux qui le suivoient : Je vous dis & je vous en assure, que je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous déclare que plusieurs viendront d'orient & d'occident, & auront place dans le roïaume des cieux avec Abraham, Isaac, & Jacob ; mais que les enfans du roïaume seront jettés dans les ténebres extérieures. Il y aura là des pleurs & des grincemens de dents. Alors Jesus dit au Centenier : Allez, & qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et son serviteur fut guéri à la même heure.*

EXPLICATION

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ qui pouvoit faire toutes les merveilles qu'il eût voulu, a choisi les maladies des corps pour sujet ordinaire des miracles par lesquels il a prouvé sa mission; afin que toutes ses œuvres eussent le caractere de bonté & de miséricorde, & que ces guérisons operées sur les corps, servissent d'image de celles qu'il avoit dessein d'operer sur les ames, qui étoient son principal objet, & le vrai sujet de sa mission. Ainsi, comme toutes les maladies des corps sont des figures & des effets des péchés des hommes, la délivrance de ces maladies représente la délivrance des péchés, que Jesus-Christ est venu mériter aux hommes, selon ces paroles de l'Ange à saint Joseph: (Marie) *aura un Fils que vous nommerez Jesus; parce que ce sera lui qui sauvera son peuple*, en le délivrant *de ses péchés.* Matth. 1. 21.

Mais entre ces maladies figures des péchés, il n'y en a point qui en fassent mieux connoître les qualités, que les deux qui se trouvent jointes dans cet Evangile, savoir la lépre & la paralysie. La lépre, qui consiste dans la corruption de toute la masse du sang, qui se répand par tout le corps, qui le défigure & le rend affreux, représente vivement la corruption que le péché a

produite dans la nature, & la difformité extrême où il réduit les ames; l'horreur que Dieu en a, & qu'il cause à tous ceux à qui il la fait vivement connoître. La séparation qu'on faisoit des lépreux, l'impureté légale qui étoit jointe à leur état, marquent le sentiment qu'on doit avoir des péchés. Enfin l'obligation de recourir au jugement des Prêtres, qui étoit nécessaire pour rétablir les lépreux dans la société des Israélites, est une figure de la rémission des péchés que Jesus-Christ a donné pouvoir à son Eglise d'accorder aux pénitens.

La paralysie est aussi une très-vive image de l'état où le péché réduit l'ame, en lui ôtant la force d'agir pour Dieu & de faire des œuvres de vie. De sorte que comme un paralytique mourroit nécessairement s'il n'étoit secouru par la charité des autres, les pécheurs périroient de même dans leurs péchés, s'ils n'étoient aidés par la charité de l'Eglise, qui leur obtenant de Dieu quelque commencement de mouvement & de force, les conduit par dégrés à la guérison parfaite. Ainsi il est bon de considérer dans les circonstances des deux miracles que Jesus-Christ fit sur un lépreux & sur un paralytique, celles qui doivent accompagner la guérison spirituelle qu'il opere dans les ames.

II. Il est dit du lépreux, qu'étant venu trouver Jesus-Christ il l'adora ; c'est-à-dire, qu'il se prosterna à terre en lui disant : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.* On voit dans cette image un rabaissement profond de l'ame, marqué par le prosternement de ce lépreux, & une priere animée par une foi vive marquée par les paroles que l'Evangile rapporte.

L'abaissement de l'ame sous Dieu doit précéder ; & c'est de cette profondeur que les prieres des pénitens doivent commencer à s'élever à Dieu, selon ce que dit David ; *Seigneur, je m'écrie vers vous du plus profond abîme où je suis.* Celui qui dit qu'il crie d'un lieu profond, connoît qu'il y est : & c'est le premier dégré de la pénitence, de connoître la profondeur de sa chute, & l'éloignement extrême qui sépare le pécheur de Dieu. C'est de cet état d'humiliation & de cet abattement de l'ame, que doivent naître ses prieres, comme celles que le lépreux fit à Jesus-Christ furent faites pendant qu'il étoit prosterné. Mais qu'il y a souvent des corps prosternés & en posture d'adoration, qui ne sont pas des signes d'une ame abattue, & que cet abattement de l'ame est rare dans la plûpart des pénitens ! Qu'il y en a qui conservent toute

Ps. 129. 1.

leur fierté, toute leur hauteur, toute leur pompe, tout leur luxe dans leur prétendue pénitence ! On ne voit pas seulement en eux les marques de pénitence qu'avoit Achab, quoique son humiliation ne fût qu'extérieure & superficielle. Cependant on se prosterne devant les autels : mais Dieu demande des ames prosternées avec le corps ; & ainsi il n'accorde rien à ces humiliations contrefaites, qui n'ont rien d'intérieur & de sincere.

III La priere du lépreux est un excellent modele de celles qu'un vrai pénitent doit faire à Dieu. *Seigneur*, dit-il, *si vous le voulez, vous pouvez me nettoïer de ma lépre.* Il reconnoît par-là sa corruption & sa misere ; & l'on ne doit pas douter qu'il ne la reconnût sincerement. Il en desire ardemment la guérison. Il la demande humblement. Il reconnoît en Jesus-Christ la puissance de la lui accorder. Il tâche de le fléchir & de le toucher de compassion. Il sembleroit d'abord que les pénitens ne manquent jamais d'avoir toutes ces qualités : mais il s'en faut pourtant bien que cela ne soit ; & le commun de ceux qui demandent à Dieu le pardon de leurs péchés, sont bien éloignés de le faire avec les dispositions qui paroissent en ce lépreux.

Peu de personnes sentent l'infection de leurs péchés, & en ont la juste horreur qu'ils devroient avoir. Ils sont au contraire assez bien avec eux-mêmes; & à en juger par leurs actions, qui sont les vrais interpretes de leur cœur, le péché leur paroît un fort petit mal. Ainsi il y en a peu qui désirent sincerement d'en être délivrés. Car ce désir sincere, s'ils l'avoient, les feroit entrer dans les moïens naturels de se procurer cette délivrance, & les feroit renoncer sincerement à tout ce qui les peut retenir dans le péché.

Peu de personnes s'adressent avec confiance à Dieu; & s'ils reconnoissent en général sa toute-puissance, ils ne croient pas en avoir besoin pour changer de volonté. Ils croient que cela est toujours tellement en leur pouvoir, qu'ils n'ont pas besoin de faire à Dieu pour cela des prieres particulieres.

IV. Il faut remarquer que le lépreux ne doutoit point de la puissance de Jesus-Christ, mais qu'il doutoit seulement de sa volonté : *Seigneur, si vous le voulez, vous me pouvez guérir.* Il n'y a point de *si* dans la confession de la puissance : *Vous me pouvez guérir.* Il y en a un à l'égard de la volonté; car il dit : *Si vous le voulez.* Il reconnoissoit par-là que cette guérison ne lui étoit point dûe; qu'elle dépendoit

de la pure volonté de Jesus-Christ ; que Jesus-Christ avoit droit de la lui refuser ; & que lui n'en avoit aucun de s'en plaindre. Mais les pécheurs, dira-t-on, peuvent-ils douter ainsi de la volonté de Jesus-Christ, & n'ont-ils pas droit de supposer qu'il désire plus leur salut qu'eux-mêmes, & qu'il a un fonds infini de miséricordes ? C'est ce qu'il faut éclaircir.

Il est vrai qu'on a droit de supposer en Dieu un fonds infini de miséricordes, dont les pécheurs qui y ont recours ne sont jamais exclus ; & l'on doit supposer de même que Jesus-Christ offre à tous les pécheurs à qui il a donné connoissance de son Eglise, des remedes à leurs péchés, & qu'il est prêt de leur accorder toutes les graces qu'ils lui demanderont comme il faut.

Il les prévient même de ses graces ; il frappe à la porte & au-dehors par la voix de ses Ministres, & par le spectacle du monde, par lequel la bonté de Dieu qui y paroît de toutes parts, porte les pécheurs à la pénitence, selon ces paroles de saint Paul : *Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ?* Et au dedans il luit comme Verbe, comme vérité, comme loi éternelle, & y fait toujours entendre en quelque degré la voix intérieure de sa vérité, qui rappelle les pécheurs

Rom. 2. 4.

à eux-mêmes & à leur conscience. C'est ce qu'on voit dans cette exhortation du Prophete Isaïe : *Pécheurs, rentrez dans votre cœur.* Il est au pouvoir des hommes de consentir & de se joindre à cette lumiere & à cette chaleur de la Sagesse, qui les presse & les sollicite de se convertir : *Possunt homines percipere sapientiam, si se illius luci & calori admoverint*, dit saint Augustin. *Isa. 46.* *August. tract. 2. in Joan. n. 2.*

Mais il est vrai en même temps que toutes ces graces générales de Jesus-Christ pour le salut des pécheurs, ne les convertissent jamais actuellement, à cause de la dureté de leur cœur. Dieu est tout prêt de leur accorder ses graces les plus efficaces, s'ils recourent à lui comme il faut. Il les appelle à y recourir par les graces que nous avons marquées. Cependant sans une miséricorde plus particuliere, ou, comme parle saint Augustin, sans une miséricorde plus profonde, ces graces générales sont toujours rejettées par les hommes, & l'attache aux choses sensibles l'emporte toujours sur ces objets spirituels.

Il faut donc pour les guérir actuellement une autre volonté de Dieu, une autre sorte de grace, que l'on ne peut plus dire générale, & qu'il ne fait pas à tout le monde; & c'est celle dont saint

Auguſtin dit : *Nous ſavons que la grace de Dieu n'eſt pas donnée à tous les hommes :* SCIMUS *gratiam Dei non omnibus hominibus dari.* Il faut que Jeſus-Chriſt ait une volonté abſolue & efficace de changer leur volonté. On a ſujet, quand on ſent de bons déſirs, d'eſpérer que ce divin Sauveur fera ce changement, & l'on doit faire tout ce que l'on peut afin qu'il le faſſe ; car il veut y être ſollicité.

Ep. 106. nov. éd. 217. n. 16.

Mais on ne ſe le peut promettre avec une aſſurance entiere, parce qu'on ne ſait pas ſi nos prieres ſont aſſez pures pour les mériter. C'eſt de cette ſorte de volonté dont parloit le lépreux, lorſqu'il diſoit : *Seigneur, ſi vous le voulez, vous pouvez me guérir.* Jeſus-Chriſt n'a pas à l'égard de tous cette volonté abſolue & efficace, de leur faire demander la guériſon de leurs ames & de leurs corps d'une maniere qui l'obtienne certainement. Cette volonté eſt une volonté particuliere. Il ne l'a pas pour tous, & il ne la doit à perſonne. C'eſt l'objet de l'eſpérance des Chrétiens ; c'eſt le ſujet de leurs prieres ; mais c'eſt auſſi ce qui les tient dans un juſte tremblement juſqu'à la mort.

V. Et par-là il eſt clair, que la puiſſance qu'il faut reconnoître en Jeſus-Chriſt pour la guériſon de nos ames, n'eſt

pas seulement de nous donner des moiens généraux de nous guérir; de nous donner la force & le pouvoir de guérir, ou le pouvoir de demander notre guérison; mais c'est celle de nous guérir actuellement, ou de nous faire demander efficacement la guérison; ce qu'il fait en réformant notre volonté, & en nous faisant vouloir ce que nous ne voulions pas. Ce n'est pas reconnoître, autant qu'on doit, la puissance de Jesus-Christ, ni imiter la foi du lépreux, si l'on n'est persuadé que Jesus-Christ dispose de notre volonté comme il veut, & qu'il est plus maître de nous que nous-mêmes. Ce n'est pas reconnoître sa foiblesse, autant qu'on le doit, si l'on ne sent que si Dieu ne nous change lui-même le cœur, nous ne changerons jamais, & que nous ne ferons qu'*amasser par la dureté & l'impénitence de notre cœur, un trésor de colere pour le jour de la colere.* Enfin c'est ignorer les vrais remedes dont nous avons besoin, que de ne demander pas à Dieu une grace qui se rende maîtresse de notre cœur, qui se l'assujettisse, qui *opere en nous la bonne volonté*, qui nous *fasse marcher dans ses commandemens*, selon cet oracle de l'Ecriture : *Je ferai que vous marchiez dans* la voie de *mes préceptes*; que de ne lui demander pas qu'*il crée en*

Rom. 2. 5.

Philip. 2. 13.

Ezech. 36. 27. *Pſ.* 50. 12.

nous un cœur nouveau, un cœur pur, opposé à la lépre spirituelle, & qu'*il nous crée* par ce cœur nouveau *dans les bonnes œuvres.* CREATI *in operibus bonis.*

Ephes. 2. 10.

VI. Ce sont ces sortes de prieres qui confessent pleinement la puissance de Jesus-Christ, qui sont propres à obtenir de sa bonté cette réponse favorable : *Je le veux, soïez guéri, soïez purifié.* Ce fut un grand miracle, quand cette parole opera sur le corps du lépreux ce qu'elle signifioit, & qu'elle le purifia en un moment de la corruption de la lépre : mais c'en est un beaucoup plus grand, quand elle nettoie une ame de la lépre spirituelle, quand elle efface toutes les taches qui défiguroient la beauté de ce miroir, où Dieu doit reluire comme le soleil dans un cristal très-pur, selon la comparaison de sainte Therese. Toute notre vie doit être emploïée à obtenir cette parole si consolante : *Je le veux, soïez purifié*; & nous ne saurions prendre une meilleure voie pour y engager Jesus-Christ, qu'en disant avec le lépreux : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier.* C'est une priere qui doit être continuellement dans la bouche des pécheurs & des innocens; parce que les uns & les autres doivent se considérer comme corrompus : & même les justes ont sou-

vent un plus vif sentiment de leur corruption que les pécheurs ; parce qu'ils ont plus d'idée de la pureté que l'ame devroit avoir. Il faut que cette priere renferme une grande idée de la toute-puissance de la grace de Jesus-Christ. On la croit en général : mais on n'en a pas un sentiment assez vif. Il y a dans le cœur une défiance secrete qui détruit notre espérance : ce qui nous oblige de dire sur ce point comme cet homme de l'Evangile, qui disoit à Jesus-Christ : *Je crois, Seigneur*, mais *aidez-moi dans mon incredulité* ; & comme les Apôtres : *Seigneur, augmentez-nous la foi.* *Marc 9. 23. Luc 17. 5.*

VII. *Gardez-vous bien de parler de ceci à personne.* v. 4.

Quoique cette précaution par laquelle Jesus-Christ étouffoit autant qu'il pouvoit la gloire de ses miracles, ne lui fût aucunement nécessaire pour éviter la vanité, dont il étoit incapable, il avoit néanmoins de très-grandes raisons d'en user. Car 1. elle apprend à tous ses Ministres à éviter l'éclat de leurs bonnes œuvres, comme un danger très-grand. Il est très-facile que le cœur s'éleve par la présomption, lorsque les louanges des hommes se joignent au fonds d'orgueil que nous avons toujours dans le cœur. Il n'y a donc que la grace de Dieu qui les puisse

garantir de ce péril, en faisant qu'ils tâchent d'obscurcir & de cacher tout le bien qu'ils font, autant que la charité le leur permet.

Mais Jesus-Christ avoit encore une autre raison qui le pouvoit regarder lui-même, & qui est encore d'une grande instruction pour ceux qui sont dans l'exercice des bonnes œuvres. Quoique le lépreux témoignât une grande foi du pouvoir de Jesus-Christ, & qu'il soit même dit qu'il *l'adora*; il n'est pas certain néanmoins qu'il le regardât autrement que comme un grand Prophete, qui avoit reçu de Dieu le don de guérir les malades. Car le terme d'*adoration* étoit commun aux respects qu'on rendoit aux hommes & à Dieu par le prosternement du corps. Or il est difficile qu'en publiant les miracles d'un homme, on ne s'attache à l'homme que l'on voit, & qu'on ne fasse quelque préjudice à l'honneur de Dieu, qui est la vraie source des miracles. Jesus-Christ ne vouloit donc pas que ce lépreux parlât de lui, de peur qu'en le regardant comme homme, il ne dérobât à Dieu une partie de sa gloire. C'est aussi par le même mouvement qu'il répondit à un homme qui l'appelloit *bon Maître: Pourquoi m'appellez-vous bon? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.* Ce qu'il

Marc 10. 18.

qu'il disoit pour corriger cet homme, qui le croïant un pur homme, lui donnoit un titre qui ne convient proprement qu'à Dieu. Et c'est ce qui doit apprendre à tous les Directeurs, à tous les supérieurs, & généralement à tous ceux qui occupent l'esprit des autres, d'éviter extrémement que ces personnes ne les regardent trop humainement; de réprimer ces attaches autant qu'ils peuvent; & de prendre bien garde que par leurs louanges indiscretes & par leurs autres actions, elles ne se rendent plus dépendantes d'eux que de Dieu, & ne lui raviſſent ainsi une partie de sa gloire, dont il déclare dans l'Ecriture, qu'il est jaloux, & qu'il ne souffrira point l'usurpation. Il est facile de voir combien cette réflexion est juste: mais si l'on consultoit bien la conduite du commun des conducteurs & des personnes conduites, on trouveroit qu'il y en a très-peu qui aïent assez de soin de conserver les droits de Dieu, & les intérêts de sa gloire.

VIII. Jesus-Christ en obscurciſſant sa propre gloïre, ne dispense point ce lépreux de l'obéiſſance à la loi de Moïse, & il lui recommande au contraire expreſſément de l'observer en se montrant aux Prêtres, & les convainquant de sa guérison. *Sed vade, ostende te sacerdoti.* Ce

devoir eſt encore bien plus important dans la loi nouvelle, où les Prêtres ne ſont pas ſeulement les témoins, mais les miniſtres de la guériſon de la lépre ſpirituelle des péchés. Il eſt donc bien plus néceſſaire de ſe montrer à eux : & cette ordonnance légale, dont Jeſus-Chriſt recommande la pratique au lépreux qu'il avoit guéri, n'étoit même que pour figurer la néceſſité de ſe montrer aux Prêtres dans la loi nouvelle ; c'eſt-à-dire, de leur découvrir ſa conſcience, puiſque c'eſt-là que la guériſon de la lépre du péché ſe doit faire. C'eſt ce qui donne lieu de remarquer, qu'il étoit ordonné aux lépreux de ſe montrer eux-mêmes aux Prêtres. Cela ne ſe faiſoit point par perſonnes interpoſées. Il falloit que le Prêtre vît le lépreux même, & qu'il le conſidérât exactement. Il faut de même, que les pécheurs ſe découvrent ſincérement eux-mêmes aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt ; qu'ils ſe montrent à eux tels qu'ils ſont, & qu'ils ne faſſent pas le portrait d'un autre plûtôt que celui d'eux-mêmes, ſupprimant une partie de leurs défauts & en alterant une autre.

C'eſt ce qui arrive néanmoins dans beaucoup de confeſſions. Car comme la plûpart des pécheurs ne ſe connoiſſent point, ils ne ſe montrent point auſſi aux

Prêtres. Ils leur font des portraits d'eux-mêmes qui ne leur conviennent point, & qui ne donnent ainſi aux Prêtres aucune lumiere ſolide ſur leur état. C'eſt ce qui détruit le fruit de la plûpart des remedes ordonnés par les Prêtres, & qui fait voir combien il eſt important aux pénitens de tâcher de connoître, & d'implorer la lumiere de Dieu pour cela; afin d'éviter dans leurs confeſſions ces faux portraits qui ne ſervent qu'à tromper les Confeſſeurs.

IX. *Offrez*, ajoute Jeſus-Chriſt, *le préſent preſcrit par Moïſe, afin que cela leur ſerve de témoignage.* v. 4.

Dieu voulut dans l'ancienne loi que les lépreux fiſſent paroître au Prêtre leur guériſon; & il ne commande pas moins dans la nouvelle aux pécheurs, de faire connoître aux Miniſtres de l'Egliſe qu'ils ont quitté le péché. Car ſans cela les Prêtres ne les peuvent regarder comme vraiment convertis. C'eſt aux Prêtres à juger quelles preuves ils en doivent exiger; & juſqu'où ils peuvent croire le témoignage que les pécheurs rendent d'eux-mêmes. Les preuves que les Prêtres de l'ancienne loi exigeoient de ceux qui avoient été lépreux, étoient certaines: & cela doit apprendre aux Miniſtres de l'Egliſe, à n'être pas ſi faciles à croire que la lépre

du péché ait ceſſé dans les ames, & qu'elles aïent une ferme volonté de le quitter. Car il y a bien des volontés inefficaces, & qui ne ſont que de ces déſirs dont l'enfer eſt plein, ſelon ſaint Bernard. Il faut bien ſe garder d'être de ces Miniſtres de l'Egliſe que ſaint Gregoire accuſe d'une douceur exceſſive : *Nimis clementes hujus temporis Sacerdotes*, & dont il dit, » Qu'ils ſont foibles par le » relâchement de leur vie, mais forts par » leur témérité » : *Qui converſatione infirmi ſunt, temeritate fortes*; » qu'ils ont » peine à ſe ſoutenir eux-mêmes, & » qu'ils ont la hardieſſe de s'offrir » pour porter les autres ; qu'ils ſuccombent ſous leurs petits fardeaux, & qu'ils » veulent bien ſe charger des péchés des » autres, dont le poids eſt ſi terrible ».

Greg. in 1. Reg. l. 6. c. 2. n. 23.

X. Pour ne pas parler ici avec étendue de la foi du Centenier, & des louanges que Jeſus-Chriſt lui a données dans l'Evangile de ce jour, on ſe contente de faire trois réflexions ſur trois vérités qui y ſont marquées.

1. La demande que ce Centenier fit faire à Jeſus-Chriſt (car il ne demanda que par ſes amis) marque deux vérités importantes. La premiere, que ce n'eſt point prier moins véritablement, que de prier par l'entremiſe des autres ; & que

c'eſt même une action d'humilité qui rend les prieres plus efficaces : & qu'ainſi c'eſt une objection frivole que ce qu'alleguent les Religionnaires, que c'eſt faire tort à Jeſus-Chriſt que de s'adreſſer aux Saints pour qu'ils prient pour nous. Ce Centenier qui ne prioit que par ſes amis, faiſoit-il tort à Jeſus-Chriſt ? Ne lui témoignoit-il point par-là au contraire ſon reſpect ? Et l'Evangéliſte n'a-t-il pas cru avoir droit de dire, qu'il vint trouver Jeſus-Chriſt ; parce que c'eſt la même choſe de le venir trouver ſoi-même, ou de lui adreſſer par reſpect d'autres perſonnes, que l'on croit plus favorables & plus dignes d'être écoutées que ſoi-même ?

La ſeconde vérité, c'eſt que quoique la demande du Centenier paroiſſe & temporelle & intereſſée, puiſque ce qu'il demandoit étoit la guériſon de ſon ſerviteur ; néanmoins ces ſortes de demandes étant faites par la charité, deviennent très-pures & très-déſintereſſées. On peut demander par interêt les choſes les plus ſpirituelles ; & l'on peut demander ſans interêt les choſes les plus temporelles. C'eſt la pureté du cœur & l'intention d'obéir à Dieu dans ce qu'il nous commande, qui purifie nos actions, & non la nature même des choſes qu'il commande.

XI. Enfin ce que dit le Centenier ſur

ce que Jesus-Christ promit de venir guérir son serviteur, *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison*, est dans la bouche de tous les Chrétiens; & l'Eglise leur fait user de ces paroles dans la plus sacrée de toutes leurs actions, qui est la communion au corps de Jesus-Christ. Mais au lieu qu'elles marquoient dans le Centenier une disposition excellente qui a mérité les louanges de Jesus-Christ; elles ne marquent souvent dans le commun des Chrétiens, qu'une disposition très-commune qui n'en mérite ordinairement aucune. Cela fait voir qu'il ne faut point juger de la vertu ni par les paroles, ni par les actions extérieures. Ce sont des signes équivoques qui peuvent marquer des dispositions très-différentes. Il y a un certain fonds dans le cœur qui n'est connu que de Dieu, & sur lequel il juge de la vertu. Les plus communes actions peuvent être très-saintes & très-grandes par ce fonds. Les plus grandes peuvent être très-petites, & les mêmes actions peuvent sanctifier les uns & condamner les autres. Ne nous fions donc nullement à nos paroles ni à nos actions extérieures, parce que nous ne savons de quel fonds elles procedent, ni ce que Dieu en juge. Or il n'y a que lui qui en puisse bien juger.

XII. Cette parole du Centenier, *je ne suis pas digne*, pourroit avoir une très-grande étendue, & nous donner lieu de pratiquer l'humilité en une infinité de rencontres, si nous étions aussi pénétrés de notre indignité, qu'elle est réelle & effective. Non seulement nous pourrions nous en servir à l'égard de toutes les graces de Dieu, mais aussi à l'égard de tous ses bienfaits temporels, tant ceux qu'il nous fait par lui-même, que ceux qu'il nous fait par le ministere des créatures. Un pécheur n'est digne de rien. Ainsi en nous regardant comme pécheurs, nous devons nous reconnoître indignes de tout. Nous ne sommes dignes ni des faveurs de Dieu, ni de l'affection des hommes, ni de la vie même. Il n'y a point de bon traitement que nous puissions recevoir d'eux, qui ne nous donne lieu de dire que nous n'en sommes pas dignes : & dans les plus mauvais, nous pouvons dire avec vérité que nous ne sommes pas dignes d'être mieux traités. Ainsi cette parole pourroit être pour nous une source de graces, en nous faisant rentrer sans cesse dans les sentimens qui nous conviennent comme pécheurs. Mais hélas, qu'il est à craindre que Dieu ne voie tout le contraire dans le cœur de la plûpart des Chrétiens ! Car, à en juger par leurs actions, on peut dire

qu'ils s'eſtiment dignes de tout, & que leur cœur a cette réponſe toute formée : *J'en ſuis digne*. Leurs prétentions ne ſont jamais arrêtées que par l'impuiſſance d'aller plus loin. Il n'y a guere d'Eccléſiaſtiques qui ne ſe jugent dignes des hautes dignités de l'Egliſe ; guere de laïques qui ne ſe croient capables des plus grands emplois. Enfin, à en juger par leurs actions, comme Dieu en juge, on peut dire qu'ils ont toujours cette parole dans le cœur : *Il n'y a rien dont je ne ſois digne.*

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EPÎTRE. *Rom.* 13. 8.

MEs freres, Acquittez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez, ne demeurant redevables que de l'amour qu'on ſe doit les uns aux autres. Car celui qui aime le prochain accomplit la loi ; parce que ces commandemens de Dieu : Vous ne commettrez point d'adultere : Vous ne tuerez point : Vous ne déroberez point : Vous ne porterez point de faux témoignages : Vous ne

désirerez rien des biens de votre prochain ; *& s'il y en a quelqu'autre semblable, tous ces commandemens*, dis-je, *sont compris en abregé dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous-même. L'amour qu'on a pour le prochain ne souffre point qu'on lui fasse du mal. Et ainsi l'amour est l'accomplissement de la loi.*

EXPLICATION.

I. L'Apôtre renferme toute la solide piété dans la pratique de ces deux devoirs : 1. de ne rien devoir à personne : 2. d'aimer le prochain. Il comprend dans le premier tous les devoirs de justice, & dans le second tous les devoirs de charité. Celui qui ne doit rien à personne, satisfait à tout ce qu'il doit par justice au prochain : autrement il lui demeureroit redevable des devoirs auxquels il ne satisferoit pas : & celui qui aime le prochain, quoique demeurant toujours redevable de la charité, comme nous le dirons ensuite, ne laisse pas d'avoir accompli la loi. Il est très-utile de concevoir la piété sous ces deux idées : &, pour parler d'abord de la premiere, elle est particulierement nécessaire pour nous délivrer d'une illusion fort ordinaire, qui met la piété dans certaines actions extérieures pratiquées avec attache, & la fait subsister avec l'omission de plusieurs devoirs importans.

Une femme se croira dévote en faisant de longues prieres, en passant les jours & les nuits à l'Eglise, pendant qu'elle néglise le soin qu'elle doit avoir de son mari, de ses enfans, de ses domestiques. Elle ne s'acquitte donc pas par-là de ce qu'elle doit à sa famille, & par conséquent elle péche contre la regle de l'Apôtre : *Acquittez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez.*

Toutes les dévotions, bizarres, déréglées, inégales, capricieuses, ne viennent que de ce qu'on ne fait pas assez d'attention à ce précepte, & de ce qu'on omet quelques-uns de ses devoirs pour s'attacher aux autres avec passion. Ainsi, pour pratiquer une dévotion solide & véritable, il faut que chacun s'efforce de connoître toutes les choses auſquelles il est obligé tant en général qu'en particulier, & qu'il regle tellement sa vie, que personne n'ait sujet de se plaindre qu'il manque envers lui à quelqu'un de ses devoirs.

II. Il doit généralement comprendre dans ses devoirs tout ce que les hommes peuvent exiger de lui, soit par un droit de justice fondé sur des loix expresses, soit par une coutume établie. Il faut rendre, dit saint Paul en un autre endroit, *l'honneur à qui on doit l'honneur, le tri-*

Rom. 13. 7.

but à qui l'on doit le tribut. Ainſi ce précepte comprend les devoirs mêmes de civilité établis parmi les hommes ; parce que c'eſt une eſpece d'honneur qu'on leur doit, dont l'omiſſion les choque. Il y a pourtant cette différence entre ces devoirs de pure civilité & ceux qui ſont de juſtice, qu'on ſe peut quelquefois diſpenſer des civilités trop incommodes, & qui nous engageroient avec le monde, comme les viſites fréquentes ; au lieu que dans les devoirs de juſtice, il faut ſuivre les loix établies & y ſatisfaire exactement.

III. L'Apôtre diſtingue les devoirs de charité de ceux de juſtice, en ce qu'à l'égard des devoirs de juſtice, il veut qu'on s'en acquitte ſi parfaitement, qu'après s'en être acquitté on n'en demeure plus redevable. Mais à l'égard des devoirs de charité, on ne ſauroit, ſelon lui, s'en acquitter d'une telle ſorte qu'on puiſſe regarder cette dette comme entierement païée. *La charité*, dit ſaint Auguſtin, *eſt une dette qui eſt toujours dûe, & n'eſt jamais entierement païée.* CARITAS *ſemper debetur, & nunquam exolvitur.* Il y en a trois raiſons eſſentielles.

La premiere eſt, que comme on doit au prochain un amour continuel, ce qu'on lui témoigne d'affection, ſatisfait bien pour le temps auquel on le lui témoigne ;

mais n'empêche pas que pour le temps d'après on n'ait une nouvelle obligation de l'aimer, à laquelle il faut de nouveau satisfaire. C'est saint Augustin qui apporte cette raison, pour montrer que la charité est toujours dûe.

La seconde est, qu'aimant le prochain, nous contractons une nouvelle obligation de l'aimer encore davantage. Car cette action de charité que nous pratiquons envers lui, est une nouvelle grace que nous recevons de Dieu, & par conséquent une nouvelle obligation d'aimer Dieu & le prochain.

La troisiéme raison est, que nous ne devons pas prétendre pouvoir satisfaire à tout l'amour que nous devons à Jesus-Christ. A quelque dégré que nous le portions, nous lui en devons beaucoup davantage; & ses bienfaits étant infinis, ne peuvent jamais être égalés par notre reconnoissance. Or il a laissé le prochain dépositaire des droits qu'il a sur nous. Ce que nous lui donnons, il le compte pour reçu par lui-même. Ce que nous lui refusons, il s'en attribue lui-même le refus. *Autant de fois*, dit-il, *que vous avez rendu ces devoirs de charité à l'un des plus petits de mes freres, c'est à moi-même que vous les avez rendus*; & *autant de fois que vous avez manqué à leur rendre ces de-*

Matth. 25 40. *Ib.* 45.

voirs, vous avez manqué à me le rendre à moi-même. Nous ne saurions donc aller trop loin dans la charité du prochain, ni égaler ce que nous lui devons. Ainsi nous ne pouvons jamais dire que nous ne lui devons plus rien.

IV. On peut faire sur ce sujet une objection raisonnable, qui servira à éclaircir cette doctrine. Car il sembleroit qu'on pût conclure de-là, qu'il faut donc que chacun s'épuise & se ruine pour assister tous ceux qui sont dans la misere; puisque ces personnes nous tenant lieu de Jesus-Christ, il semble qu'on ne sauroit aller trop loin dans les exercices de charité que l'on pratique envers eux: C'est ce qui oblige de distinguer les effets extérieurs de cette vertu, des mouvemens intérieurs; & de restraindre à ces derniers ce que nous avons dit, qu'on ne peut satisfaire entierement à la charité qu'on doit au prochain. Car il est vrai en ce sens, qu'on ne l'aime jamais d'une telle sorte, qu'on ne doive tâcher de l'aimer encore davantage. Mais pour les effets extérieurs, ils peuvent être bornés par diverses circonstances. L'obligation de nourrir ses enfans & de les faire élever, peut obliger un pere à borner ses charités extérieures; & le même peut arriver par diverses autres nécessités, comme

de maladie & d'impuiſſance. Une charité même eſt ſouvent incompatible avec une autre. Mais les charités intérieures ne ſont jamais incompatibles. On peut toujours avoir pour ceux mêmes qu'on n'aſſiſte pas, des déſirs ſinceres de les aſſiſter : & ces déſirs étant de véritables prieres qu'on fait pour eux, leur ſont quelquefois plus utiles, que les ſecours effectifs que l'impuiſſance nous empêche de leur accorder.

V. Il ne faut pas croire néanmoins que cette charité ſans bornes que nous devons au prochain, ſe réduiſe ſimplement à des déſirs intérieurs. Elle a un grand nombre d'effets viſibles.

Premierement, ces effets extérieurs peuvent bien quelquefois être bornés par la raiſon, par le devoir, par d'autres charités; mais c'eſt un fort grand défaut quand ils ſont bornés par le luxe, par la vanité, par la défiance de la Providence, par l'ambition.

2. La charité intérieure doit produire une patience ſans bornes, & qui ſoit invincible à toutes ſortes d'injures. On ne peut dire : Je ſouffrirai juſqu'à ce point, Mais au-delà je me vengerai. On ne peut dire : Je puis ſouffrir, ſans haïr, ceux qui m'ôtent mon bien, mais non ceux qui m'ôtent ma réputation. Il faut que la

charité chrétienne ſoit invincible à toute ſorte d'outrages, de quelque nature qu'ils puiſſent être, & qu'elle ſoit incapable, non ſeulement de faire aucune injuſtice au prochain, mais même de ne lui pas procurer tout ce qui peut être utile à ſon ſalut. Auſſi ſaint Pierre aïant demandé à Jeſus-Chriſt, combien il falloit pardonner de fois à ſon frere, & s'il ſuffiſoit de lui pardonner *ſept fois*; Jeſus-Chriſt lui répondit qu'il ne falloit pas ſeulement pardonner *ſept fois, mais juſqu'à ſeptante fois ſept fois*, c'eſt-à-dire, à l'infini. La raiſon en eſt, que les fautes que le prochain peut commettre contre nous, peuvent bien mériter, entant qu'elles regardent Dieu, une punition éternelle: mais quoiqu'elles la méritent, elles ne ſurpaſſent jamais ſa miſéricorde Nous ne pouvons donc jamais ſouhaiter que Dieu ne la leur faſſe pas, & nous ſommes au contraire obligés de ſouhaiter qu'il la leur faſſe. Or ſi nous ſommes obligés de demander à Dieu le pardon pour eux, nous ne pouvons nous diſpenſer de leur pardonner nous mêmes; puiſqu'il y a une contrariété viſible entre ſouhaiter ſincerement que Dieu pardonne à quelqu'un, & refuſer de ſa part de lui pardonner. *Matth.* 18. 22.

VI. *Celui qui aime ſon prochain accomplit la loi.* v. 8.

Il n'eſt pas dit que celui qui accomplit la loi aime le prochain : mais il eſt dit que celui qui aime le prochain, accomplit la loi. Le ſeul accompliſſement extérieur des préceptes ne ſuffiroit pas pour ſatisfaire à la charité du prochain ; parce qu'on pourroit ſéparer cet accompliſſement extérieur d'un amour véritable, & l'allier même avec la haine du prochain. On peut épargner ſa vie, ſon bien, ſon honneur, & avoir en même-temps de l'averſion pour lui : mais on ne le peut aimer qu'on n'accompliſſe en même-temps tous ces préceptes. Car qui aime véritablement ſon prochain, ne lui nuit jamais, ni dans ſon bien, ni dans ſa réputation, ni dans ſa vie, & ne lui fera jamais aucune injuſtice. Et c'eſt ce qui fait voir encore que ſaint Paul ne parle pas d'un amour endormi & ſans action ; mais d'un amour effectif & agiſſant, d'un amour qui eſt l'accompliſſement des préceptes, qui empêche la volonté de ſe porter à certaines actions, & qui l'engage à d'autres. Or un amour de cette ſorte eſt un amour actuel ; & ainſi l'on ne peut nier qu'on ne ſoit obligé par la loi de Dieu d'avoir pour le prochain une affection véritable, actuelle, effective. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit accompagnée de penſées, ni de réflexions

expreſſes. On peut aimer quelqu'un très-réellement & très-actuellement, ſans lui avoir jamais dit qu'on l'aime, & ſans ſe l'être dit à ſoi-même. Il eſt donc vrai d'une part, que l'amour du prochain, pris pour une penſée connue & ſur laquelle on faſſe réflexion, n'eſt point néceſſaire : mais il l'eſt abſolument, étant pris pour un mouvement de la volonté qui la porte par amour à procurer le bien du prochain, & à éviter de lui nuire.

VII. Enfin on peut apprendre par-là, que cet amour du prochain dont parle ſaint Paul, n'eſt point différent de celui de Dieu. Autrement il pourroit être impur & injuſte; & bien loin de renfermer l'accompliſſement de toute la loi, il pourroit porter à ne la pas accomplir. Cet amour eſt donc celui par lequel on déſire au prochain le bien ſouverain; c'eſt-à-dire la ſouveraine juſtice. Ainſi il eſt incapable de lui faire du mal; parce que le mal n'eſt jamais juſte. Enfin il n'eſt point différent de l'amour de Dieu; puiſque c'eſt la même choſe, ou plutôt, que c'eſt une ſuite naturelle & inſéparable, de ſouhaiter Dieu au prochain & de ſouhaiter le prochain à Dieu. L'amour de la juſtice, qui eſt proprement l'amour de Dieu, fait naturellement déſirer que cette juſtice ſoit connue, ſoit aimée, ſoit révérée

de tout le monde. On souhaite donc par-là naturellement que le prochain la connoisse, l'aime & la révére, & par conséquent on la lui souhaite. On est donc bien éloigné de violer à son égard les préceptes de cette justice, qu'on ne lui veut faire aimer que parce qu'on les aime soi-même.

VIII. On peut connoître par-là quelle est l'essence de la Religion chrétienne. Toutes ses richesses sont intérieures : *Omnis gloria filiæ Regis abintus.* Elle ne fait rien au-dehors de mauvais ; mais ce qu'elle fait au-dehors, n'est bon, que par la pureté de la source dont il découle. Il y a une certaine lumiere intérieure qui est comme l'œil de l'ame, & qui rend lumineux tout ce qu'elle conduit. Mais aussi ce qu'elle ne conduit point ne peut être que ténébreux, *& plein de la noirceur des péchés :* PLENUM *nigredine peccatorum*, comme dit saint Augustin. En un mot, ce que fait la charité qui est cet œil, est toujours bon ; & ce qu'elle ne fait pas ne peut être bon : & comme c'est un trésor qui ne manque jamais aux justes, il s'ensuit qu'ils ne sont jamais pauvres ; & qu'en quelque état qu'ils soient, ils sont toujours riches & capables d'enrichir les autres. Ils n'ont pas besoin pour faire de bonnes œuvres, de richesses temporelles.

Ps. 44. 14.

Aug. contr. Jul. l. 4.

S'ils n'en ont point, leur tréſor leur ſuffit, & ne leur manque jamais. Ils peuvent toujours prier pour le prochain, ſouffrir du prochain, & enfin l'aimer; & Dieu compte ces actions pour les plus grandes aumônes qu'on lui puiſſe faire. Sans cela toutes les autres ſeroient comptées pour rien, de quelques richeſſes dont on les comblât. Mais pourvû qu'on pratique cette charité intérieure, Dieu attribue à ceux qui la font, le mérite de toutes les actions que l'impuiſſance ſeule leur retranche.

IX. On ne doit pas trouver étrange que cette charité ne puiſſe être éteinte par la malice des hommes, par leurs ingratitudes & par leurs crimes. Il eſt vrai que la malice, l'ingratitude & les crimes ne ſont pas aimables : mais il reſte toujours dans les plus méchans des caracteres dignes d'être aimés. L'image de Dieu n'eſt pas entierement détruite en eux. Elle y peut encore être retracée. Ils ne ſont pas encore dans un état invariable, & ils peuvent recouvrer la grace par le ſecours de la miſéricorde de Dieu. Ainſi cette capacité qu'ils ont encore de devenir enfans de Dieu, nous les doit encore rendre aimables; car c'eſt pour eux un droit èloigné au Roïaume du ciel. Pourquoi leur fermerions-nous les entrailles

de notre miséricorde, puisque Jesus-Christ ne leur ferme pas les siennes ? L'entrée de l'Eglise leur est encore ouverte. Les Sacremens & les graces qu'ils contiennent leur sont exposés. Ils peuvent se laver dans ces piscines sacrées, & nous ne savons pas s'ils ne le feront point quelque jour. Enfin, comme ils sont en même-temps & misérables & méchans, Dieu veut qu'en cette vie nous les regardions par l'endroit de leur misere, afin d'exciter notre compassion envers eux ; & ce ne sera que leur mort dans l'impénitence, qui nous donnera droit de les regarder comme irremédiablement méchans. C'est ainsi que Jesus-Christ les traite dans cette vie : & ce sont ces mêmes sentimens qu'il veut que nous ayons toujours pour eux.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *S. Matth.* 8. 23.

EN ce temps-là, Jesus entra dans une barque, accompagné de ses Disciples. Et aussi-tôt il s'éleva sur la mer une si grande tempête, que la barque étoit couverte de

flots ; & lui cependant dormoit. Alors ses Disciples s'approcherent de lui, & l'éveillerent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jesus leur répondit : Pourquoi êtes-vous timides, hommes de peu de foi ? Et se levant en même-temps, il commanda aux vents & à la mer, & il se fit un grand calme. Alors ceux qui étoient présens furent dans l'admiration, & ils disoient : Quel est celui-ci, à qui les vents & la mer obeissent ?

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour nous propose pour notre instruction une tempête, dont la barque où étoient les Apôtres fut agitée dans le temps même qu'ils avoient Jesus-Christ avec eux, mais *endormi sur la pouppe ;* & nous donne lieu de considérer toutes les tempêtes des ames, tant celles qui leur arrivent en présence de Jesus-Christ, que celles qui leur peuvent arriver en son absence. Car il faut remarquer que les Apôtres n'avoient pas seulement Jesus-Christ présent, mais qu'ils étoient dans une fonction que Jesus-Christ lui-même leur avoit ordonnée. Il leur avoit commandé de passer à l'autre bord du lac de Génésareth. Ils obéissoient à ses ordres. Cependant ils ne laisserent pas d'être agités par une forte tempête. Jesus-Christ aussi les en garantit en

Marc 4. 38

appaisant les vents & les flots. Combien donc doivent être dangereuses, celles qui arrivent aux gens qui s'embarquent sans avoir Jesus-Christ avec eux, & sans avoir pris ses ordres ; c'est-à-dire, qui s'engagent dans des emplois où il ne les appelle point, n'y entrant que par des raisons humaines & temporelles ? Car si des Apôtres aïant Jesus-Christ présent, & n'aïant rien fait que par son ordre, ne laissent pas d'être agités par une tempête dangereuse ; que doit-il arriver à ceux qui s'exposent sans son ordre, & qui ne l'ont pas avec eux ?

II. Cet état seul, & séparé des autres dangers qui y peuvent être joints, & dans lesquels on se trouve presque toujours destitué de secours, est une grande tempête ; parce que c'est un état de présomption, & qu'on ne s'y engage qu'en croïant, ou que l'on est capable de satisfaire à ces ministeres sans le secours de Dieu, ou qu'on ne laissera pas d'avoir droit de l'espérer raisonnablement, nonobstant cet engagement téméraire. C'est un état d'ingratitude & d'injustice ; puisque c'est ôter à Dieu la qualité de principe & de fin de toutes choses ; que c'est croire que nous pouvons vivre pour nous-mêmes, pour notre plaisir, pour notre gloire, pour nos interêts, & qu'ainsi nous ne sommes pas

obligés de le consulter sur l'emploi où il désire que nous passions notre vie. Enfin c'est un état d'infidélité & de révolte ; puisque c'est être un serviteur infidéle, de se conduire à sa fantaisie & de suivre sa volonté propre, & non celle de son maître. Il ne faut donc point d'autre chose pour faire naufrage & pour perdre son ame, que de continuer à vivre dans cette indépendance de Dieu, quoiqu'on n'y ajoute aucun autre crime qui se fasse remarquer. C'est assez pour périr & être séparé de Jesus Christ, que d'avoir vécu pour soi & non pour lui, de n'avoir pas observé ce que dit l'Apôtre : *Que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort & ressuscité pour eux.* 2. Cor. 5. 15.

III. Cependant outre cette tempête générale, inséparable de l'état de ceux qui s'embarquent sans l'ordre de Jesus-Christ, & sans l'avoir avec eux, ils en rencontrent une infinité d'autres dans le cours de cette navigation, capables de submerger leur vaisseau. Il y en a de deux sortes, de cachées, & de manifestes. Celles qui sont cachées, sont d'autant plus dangereuses, qu'elles abîment un navire sans qu'on s'en apperçoive. Il n'y a point de ces sortes de naufrages dans les mers du monde, & on n'y périt point sans le savoir. Mais dans cette mer spirituelle, ce

ſont au contraire les plus ordinaires. On y eſt ſubmergé ſans qu'on le ſache ; & cela arrive particulierement par certaines opinions qui y regnent, & qui étant autoriſées par la coutume, & par l'exemple même de gens qui paſſent pour gens de bien, ne ſe font plus diſcerner. On s'y engage ſans ſcrupule. On y demeure ſans remords, & l'on ſe croit fort en ſureté, ſe voïant en ſi grande compagnie. On ne ſauroit mettre dans l'eſprit de la plûpart du monde, que ce qui s'y pratique communément puiſſe être mauvais. On agit donc, & l'on hazarde ſon ſalut ſur ces opinions, qui n'en ſont pas moins téméraires pour être communes ; parce qu'il y auroit cent raiſons & cent exemples qui en pourroient détourner ceux qui les ſuivent, s'ils n'étoient aveuglés par l'impreſſion de la coutume & de l'exemple du monde.

IV. Ceux qui navigent entre les tropiques, y trouvent un vent continuel qui les porte toujours du même côté, & qui eſt comme le cours d'un fleuve qui tend à la mer. Il y a de même dans le monde un certain courant, qui porte ceux qui y vivent, vers les aiſes & les commodités de la vie, vers la conſidération, l'honneur, les richeſſes, l'éclat, le rang, les dignités, c'eſt-à-dire, vers toutes choſes qui

qui ſont dangereuſes en ſoi, & principalement pour ceux qui les déſirent. Tout le langage des hommes eſt infecté de cette corruption : leurs ſouhaits, leurs congratulations, leurs complimens, leurs entretiens en ſont pleins. Si quelqu'un, après avoir long-temps fait ſa cour pour parvenir à quelque charge du ſiecle, ou à quelque dignité de l'Egliſe, vient à obtenir ce qu'il déſiroit ; on l'en félicite, & tous ſes amis le viennent voir à l'envi pour lui témoigner leur joie. Ses envieux mêmes, par leur dépit, font la même impreſſion ſur lui ; parce qu'il voit dans leur dépit, qu'ils eſtiment grand le bien qu'il poſſede : ce qui lui perſuade qu'il eſt heureux. Cependant qu'y a-t-il de plus faux que cette impreſſion ? Eſt-on heureux quand une montagne tombe ſur nous ? Et qu'eſt-ce qu'une dignité eccléſiaſtique à un homme qui la déſire, qui la recherche, qui ne la fuit pas, ſi-non la chute d'une montagne ſur lui ? Mais hélas ! ce poids ſi terrible ne ſe ſent point dans cette vie. Il écraſe l'ame ſans qu'elle s'en apperçoive ; & c'eſt ce qui fait que bien loin de tâcher de l'éviter, il y a preſſe à qui en ſera accablé. On entaſſe, tant que l'on peut, de ces montagnes ; & l'on arrive ſans crainte au jour de la mort, où le ſentiment de cet accablement ſera

d'autant plus vif, qu'il aura été plus étouffé durant cette vie. Qu'eſt-ce donc qu'il y a de vrai ſur ce point? Je ne ſache pas qu'il y ait autre choſe, ſi-non que de ne déſirer point les richeſſes & les dignités de l'Egliſe, & n'être pas forcé de les accepter, c'eſt le ſouverain bonheur. Ne les déſirer point & en être chargé malgré ſoi, eſt un bien pour l'Egliſe: mais c'eſt toujours un fort grand danger pour ceux que l'on charge de ce fardeau. Les déſirer & n'y pouvoir parvenir, c'eſt un mauvais déſir de l'homme & une grande miſéricorde de Dieu. Mais les déſirer & les obtenir, c'eſt la ſouveraine miſere & le ſouverain danger. Cependant c'eſt le ſujet des conjouiſſances & des congratulations des hommes.

V. Quelque véritable que ſoit ce diſcours, il ne paſſera jamais à l'égard de la plûpart du monde que pour une idée. L'impreſſion publique l'emportera toujours à l'egard de cet exemple particulier, & à l'égard de tous les autres ſemblables. Et ainſi cette impreſſion forme une de ces tempêtes inviſibles, auxquelles on ne ſonge point à réſiſter, & qui attaquent particulierement ceux qui entrent par leur fantaiſie & par des vûes toutes humaines, dans les engagemens qui font le capital de leur vie. L'amour du monde

qui les y a portés, les prépare à recevoir ces impressions & ces maximes : & quand ils s'appercevroient de leur fausseté, il leur ôte la force d'y résister, & par la pente qu'il y donne, & parce qu'il éloigne le secours de Dieu, qui peut seul soutenir l'ame dans cette tempête. Car, comme Dieu n'a point de part à ces engagemens d'interêt & de passion, il laisse d'ordinaire emporter ces personnes au torrent dans lequel ils se sont mis. C'est même le grand nombre de ces personnes mal engagées, qui composent ce torrent, en se poussant les uns sur les autres vers ces précipices qu'ils ne connoissent point, où ils font de ces naufrages cachés, d'autant plus dangereux, qu'ils subsistent avec la réputation de gens d'honneur & de probité, que beaucoup d'entre eux font gloire de conserver.

VI. Ce n'est pas que Dieu, pour marquer davantage l'aversion qu'il a de ces engagemens téméraires, ne permette très-souvent que ces personnes tombent dans des déréglemens grossiers & visibles. Car c'est par un effet de cette justice secrette, que l'on voit dans l'Eglise tant d'Ecclésiastiques vicieux, tant de Religieux déréglés, tant de Magistrats corrompus. Comme ils sont entrés dans leur état sans Dieu, ils y vivent sans Dieu ; & Dieu les li-

vrant à leurs passions, ils se précipitent souvent dans des désordres honteux. On blâme ces désordres ; les gens d'honneur les regardent avec horreur : mais on ne songe point assez à remédier à ce qui les attire, qui est la témérité de l'engagement. Les peres désirent à la vérité que leurs enfans soient de bons Ecclésiastiques: mais ils veulent néanmoins absolument qu'ils entrent dans l'état Ecclésiastique, parce que l'interêt de leur famille le demande. Ils les y poussent donc, sans s'informer que très-superficiellement s'ils y sont bien appellés. S'ils ne sont pas bons, ils espérent qu'ils le deviendront. S'ils sont pleins de l'amour du siécle, ils espérent qu'ils se corrigeront de tous ces défauts, & que Dieu les remplira de l'esprit ecclésiastique : & Dieu, pour punir leur témérité, permet que ces enfans deviennent des Ecclésiastiques scandaleux, qui sont le deshonneur de l'Eglise & de leur famille. Il n'y a guere de mere, qui n'aimât mieux que sa fille fût plûtôt une bonne Religieuse qu'une mauvaise : mais elle commence par l'engager à se faire Religieuse ; la piété viendra quand elle pourra. Et de-la il arrive que cette fille engagée dans un monastere sans vocation, y vit comme elle y est entrée ; qu'elle remplit tout de trouble & de scandale ; qu'elle

y ſuit ſes paſſions, ou qu'elle ſe conſume de chagrin & de dépit, de n'être pas en état de les pouvoir ſuivre.

VII. Voilà les tempêtes qui arrivent à ceux qui s'embarquent ſans Jeſus-Chriſt : & il eſt clair que le ſeul moyen d'y remédier, c'eſt de ſe remettre ſous ſa conduite, & de réparer ce défaut de vocation. C'eſt ce que font les Eccléſiaſtiques mal appellés, que Dieu touche, & à qui il fait faire une attention ſérieuſe ſur la témérité de l'engagement où ils ſont entrés ; ce qui les fait réſoudre à ſe priver des miniſteres qu'ils ont uſurpés, à moins que l'Egliſe, dans le beſoin qu'elle a de bons Miniſtres, ne les y retienne après leur converſion. Car cette réſolution, lorſqu'elle eſt ſincere, fait que deſlors ce n'eſt plus ſans Jeſus-Chriſt qu'ils navigent, & qu'ainſi ils ont beaucoup plus de droit de demander & d'eſpérer ſon ſecours. C'eſt ce que fait encore une Religieuſe mal entrée, lorſqu'aïant reconnu devant Dieu ſon mauvais engagement, & voïant qu'il l'oblige de demeurer dans l'état où elle eſt, elle ſe réſout d'expier le défaut de ſon entrée, par une obſervation fidelle de ſa regle ; & ſe réjouit de ce que Dieu lui donne un moïen favorable, pour ſatisfaire aux péchés de ſa vie paſſée dans l'état même qu'elle a mal choiſi.

C'eſt ce que font encore plus heureuſement ceux qui renoncent actuellement aux emplois dont ils ne ſont pas capables, & dans leſquels ils ſe ſont témérairement engagés. Voilà les vrais moïens de ſe délivrer de ces tempêtes, ſoit viſibles, ſoit inviſibles, dont ceux qui s'embarquent ſans Jeſus-Chriſt ſont néceſſairement agités. Peu de perſonnes y ont recours. Car on ſe contente ordinairement de travailler à ſe corriger de certains petits défauts qu'on connoît en ſoi : mais il y en a peu qui aillent juſqu'à la ſource, qui eſt la témérité du premier engagement ; & cependant c'eſt cette mauvaiſe ſource qui cauſe toutes ces tempêtes.

VIII. L'Evangile, en nous donnant indirectement occaſion de faire toutes ces réflexions ſur les tempêtes auſquelles on eſt expoſé, quand on eſt ſéparé de Jeſus-Chriſt & embarqué ſans ſon ordre, nous propoſe directement une autre inſtruction très-importante, qui eſt que quoiqu'on ſoit avec Jeſus-Chriſt, & qu'on ſe ſoit embarqué par ſon ordre, on ne laiſſe pas d'être encore expoſé à des tempêtes ; & qu'il peut arriver que Jeſus-Chriſt s'endormant, les flots & les vents mettent la barque en danger d'être ſubmergée. C'eſt-à-dire, qu'il nous veut apprendre que par un ſecret de la conduite de Dieu ſur les

hommes, il n'y a aucun état qui soit entierement sûr. Saül étoit bien appellé à la roïauté, & Judas à l'Apostolat; & néanmoins ils s'y perdent l'un & l'autre. Dieu veut que nous soyons toujours dans la crainte; & une partie de notre sureté consiste à ne nous tenir jamais assurés. Jesus-Christ peut s'endormir, c'est-à-dire que notre foi peut être assoupie; & dans cet assoupissement de la foi, les eaux de la mer peuvent nous épouvanter, & même nous submerger. Les Apôtres ne le furent pas, parce que Jesus-Christ les en garantit; & il en garantit de même la plûpart de ceux qui navigent par ses ordres, & avec lesquels il est: mais il leur apprend toujours par ce danger, quelle est leur foiblesse, quelle est la puissance du monde & du diable pour les perdre, & combien est pressant le besoin qu'ils ont de son secours.

IX. Jesus-Christ reprit les Apôtres de leur timidité; mais cette timidité ne consistoit pas en ce qu'ils le reveillerent. C'étoit au contraire une action de prudence qu'il approuvoit. Leur timidité consistoit donc en ce qu'ils le reveillerent avec empressement & avec défiance, comme s'il n'eût pas été capable d'appaiser tout d'un coup l'agitation de cette mer. Ce qu'il y avoit donc de blâmable en eux, étoit le défaut de foi & de confiance. Ils firent

ce qu'il falloit faire, qui étoit de réveiller Jesus-Christ : mais ils ne le firent pas avec l'idée & l'assurance qu'ils devoient avoir de son pouvoir souverain. Cependant cette foi, quoique foible & imparfaite, obtint de lui qu'il appaisât cette tempête. La bonté de Jesus-Christ est si grande, qu'il pardonne à nos infidélités, & qu'il ne laisse pas d'exaucer les prieres que nous lui faisons, quoiqu'accompagnées de beaucoup d'imperfections ; principalement si elles lui sont faites dans la suite d'une œuvre entreprise par son ordre.

X. Réveiller donc Jesus-Christ, c'est-à-dire, exciter sa foi, est la voie & le moïen ordinaire de résister aux tempêtes & aux tentations du monde. Elles n'arrivent que parce que la foi est endormie ; que parce que nous jugeons des objets du monde par les sens & par l'impression de la coutume, & non par les lumieres de la foi. Ainsi lorsque notre ame paroît presque toute submergée par ces flots du monde que le Diable emploie pour la perdre, il faut avoir recours à ces vérités de foi, qui nous découvrent ses illusions. Mais pour cela il faut les avoir présentes, & qu'il n'y ait qu'a y faire réflexion, & à y appliquer l'esprit ; & c'est sur ce fondement que saint Augustin nous

avertit ſouvent de faire proviſion des vérités de la foi, lorſque les tempêtes ſont éloignées & que nous ſommes dans le calme, afin qu'elles nous puiſſent ſervir au temps auquel Dieu permet que les tempêtes arrivent : car il n'eſt pas temps alors de les apprendre & de s'en inſtruire. S'il eût fallu paſſer la mer pour aller querir Jeſus-Chriſt, afin d'appaiſer cette tempête, les Apôtres étoient perdus. Si l'on remet au temps des grandes tentations, à graver dans ſon eſprit les vérités néceſſaires pour y réſiſter, l'on y a plutôt ſuccombé qu'on ne s'en eſt inſtruit ; ou plutôt on ne penſe pas même à s'en inſtruire. Mais pour s'en ſervir utilement, il faut qu'elles ſoient gravées profondément dans notre cœur ; & qu'un leger ſouvenir, une legere vûe les y retrace, les y renouvelle, & leur redonne l'activité & l'efficace.

XI. Il ne ſuffit pas néanmoins d'avoir recours à ces vérités de foi, il faut de plus que Jeſus-Chriſt commande aux flots & aux vents de s'appaiſer. Jeſus-Chriſt ſe ſert des vérités chrétiennes pour nous ſoutenir dans les tempêtes de ce monde : mais ce n'eſt pas en abandonnant notre eſprit à ſes efforts naturels, & en le laiſſant ſe ſervir comme il pourra du ſecours de cette lumiere que la foi donne. C'eſt

en animant ces lumieres de la chaleur de ſon eſprit ; c'eſt en les gravant dans le cœur ; c'eſt en diminuant l'impreſſion des tentations ; c'eſt en tournant notre cœur comme il lui plaît par ſon amour. Ce n'eſt donc pas aſſez de réveiller Jeſus-Chriſt ; c'eſt-à-dire, d'exciter notre foi, & de s'appliquer à ce qu'elle apprend : il faut encore reconnoître la néceſſité de ſa grace, afin de nous rendre utile la lumiere de la foi. Il faut reconnoître le ſouverain empire qu'il a ſur les cœurs, & lui ſoumettre les nôtres, afin qu'il en diſpoſe ſouverainement. C'eſt-à-dire, qu'il faut pratiquer les moïens : mais ne pas croire que ces moïens nous ſuffiſent indépendamment de Jeſus-Chriſt ; comme il ne faut pas croire auſſi qu'il ſuffiſe d'avoir recours à la priere, & d'implorer le ſecours de Jeſus-Chriſt, ſans la pratique des moïens auſquels il attache ordinairement ſa grace.

XII. Jeſus-Chriſt appaiſa cette tempête tout d'un coup par un effet extraordinaire de ſa puiſſance, qui fit entrer en admiration tous ceux qui étoient dans la barque, & leur fit dire : *Qui eſt celui-ci, à qui les vents & la mer obéiſſent ?* Les hommes qui ſe conduiſent par les ſens, ne ſont guere touchés que des effets extraordinaires de la puiſſance de Dieu : mais

ceux à qui la foi ſert de lumiere, n'admirent pas moins Dieu dans les effets ordinaires de ſa Providence, que dans les plus extraordinaires. La fin même & l'utilité des effets exrraordinaires, devroit être de nous faire connoître Dieu dans les plus ordinaires & les plus communs; car ils ne dépendent pas moins de ſa puiſſance. Ainſi quand Dieu nous délivre des tentations, des dangers & des occaſions de péché, par les voies les plus communes, nous ne devons pas nous tenir moins obligés à ſa bonté que s'il nous en avoit délivrés par des miracles viſibles. Il y a même en un ſens quelque choſe de plus merveilleux dans les effets communs de la Providence, que dans les plus extraordinaires. Car dans ceux qui paroiſſent les plus éronnans, il n'y a que la puiſſance de Dieu qui agit, qui eſt une cauſe ſimple & peu compoſée : mais pour faire réuſſir un effet par les voies ordinaires, il faut raſſembler une infinité de cauſes. C'eſt une machine compoſée d'une infinité de reſſorts, & le défaut du moindre auroit empêché cet effet, ce qui paroît beaucoup plus admirable. Mais le défaut des hommes, eſt de ſéparer en quelque ſorte de Dieu cet aſſemblage de cauſes, & de le regarder preſque comme tout naturel; au lieu que Dieu ſeul en eſt auteur,

& qu'il n'a pas moins dessein de produire par-là les effets particuliers, que lorsqu'il les produit immédiatement par lui-même.

SUR L'EPITRE DU V. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EPÎTRE. *Coloss.* 3. 12.

MEs Freres, Revêtez-vous comme des élûs de Dieu, saints & bien aimés, de tendresse & d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience; vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frere tous les sujets de plainte qu'il pourroit avoir contre lui, & vous entrepardonnant comme le Seigneur vous a pardonné. Mais sur-tout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de la perfection. Faites regner dans vos cœurs la paix de Jesus-Christ, à laquelle vous avez été appellés, comme ne faisant tous qu'*un corps, & soïez-en reconnoissans. Que la parole de Jesus-Christ demeure en vous avec plénitude, & vous comble de sagesse. Instruisez-vous, & exhortez-vous les uns les autres, par des Pseaumes, des Hymnes & des*

des Cantiques ſpirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur. Quoique vous faſſiez, en parlant, ou en agiſſant, faites tout au nom du Seigneur Jeſus-Chriſt, rendant graces par lui à Dieu le Pere.

EXPLICATION.

I. L'Apôtre donne trois qualités aux Chrétiens de Coloſſe, d'*élûs*, de *ſaints*, & de *bien-aimés*. Le terme d'*élûs* marque la préférence éternelle que Dieu a faite d'eux, à ceux qu'il n'a pas élus. La qualité de *ſaints* marque la ſéparation actuelle de la corruption du monde : & celle de *bien-aimés*, marque l'amour que Dieu leur porte, qui eſt la ſource des dons qu'il leur fait. Car l'amour de Dieu eſt toujours joint à ſes dons. Dieu aime les hommes dans l'état où il les met par ſa grace, & non dans leur état naturel. Mais ſaint Paul attribuant ces qualités aux Chrétiens, n'a pas deſſein de les flatter par des louanges ſtériles : il veut qu'elles aïent des effets réels, & qu'elles leur ſervent de motifs pour agir d'une maniere digne de Dieu. Il y en a qui voudroient bien ſe réjouir dans les titres qui leur ſont donnés, & en faire l'objet de leur complaiſance, ſans en tirer aucune conſéquence pour leur vie : mais ce n'eſt pas ainſi que ſaint Paul veut que les Chré-

tiens en usent. Il veut qu'ils rendent ces titres féconds par les actions qui en doivent naître ; & l'examen qu'il leur donne lieu de faire d'eux-mêmes sur ces actions, est plus capable de les humilier, que la grandeur de ces titres ne l'est de les élever.

II. *Revêtez-vous de tendresse & d'entrailles de miséricorde.* v. 12.

La conséquence que saint Paul veut que les Chrétiens tirent à l'égard du prochain, est qu'ils doivent tous être *revêtus d'entrailles de miséricorde* ; c'est-à-dire, d'une miséricorde qui ne soit point superficielle & extérieure, qui ne se termine point à de certains petits devoirs d'humanité, ni qui puisse être arrêtée par de petits obstacles, mais qui naisse d'un grand fonds de compassion, capable de leur faire surmonter les difficultés qui se rencontrent dans l'exercice de la charité. Il est dit dans l'Ecriture, que *les entrailles des méchans sont cruelles* ; parce qu'encore qu'ils se puissent couvrir de quelque apparence de bonté, il y a néanmoins un fonds de cruauté dans leur cœur, qui s'excite facilement dès que leur orgueil est tant soit peu choqué. L'Apôtre veut donc que les Chrétiens soient dans une disposition toute contraire ; & que s'ils étoient quelquefois irrités par la malice des hommes, ils aïent un fonds de compassion,

Prov. 12. 10.

qui les adouciſſe & les porte à les ſoulager. Cette compaſſion naît de la connoiſſance que leur lumiere leur donne de leur propre corruption. Ils ſavent de quel état ils ont été tirés, & ce qui leur reſte en eux-mêmes de miſere : & cette double vûe, de la miſere où ils ont été plongés, & de celle qui leur reſte, les rend indulgens & compatiſſans pour celle des autres. S'ils ſe regardent en eux, ils n'y voient rien du tout qui ne leur répréſente ce qu'ils ont été ou ce qu'ils ſont; & cette vûe les attendrit, & bannit de leur cœur toute dureté.

III. L'Apôtre, pour fortifier cette diſpoſition, & affermir les Chrétiens dans cette miſéricorde qu'il leur recommande, veut qu'ils y joignent quatre vertus, *la bonté*, *l'humilité*, *la modération & la patience*, qui ſont comme les baſes de la vraie miſéricorde.

La bonté fait que nous ſouhaitons & que nous procurons aux autres la participation des biens dont nous jouiſſons, & que nous ne voulons point les poſſéder pour nous ſeuls.

L'humilité fait que nous nous mettons au rang de tous les miſérables; que nous ne nous préférons point à eux; & que les regardant ainſi comme nos images, nous avons pour eux les ſentimens que nous

avons pour-nous-mêmes.

La modération fait que nous ne croïons pas facilement être offensés par les autres, & que nous resserrant dans de fort petites bornes, nous éprouvons que la plûpart des coups qu'ils donnent, ne portent point sur nous. Ceux qui se grossissent & se représentent grands à leurs yeux, sont choqués de tout & s'irritent de tout; parce que personne ne leur rend à leur gré ce qu'ils s'imaginent qu'on leur doit. Mais les personnes modérées s'irritent difficilement, parce qu'ils ne croient pas aisément qu'on leur fasse tort: & lors même qu'on leur ôte réellement ce qui leur appartient, la modération les empêche de repousser cette injure avec aigreur, & les maintient dans la douceur envers leur prochain.

Enfin la miséricorde seroit imparfaite, si elle n'étoit accompagnée de *patience*. Car pour être compatissant envers les hommes, il faut nécessairement être résolu de souffrir leurs injustices, & tous leurs autres défauts: *Qui vitia odit, homines odit*; c'est-à-dire, que l'on passe aisément, si l'on n'y prend garde, de la haine trop ardente des défauts des hommes, à celle des hommes mêmes. Et pour éviter cet inconvénient, il faut modérer cette haine par la patience, c'est-

à-dire, par la tolérance des défauts des hommes.

IV. *Supportez-vous les uns les autres.* v. 13.

Le ſupport mutuel dans les foibleſſes & les défauts, eſt en même-temps un précepte que ſaint Paul donne aux Coloſſiens, & une raiſon de l'accomplir. Car puiſqu'il faut que le prochain nous ſupporte, il faut donc que nous ſupportions le prochain. En effet, l'impatience que l'on fait paroître dans les défauts des autres, & la dureté qu'on leur témoigne, ne vient d'ordinaire que de ce qu'on ne fait pas aſſez de réflexion qu'on fait ſouffrir les autres en mille manieres.

On les choque par la contrarieté de ſes humeurs. Ou on leur propoſe des choſes fauſſes, ou l'on ne ſait pas leur proportionner la vérité. Toutes nos paſſions ont quelque choſe qui choque & qui rebute; car elles ont toutes leur ſource dans l'amour propre: & c'eſt une choſe haïſſable de s'aimer ſoi-même, & de n'aimer pas les autres; ce qui fait l'eſſence de l'amour propre. Or qui peut dire que ſon amour propre ne ſe faſſe point ſentir? On ne fait pas réflexion que l'on parle en plus d'une maniere; & que ſouvent, lorſque les paroles paroiſſent ſimples & douces, il y a une hauteur choquante dans

le ton de la voix, dans l'air du visage, & dans tout l'extérieur. Souvent quand on ne choque pas par l'un, on choque par l'autre. C'est par toutes ces raisons qu'il est difficile de comprendre en combien de manieres on se rend pénible aux autres : & ainsi c'est une extrême injustice de ne les vouloir pas aussi supporter à son tour. Mais parce que chacun se flatte ordinairemeut d'avoir moins de défauts que les autres, l'Apôtre ne s'arrête point à cette raison. Il veut qu'on porte la tolérance jusqu'à une patience toute gratuite. *Que chacun remette à son frere*, dit-il, *tous les sujets de plainte qu'il pourroit avoir contre lui ;* c'est-à-dire, que si nous ne souffrons pas les fautes que le prochain fait contre nous, par une compensation juste de ce qu'il souffre de nous, nous les lui devons remettre par un pardon gratuit.

V. Mais en *les remettant*, il faut bien prendre garde que *la remise* soit sincere, & que le pardon soit entier. Car il n'y a que trop de personnes, qui souffrant sur le champ les défauts & les fautes du prochain, & paroissant ainsi discrets & patiens en sa présence, se réservent le droit d'en faire des railleries dans la suite, de tourner ses défauts en ridicule, & d'en parler d'une maniere qui irriteroit au der-

nier point ceux dont on parle, s'ils le savoient. Ce n'est pas-là faire ce que dit l'Apôtre par le terme de *don*, duquel il se sert pour signifier cette *remise*. Le don suppose qu'on se prive du droit de reprendre ce qu'on a donné. On n'a donc plus de droit aussi de faire paroître du chagrin de ce qu'on a supporté ; & c'est à quoi l'exemple de Jesus-Christ, que l'Apôtre nous propose dans la suite, nous doit fortement exciter. Il veut que nous supportions les autres, & que nous leur remettions leurs fautes, comme *notre Seigneur a supporté & nous a remis les nôtres*, SICUT *& Dominus donavit vobis, ita & vos.* Qui ne sera donc frappé de crainte & de tremblement par ce modele qui nous est proposé ? Il faut que nous supportions les autres *comme le Seigneur nous a supportés.* Or que n'a-t-il point supporté de nous ? Que ne nous a-t-il point remis, & avec quelle sincérité ne nous l'a-t-il point remis ? En vain pour nous exempter de souffrir des autres, alleguerions-nous la grandeur de leurs défauts & l'équité de notre procédé à leur égard. Qu'est-ce que tout cela, en comparaison de ce que Dieu a fait pour nous & de ce qu'il nous a remis, quoiqu'il soit incapable d'agir autrement envers nous qu'avec une extrême bonté & une exacte justice ?

Ainſi ce modele leve tous les prétextes de dureté envers le prochain, & nous oblige à en ſouffrir tout ; puiſque nous n'en ſouffrirons jamais autant que Jeſus-Chriſt a ſouffert, & ſouffre continuellement de nous.

VI. *Mais ſur-tout revêtez-vous de la charité, qui eſt le lien de la perfection.* v. 14.

Il eſt étonnant que l'Apôtre, après avoir recommandé tant de vertus aux Coloſſiens, la miſéricorde, la bonté, l'humilité, la modeſtie, la patience, le ſupport du prochain, il leur preſcrive encore d'avoir outre cela *la charité*, comme ſi elle n'étoit point compriſe dans toutes ces autres vertus. Elle y eſt en effet compriſe, lorſqu'elles ſont véritables, puiſqu'elle eſt la ſource qui les produit & l'ame qui les anime : mais parce qu'il peut y avoir de fauſſes miſéricordes, de fauſſes humilités, & ainſi des autres ; l'Apôtre, pour exclure ces fauſſes vertus, ajoute, qu'*outre tout cela il faut avoir la charité qui eſt le lien qui les rend parfaites.* Il nous a voulu inſtruire par-là, que nous ne devons pas nous laiſſer éblouir par l'éclat de certaines œuvres extérieures qu'on peut pratiquer ſans charité. Il faut voir de quel principe elles naiſſent, & ſi elles ſont attachées à ce lien commun. Sans

cela ces œuvres ne peuvent être que mortes & ſans vie ; puiſqu'elles n'auroient point leur ame, leur vie, leur forme, qui eſt la charité. Et c'eſt ce qui nous doit tenir dans une extrême humiliation devant Dieu ; puiſque nous ignorons toujours ſi tout ce que nous croïons faire pour lui, eſt mort ou vivant ; & que ſouvent toute notre vie n'eſt remplie que de ces œuvres mortes, qui renferment toujours en elles une eſpece de corruption par la privation de la charité.

VII. *Que la paix de Jeſus-Chriſt regne dans vos cœurs.* v. 15.

Le ſens de cette parole eſt que la paix le doit toujours emporter dans l'eſprit d'un Chrétien. Car c'eſt ce que ſignifie le mot de *regne*, expliqué ſelon le Grec ; c'eſt à-dire, qu'il faut qu'un Chrétien trouve la paix de Jeſus-Chriſt en toutes choſes, dans l'embarras, dans les adverſités, dans la vie & dans la mort. La raiſon en eſt, qu'il trouve par tout la volonté de Dieu, & qu'il y met ſon repos. Elle eſt quelquefois obſcure, & c'eſt ce qui lui cauſe quelque eſpece d'agitation & d'inquiétude. Mais ces inquiétudes ſe terminent à la paix ; parce que la volonté de Dieu ſe découvre toujours par ceux qui la cherchent ſincerement, & qu'étant trouvée, elle calme leur eſprit. Com-

ment un Chrétien ne trouveroit-il point la paix dans les maux de cette vie & les contradictions des hommes; puiſqu'il la trouve même dans ſes infirmités ſpirituelles, dans ſes défauts, dans ſes fautes, dans la guerre & la contradiction de ſes paſſions & de ſes penſées? Il remedie autant qu'il peut à toutes ſes fautes volontaires. Il s'humilie des involontaires. Il ſouffre l'agitation de ſes paſſions & de ſes penſées, qu'il ne ſauroit empêcher; & puiſque Dieu veut qu'il ſoit au monde avec ces conditions, il s'y ſoumet, & attend de ſa bonté ſa parfaite guériſon, quand il lui plaira de la lui donner. Ainſi la paix de Jeſus-Chriſt l'emporte toujours dans ſon cœur, & devient toujours victorieuſe du trouble. C'eſt pourquoi il eſt clair, lorſqu'on ſe ſent troublé par quelque cauſe que ce ſoit, quand ce ſeroient même des péchés, que la volonté de Dieu eſt qu'on réſiſte à ce trouble, & qu'on rentre dans la paix; parce que le trouble eſt une tentation qui empêche l'ame d'agir & de connoître la vérité. Il ne faut point ſe laiſſer flatter ſur ce point par une fauſſe humilité. Le trouble eſt toujours mauvais, & le premier de tous nos devoirs eſt de nous en défaire. Quand il eſt néceſſaire de nous condamner enſuite & de nous réduire à une rigoureuſe péni-

tence, il le faut faire avec une vûe tranquille, qui puisse discerner la vérité & nous y affermir ; & non pas avec un trouble qui nous la cache, & qui est la source de l'inconstance & du désespoir.

VIII. *Que la parole de Jesus-Christ habite en vous avec plénitude.* v. 16.

La parole de Dieu est la vraie nourriture de l'ame, & cette nourriture s'étend dans l'ame à proportion qu'elle y est reçue ; elle la pénetre, elle y fructifie, elle y produit des lumieres qui sont les sources de l'édification que l'on donne aux autres dans les conversations, & de celles qu'on reçoit soi-même dans la méditation de cette parole. La stérilité qu'on éprouve souvent, & dans les réflexions qu'on fait sur l'Ecriture, & dans les entretiens de piété, vient de ce que la parole de Dieu n'*habite* pas *dans nos cœurs avec abondance* ; mais qu'elle y est plûtôt avec sécheresse & avec stérilité. Nous rempliſſons nos esprits de mille curiosités inutiles. Nous ne les occupons de la parole de Dieu qu'à certaines heures, & encore par une espece de contrainte. Les premiers Chrétiens au contraire ne pensoient qu'à la parole de Dieu, ils s'en rempliſſoient continuellement ; & ainsi cette parole se répandoit en eux, dit l'Apôtre, en cantiques de louanges & en

discours d'édification. Rien n'est plus touchant qu'un Chrétien pénétré de Dieu, & qui ne pense qu'à Dieu. Car ne pensant qu'à Dieu, il ne parle que de Dieu; & il en parle tout autrement que ceux qui en parlent par des réflexions d'esprit qui ne viennent point du cœur.

IX. *Quoique vous fassiez, ou en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jesus-Christ.* v. 17.

L'Apôtre n'oublie rien; il veut que toutes nos actions & toutes nos paroles soient consacrées à Jesus-Christ. Et c'est ici un des lieux de l'Ecriture, où la nécessité de rapporter toutes nos actions à Dieu est marquée plus formellement. S'il y a quelque endroit de notre vie où nous soyons indépendans de Dieu, où nous ne recevions rien de lui, où il ne soit point notre derniere fin, que nous ne devions point à Jesus-Christ en qualité de ses esclaves; & enfin s'il y a quelqu'une de nos actions que le prix de son sang ne mérite pas, à la bonne heure que nous ne la rapportions point à sa gloire. Mais s'il n'y en a aucune de cette nature, si Dieu est toujours notre fin, si nous dépendons en tout de lui, si Jesus-Christ nous a totalement achetés; qui peut douter que nous ne soyons obligés de rendre à Dieu ce que nous lui devons par tant de titres, & de

païer à Jesus-Christ ce qu'il s'est acquis par un si grand prix ? Ainsi il faut que ceux qui contestent cette vérité si claire, n'aïent jamais compris les droits de Dieu & de Jesus-Christ sur l'homme. Il est vrai qu'il ne nous impute pas à crime l'omission de ce rapport de nos actions à lui dans les petites rencontres de la vie ; & il est vrai encore qu'il n'est pas nécessaire que ce rapport soit fait par des réflexions actuelles, & qu'il suffit que le désir sincere de glorifier Dieu, soit le principe de nos actions, & que Dieu voie que c'est ce qui nous fait agir. Mais il est vrai aussi qu'il ne faut pas penser qu'une action soit faite pour Dieu, quand elle lui est simplement offerte par une oblation générale ou particuliere. Il faut de plus qu'elle soit reglée selon ses loix, & que l'ame ne s'y porte que parce qu'elle croit que Dieu le veut. Ainsi ce rapport de nos actions à Dieu consiste principalement en ce que l'amour de Dieu en soit le principe ; c'est-à-dire, à les faire pour obéir à Dieu & pour accomplir ses loix.

SUR L'EVANGILE DU V. DIMANCHE D'APRÈS L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *S. Matth* 13. 24.

EN ce temps-là, Jesus proposa au peuple cette parabole : Le Roïaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé de bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint, & sema de l'ivraie au milieu du blé, & s'en alla. L'herbe aïant donc poussé, & étant montée en épi, l'ivraie commença aussi à paroître. Alors les serviteurs du pere de famille lui vinrent dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est un homme qui est mon ennemi qui l'y a semée. Et ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions la cueillir ? Non, leur répondit-il ; de peur qu'en cueillant l'ivraie ; vous ne déraciniez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un & l'autre jusqu'à la moisson : & au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Cueillez premiere-

ment l'ivraie, & liez-la en botte pour la brûler; mais amassez le blé dans mon grenier.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ aïant voulu lui-même être l'interprete de la parabole de l'ivraie *semée par l'homme ennemi* dans le champ où le pere de famille avoit semé la bonne semence, il n'est pas permis d'en proposer une autre explication que celle qu'il a eu la bonté de nous donner. Il est donc certain que par cette bonne semence, il faut entendre les bons & les élus; que par l'ivraie, il faut entendre les méchans que le Diable seme dans l'Eglise avec les bons. Aussi ceux d'entre les Peres, qui par l'ivraie ont entendu les hérésies, ou généralement les vices & les déreglemens, ne s'éloignent point du sens que Jesus-Christ y a donné. Car comme les bons ne sont bons que par la vertu, & qu'ainsi Dieu en rempliſſant le monde de bons, y a en même temps planté les vertus; de même le Diable en pervertiſſant les hommes & les rendant méchans, a rempli aussi le monde de vices & de désordres. De sorte que ces deux sens reviennent au même, & répréſentent tous deux le mélange qu'il y a dans l'Egliſe, de gens de bien & de méchans, de vertus & de vices; de bons qui sont

les ouvrages de Dieu, de méchans qui ſont les ouvrages du Démon ; de bons qui le ſont par les vertus que la grace de Dieu a répandues dans leurs cœurs, de méchans qui le ſont devenus par les crimes que l'homme ennemi leur a fait commettre.

II. Comme ce mélange eſt inévitable, & qu'il a plû à la Providence de le permettre, il eſt extrêmement important de ſavoir quelle conduite les gens de bien doivent tenir à l'égard de ces méchans qui ſont mêlés avec eux, dont on ne peut douter que la compagnie ne ſoit dangereuſe : & cette parabole eſt expreſſément deſtinée à nous inſtruire de cette conduite. Car la raiſon humaine porteroit aiſément à conclure qu'il les faut abſolument bannir de l'Egliſe, & les arracher de ſon champ, ou qu'au moins il faut entierement ſe ſéparer d'eux en n'entretenant avec eux aucun commerce ni aucune ſociété. Mais ces penſées ne ſont nullement conformes aux lumieres de la raiſon divine qui nous ſont propoſées dans l'Evangile. On ne ſauroit ſe ſéparer de tous les méchans qui ſont dans l'Egliſe en les banniſſant par voie d'autorité, ſans exciter de grands troubles. Ils ſe défendront, ils ſe révolteront contre ceux qui les en voudront chaſſer ; & leurs révoltes entraîne-

ront avec eux une infinité d'ames ſimples. De ſorte qu'en voulant bannir ces pailles, on ne pourroit éviter de perdre quantité de bon grain que ces pailles enleveroient avec elles. Il faut donc que la charité que nous devons avoir pour ce bon grain capable d'être enlevé par la paille, nous oblige à la tolerer.

Il eſt vrai que cela n'a pas toujours lieu, comme le remarque ſaint Auguſtin, & qu'il y a des rencontres où l'on peut corriger les méchans par une juſte ſévérité, ſans apporter aucun préjudice à la paix néceſſaire pour la ſureté des ſimples fideles. Quelquefois même l'expulſion des hérétiques eſt un des moïens néceſſaires pour conſerver ces fideles. Mais il y a des occaſions où le trouble & la confuſion que les méchans cauſent dans l'Egliſe, lorſqu'on les veut corriger, ſont un mal beaucoup plus grand que le mauvais exemple qu'ils y donnent. Et c'eſt alors que Jeſus-Chriſt approuve que les Paſteurs uſent plutôt de tolérance, que d'avoir recours à des voies de ſévérité & de rigueur. *Contr. Parmen. & alib.*

III. Mais outre cette tolerance qui eſt preſcrite aux Paſteurs par cette parabole, il y en a une autre qui regarde tous les particuliers & tous les fideles. Car ce mélange de bons & de méchans eſt tellement univerſel, qu'on peut dire qu'il eſt

entierement inévitable. Le Diable ſeme l'ivraie dans toutes les ſociétés où l'on apporte le plus de précautions pour n'y recevoir que des bons. Tous ces ſoins n'empêchent pas ou qu'il ne s'y gliſſe quelques méchans, ou que quelques bons ne s'y pervertiſſent. Le Diable y fait toujours quelque breche. Il y trouve des intelligences, il y cauſe des troubles & des ſcandales. Il faudroit donc abſolument vivre tout ſeul comme des anacoretes; mais la charité ne permettroit pas à ces anacoretes mêmes, d'exclure ceux qui ſe voudroient joindre à eux, & ſe rendre imitateurs de leur vie. Or parmi ces perſonnes, il ſe trouveroit encore de faux Chrétiens & des hypocrites. D'ailleurs l'entiere ſéparation du monde eſt pour quelques perſonnes une plus grande & plus dangereuſe tentation, que la vûe & le commerce de quelques méchans. Il faut donc que le commun des fideles établiſſent leur ſureté ſur un autre moïen, que ſur une ſéparation totale de tous les méchans, & qu'ils s'affermiſſent dans une conduite ſage & moderée, par laquelle ils tolerent les méchans ſans les imiter; qu'ils ſoient témoins de leur déréglement ſans y prendre part, & ſans ſe ſéparer d'eux par la différence des lieux & des aſſemblées.

IV. Que ſi l'on demandoit mainte-

nant pourquoi Dieu a permis ce mélange de bons & de méchans, & pourquoi il n'a pas voulu qu'il y eût aucun lieu qui en fût exempt, il eſt facile de répondre que ce qui paroît d'abord préjudiciable aux bons, eſt au contraire l'un des plus grands moïens de leur ſanctification. Les méchans ſont utiles aux bons en une infinité de manieres, & il eſt bon d'en propoſer ici quelques-unes, afin de faire entrer les Chrétiens dans cet eſprit de tolerance & de patience, qui eſt la fin de la parabole de Jeſus-Chriſt.

Premierement, les méchans ſervent infiniment aux bons en les inſtruiſant. Ils les inſtruiſent par leurs paſſions, comme l'on a dit ailleurs, & ils leur font voir avec quelle ardeur ils doivent chercher les biens véritables, puiſque les gens du monde en ont tant pour des biens faux & trompeurs.

Ils les inſtruiſent par l'inutilité de toutes les peines qu'ils ſe donnent; puiſqu'il eſt aiſé de voir que ſoit qu'ils réuſſiſſent, ſoit qu'ils ne réuſſiſſent pas, ils ſont également miſérables. Un homme s'eſt mis en tête de faire fortune par toute ſorte de voies. Le voilà riche, puiſſant, au deſſus de tout: mais il n'en a que plus de peine, plus d'inquiétude, plus de ſoins. Ces grands travaux qui ont pour but de

laiſſer une famille puiſſante, ne ſe terminent ordinairement qu'à laiſſer à des enfans déréglés des moïens de ſe perdre plus facilement pour l'autre vie, & ſouvent pour celle-ci même.

Ils les inſtruiſent par les punitions que Dieu exerce ſouvent ſur eux dès cette vie même, lorſqu'il lui plaît d'y faire entrevoir des raïons de ſa juſtice; & c'eſt en ce ſens qu'il eſt dit que le *juſte lavera ſes mains dans le ſang des pécheurs.* Pſ. 57. 11.

Ils les inſtruiſent par leur malignité & par leurs calomnies. Car ſouvent elles ſont mêlées de certaines vérités, qu'une charité trop tendre & trop complaiſante auroit cachées aux gens de bien, & qui ne leur ſont découvertes que par la haine de leurs ennemis.

Ils les inſtruiſent en leur faiſant voir en eux le portrait naturel de la corruption de l'homme, & en leur montrant ainſi ce qu'ils ſeroient ſi Dieu les y avoit abandonnés. De ſorte qu'on peut dire, qu'à un Chrétien vigilant, & qui a ſoin de profiter de tout ce qu'il voit, la converſation des méchans n'eſt pas ſouvent moins utile que celle des gens de bien.

V. Secondement, les méchans ſont utiles aux bons, parce qu'ils les couvrent, & qu'ils empêchent qu'on ne les diſcerne: car ces bons aïant leurs défauts, & les

méchans leurs bonnes qualités & leurs vertus apparentes, on les confond aiſément, & on ne les diſtingue pas nettement les uns des autres. Ainſi les bons n'ont pas lieu de ſe préférer aux autres, ni de ſe regarder avec complaiſance : ce qui leur eſt très-avantageux. Il leur eſt utile de ne ſe pas voir, de n'être pas diſtingués, & de ne ſe pas diſtinguer eux-mêmes ; & c'eſt l'effet de ce mélange. Par-là chacun a ſujet de craindre pour ſoi-même & de vivre dans l'humiliation. Si l'on ne voit pas en ſoi tous les défauts qu'on remarque dans les autres, on doit craindre d'en avoir de plus grands qu'eux. On doit même ſe charger de l'humiliation qui convient proprement aux méchans, en les regardant comme renfermés dans le corps de l'Egliſe. Les Saints d'entre les Juifs ne ſe ſéparoient point des méchans qui avoient irrité Dieu. Ils reconnoiſſoient humblement qu'ils participoient avec juſtice à leur châtiment. *Nous avons péché avec nos peres*, dit David, *nous avons agi injuſtement, nous avons commis l'iniquité.* Pſ. 105. 6. Cette obligation à une pénitence commune, qui naît de ce mélange des méchans avec les bons, ſervant donc aux juſtes à les humilier, leur rapporte le plus ſolide avantage qu'ils puiſſent avoir dans cette vie.

VI. Troisiémement, les méchans sont utiles aux justes pour les exercer, pour les faire souffrir, pour les purifier. Il n'y a point de vertu solide sans patience, ni de patience sans souffrance. On ne croît en vertu & en charité, qu'à proportion qu'on est éprouvé. Or il y a quantité de ces épreuves qui ne se peuvent faire que par des méchans. Ils sont donc des instrumens de la sanctification des justes. Ce sont des ciseaux qui les taillent, mais que la main de Dieu conduit & fait agir. Sans eux les justes demeureroient dans la foiblesse, dans la langueur, dans la difformité, & seroient des pierres mal taillées qui ne seroient pas propres à être placées dans la céleste Jérusalem. Au moins ils n'auroient pas à y attendre de grandes couronnes : car ce sont les méchans qui les leur procurent. Qu'on fasse réflexion sur tous les Saints qui ont eu à souffrir des persécutions, & qu'on juge s'ils ne sont pas en quelque sorte plus redevables à ceux qui les ont persécutés, qu'à ceux qui les ont favorisés avec le plus de chaleur durant leur vie.

VII. Si le Baptême, dit saint Augustin, rendoit aussi bien les corps immortels, comme il ressuscite les ames à une vie immortelle, la foi des Chrétiens seroit trop aisée & de trop peu de mérite :

Delicatiùs crederetur in Christum. On peut dire de même de l'Eglise : Que si elle n'étoit point mêlée de méchans, elle formeroit un grand fleuve qui porteroit les ames à la vertu d'une maniere trop aisée, & qui détruiroit en quelque sorte leur foi en la facilitant. Il ne faudroit point faire d'efforts pour se sauver. Il n'y auroit qu'à se laisser aller à ce torrent de toutes les parties de l'Eglise. Il faudroit faire effort au contraire pour se damner. Ce n'est pas là l'ordre de Dieu, ni la voie qu'il a choisie pour sauver les hommes. Dieu veut qu'on rame contre le cours d'un fleuve, & qu'on fasse effort pour le surmonter. Il faut donc qu'il y ait dans l'Eglise même un fleuve contraire, qui nous porte au mal & qui nous serve d'exercice. Il est vrai qu'une infinité de gens en sont entraînés : mais ceux que Dieu soutient, tirent de grands avantages des efforts mêmes qu'ils sont obligés de faire pour le surmonter ; & toutes les vertus s'enracinent en eux d'une maniere beaucoup plus forte & plus solide.

VIII. Mais ne s'ensuit-il point de-là qu'il n'y auroit donc qu'à demeurer tranquillement dans la compagnie des méchans, & que ceux qui se retirent du monde pour éviter sa contagion, font une action imprudente ? Nullement. Cette sage précau-

tion qui a porté tant d'ames à se retirer du grand monde, à s'unir avec un petit nombre de serviteurs de Dieu, ou à vivre même dans une entiere solitude, est un effort qu'elles ont fait pour surmonter ce torrent. Elles ont imité ceux qui évitant le courant des fleuves, ne laissent pas d'aller contre son cours, en choisissant les endroits que diverses causes rendent moins rapides. Le monde ne laisse pas de faire sentir sa malignité dans les monasteres mêmes. Il y cause des traverses à ceux qui y sont retirés. Il les traite de ridicules. Il les oblige à sortir quelquefois de leurs retraites pour avoir recours à lui. Mais de plus, le monde même se glisse dans les monasteres, & y exerce les bons par la contrarieté de ses maximes & de ses inclinations. Il n'y a point de société si sainte, où il ne trouve moïen de s'insinuer par quelque endroit. Il y entre toujours non seulement des foibles, qui ne le sont que parce qu'ils sont remplis des idées du monde; mais des hypocrites, entierement corrompus, ou qui se corrompent dans le monastere même. Il faudroit souvent tout bouleverser pour les en bannir, & ils se couvrent même tellement, qu'on auroit peine à en trouver quelquefois des prétextes raisonnables. Souvent on ne les discerne pas. Les foibles, Religieux

gieux reſſemblent fort aux méchans, & les méchans Religieux reſſemblent quelquefois aux foibles. Qui en fera le diſcernement, & qui voudra ſe mettre en danger de chaſſer tous les foibles à qui les monaſteres ſont particulierement néceſſaires, ſous prétexte d'en exclure les méchans? Il faut donc prendre la voie de la tolerance, & ſouffrir dans les Chrétiens ce qu'on ne ſauroit corriger, ſans un trouble & un fracas qui mettroit en danger, même les élûs figurés par le bon grain.

IX. L'Egliſe aïant été établie dans le monde, ſelon qu'il eſt dit que *le champ eſt le monde*, elle a été établie parmi les méchans. Ainſi voilà déja une eſpece de mélange inévitable: car les méchans en cette maniere précédent les bons, & la mauvaiſe ſemence ou l'ivraie, eſt levée & enracinée avant la bonne. Mais ce mélange ſeroit purement extérieur ſi les choſes en étoient demeurées là. Les méchans ſeroient autour de l'Egliſe: mais ils ne ſeroient pas dans l'Egliſe. Elle formeroit un corps tout pur, une maſſe de pâte ſans levain, une moiſſon ſans ivraie. Cela ne ſuffit pas au deſſein que Dieu a de ſauver ſes élûs par le moïen de la foi. Il a donc permis que dans cette Egliſe environnée de méchans, l'homme ennemi,

c'eſt-à-dire, le Démon, y ait ſemé ſon ivraie; qu'il y ait introduit des gens qui ſont a lui, & qui ſecondent ſes deſſeins; & qu'il y ait ainſi tellement confondu le mauvais grain avec le bon, qu'on ne le puiſſe plus ſéparer entierement. On peut faire certains petits triages en quelques endroits: & il y a des lieux où il paroît peu d'ivraie; mais il y en a toujours. Toute la prudence ne doit conſiſter qu'à ſe placer dans les endroits où il y en a moins; & c'eſt ce que font ceux qui vivent dans les retraites, ou qui s'en procurent dans le monde même. Mais de vouloir bannir abſolument tous les méchans, ou de l'Egliſe entiere, ou de quelque ſociété, & de quelque corps de l'Egliſe que ce ſoit; c'eſt une entrepriſe que l'on ne doit pas tenter, parce qu'il eſt impoſſible d'y réuſſir.

X. L'ivraie, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt, n'eſt ſemée dans l'Egliſe, que *durant le ſommeil* de ſes Paſteurs, & elle n'y eſt reconnue que lorſque *l'herbe*, c'eſt-à-dire, le froment, *eſt monté en épi*. Il y a donc ſouvent quantité d'ivraie, c'eſt-à-dire, des méchans cachés dans les ſociétés, qui n'y paroiſſent point du tout; & chacun doit craindre même d'être de cette ivraie, c'eſt-à-dire, d'être méchant. Il y a des épis qui n'ont point de vie, & qui ſont morts ou corrompus dans leur racine,

quoiqu'ils paroissent pendant quelque temps tout semblables aux autres à l'extérieur : & lors même que cette différence se fait voir, elle ne paroît qu'aux fromens qui sont crûs, c'est-à-dire, aux justes avancés en lumieres & en vertus. Mais tous les fromens de l'Eglise ne croissent pas dans une égale proportion il y en a, & même c'est la plus grande partie, qui demeurent toujours fort bas. Les Chrétiens foibles & peu éclairés font toujours le plus grand nombre dans l'Eglise ; & ces foibles ne sont nullement capables de discerner l'ivraie. Ainsi la prudence chrétienne veut qu'on réserve ce discernement aux Anges du Seigneur, qui seront chargés au dernier jour d'en bannir *tous les scandales*, & d'en faire une masse toute pure digne d'être offerte à Dieu.

XI. Qui pourroit faire ce discernement dans l'Eglise, puisque non seulement les Pasteurs ne sont pas toujours ces Chrétiens éclairés qui reconnoissent le mal par tout où il est ; mais qu'ils sont très-souvent eux-mêmes de l'ivraie qui gâte & empoisonne la moisson de l'Eglise ? Or le moïen d'en bannir cette ivraie, qui comprend souvent le plus grand nombre de ses chefs, selon saint Gregoire, lequel assure dès son temps même, que les méchans prévaloient sur les bons parmi les

Pasteurs, ce qui l'oblige de se retrancher à dire qu'ils ne sont pas tous mauvais ? Il faut donc trouver un autre moïen pour se garantir de leur contagion, soit pour les forts, soit pour les foibles, pour ceux qui sont éclairés, & pour ceux qui ne le sont pas. Les Chrétiens qui se conduisent par lumiere, se peuvent garantir du mauvais exemple des méchans, en s'attachant fortement aux regles, & ne se conduisant point par les exemples, si ce n'est par ceux qui sont conformes aux regles, & en se fortifiant sur-tout contre cette raison trompeuse : que Dieu ne permettroit pas que tant de personnes qui sont en des places considérables dans l'Eglise, s'éloignassent du bon chemin. Il ne faut point se faire des regles que Dieu n'a point faites, ni se promettre ce qu'il n'a point promis. Outre qu'à l'égard de la pratique de la vie Chrétienne, les plus déréglés ont d'ordinaire de deux sortes de maximes ; les unes, par lesquelles ils autorisent ce qui est certainement bon ; & les autres, par lesquelles ils permettent & à eux-mêmes & aux autres divers relâchemens. Ils trouvent bon, par exemple, qu'on ne s'empresse point pour s'avancer ni dans l'Eglise ni dans le monde, & qu'on ne tâche qu'à s'humilier & à se rabaisser. Mais ils croient aussi qu'il leur est permis

de faire le contraire dans la pratique. Il n'y a donc qu'à suivre les premieres de leurs maximes qui approuvent le bien, & à ne pas suivre les autres; d'autant plus que ces maximes suivies par quelques Pasteurs, sont toujours condamnées par d'autres qui ont plus de réputation de piété.

XII. Les simples mêmes pourroient facilement se mettre à couvert des mauvais exemples que leur donnent les méchans, s'ils avoient le cœur pur, & s'ils cherchoient Dieu sincerement. Le chemin de la vérité & de la droiture paroît à tout le monde; & dans la diversité des routes que les hommes suivent, quoiqu'on doute souvent si cerrains chemins sont sûrs & légitimes, on ne doute point que d'autres ne le soient. Il n'y a donc qu'à s'attacher à ces chemins certainement sûrs, & éviter les autres dans lesquels il paroît quelque chose de tortueux. Une foule de gens qui n'en feront pas difficulté, ne leur doit pas suffire; parce qu'ils doivent savoir qu'il est très-possible que la multitude se potte au déréglemnt. Ainsi sans condamner avec témérité & avec orgueil ceux qui suivent une autre route qu'eux, ils doivent demeurer dans les vûes simples & assurées conformes à leurs lumieres & à leur état; & par ce moïen le monde sera incapable de leur nuire.

SUR L'EPITRE DU VI. DIMANCHE D'APRÈS L'EPIPHANIE.

EPITRE. 1. *Theſſ.* 1. 2.

MEs ches Freres, Nous rendons ſans ceſſe graces à Dieu pour vous tous, nous ſouvenant continuellement de vous dans nos prieres, & nous répréſentant devant Dieu qui eſt notre Pere, les œuvres de votre foi, les travaux de votre charité, & la fermeté de l'eſpérance que vous avez en notre Seigneur Jeſus-Chriſt ; car nous ſavons, mes freres chéris de Dieu, quelle a été votre élection ; la prédication que nous vous avons faite de l'Evangile n'aïant pas été ſeulement en parole, mais aïant été accompagnée de miracles, de la vertu *du Saint-Eſprit, & d'une pleine abondance de ſes dons. Et vous ſavez auſſi de quelle maniere j'ai agi parmi vous pour votre ſalut. Ainſi vous êtes devenus nos imitateurs, &* les imitateurs *du Seigneur, aïant reçu la parole parmi de grandes afflictions avec la joie du Saint Eſprit ; de ſorte que vous avez ſervi de modele à tous ceux qui ont embraſſé*

la foi dans la Macedoine & dans l'Achaïe. Car non-seulement vous êtes cause que la parole du Seigneur s'est répandue avec éclat dans la Macedoine & dans l'Achaïe, mais même la foi que vous avez en Dieu est devenue si célébre par tout, qu'il n'est point nécessaire que nous en parlions ; puisque tout le monde nous raconte à nous-mêmes quel a été le succès de notre arrivée parmi vous, & comme aïant quitté les idoles, vous vous êtes convertis à Dieu, pour servir le Dieu vivant & véritable, & pour attendre du ciel son Fils Jesus, qu'il a ressuscité d'entre les morts, & qui nous a délivrés de la colere à venir.

EXPLICATION.

I. CE qui affoiblit extrêmement dans nos esprits les vérités de l'Ecriture, c'est que nous en concevons les paroles selon les idées que nous avons ordinairement des choses qui y sont exprimées, &que nous ne tâchons point assez d'entrer dans celles qu'en avoient ceux qui les ont écrites. Ainsi le commencement de cette Epître aux Thessaloniciens ne nous paroit qu'une entrée favorable pour les instructions qu'elle contient ; & nous ne nous en servons point pour concevoir l'éminence de la vertu de saint Paul, quoiqu'elle y soit parfaitement marquée. Il faut donc supposer au contraire par le res-

pect que nous devons à l'Ecriture, que ce que saint Paul exprime étoit dans son cœur aussi fortement qu'il l'exprime. Il dit qu'il rendoit *sans cesse graces à Dieu* pour les Thessaloniciens. Il le faisoit donc. Et si le terme *sans cesse* ne marque pas qu'il fût occupé continuellement de cette pensée, il marque au moins une disposition continuelle de gratitude qui produisoit de fréquentes actions de graces; & cela pour des événemens passés il y avoit long-temps, auxquelles une infinité d'autres avoient succedé.

Ce que l'on doit conclure de-là, c'est que les bienfaits de Dieu ne produisoient pas dans l'ame de saint Paul une impression legere & superficielle, dont le souvenir pût être effacé par d'autres occupations & d'autres événemens; mais une impression profonde, qui pénétroit jusqu'au fond de son cœur, qui ne lui permettoit point d'oublier les graces de Dieu, qui lui en rendoit le souvenir toujours présent; & produisoit ainsi de fréquentes actions de graces.

On doit conclure de plus, qu'entre ces bienfaits de Dieu, dont il étoit si extraordinairement touché, il considéroit particulierement celui que Dieu fait aux ames, quand il leur fait recevoir son Evangile: & comme on ne le peut soupçonner

d'aucun interêt d'amour propre, & qu'il exprime ailleurs les mêmes sentimens à l'égard des Romains, qu'il n'avoit point convertis ; il est clair que le principe unique de cette reconnoissance étoit sa parfaite charité pour les ames, & la grande idée qu'il avoit des graces de Dieu.

Or cette disposition seule suffit pour nous donner une idée toute autre de l'ame de saint Paul, que celle qu'on en a d'ordinaire. On n'a pour cela qu'à comparer sa propre disposition avec celle de ce grand Apôtre, & à considérer combien on est peu touché des graces de Dieu, principalement de celles qu'il fait aux autres. On en entend tous les jours mille exemples, & on les oublie aussi-tôt. A peine y prend-on part lorsqu'on les rapporte; & peu de personnes pensent à en rendre graces à Dieu, même passagerement. Que si les choses nous regardent de plus près, & que l'on en remercie Dieu sur le champ, les nouvelles affaires étouffent bientôt ces mouvemens. L'esprit & le cœur s'occupent d'autres choses. Les objets présens effacent les passés ; & l'on ne sauroit dire avec la moindre vérité, ce que dit saint Paul, que l'on rend graces à Dieu toujours de ses bienfaits passés, parce qu'on n'y pense pas seulement.

II. Cependant saint Paul ne faisoit que

ce qu'il devoit. Les bienfaits de Dieu ne demandent point une gratitude paſſagere. Comme ils ſe rapportent à l'éternité, la reconnoiſſance que nous ſommes obligés d'en avoir, doit être éternelle. Ainſi la différence qu'il y a ſur ce ſujet entre nous & ſaint Paul, en nous faiſant connoître l'éminence de ſa vertu, nous convainc en même temps d'une extrême ingratitude par l'oubli où nous ſommes des graces de Dieu. Et comme rien ne les éloigne davantage que cet oubli, nous y devons reconnoître la ſource de notre pauvreté & de notre miſere intérieure. Nous devons nous en humilier profondément, & y remedier par toutes les voies que nous en pouvons trouver. On ſe ſert de mille adreſſes pour ſe ſouvenir des choſes dont l'oubli nous ſeroit préjudiciable dans les affaires temporelles : mais on n'en a point pour ſe ſouvenir des bienfaits de Dieu. On manque, dit-on, ſouvent de penſées pour s'entretenir devant Dieu. Pourquoi ne s'entretient-on pas de ſes bienfaits, qui nous ſerviroient d'une matiere infinie, ſi nous avions quelque fonds de gratitude ? Il y en a qui ſe plaignent qu'ils n'ont rien à faire, & qui cherchent à perdre leur temps. Pourquoi ne l'emploient-ils pas à repaſſer dans leur eſprit les graces de Dieu, & à en renouveller ainſi le ſouvenir ?

III. Mais cette admirable gratitude de saint Paul, étoit jointe encore à un autre mouvement non moins nécessaire. Comme il rendoit graces continuellement à Dieu pour les bienfaits dont il avoit comblé les Thessaloniciens, il prioit continuellement Dieu, afin qu'il les conservât & les augmentât. La priere & l'action de graces doivent être inséparables. Quiconque a reçu des graces de Dieu doit en avoir de la reconnoissance : mais comme on ne les sauroit conserver sans de nouvelles graces, il faut nécessairement qu'il prie pour les obtenir. Ainsi ceux à qui il a fait la grace de contribuer à la conversion de quelque ame, s'acquittent imparfaitement de leur ministere, s'ils se contentent d'avoir prié & d'avoir rendu graces quelque temps pour elle, s'ils ne continuent toujours de remercier Dieu, & de prier pour la conservation de cette grace. Ils n'ont pas plus d'affaire que saint Paul, ni plus de différens objets dans l'esprit. Qu'ils aïent quelque part à sa charité, & ils verront qu'elle dilate le cœur, & qu'elle le rend capable de suffire à toutes ces différentes actions. Ce n'est que notre peu de charité qui nous rend si étroits & si resserrés en nous-mêmes. O ame de saint Paul, ame apostolique, ame vraiment grande, puisqu'elle embrassoit

tant de différens objets, parce qu'ils y avoient tous fait de profondes traces qui se renouvelloient sans cesse par des mouvemens de gratitude & de priere ; combien les bornes étroites de notre cœur, qui s'occupe & se remplit de si peu de chose, sont-elles éloignées de votre étendue !

IV. Comme saint Paul connoissoit parfaitement l'essence de la vertu chrétienne, il nous instruit, même par les louanges qu'il donne à ceux à qui il écrit, & nous apprend ce qui est véritablement estimable dans les Chrétiens. Il ne loue pas seulement les Thessaloniciens de leur foi, mais *des œuvres de leur foi*, c'est-à-dire, d'une foi operante & active, qui leur faisoit observer exactement les commandemens de Dieu.

Il ne les loue pas seulement de leur charité, mais *d'une charité laborieuse*, qui les portoit à travailler fortement pour leur perfection & pour assurer leur salut.

Il ne les loue pas seulement de leur espérance, mais *d'une esperance ferme* & immobile, par laquelle ils résistoient à tout ce qui la pouvoit ébranler. On sait assez que *la foi sans les œuvres*, c'est-à-dire, sans l'accomplissement des commandemens de Dieu, *est morte ;* mais on ne comprend pas facilement ce que c'est

que

que ce *travail de la charité*, & cette *ferme espérance* que l'Apôtre releve dans les Thessaloniciens.

La plûpart des gens sont chrétiens de telle sorte qu'ils feroient toutes les mêmes choses s'ils ne l'étoient point. Toute leur vie est emploïée à l'établissement de leur fortune, & à s'acquiter des ministeres qu'ils exercent, & qu'ils choisiroient quand ils ne seroient point Chrétiens. Un Médecin passe sa vie à ses visites; un Juge & un Avocat dans les fonctions de leurs emplois; les Grands à faire leur cour & à exécuter les ordres des Rois. Ils ne feroient pas autre chose quand ils ne seroient pas Chrétiens. Pour les actions de religion qui y sont mêlées, elles sont si peu de chose & si courtes, que ce ne peut être ce qui est marqué par ce *travail de la charité*, dont parle saint Paul. Il est vrai que le travail des fonctions légitimes y peut être compris: mais comme il peut avoir pour principe la coutume & l'interêt aussi-bien que la charité, il faut une regle pour le discerner; & ce mot de saint Paul nous la peut faire trouver.

Cette regle est, que quand on voit qu'une personne est également fidele dans ses devoirs, lorsqu'ils sont contre ses interêts humains, ou dans des choses où

il n'a point d'interêt, on a lieu de croire que c'eſt par charité qu'il s'acquitte de ſes emplois. Mais on en doit juger tout autrement, lorſqu'on ne voit en quelqu'un que de la langueur pour toutes les actions déſintereſſées. Et c'eſt ce qui paroît dans la vie de la plûpart des Chrétiens. Ils ſont tout pleins d'ardeur pour toutes les choſes qui ont des récompenſes humaines attachées : mais quand leur interêt n'y a point de part ; quand les choſes ne regardent que Dieu & ſa juſtice, ou l'interêt de leurs ames ; quand il s'agit de combattre leurs paſſions, ou d'éviter les occaſions du péché en ſe privant de certaines utilités temporelles ; quand il eſt queſtion de ſoutenir gratuitement la vérité & la juſtice, ou de réſiſter à l'injuſtice des plus puiſſans, ou de ſe renouveller devant Dieu par la retraite, ou de donner à leur ame la nourriture dont elle a beſoin tous les jours par de ſaintes lectures, il n'y a rien de plus froid & de plus languiſſant qu'eux. Leur charité, s'ils en ont, eſt une charité oiſive, pareſſeuſe, & qui donne lieu de conclure que l'interêt a bien plus de part que la vûe de Dieu dans tous leurs travaux. C'eſt donc avec raiſon que ſaint Paul, pour marquer une charité ſincere, la déſigne par les termes de charité active & laborieuſe.

V. Pour comprendre ce que saint Paul veut dire par cette *espérance ferme & souffrante*, qu'il appelle SUSTINENTIAM SPEI, il faut considérer que la condition des premiers Chrétiens étoit bien différente de la nôtre. Quelque déreglement qu'il y ait parmi les Chrétiens d'à présent, il n'est pas néanmoins honteux parmi eux d'espérer les biens éternels, & de se conduire par cette espérance. La vie des Religieux qui quittent le monde sérieusement, n'y est point déshonorée. Mais il n'en étoit pas de même à l'égard des premiers Chrétiens. Ces biens éternels qu'ils prétendoient acquérir, passoient pour des chimeres ridicules, & leur misere présente fournissoit aux païens des sujets de risée & de moquerie. Il falloit donc que leur espérance se soutînt contre toutes ces insultes: & c'est ce que l'Apôtre loue dans les Thessaloniciens. La nôtre est si foible au contraire, que quoique nous soyons à couvert des railleries publiques, nous ne saurions résister à l'exemple de ceux qui aiment les choses présentes. La privation des petits avantages du monde, ausquels la foi nous oblige de renoncer, nous lasse & nous fatigue. Nous voudrions bien espérer les biens éternels; mais à condition qu'il ne nous en coutât rien dans ce monde-ci. Ce n'est pas là ce que l'Apôtre

appelle *une eſpérance ferme & ſouffrante*, SUSTINENTIAM *ſpei* : mais ce qu'il nomme ainſi, eſt une eſpérance capable de réſiſter aux inſultes des hommes, & qui renonce volontiers aux biens du monde, pour ſe conſerver les éternels qui ſont l'objet de ſes déſirs.

VI. *Car nous ſavons, mes freres chéris de Dieu, quelle a été votre élection.* v. 4.

Saint Paul parle de l'élection à la foi, à la charité, au chriſtianiſme ; qui eſt un gage de l'élection éternelle. Or cette élection eſt de deux ſortes. L'une eſt éclatante & accompagnée de marques de la puiſſance de Dieu. L'autre eſt plus cachée, & reſſemble davantage à ce qui n'a que la raiſon humaine pour principe. La différence de ces deux graces eſt que comme Dieu agit d'une maniere plus viſible dans l'une que dans l'autre, il veut auſſi qu'on s'applique particulierement à le louer dans celle-là. Ses miracles ſont faits pour y exciter les hommes. C'eſt un langage divin que tout le monde eſt obligé d'écouter. Et c'eſt la raiſon de ce que dit ſaint Paul, pour relever la vocation des Theſſaloniciens, qui avoit été de ce genre-là. Cela nous oblige à nous rendre attentifs à toutes les choſes extraordinaires par leſquelles Dieu nous parle, & à honorer particulierement les Saints extraordi-

naires que Dieu suscite de temps en temps dans son Eglise, pour la reveiller de l'assoupissement où les hommes tombent naturellement.

VII. *Vous êtes devenus nos imitateurs & les imitateurs du Seigneur, &c.* v. 6.

L'ordre de Dieu est que comme la lumiere doit passer des Pasteurs au peuple, & que les peuples ne la reçoivent que par l'entremise des Pasteurs, la piété passe aussi de l'exemple des Prédicateurs de l'Evangile à ceux à qui il est annoncé. C'est cet exemple qui leur doit rendre la vertu aimable; & c'est, comme dit saint Paul, en imitant leurs Pasteurs qu'ils doivent devenir les imitateurs de Dieu. Ainsi c'est un renversement de l'ordre de Dieu, & une voie extraordinaire, lorsqu'il faut que le peuple devienne vertueux sans imiter la conduite des Pasteurs; & qu'il apprenne de Pasteurs intéressés à renoncer à ses interêts; de Pasteurs vains & qui recherchent leur propre gloire, à mépriser la gloire du monde; de Pasteurs délicats & amateurs de leurs aises, à devenir mortifiés. Il ne faut donc plus demander pourquoi le commun des Prédicateurs fait si peu de conversions. C'est qu'il y en a peu qui puissent dire comme saint Paul: *Vous êtes devenus nos imitateurs & les imitateurs du Seigneur.* Il faut au contraire

le plus souvent, pour être les imitateurs du Seigneur, n'être pas imitateurs des Pasteurs. Or cette voie, comme j'ai déja dit, est une voie extraordinaire, & toutes les choses extrordinaires sont rares. Ainsi le monde a été converti autrefois par un petit nombre de Prédicateurs qui cherchoient Dieu; & presque personne ne se convertit par ce grand nombre de Prédicateurs qui se cherchent eux-mêmes. Le seul exemple a suffi pour peupler les déserts & les monasteres d'une infinité de vrais pénitens, sans y ajouter même la parole extérieure de la prédication: & nonobstant toutes les prédications, la pénitence se détruit peu-à-peu dans les monasteres mêmes, lorsqu'elle est destituée de l'exemple.

VIII. Saint Paul nous apprend encore pourquoi l'Evangile faisoit de si grands progrès de son temps, & pourquoi les Prédicateurs font à présent si peu de fruit, lorsqu'il ajoute: *Vous avez reçu la parole* de l'Evangile *avec la joie du Saint-Esprit*, quoique *dans de grandes tribulations*. Et ces tribulations, dit-il dans la suite, ont servi à l'avancement de l'Evangile dans une grande partie de la Grece. Car c'est encore une des raisons pourquoi la parole de l'Evangile fructifie si peu maintenant. Ni les Prédicateurs ni les peuples ne veu-

lent rien souffrir pour elle. On ne voit que de ces herbes qui se sechent dès qu'elles commencent à sentir l'ardeur du soleil, c'est-à-dire, la persécution. C'est ce qui renverse d'abord la plûpart du monde, & les rend infructueux & stériles. Toutes les personnes d'une prudence timide & qui évitent avec tant de soin de souffrir, ne sont point destinées de Dieu pour faire de grands fruits, & pour attirer les peuples à Jesus-Christ. Il faut quelque chose d'extraordinaire, ou dans l'austérité de la vie, ou dans les autres souffrances, pour remuer les esprits des peuples, & pour rendre célebre la piété; afin d'exciter les Chrétiens à s'en rendre imitateurs. L'austérité particuliere d'un Monastere * de France y attire des personnes de toutes les parties de l'Europe. C'est que les habitans de ce saint lieu ont reçu la parole de la pénitence avec joie, & la pratiquent avec une fidélité incomparable. Les personnes délicates & qui évitent de souffrir, ne sont bons au contraire que pour eux-mêmes: & encore quand Dieu leur veut faire miséricorde, il ne fait que leur ménager les souffrances, mais il ne les en délivre pas. S'ils les évitent d'une maniere, il les leur fait trouver d'une autre, afin que par ce moïen *ils deviennent conformes à l'image de son Fils*, & que *souffrant*

* *La Trape.*

Rom. 8 29. *Rom.* 8. 17.

avec lui, ils puissent *être glorifiés avec lui.*

IX. *Vous vous êtes convertis à Dieu .... pour attendre du ciel son Fils Jesus.* v. 10.

La seule chose qu'un homme véritablement converti a à faire au monde, est d'attendre l'avénement de Jesus-Christ & de s'y préparer; & c'est par-là que l'on connoît la vérité de sa conversion, & qu'elle est capable d'édifier l'Eglise. C'est ce qui paroissoit dans les Thessaloniciens. L'impression qu'ils donnoient, & ce qu'on publioit d'eux, étoit que toute leur vie étoit fondée sur l'attente de Jesus-Christ. On voïoit qu'elle ne tendoit qu'à s'y préparer, & l'on ne l'auroit pas vû, si l'on avoit vû agir en eux les passions humaines. Ce qui détruit l'édification de la plûpart des prétendues conversions de ceux qui se retirent des grands crimes, c'est qu'on les voit les mêmes dans tout le reste. Ils sont aussi attachés à leurs interêts, à leur fortune, à leurs plaisirs, à leurs commodités, qu'ils étoient auparavant. Leur vie n'est point du tout un témoignage qu'ils attendent Jesus-Christ. C'est plûtôt un témoignage qu'ils ne l'attendent pas, puisqu'ils y souffrent tant de choses qui lui déplaisent. Car peut-on dire du commun des Chrétiens, qu'ils attendent l'avénement de Jesus-Christ, & qu'ils s'y préparent? Y a-t-il personne assez insensé

pour dire : C'eſt pour me préparer à l'avénement de Jeſus-Chriſt, que je cherche à me pouſſer dans l'Egliſe ou dans le monde, à entaſſer bénéfice ſur bénéfice, revenus ſur revenus, à établir puiſſamment ma famille dans le monde, à mener une vie commode & magnifique ? La folie ni l'inſolence ne va pas juſques-là. Cependant tout ce qui ne ſe fait pas pour ſe préparer à l'avénement de Jeſus-Chriſt, eſt indigne d'un Chrétien.

SUR L'EVANGILE DU VI. DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

EVANGILE. *S. Matth.* 13. 31.

EN ce temps-là, Jeſus propoſa au peuple cette parabole, en diſant : Le roiaume des cieux eſt ſemblable à un grain de ſénevé, qu'un homme prend & ſeme en ſon champ. Ce grain eſt la plus petite de toutes les ſemences : mais lorſqu'il eſt crû, il eſt plus grand que tous les autres *légumes, & il devient un arbre ; de ſorte que les oiſeaux du ciel viennent ſe repoſer ſur ſes branches. Il leur dit encore une autre*

parabole : Le roïaume des cieux eſt ſemblable au levain, qu'une femme prend & qu'elle mele dans trois meſures de farine, juſqu'à ce que la pâte ſoit toute levée. Jeſus dit toutes ces choſes au peuple en paraboles ; & il ne leur parloit point ſans paraboles, afin que cette parole du Prophete fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche pour parler *en paraboles ; je publierai des choſes qui ont été cachées depuis la création du monde.*

EXPLICATION.

I. LE Fils de Dieu nous voulant donner une idée de ſon Egliſe, & de la doctrine qui la forme & qui la rend le roïaume de Dieu, marque l'une & l'autre par deux caracteres qui leur conviennent ſelon divers temps, d'être très-petites dans leur commencement, & très-étendues & très-fortes dans leur accroiſſement & dans leur progrès. C'eſt principalement ce que ſignifient les paraboles dont il ſe ſert pour les répréſenter ; l'une, du *grain de ſénevé* qui devient un arbriſſeau ; l'autre, du *levain* qui s'inſinue dans une grande maſſe de pâte & la convertit toute en levain. Il faut pourtant comprendre quelle eſt cette petiteſſe & ce progrès qu'il attribue à ſon Egliſe & à ſa doctrine. Car ce n'eſt pas toute ſorte de petiteſſe, ni toute ſorte de progrés. Ce ſeroient des marques trop équivoques. Tout ce qui

eſt petit dans ſon origine & qui s'accroît dans la ſuite, n'eſt pas pour cela divin. On pourroit dire, par exemple, que la plus fauſſe & la plus abſurde de toutes les Religions, qui eſt celle de Mahomet, auroit eu ces deux marques, d'être petite dans ſon origine, & d'être très-étendue dans la ſuite. Il faut donc bien diſtinguer la petiteſſe & la grandeur de la Religion chrétienne, de celles qui peuvent convenir aux autres Religions.

II. Les deſſeins des hommes ſont ſouvent très-foibles & très-petits dans leurs commencemens; mais ce n'eſt jamais par leur volonté & par leur choix. Ils tendent d'abord par eux-mêmes à la grandeur & à l'éclat: & ce n'eſt que malgré eux qu'ils n'y arrivent pas tout d'un coup. Sitôt que Mahomet ſe vit ſuivi de quelque nombre de ſectateurs, il prit les armes, il fit la guerre, & tâcha de s'aſſujettir les peuples. On voit bien qu'il n'aimoit pas la petiteſſe de ſon origine, & qu'il aſpiroit à la grandeur. Il n'y a rien de ſemblable dans la petiteſſe de l'Egliſe. C'eſt une petiteſſe du choix & de la volonté de Jeſus-Chriſt. Il y a voulu demeurer toute ſa vie. Il n'a prétendu à aucun éclat temporel. Il a toujours marché vers la mort, ſans prétendre à aucune ſorte d'élevation dans le monde. Il a négligé tous les

moïens humains qui pouvoient contribuer à établir sa doctrine. Il ne s'est point empressé pour faire remarquer au monde ses principaux caracteres. Il étoit né à Bethléem selon les Propheres : mais il avoit laissé obscurcir cette vérité. Il passoit pour être de Nazareth, & il ne se met point en peine de démêler cette contrariété apparente. Il est révélé aux hommes dès sa naissance. Herode s'en trouble ; Jerusalem s'en émeut ; les Mages viennent avec éclat l'adorer ; Simeon & Anne le reconnoissent. Mais Dieu qui avoit donné à son Fils tous ces témoignages, les laisse ensuite effacer de la mémoire des hommes.

Ils étoient oubliés quand il parut ; parce que la petitesse de Jesus-Christ & de son Eglise étoit du choix & du dessein de Dieu. Il savoit bien qu'il la releveroit quand il voudroit ; & ainsi il ne se pressa point de lui procurer cet éclat qu'il étoit résolu de lui donner en son temps. Les hommes ne font pas de même. Si-tôt qu'ils peuvent atteindre à la grandeur, ils s'en saisissent & ne la laissent pas échapper ; parce qu'ils sentent bien qu'ils ne seront pas les maîtres de l'avoir quand ils voudront.

III. La petitesse & l'augmentation de l'Eglise ont été prédites, préparées & précédées par de longues dispositions dont

peu de personnes s'appercevoient, mais qui tendoient néanmoins très directement à son établissement.

Il y avoit quatre mille ans qu'il s'étoit répandu une opinion dans le monde, qu'il viendroit un Libérateur des hommes; & des gens extraordinaires qui avoient paru de temps en temps parmi les Juifs, avoient prédit les uns une circonstance de sa venue, & les autres une autre; & ils avoient marqué en particulier cette extrême petitesse de la société qu'il devoit établir, & son prodigieux accroissement. Dieu tint les choses pendant tout ce temps dans l'obscurité, ne permettant pas, ni que l'impression de ce futur Libérateur s'effaçât entierement, ni que cette obscurité fût parfaitement éclaircie. Il envoie ensuite Jesus-Christ au monde dans le temps qu'il avoit marqué, & n'en découvre le secret qu'à la sainte Vierge & à très-peu de personnes. Il lui étoit facile de manifester la venue de son Fils au monde, d'une maniere si éclatante que personne n'eût pû l'ignorer. Il ne le fait pas, & laisse même obscurcir les marques qu'il en avoit données. Jesus-Christ commença à prêcher, mais sans aucun éclat précédent qui préparât les hommes à le recevoir. Il fait des miracles tels que jamais personne n'en avoit fait de sembla-

bles. Mais il les avilit & les obscurcit à dessein à l'égard des Juifs, par sa pauvreté, & par le rabaissement de sa vie. On voit en tout cela une petitesse volontaire qui faisoit partie du dessein de Dieu. Mais on ne voit rien de semblable dans la petitesse des desseins & des établissemens des hommes. S'ils sont petits dans leur origine, il est visible que c'est malgré eux ; ils ne sont ni prédits ni précédés par aucune préparation qui donne lieu de les distinguer de ce qui est purement humain. Ceux qui en sont auteurs ne négligent aucun moïen de les avancer ; & s'ils y réussissent, c'est toujours d'une maniere qui n'a rien de grand ni de divin.

IV. Parce que cette petitesse de l'Eglise dans son origine faisoit partie de l'ordre de Dieu, & étoit destinée à faire paroître la force de l'Evangile, Jesus-Christ, qui étoit sûr de son futur accroissement, le prédit comme s'il l'eût vû ; & il l'avoit fait auparavant prédire par ses Prophetes, non seulement en général, mais aussi en particulier. Car la ruine de la Synagogue & du paganisme a été prédite & par les Prophetes & par Jesus-Christ : mais c'est ce que n'ont jamais osé faire les auteurs des fausses Religions. Comme ils sentoient bien qu'ils n'étoient pas maîtres de l'accroissement des Reli-

gions qu'ils désiroient introduire, ils ont été fort réservés à le prédire, sur tout en particulier. Ils n'ont pas voulu s'exposer au hazard de passer pour de faux prophetes, de quelques secours humains dont ils fussent appuiés. Il n'y a eu que Jesus-Christ qui l'ait osé faire, parce qu'il étoit le maître de la petitesse & de la grandeur de sa Religion, & que c'étoit lui qui en regloit les divers états.

V. La Religion chrétienne n'avoit rien ni dans ses dogmes ni dans ses maximes, qui donnât lieu de croire qu'elle dût faire de grands progrès dans le monde. Elle devoit au contraire, selon les apparences humaines, y être étouffée dans son berceau; & choquant comme elle faisoit toutes les Religions établies, & toutes les maximes qui y regnoient, on ne pouvoit prévoir avec la moindre vraisemblance qu'elle dût s'accroître. Il n'y avoit point de secte de philosophe dont l'augmentation ne fût plus probable. Cependant Jesus-Christ seul prédit l'accroissement de sa Religion, comme s'il l'eût vû, parce qu'il sentoit qu'il dépendoit de lui, & qu'il savoit bien exécuter lui-même ses prédictions. Il n'y a rien de semblable à cela dans aucune autre Religion.

VI On peut dire avec vérité que les autres Religions ne se sont point proprement accrues, c'est-à-dire, que la créance

n'en eſt point entrée dans les eſprits par voie de perſuaſion. Les opinions qui ont été réduites à ce ſeul moïen, n'ont pas fait de grands progrès. Quel progrès ont fait les ſectes des philoſophes, quoique revêtues de tant d'éloquence & ſoutenues de tant de ſubtilité ? Quel progrès a fait la Religion Judaïque ſi éclatante en merveilles? C'eſt la multiplication de la nation & ſa diſperſion qui l'a répandue un peu. Encore les plus grands hommes du paganiſme n'ont pas voulu prendre la peine de la connoître, depuis même qu'ils l'ont pû faire ſans peine. Ciceron, Seneque, Tacite, Plutarque n'ont jamais ſu ce que c'étoit, quoiqu'il y eût des Juifs par tout qui les en pouvoient inſtruire, & qu'il leur eût été facile de ſe procurer les livres de l'Ecriture, traduits en Grec depuis longtemps. Cependant ils ont mieux aimé en parler au hazard & avec une honteuſe ignorance, que de paroître s'en être informés. Le genie du monde en matiere de religion, eſt de demeurer comme il eſt, & de s'en tenir ſans examen aux opinions déja reçues. On vit dans les Religions où l'on eſt né, & que l'on trouve établies, mais on ne les choiſit pas. Les progrès mêmes qui paroiſſent les plus étonnans, comme ceux du Mahométiſme, n'ont point eu pour cauſe la perſua-

sion des peuples qui l'ont embrassé. Ce n'est point du tout que cette doctrine se soit insinuée dans les esprits. C'est qu'il y a eu des conquérans de cette secte qui se sont rendu maîtres de grands empires, & qui ont imposé leur Religion aux peuples vaincus. Alexandre en auroit pu faire de même, si cette fantaisie lui avoit pris. Dès qu'on sait qu'une Religion est la Religion du Prince, qu'on est favorisé en la suivant, qu'il y a à craindre en ne la suivant pas, la cupidité la fait recevoir à tous ceux qui n'ont point de Religion. Ainsi le Mahometisme détruisant par tout l'étude des Lettres, & aïant réduit ceux qu'il dominoit, à n'avoir point de Religion, les a préparés par-là à recevoir ses rêveries. Mais la Religion chrétienne ne s'est introduite dans le monde que par la voie unique de la conviction & de la persuasion. Jamais évenement ne fut donc plus hors d'apparence ; & cependant c'est cet évenement si hors d'apparence qui est prédit, & personne n'a osé faire le même de ceux qui en avoient beaucoup plus.

VII. On peut dire aussi par une autre raison, que la parabole du grain de sénevé est propre à la Religion chrétienne, & ne peut convenir à une autre. C'est que cette semence a une chaleur piquante qui

fait impression sur les sens, & cette chaleur même s'augmente à mesure qu'on la broie. Or par cette qualité elle représente fort bien la Religion chrétienne & non les autres. Car toutes les autres doctrines sont des doctrines insipides, qui ne pénétrent point l'esprit, & qui sont incapables d'y faire des changemens considérables. On demeuroit tel en devenant Philosophe, qu'on étoit avant que de l'être, excepté certains dehors. Il n'y a eu que la Religion chrétienne qui ait fait de grands changemens intérieurs dans les cœurs des hommes; qui les ait rendu des hommes nouveaux; qui ait détruit leurs anciennes inclinations; qui leur en ait donné de nouvelles. Cette force, à la vérité, n'est pas dans ses dogmes mêmes. Elle consiste dans l'esprit de Dieu qui les anime & qui change le cœur par une impression secrette. Mais c'est ce qui fait voir que Jesus-Christ prédisant cet accroissement, savoit la force de cet esprit, & dans quelle mesure il le devoit répandre pour se faire ouvrir les cœurs; & c'est par la même raison qu'aucun autre que lui ne l'a pu faire, parce qu'aucun n'avoit la force de disposer des esprits, & de les tourner comme il vouloit.

VIII. Jesus-Christ prédit donc dans cet accroissement futur de sa doctrine, ce

qu'il devoit faire, & ce que nul autre ne pouvoit faire que lui. Et il fait encore voir par-là, que c'étoit par une dispensation toute volontaire qu'il avoit permis qu'elle parût si petite, & qu'elle fût si peu suivie durant sa vie. Il a toujours été le maître de la conversion des peuples. Il pouvoit se faire suivre de toute la terre dès le commencement de sa prédication. Mais c'auroit été un miracle trop visible & trop éclatant, qui l'auroit trop découvert aux hommes. Il a donc mieux aimé établir sa Religion par un progrés qui frappât moins les esprits, & dans lequel la vertu divine qui l'operoit fût plus cachée. Mais quoiqu'elle fût cachée à la plûpart du monde, ceux néanmoins qui considéreront ce progrès avec l'attention qu'il mérite, ne pourront s'empêcher d'y reconnoître cette vertu qui le produisoit, & qui le distinguoit infiniment des progrès que les opinions des hommes peuvent faire. Il n'en est pas moins miraculeux pour être caché & obscurci. Mais il arrive seulement de-là qu'il n'y a que les esprits attentifs & non préoccupés qui le découvrent; & c'est-là proprement le dessein de Dieu. Il ne veut pas cacher ses œuvres à ceux qui aiment la vérité sincerement; mais il ne les veut pas découvrir aux superbes, qui ne jugent des

choſes que par caprice & par paſſion: & c'eſt ce qu'il fait en les couvrant de la reſſemblance des œuvres des hommes, & les en diſtinguant néanmoins par des différences réelles & effectives, qui paroiſſent clairement aux amateurs ſinceres de la vérité, & ne paroiſſent point aux autres.

IX. Mais pour entrer pleinement dans l'eſprit & dans le ſens de cette comparaiſon du grain de ſenevé, il ne faut pas conſidérer ſimplement la petiteſſe du roïaume de Dieu & de la doctrine évangelique, ni ſa multiplication & ſon accroiſſement à l'égard de tous les élus: il faut conſidérer l'une & l'autre à l'égard de chaque élu & de chaque Chrétien, dans le cœur duquel Jeſus-Chriſt jette la ſemence de la vérité. Car cette parabole n'eſt pas moins vraie à l'égard de chaque élu en particulier, qu'à l'égard de tout le corps des élus. *Le roiaume de Dieu eſt au-dedans de vous*, dit l'Evangile: & ce roïaume de Dieu, c'eſt-à-dire, la doctrine du ſalut, eſt ſemblable à un grain de ſénevé à l'égard de chacun de ceux qui la reçoivent; parce qu'elle y eſt petite dans ſon origine, & qu'elle y paſſe enſuite par ce progrès que Jeſus-Chriſt décrit dans l'Evangile de ce jour. Ce n'eſt au commencement qu'une impreſſion dont on a

Luc 17. 21.

peine à s'appercevoir : mais enſuite cette impreſſion s'enracine & s'étend. C'eſt un levain & un remede ſalutaire, qui s'inſinuant peu à peu s'empare du cœur & de toutes les parties qui contribuent à la vie, en bannit les humeurs qui leur nuiſent, & renouvelle tout le corps. Enfin cette petite ſemence devient *un arbre* conſidérable ; c'eſt-à-dire, qu'elle produit un corps d'actions qui procédent d'elle comme de ſon principe & de ſa racine. Cet arbre eſt planté dans tous les juſtes. Il y fructifie, il y porte des ſemences pareilles à celle dont il eſt né, *& les oiſeaux du ciel ſe repoſent* quelquefois *ſur ſes branches* ; les Grands du monde prenant quelquefois plaiſir à conſidérer les maximes & la vie des Chrétiens, & les Anges du ciel en faiſant l'objet de leur complaiſance & de leur joie.

X. Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que ce progrès s'acheve dans cette vie, ni que ce grain de ſénevé, c'eſt-à-dire, cette doctrine évangelique reçue dans le cœur, y faſſe ſentir toute ſa force, & y produiſe tout le changement qu'elle peut produire. Dieu qui en regle les effets, les borne d'ordinaire à une certaine meſure, & réſerve à l'autre vie à lui faire déploïer toute ſa force, & à produire par elle le changement total de toutes les inclina-

tions de la nature. C'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt ajoute à la parabole du grain de ſénevé celle du levain, qui étant mêlé dans une maſſe de pâte, y répand ſa vertu peu à peu, & la change toute entiere en ſoi, parce qu'il la rend en quelque ſorte une maſſe de levain. Le changement total que la doctrine évangelique doit produire dans les eſprits, eſt exprimé plus fortement par cette ſeconde parabole : & il eſt clair qu'il n'eſt jamais parfaitement achevé dans cette vie. L'eſpace du temps qu'elle dure, eſt deſtiné à l'opération du levain. Mais cette opération n'y a pas ſa perfection ni ſon accompliſſement. Il y a toujours des parties de notre ame qui demeurent inſipides, & qui ne ſont pas pénétrées de la vertu de ce levain. Il ne ſe déploïera pleinement qu'après notre mort, où toutes les ténebres de notre ame ſeront diſſipées, toutes ſes langueurs ſeront guéries, toute ſa corruption ſera détruite, & où elle ſera remplie dans toutes ſes parties, de la vertu de l'eſprit de Dieu, qui n'y laiſſera plus aucune foibleſſe.

XI. C'eſt cet heureux changement que nous devons eſpérer, & qui doit être l'objet de tous nos déſirs : mais en attendant, il faut ſouffrir en patience les retardemens de Dieu, dans l'eſpérance qu'il guérira quelque jour toutes nos langueurs,

& que notre ame ſera toute transformée par l'efficace de ſon eſprit. Cependant il faut faire grand état des arrhes & des prémices de cet eſprit, & tâcher de nous en aſſurer la poſſeſſion ; ou plûtôt tâcher qu'il nous poſſede. Car il ne s'emparera pleinement à la mort que des cœurs qu'il aura déja poſſedés, & dans leſquels il aura déja regné durant cette vie. Tout conſiſte donc à bien établir le roïaume de Dieu en nous, à y rendre ſa vérité maîtreſſe de nos eſprits & de nos cœurs, à l'y étendre autant que nous le pouvons, & à détruire autant qu'il nous eſt poſſible tout ce qui lui eſt contraire. Après cela, il n'y a qu'à laiſſer faire Dieu, & à attendre en paix ce changement merveilleux qu'il opérera en nous après notre mort ; mais qu'il n'operera néanmoins qu'à proportion que nous aurons travaillé fidellement à l'augmenter durant notre vie.

XII. Mais puiſque ce roïaume de Dieu eſt comparé par Jeſus-Chriſt à un grain de ſénevé dans ſa petiteſſe & dans ſa force, il faut tâcher de profiter de l'inſtruction qu'il nous veut donner par-là, & de faire en ſorte qu'il ait en nous ces qualités ; que tous les dons de Dieu y ſoient couverts par l'amonr de la petiteſſe ; qu'une ſainte ardeur nous anime & nous empêche de retomber dans le relâchement &

dans la froideur ; que cette ardeur s'augmente à mesure que nous serons plus brisés par la contradiction & la malice des hommes. Car comme c'est le propre des faux justes de découvrir leur foiblesse dans l'adversité, & d'y être dépouillés du masque de la piété dont ils se couvroient ; c'est le propre des vrais justes, dit saint Gregoire, de faire paroître leur force dans les afflictions. Il faut que nous ne perdions point notre vigueur intérieure par le commerce du monde ; que cette vigueur & cette force nous empêchent de devenir un sel affadi, & nous préservent de la corruption du monde. C'est ainsi que nous pourrons espérer légitimement que notre petitesse jettera des racines, & qu'elle deviendra un arbre digne d'orner la céleste Jerusalem. Car ce qui naît dans le sein de l'Eglise sur la terre, n'y demeure pas, & sera transferé avec elle dans le ciel qui est son lieu naturel.

Moral. l. 1, c. 1. n. 7.

Fin du Tome IX.

TABLE

DES PASSAGES DE L'ECRITURE sainte, expliqués dans ce Volume.

PSEAUME 57.	*verſ.*	10.	page	416.
83.	*v.*	10.		138.
129.	*v.*	3.		351.
PROV. Ch. 12.	*v.*	10.		338.
ECCLES. Ch. 2.	*v.*	3.		32.
	v.	4.		idem.
13.	*v.*	16.		94.
ISAÏE, Ch. 42.	*v.*	2.		60.
JEREM. Ch. 2.	*v.*	19.		119.
EZEC. Ch. 13.	*v.*	10.		175.
S. MAT. Ch 1.	*v.*	21.		156.
2.	*v.*	1. *& ſuiv.*		265. *& ſuiv.*
3.	*v.*	2.		118.
5.	*v.*	5.		54.
6.	*v.*	33.		75.
8.	*v.*	1. *& ſuiv.*		347. *& ſuiv.*
	v.	23. *& ſuiv.*		380. *& ſuiv.*
11.	*v.*	2. *& ſuiv.*		41. *& ſuiv.*
	v.	25.		245.
12.	*v.*	19.		60.
13.	*v.*	24. *& ſuiv.*		410. *& ſuiv.*
	v.	31. *& ſuiv.*		441. *& ſuiv.*
18.	*v.*	22.		375.
	v.	32. *& ſuiv.*		137.
25.	*v.*	40. *& 45.*		372.
S. MARC, Ch 10.	*v.*	18.		360.
S. LUC, Ch. 1.	*v.*	26.		79. *& ſuiv.*
	v.	39.		90 *& ſuiv.*
2.	*v.*	1.		139. *& ſuiv.*
	v.	19.		84. 182. 215.
	v.	15. *& ſuiv.*		171. *& ſuiv.*
	v.	21. *& ſuiv.*		248. *& ſuiv.*
	v.	33. *& ſuiv.*		233. *& ſuiv.*
	v.	34.		200.

Suite de S. Luc.	*verſ.* 40.	*& ſuiv.*	p. 296. *& ſuiv.*
Chapitre 3.	*v.* 1.	*& ſuiv.*	110. *& ſuiv.*
10.	*v.* 42.		254.
17.	*v.* 21.		452,
21.	*v.* 25.	*& ſuiv.*	14. *& ſuiv.*
S. Jean, Ch. 1.	*v.* 1.	*& ſuiv.*	204. *& ſuiv.*
	v. 5.		8.
	v. 11.		148.
	v. 19.	*& ſuiv.*	67. *& ſuiv.*
	v. 29.		218.
3.	*v.* 20.		49.
4.	*v.* 23.		289.
5.	*v.* 24.		200.
6.	*v.* 51.		202.
12.	*v.* 48.		199.
Ep. aux Rom. 2.	*v.* 24.		340.
Chapitre 6.	*v.* 6.		251.
8.	*v.* 23.		210.
	v. 28.		78.
12.	*v.* 1.	*& ſuiv.*	285. *& ſuiv.*
	v. 4.	*& ſuiv.*	305. *& ſuiv.*
	v. 16.	*& ſuiv.*	335. *& ſuiv.*
13.	*v.* 7.		136. *& 370.*
	v. 8.	*& ſuiv.*	368. *& ſuiv.*
	v. 11.	*& ſuiv.*	1. *& ſuiv.*
15.	*v.* 4.	*& ſuiv.*	28. *& ſuiv.*
1. Cor. Chap. 1.	*v.* 25.		193.
4.	*v.* 1.	*& ſuiv.*	99. *& ſuiv.*
Galat. Chap. 4.	*v.* 1.	*& ſuiv.*	221. *& ſuiv.*
Epheſ. Chap. 2.	*v.* 10.		165. *& 358.*
Philip. Chap. 2.	*v.* 12.	*& 13.*	169.
4.	*v.* 4.	*& ſuiv.*	54. *& ſuiv.*
Coloſſ. Chap. 1.	*v.* 24.		239.
2.	*v.* 11.		251.
3.	*v.* 12.	*& ſuiv.*	396. *& ſuiv.*
1. Theſſ. Ch. 1.	*v.* 2.	*& ſuiv.*	426. *& ſuiv.*
Tite, Chap. 1.	*v.* 11.	*& ſuiv.*	124. *& ſuiv.*
3.	*v.* 4.	*& ſuiv.*	157. *& ſuiv.*
Hebr. Chap. 1.	*v.* 1.	*& ſuiv.*	188. *& ſuiv.*
S. Jacq. Ch. 1.	*v.* 21.		203.
Apocal. Ch. 21.	*v.* 23.		8.

TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans ce neuviéme Volume.

A

Abattement Recourir à la sainte Vierge lorsque l'on est dans cet état, *page* 330

Abus qui se glisse facilement dans l'Eglise, touchant le commerce des fideles avec leurs Directeurs, Pasteurs. 99. *& suiv.* Remedes à cet abus, 101

Actions de Jesus-Christ, signes sensibles qui nous font connoître les vérités de Dieu, & qui nous les découvrent en Jesus-Christ Dieu & homme, 199

Actions des hommes. Nous devons toutes nos actions à Jesus-Christ, 218. y suivre les loix générales, & en particulier celles de la charité, 249. Motifs qui les doivent rendre saintes, 287. Pourquoi elles doivent être offertes en sacrifice à Dieu comme des hosties vivantes, *ibid.* les lui offrir par un culte spirituel, 289. *& suiv.* y éviter l'éclat, 359. Comment & pourquoi elles doivent avoir rapport à Dieu, 408. Elles sont des interpretes du cœur, 353 On doit des actions de grace pour les autres, 429. Les actions de graces & la priere doivent être inséparables, 431

Activité des gens du monde, 146

Admiration de la sainte Vierge & de S. Joseph, touchant ce que l'on disoit de Jesus Christ, 235

Adoration dûe à Jesus-Christ naissant, 173. Adoration profonde des Mages, 281. Adoration du Lepreux, 351. *& suiv.*

Adorer, ce que c'est, 382. *& suiv.* 351

Adversités, comment les supporter avec patience, 309

Affaires: on les aime, 113

Afflictions, Le principal sujet des afflictions des justes en cette vie, 240. *Voïez* Maux.

Affligés, leur consolation. 259. *& suiv.*

Ages. Jesus-Christ a passé par tous les âges pour les sanctifier, 297

Agneau. Ce que nous devons à Jesus-Christ comme agneau, 218

Aimer & craindre Dieu, l'Evangile l'apprend, 15

Amitié, ou civilité humaine, charité: leur différence, 319

Ambassade des Juifs vers saint Jean-Baptiste, 73. *& suiv.* Dessein de Dieu dans cette ambassade, 74. la plus illustre & la plus grande du monde, de l'Ange Gabriel à la sainte Vierge, 81.

Ambitieux, leurs vûes servent aux desseins de Dieu, 141

Ame. Quels doivent être ses vêtemens, 13. ce qui l'humilie davantage, 40. Chacun est chargé du soin de son ame, 75. peut recevoir de nouvelles plénitudes, 83. Son changement total pour sa perfection, 450

Amour. Disposition de l'amour, 15. La Religion chrétienne n'est qu'amour, 54. La joie n'est pas moins naturelle à l'amour que la tristesse *Ibid.* sa nécessité dans la pénitence, 119. *& suiv.* L'amour du monde fait une partie de l'impiété à laquelle Jesus-Christ nous oblige de renoncer, 132. Par l'Incarnation de Jesus Christ nous apprenons l'amour infini de Dieu pour ses élûs, 193. l'amour de Dieu se mesure par les souffrances dont il fait part à ses élûs en cette vie, 144. Tout amour des créatures pour elles-mêmes est mauvais & déreglé, 132. 252. Amour des créatures, péché, 251. L'amour est une dette dont on ne s'acquitte jamais, 371. *& s.* On ne peut y aller trop loin, 373. On ne peut s'en

acquitter toujours, 378. Amour du prochain, 377. *& suiv.* il n'eſt pas différent de celui de Dieu, ibid. *& suiv.* Ce que c'eſt, *ibid.* Amour de la juſtice, *ibid.* Amour propre, ſource des paſſions, en quoi il conſiſte, ſon eſſence, 401. Amour de Dieu envers les hommes eſt accompagné de ſes dons, 397

Anne, femme de déſir. Sa vie, 246

Antiochus veut obliger les Juifs à embraſſer ſa religion, 127

Approbation des hommes. On s'en peut ſoucier en deux manieres, 104

Approche de Jeſus-Chriſt. Le reſpect où l'on doit être à l'approche de Jeſus-Chriſt dans ſes deux avenemens, 61. 62

Apôtre, leur timidité, 391

Aſſoupiſſement de deux ſortes, 2. *& suiv*

Attache même ſainte eſt dangereuſe, 42 attache aux créatures ôte la véritable joie, 57. attache des hommes à ceux qui les inſtruiſent, 198.

Avantages du monde. Il eſt rare qu'un homme de bien puiſſe obtenir les avantages du monde, 146

Avarice, juſqu'où elle s'étend, 260

Avénement de Jeſus-Chriſt. Le premier durera juſqu'à la fin du monde, 62. le dernier ſera connu des juſtes, 26. il faut le déſirer continuellement, 138. ne peut être ſans effet, 240 *Voïez* Approche. Attendre l'avénement de Jeſus-Chriſt, c'eſt une marque d'une converſion véritable, 440

Avertiſſement de la juſtice de Dieu, 20

Aveuglement. La cauſe principale de l'aveuglement & des ténebres des hommes, 146. des habitans de Bethléem, 144. *Voïez* Aveugle.

Auguſte, ſes vûes dans le dénombrement, 140.

Saint Auguſtin, ſa converſion, 12

Aumône. La faire avec simplicité, 316. *& suiv.* Aumônes volontaires, les faire avec joie, 317. 318. Aumône spirituelle, 340
Aurore ou crepuscule de l'état de l'homme, 9
Austerité de saint Jean-Baptiste, 52

B

Beatitude, regardée comme un jour, 138
Bénéfice. Voïez *Collateur*. Comment on y doit entrer, 317. usage qu'on en doit faire, 316. 317.
Besoin. Sentiment où l'on doit être quand on s'y trouve, 62. 63
Bethléem. Pourquoi Jesus-Christ y est né, 140 *& suiv.* Pourquoi ses habitans ne connurent point la naissance de Jesus-Christ, 142. 143. ou l'oublierent, 181
Bien-aimé, ce que ce terme signifie, 397
Bien, faire le bien devant Dieu & devant les hommes, 339. *& suiv.*
Bienheureux ceux qui pleurent, 54
Biens. Les grands biens causent le danger du salut, 256. on ne peut les dépenser à ce que l'on veut, 257. appartiennent à Dieu, 317. *& suiv.*
Bienséance envers Dieu & envers les hommes, 10
Blâme, *& Louanges* sont des actions difficiles, 50. 51.
Bonheur. C'est un bonheur d'être humilié, 76. *& suiv.*
Bons, les méchans leur sont utiles, 416 *& suiv.*
Bonté de Dieu envers les hommes, 159. *& suiv.* envers les fideles particulierement, *ibid.* Bonté des hommes, naturelle, fausse, 158. Bonté, ce qu'elle fait, 399

C

Calamité. Voïez Maux.
Cantiques qui se trouvent dans les Pseaumes de David, sont des transports d'une ame qui se réjouit de ce que Dieu est ce qu'il est, 56
Captif. L'homme est captif en plusieurs manieres, 26
Centenier, sa priere, 364. *& suiv.*
Charges éminentes, abus qu'on en fait, 114. on s'en croit capable, 307
Charité doit régler les visites, 97. ne peut subsister avec la cupidité, 147. en suivre les loix dans les actions, 349. Elle étrecit la voie du salut l'élargit & la dilate, comment, *ibid.* Charité des pauvres, 378. Ce que fait la charité, 379. Sa différence d'avec l'amitié & la civilité humaine, 319. C'est par la charité qu'on l'inspire aux autres, 340. *& suiv.* On est toujours redevable des devoirs de charité & de justice, 372. Distinguer ses effets extérieurs, & ses mouvemens intérieurs, 372. *& suiv.* Charité intérieure, ce que c'est, 378. C'est une lumiere intérieure qui est comme l'œil de l'ame, *ibid.* Elle doit être la forme de toutes les vertus, 404. Charité oisive & paresseuse des Chrétiens, *ibid.*
Chercher. Comment & où chercher Jesus-Christ, 173. *& suiv.*
Choix d'un état, c'est à Dieu & non aux parens d'en disposer, 300
Chrétiens. Idée que saint Basile donne d'un vrai Chrétien, 93. doivent avoir Jesus-Christ dans le cœur, 97. vie retirée suffit à un Chrétien qui est dans l'ordre commun, 114. Mauvais Chrétien plus miserables que ceux qui ne connoissent point Dieu, 178. ils sont les disciples du Fils de Dieu, 191. Il y a des Chrétiens de trois sortes d'états, 223. Chrétiens sont

sont Rois, à quelles conditions, 191. 192. ce qui les distingue des Juifs, *ibid.* Chrétiens vraiment libres, 225. Chrétiens Juifs, *ibid.* & *suiv.* Chrétiens véritables, quels ils doivent être, 224. l'avantage qu'ils ont d'être nés dans la loi de grace & dans la communion de l'Eglise, 228. & *suiv.* Chrétiens qui imitent les Docteurs de la loi, 274. & *suiv.* bonheur d'un Chrétien est de connoître sa place, 309. Les trois qualités que saint Paul leur attribue, 310

Choses temporelles. Les Juifs croioient qu'il leur étoit permis de les aimer, 125. La grace de Jesus nous a appris à les mépriser, *ibid.*

Circoncision. Jesus-Christ en est le ministre 38. Pourquoi il s'y est soumis, n'y étant point sujet, 249. & *suiv.* Circoncision spirituelle, circoncision du cœur nécessaire au salut, ce que c'est, 250. & *suiv.* A quoi elle nous oblige, 251. & *suiv.* La circoncision du cœur est plus difficile aux riches, 258

Civilité humaine. Sa différence d'avec la charité, 319. quels en sont les devoirs, 371. & *s.*

Cœur. Obligation de le purifier, 27 est le lieu naturel de la vérité 84. L'union des cœurs fondée sur la patience qui vient de Dieu, 35. Voïez *Union. Vérité.*

Colere. Comment on donne lieu à la colere, 346.

Collateur de bénéfices, son devoir, 316. 317

Commerce du monde, on le recherche, son danger, 114

Commodité, c'est un péché de se les accorder, 264

Compassion pour le prochain, d'où elle naît, 398. & *suiv.*

Concupiscence, ce que c'est, 252

Conduite des peuples, comment s'en acquitter, 312. & *suiv.* Conduite de Dieu en ceux qui sont dans l'état appellé sous la loi, 333. Comment souffrir la conduite de Dieu, 32

Confesser. Maniere de confesser J. C. 241. *& suiv.*
Confesseurs commodes, 175. 364
Confession des péchés, 230. 353. 362
Confiance, que la connoissance de notre néant nous doit donner en Dieu, 168. Confiance particuliere en l'intercession de la sainte Vierge, 330. *& suiv.*
Connoissance & amour de la Justice sont dès ici-bas le commencement de la vie éternelle, 210. *& suiv.* Nous ne pouvons nous connoître, 108. *& suiv.*
Conseil, on le demande mal, 95. comment on le doit demander, 177 *& suiv.*
Consolation attribuée à l'Ecriture & à Dieu, 35. *& s.* Voyez *Patience*. Mesure des consolations de Dieu, 35. pour qui elles sont, 247
Contention, péché spirituel, 12
Contradiction, Comment Jesus-Christ a été & est encore l'objet de la contradiction générale de tous les hommes, 239. *& suiv.* comment nous sentons celles des hommes, 238 Comment elle manifeste les pensées des hommes, 240
Conversation. Voïez *Visites*. Sont une des sources principales de la corruption, 95
Conversion, celle de saint Augustin, 12. Par où la conversion doit commencer, 120. Comment elle se fait, 118. *& suiv.* Comment reconnoître sa foiblesse pour sa conversion, 357. Devoir d'un converti, 440
Coopération, Dieu en est la cause, 165
Corruption des hommes, en quoi elle consiste, 130
Cour. Adresse des gens de la Cour pour s'avancer, 166. faire sa cour, ce que c'est, 167
Coutume, dangers qu'il y a à la suivre, 384. *& suiv.*
Craindre & aimer Dieu, l'Evangile l'apprend, 15.
Crainte, disposé à l'amour, 15. Crainte des

jugemens de Dieu, *ibid.* & *suiv.* Comment l'homme s'en délivre, 18. est toujours utile, 22. Ce que c'est que la crainte, 64. Crainte, espérance touchant notre salut, 169. & *suiv.* Craintes humaines font partie des tentations touchant les vérités pratiques, 170. & *suiv.*

Créatures. Amour des créatures, l'usage défendu, permis & comment, 252. & *suiv.* La jouissance des créatures, toujours mauvaise, se réduit à peu, leur privation est d'une étendue vaste & sans bornes, 262. & *suiv.* Leur usage, quelque réglé qu'il puisse être, est toujours dangereux & affoiblissant, 263. comment en user, 252. Utilité de leur privation, 253. La jouissance des créatures affoiblit l'ame & le corps, 263. Jeûne des créatures, 264.

Crepuscule. Voïez *Aurore.*

Crimes des hommes, 210

Croire par S. Jean-Baptiste, ce que c'est, 217

Cupidité. Une hotellerie en est l'image, 147. Ce que c'est, 286. 287. Elle est opposée à la charité, 286

Curiosité. La sainte Vierge n'est point curieuse, 88

D

Dangers, le plus grand d'un Chrétien est de perdre la charité, 339. Dieu nous en délivre par les effets ordinaires, 395. & *suiv.*

Défauts. Voïez *Fautes.*

Défiance. Se défier de soi-même, mais non pas de Dieu, 116

Députation des Juifs à saint Jean-Baptiste, 73

Déréglemens. Dans les déréglemens du monde il y a quelque chose de consolant, 55

Désintéressemens que Dieu veut que nous nous proposions dans le bien que nous faisons aux créatures, 159

Désirs du siecle, ce que c'est, 129. ma-

lheur de ceux qui les aiment, 130. 131. saint désir que l'on doit toujours avoir, 137
Desseins de Dieu *Voiez* Dieu, 141. Misérable état de ceux qui y servent sans en profiter, 74
Devoirs. La vie chrétienne réduite à deux devoirs importans, 306. *& suiv.* Devoirs envers Dieu, 135. envers soi-même, *ib.* envers le prochain, *ibid.*
Devotion particuliere que l'on doit avoir pour les saints Mages, 981. Devotion, ce que c'est, elle est figurée par le vin, 332. *& suiv.* Devotion bien rare, mal réglée, 233. Devotion solide, & véritable, 233
Dieu. Il est patient parce qu'il est éternel, 81 Il est absolu dans ses desseins, 141. Il nous tient lieu de tout, 261. Dieu-homme, chef d'œuvre de toute la puissance de Dieu, 192. Son amour pour les élus, 242. Dieux des Païens avoient leurs départemens, 126
Dignités de l'Eglise. leur danger, 385. 386
Directeurs. Supérieurs, il faut que Dieu les conduise, 39. Comment l'attache qu'on a pour eux est dangereuse, 42. Commerce des Directeurs & des dirigés, 100. dans quel esprit on doit s'adresser à eux, 277. *& suiv.* quelle doit être leur conduite, 362. Injustice de préférence qu'on en fait, 102. *& suiv.*
Divinité de Jesus-Christ prouvée par la manifestation publique de la vérité, 126. *& suiv.*
Division, ce qui les cause, 343. *& suiv.*
Docteur. Jesus-Christ le premier Docteur du monde, 128, Pasteurs chrétiens qui imitent les Docteurs de la loi, 274. *& suiv.*
Doctrine chrétienne, son abrégé, 128. peut être facilement discernée, *ibid.* Don de doctrine, ce que c'est, 310. Idée de la doctrine chrétienne, qui la forme & la rend le roïaume de Dieu, 442. doctrine du salut & le roïaume de Dieu, comparés au grain de senevé,

455. *& suiv.* Profit de cette instruction, *ibid.*
Dogmes. La force de la Religion chrétienne n'est pas dans ses dogmes, en quoi elle consiste, 450
Don de Dieu, ne s'en pas glorifier, 69. dangereux de les faire connoître, 78. en bien user, 306. *& suiv.* Chacun a le sien, 308. Son amour y est joint 397. Don, il suppose qu'on se prive du droit de reprendre ce qu'on a donné, 403
Dormir. Celui de Jesus-Christ dans la barque, ce qu'il signifioit, 391
Douceur, est renfermée dans la modération, 58.

E

Eau changée en vin, ce que signifie ce premier miracle de Jesus-Christ, 326
Ecclesiastiques mal-entrés, 389. *& suiv.* Comment reparer ce défaut, 390. *& suiv.*
Ecriture sainte. C'est une lettre adressée à tous les hommes, 30. Obligation de la lire, ce que l'on y doit chercher, *ibid.* est le plus ancien livre du monde, 128. ce qu'elle enseigne, *ibid.* comment doit être expliquée, 310. La stérilité dans l'Ecriture sainte, & dans les entretiens spirituels, d'où elle naît, 407. Vérités de l'Ecriture sainte, comment affoiblies dans nos esprits, 234. 235
Edification du prochain, son pouvoir, 341. est un devoir, *ibid. & suiv.*
Effets ordinaires & extraordinaires de la puissance de Dieu, leur différence, 394. *& suiv.*
Egalité de la vie de la sainte Vierge, 183
Eglise. Son dessein dans l'Evangile du premier Dimanche de l'Avent, 15. *& suiv.* Elle est figurée par la sainte Vierge, 327. comment l'Eglise obtient des graces pour ceux à qui Dieu veut en faire part, 328. Dieu jaloux de son honneur comme du sien propre, 345. Il y a dans l'Eglise une mélange de bons & de méchans

chans, 411. *& suiv.* Voïez *Doctrine.* Sa petiteſſe ſon progrès, ſon caractere, ſon établiſſement, 444. *& ſuiv.*

Election de deux ſortes, l'une éclatante, l'autre cachée, 436. *Voïez* Elûs.

Elevation, combien on la déſire, 387.

Elûs. Ce que ce terme ſignifie. 497.

Empire de Jeſus-Chriſt ſur les hommes en deux manieres, 16

Emplois dangereux, les plus miſerables, 74. 307. *& ſ.* n'en rechercher aucun, 167. on ſe croit digne de tous, 368.

Enfans de Dieu, enfans des hommes, leur différence, 219. *& ſuiv.* Les enfans doivent être formés à la modération, 59. Vérités importantes pour leur conduite, 298. *& ſuiv.* Les enfans, outre leurs peres & meres, ont encore Dieu pour pere, comme créateur, *ibid.* C'eſt Dieu & non leurs peres & meres, qui doit diſpoſer du choix de l'état dans lequel ils doivent paſſer leur vie, 299. *& ſuiv.* Déſordres que les peres & meres cauſent, en diſpoſant de leurs enfans contre la volonté de Dieu, 300. *& ſuiv.* Voïez *Pere & Mere.*

Enfer, de deux ſortes, 179

Ennui. Voïez *Secheresſe.*

Entrailles de miſéricorde, 398. Celles des méchans ſont cruelles, *ibid.*

Entretiens. Voïez *Viſites.*

Epouſe. C'eſt Jeſus-Chriſt qui forme ſon épouſe & comment, 326

Eſpérance. Elle produit la patience, 33. elle eſt le fruit de la patience & de la conſolation, 31. elle eſt comparée à une ancre, 34. Eſpérance de deux ſortes, l'une qui précede la patience, & l'autre qui la ſuit, 33. Elle eſt attribuée à l'Ecriture & à Dieu, *ibid.* Quelle eſt notre bienheureuſe eſpérance, 137. Eſpérance, crainte touchant notre ſalut, 169. Eſpérance ferme & ſouffrante 435

Esprit de servitude des Juifs, 224
Estime des hommes dangereuse, 105
Etre. Le principal être de l'homme, en quoi il consiste, 76
Etable. Pourquoi la sainte Vierge & saint Joseph s'y retirent, 146
Etats. Trois différens états de l'homme, la nuit, le jour, le milieu, 6. *& suiv.* Etats bas & pauvres favorisés de Dieu, 312. 319. *& suiv.* Désordres causés par le mauvais choix d'un état, 302. *& suiv.* sur lesquels Dieu jette peu de regards favorables, 150. Jesus-Christ le sanctificateur de tous les états, 321. Il n'y a aucun état qui soit entierement sûr, 391. n'en point choisir de soi-même, 116
Evangile. C'est la science de craindre & d'aimer Dieu 15, Voïez *Eglise*. Commencement de l'Evangile de saint Jean plein de majesté, 205. du bon usage qu'on en doit faire, 234. *& s.*
Exemple. Son pouvoir, 249. *& s.* Voïez *Edification*, *Voïez* Jesus-Christ. Mauvais exemple est contraire à la justice dûe au prochain, 135. *& s.*
Exhortation. Don d'Exhortation, ce que c'est, 510.
Extérieur doit être réglé, 69. *& suiv.*

F

Famine, fleaux. &c Voïez *Maux*.
Fautes venielles. Voïez *Péché*. Du pardon des fautes du prochain, 402. *& suiv.* Comment on les doit supporter, 401
Félicité. Voïez *Rédemption*. L'homme ne la trouve point dans le monde, 206
Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ? explication, 329
Fermeté, qualité la plus digne d'un ministre de Jesus-Christ, 51
Fidelité des Ministres de Jesus-Christ, en quoi elle consiste, 103
Fin derniere, quiconque la met en soi-même

me est capable de toutes sortes de crimes, 158
Feuve. Voïez *Coutume Edification* 341
Foi. Comment elle renferme l'amour de Dieu, 247. Foi parfaite des Mages, exemple & modele parfait de l'amour de Dieu qu'elle renferme, 167. *& suiv.* 281. *& suiv.*

G

Galates. Vue de saint Paul dans l'Epître aux Galates, 222
Genese, est le premier livre du monde, 205. Commencement de ce livre plein de majesté, *ibid.*
Gens de bien, pourquoi ils n'obtiennent pas des avantages dans le monde, 146. Honnêtes gens, *ibid.* Il y a dans l'Eglise des gens de bien & des méchans, 411. *& suiv.* La conduite qu'ils doivent avoir à l'égard des méchans dans l'Eglise, *ibid.*
Gentils, Juifs, leurs différends, comment saint Paul les appaise, 38. *& suiv.*
Gloire. Dieu ne désire pas la gloire des hommes, 81. 159. un ministre de Jesus-Christ ne doit chercher que la gloire de Dieu, 103. Ne point rechercher notre propre gloire, 165
Grace. La grace est la source des vertus chrétiennes, & a plusieurs formes, 49 Comment la sainte Vierge en a été pleine, les graces particulieres qu'elle a reçues, 83. Dieu suit un ordre dans leur distribution, 125. *& suiv.* La grace de l'avénement de Jesus-Christ n'a pas été manifestée à tout le monde. Quelle est la lumiere de cette grace; comment il est dit qu'elle a paru à tous les hommes, 126. *& suiv.* Grace d'instruction, 129. Par quelles qualités on attire les graces de Dieu, 148. *& suiv.* on ne la mérite point 161. 162. La grace chrétienne est toujours accompagnée du sentiment de notre néant : & la privation de la grace est toujours

remplie de la fausse idée qu'on est quelque chose devant Dieu & devant les hommes, 163. On la néglige, 177. L'abus qu'on en fait devient le comble des malheurs, 178. *& suiv.* Graces passageres 177. Les graces sont un sujet de crainte, 181. Prier pour en obtenir un bon usage, 180. veiller pour cela, *ibid.* Comment on les rend inutiles, 181. A quelle condition on reçoit la grace, 183. 191. *& suivant.* Grace, un sujet de joie & de reconnoissance, de terreur & de sollicitude, 179. Graces, effets de la bonté de Dieu, elles ont été distribuées à tous les peuples & à toutes les nations du monde avec des mesures fort inégales, 161. 189. *& suiv.* La moindre de ces graces rend les hommes inexcusables dans leurs péchés, même les païens, 190. Graces générales, graces particulieres, 211. Toutes les graces que Dieu fait à ses élûs, se terminent à la souffrance, 344. Graces consolantes, *ib.* L'Eglise nous propose les Mages comme des premices illustres de la force de la grace, 267. Jesus-Christ fait voir que les graces dépendent principalement de l'ordre de son Pere, 328. Comment la sainte Vierge & l'Eglise obtiennent des graces pour ceux à qui Dieu en veut faire part, 327. *& suiv.* L'eau changée en vin par Jesus-Christ fait voir quelle est la vertu de la grace, 331. *& suiv.* Graces générales. Jesus-Christ ne les refuse à personne. Elles sont rejettées par les hommes, & comment les obtenir, 126. 127. 355. celles qu'il faut demander, 357. Imiter S. Paul dans la reconnoissance qu'il avoit des graces de Dieu, 428. *& suiv.*

Grandeur n'est pas mauvaise par elle-même, 174. Grands, comment on cherche à leur plaire, 166

Guérison de l'ame, en quoi elle consiste, 130

Guerre. Voïez *Maux.*

H

Haine, source d'homicides, 239
Hérétiques, qu'elle est leur impiété, 133
Hommes, ses trois différens états, nuit, jour, crepuscule ou aurore, 6. *& suiv.* Voïez *Etats*. Peu touché de crainte & d'amour, 18. sa legereté, *ibid.* sa vanité. *Voïez* Inconstance. Il est composé du néant & de l'être, 76. son néant plus étendu *ibid.* son être consiste à connoître son néant, *ibid.* Quelque puissans que soient les hommes, ils ne tauroient être que les ministres des desseins de Dieu, & les exécuteurs de ses ordres, sans savoir le plus souvent ce qu'ils font, 141. Hommes de bien réussit peu dans le monde. 146. Hommes corrompus, leur inhumanité, 158. Pauvreté de l'homme. Son néant de mérite, 162. il est le vase des dons de Dieu, *ibid.* Homme Dieu. *Voïez* Dieu. Foiblesse de l'homme, 357. *Voïez* Etat.
Hôpitaux. Devoirs des Administrateurs, 315. *& suiv.*
Hôtellerie. Image de la cupidité & de l'amour propre, 147. Le monde entier est une hôtelerie, *ibid.*
Humanité de J. C. Son élevation, 192. 193
Humble. L'homme humble se compare au néant, 117. Il n'y a qu'eux qui puissent adorer Jesus-Christ, 280
Humiliation profonde de Jesus Christ, 192
Humilier. Comment saint Paul humilie les Juifs & les Gentils, 38. Comment s'humilier véritablement, 68. Le grand sujet que nous avons de nous humilier incessamment, 40. 163
Humilité. La véritable humilité consiste dans l'amour de la vérité, 68 *& suiv.* Saint Jean modele de l'humilité chrétienne, *ibid.* Humilité fausse, 69. l'humilité ne permet pas d'attirer les louanges humaines par les dons de Dieu, *ib.*

& suiv. Elle se réjouit des dons de Dieu dans les autres, 70. L'humilité n'est point envieuse, 71. Elle se presse de se dépouiller de ce qui ne lui appartient pas, & ne se met pas en peine d'empêcher que le monde n'abuse de ce que la vérité l'oblige de reconnoître elle-même, 72. 73. Comment faire un trésor de l'humilité, 77. *& suiv.* Son utilité, *ibid.* Elle doit être le fondement de toute la vertu chrétienne, de tout emploi, de tout ministere, 78. Les humbles sont troublés par les louanges, 86. 87. Humilité de la sainte Vierge, *ibid.* Dieu s'est fait homme, afin de guérir par son humilité l'homme superbe, 196. Humilité profonde des Mages, 281. *& suiv.* du Centenier, 367. Moïens de la pratiquer, *ibid* Ce que fait l'humilité, 399

Hypocrisie naturelle de l'homme pécheur, 216

I

Jalousie, péché spirituel, 12.

Jean-Baptiste (*Saint*,) pourquoi il envoïe ses disciples à notre Seigneur Jesus-Christ, 42. Jesus-Christ fait son éloge, 53. *& suiv.* Il est le modele de l'humilité chrétienne, 44. Son austerité, 52. sa vie cachée, 112. Ce qui est admirable & imitable dans ce grand Saint, 217 & comment, *ibid. & suiv.* Il est le modele de la préparation au ministere de l'Eglise, 117. Il est le premier Prédicateur du monde, *ibid.* Sa prédication a pour principal point la pénitence, 118

Jesus-Christ. Etre revêtu de Jesus-Christ, ce que c'est, 13. Son empire sur les hommes, de deux sortes, 16. L'union des Chrétiens doit être fondée sur celle que Jesus-Christ daigne bien avoir avec nous 36. Jesus-Christ Ministre de la Circoncision, 38, Pourquoi Jean-Baptiste envoie ses disciples à Jesus-Christ, 42. Il est reconnu pour Messie par ses œuvres &

par ſes miracles, 45. Le reſpect où l'on doit être à l'approche de Jeſus-Chriſt dans ſes deux avénemens, 61. Eloge que fait Jeſus-Chriſt de ſaint Jean-Baptiſte, 51. *& ſuiv.* Incarnation de Jeſus-Chriſt, 87. Les mouvemens de ſon enfance, ſaints, divins & ſanctifians, 83. Tout ce que les Apôtres nous ont caché de la vie de Jeſus-Chriſt a été recueilli & renfermé dans la vie de la ſainte Vierge, 85. *& ſ.* Comment lui préparer la voie, 121. *& ſuiv.* La grace de ſon avénement n'a pas été manifeſtée à tout le monde, 125. *& ſuiv.* Quelle eſt la lumiere de cette grace, *ibid.* Comment Jeſus-Chriſt eſt Sauveur, 129. 250. Comment il eſt dit que la lumiere de la grace de l'avénement de Jeſus-Chriſt a paru à tous les hommes, 126. Cette manifeſtation publique de la vérité eſt un caractere qui diſtingue Jeſus-Chriſt de tous les hommes, & qui prouve ſa divinité, *ibid.* Il eſt le premier Docteur général du monde, 127. Fin & but de ſa naiſſance, 391. Sa naiſſance qui avoit été prédite, s'accomplit, 140. Elle eſt manifeſtée & cachée en même temps aux Juifs, pourquoi, 141. Elle eſt annoncée par les Paſteurs, 152. Sa joie véritable différente de la joie humaine, 153. *& ſuiv.* Pourquoi il vient au monde en qualité de Sauveur, 159. 162. La bénignité lui eſt propre, 158. Comment & où le chercher, 173 Comment on ne le trouve point en le cherchant, *ibid.* *& ſuiv.* Son humanité, ſon élévation dans ſon Incarnation & dans ſon abaiſſement, 192. Dieu a eu des raiſons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie d'opérer le ſalut des hommes, *ibid.* Par ſon Incarnation nous apprenons la grandeur du péché, la grandeur de la Juſtice, & la ſainteté de ſon amour, 193. Jeſus-Chriſt nous inſtruit tant par ſes paroles, que par ſes actions & ſes exemples, 199. *& ſuiv.* Actions de Jeſus-Chriſt, ſignes ſenſibles

qui nous font connoître les vérités de Dieu, *ibid.* Comment Jesus-Christ sera la ruine & la résurrection de plusieurs, prophetie de Simeon, 202. Admiration de saint Joseph & de la sainte Vierge, touchant ce que l'on disoit de Jesus-Christ, 235. Comment il a été l'objet de la contradiction générale de tous les hommes, 239. *&* Circoncision. *Voïez* Circoncision. Comment adorer Jesus-Christ, & ce que c'est qu'avoir les mêmes sentimens, 281. Jesus-Christ a passé par tous les âges pour les sanctifier, 297. Pourquoi Jesus Christ traite sa mere comme une femme ordinaire, & comment il lui commandoit, 303. 329. Noces de Jesus-Christ avec son Epouse, 326. Maladies du corps qui sont des signes des effets des péchés des hommes, sont des sujets ordinaires des miracles de Jesus-Christ par lesquels il a prouvé sa mission, 349. 350. Jesus-Christ ne refuse à personne les graces générales, 355. *& suiv.* Il fait voir que les graces dépendent principalement de l'ordre de son Pere, 329. Premier miracle de Jesus-Christ, 327. Sa puissance dont le lepreux ne doutoit pas, 356. Pourquoi Jesus-Christ défend au Lepreux de parler du miracle qu'il venoit de faire sur lui, 359. *& suiv.* Le dormir de Jesus-Christ dans la barque, ce qu'il signifioit, 390. *& suiv.* Reveiller Jesus-Christ, ce que c'est, 392

Illusion des gens du monde, ce que c'est, 2

Impatience dans les défauts du prochain, d'où elle naît & ce qu'elle fait, 402

Impiété, ce que c'est. Il y en a de plusieurs sortes, 132

Impressions qui se font par maniere d'exemple & de coutume, ne manquent presque jamais de réussir, 290

Impuissance, pauvreté; ne s'en point plaindre, 76

Incarnation de Jesus-Christ, 31. Dieu a eu

des raisons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie d'opérer le salut des hommes, 192. Elévation de Jesus-Christ dans son abaissement par son incarnation, *ibid.* Un autre moïen ne pouvoit plus contribuer à la gloire de Dieu, ni à l'avantage des hommes, *ibid.* Jesus-Christ par son Incarnation nous a fait connoître la grandeur de la justice & la sainteté de son amour, 194. Elle nous fortifie dans toutes les vertus, particulierement dans l'humilité, *ibid.*. Elle est l'instruction des hommes par un Dieu fait homme. Raison particuliere de l'Incarnation du Fils de Dieu, *ibid.* & *suiv.* Mystere de l'Incarnation communiqué à Simeon & à Anne la prophetesse, 245

Inconstance de l'homme. Ses causes, 52

Indifference des hommes pour leur salut, 145

Infideles, quelle est leur impiété, 132

Inhumanité des hommes, 158

Injures, reproches troublent les hommes, pourquoi, 174. *Voïez* Traitement.

Injustice. Voïez *Maux*.

Inquisiteurs, pourquoi les exclure, 63

Instructions. On en laisse beaucoup inutiles, dont on rendra compte, 27. Celles de l'Ecriture sainte réduites à la patience & à la consolation par S. Paul, 31. Qui n'est point instruit n'est point sauvé, 129. Instruction des hommes par de purs hommes pour le salut, étoit en quelque sorte suffisante. Deux sortes de dangers dans ces sortes d'instructions, 197. & *suiv.* Instructions servent peu, pourquoi, 291. *Voïez* Impression. Jesus-Christ nous instruit tant par ses paroles que par ses actions, & ses exemples, 199.

Intentions, nous ne connoissons point celles des autres, 108

Intercessions. Comment la sainte Vierge & l'Eglise intercedent, 318

Inutilité des Chrétiens, dangereuse. Seule elle

suffit pour damner, 4. & 9
Saint Joseph. Son admiration touchant ce que l'on disoit de Jesus-Christ, 235
Jouissance & usage des créatures, leur différence, 262
Jour parfait de l'homme, 8. Béatitude regardée comme un seul jour, 138
Joie chrétienne, fondement de la gratitude, 56. Elle est naturelle à l'amour, *ibid.* pourquoi on en connoît peu les sujets, *ibid.* quels sont ces sujets, *ibid.* Joie humaine, joie véritable, leur différence, 153. *& suiv.* Qui sont ceux qui sont dignes de la joie que JesusChrist a apportée en naissant, 155. *& suiv.* Joie en faisant les aumônes volontaires, 317
Jugemens. Comment l'homme se délivre de la crainte des jugemens de Dieu, 18. *&* 19. doivent consoler les justes, 21. Jugemens que les hommes font, sont souvent téméraires, 116. ne nous servent de rien, *ibid.* Régles qu'on doit garder dans les jugemens, 107. *& s.* Nous ne pouvons nous juger nous-mêmes, 106. Jugemens téméraires injustes, 136
Juifs. Comment saint Paul les humilie, 38. Comment il appaise leurs différends avec les Gentils, *ibid.* Leur députation à saint Jean, 73. Ils n'étoient disciples que des Prophetes, 191. Il y a trois sortes de Juifs par rapport aux Chrétiens, 221. Leur esprit de servitude, 224. Juifs Chrétiens, 223. Tentations des Juifs, auxquelles les Chrétiens ne sont pas sujets comme eux, 232. Corruption du cœur de leurs Docteurs, 274.
Ivraie. Voïez *Parabole.*
Justes, leur bonheur, 261
Justice. Avertissement de la justice de Dieu, 21. Amour de la justice & le commencement de la pénitence, 118. Justice chrétienne, ce que c'est, 135. comment on la pratique, ses devoirs, *ibid. & suiv.* Comment on peche contre la justice, 136

L

L'Angage de Dieu. Il y en a une infinité que les hommes sont incapables d'entendre, 27
Larmes des pénitens plus agréables que la joie des théatres, 55
Lepre. Ce que c'est que la lépre, 349. Ce qu'elle figure, *ibid.* Lépre spirituelle guérie, 358.
Lépreux, sa priere & ses circonstances, 351. Miracle fait sur lui, 358
Levain. Voïez *Parabole du levain*, 453
Libertins, quelle est leur impiété, 133
Loix, les suivre dans ses actions, 249. Jesus-Christ nous enseigne l'assujettissement à la loi, 361. *& suiv.*
Louanges & blâmes, sont des actions difficiles 51. 53. Comment l'amour propre les attire en les rejettant, 69. Les humbles en sont troublés, 86, Celles que Dieu donnera aux hommes, 109. Louanges qu'il est permis de rechercher, *ibid. & suiv.* Amour des louanges essentiellement mauvais, 166. Il n'est pas permis d'en donner par complaisance, *ibid.* Elles sont dangereuses pour ceux qui les reçoivent, *ibid.*
Lumieres. Pourquoi Dieu nous les donne, 171. *& s.* besoin que nous en avons, 6. *& s.* armes de lumiere, 9. on n'en tire point de conséquence, 172. on ne les suit point, *ibid.* voie ordinaire de les conserver, 183. La sainte Vierge en est le modele, *ibid.* en quoi consiste la lumiere chrétienne, 186. Lumiere du Verbe qui luit dans les ténebres, ce qu'elle y fait, 212. Dieu est toujours prêt à la donner, 213. Dieu veut qu'elle soit toujours soumise à l'autorité publique de l'Eglise, 272. *& suiv.* Lumiere intérieure, œil de l'ame, 378. *Voïez* Connoissance.
Luther, son sentiment sur la conversion du pécheur, refuté, 119

M

Mages, pourquoi l'Eglise nous les propose comme des exemples d'une foi parfaite, 267. *& suiv.* Tentation des Mages, comment ils l'ont surmontée, 268. Devotion particuliere que l'on doit avoir pour les Mages, 279. Leur profonde & véritable adoration, 281. Leur déférence aux Pasteurs ordinaires recompensée, 275. La fermeté de leur foi, 280. *& suiv.*

Mahomet a voulu imiter Jesus-Christ, en étendant sa Religion, 127. De la Religion de Mahomet, 443

Mal. Ne pas repousser le mal par le mal, 337. *& suiv.*

Maladies spirituelles des hommes, 130. *Voïez* Maux. Maladies du corps, disposition qu'elles doivent produire, 23. 24. figures des effets des péchés des hommes, 349. *& suiv.* Elles sont des sujets ordinaires des miracles de Jesus Christ par lesquels il a prouvé sa mission, *ibid. & suiv.*

Manifestation publique de la vérité est un caractere qui distingue Jesus-Christ de tous les hommes, & qui prouve sa divinité, 126. Il sauve les hommes en les instruisant, 129

Mariage. Noces approuvées de Jesus-Christ, 321. *& suiv.* doivent être contractées selon les loix de l'Eglise, 324. Les désordres & les dissensions qui naissent des mariages comment y remedier, 325

Martyrs, leur espérance, 34. Martyrs pour la vérité, 241

Marie. Voïez *Vierge.*

Maux, 32. Maux, fleaux, calamités, afflictions sont des avertissemens que Dieu envoie aux hommes, 20. comment en profiter, 22. 24. doivent consoler les justes, 22. 63. Ils sont différens selon les différentes personnes que Dieu af-

lige, 24. Maux de cette vie, 31. 329. *Voyez* Adverſités.

Méchans. Comment Dieu les trompe, 272. Il n'eſt pas défendu de ſe ſouſtraire à la violence des méchans, 339. Pourquoi avoir de l'amour & de la charité pour eux, 379. Leurs entrailles ſont cruelles 398. Ils ſont tolerés dans l'Egliſe avec les bons, 412. *& ſuiv.* La conduite que doivent avoir les gens de bien envers eux dans l'Egliſe, *ibid.* Il ſont utiles aux bons & les inſtruiſent, 415. *& ſuiv.*

Mere. Trois vérités importantes pour les peres & les meres envers leurs enfans, touchant leur conduite 298. Pourquoi Jeſus-Chriſt traite ſa mere comme une femme ordinaire, & comment il lui commandoit, 303. 328. *& ſuiv.*

Mépris. Voïez *Traitement.*

Mérite, nous n'en avons que par la grace de Dieu, 165

Meſſie. Jeſus-Chriſt reconnu Meſſie par ſes œuvres, 45

Miniſtere de l'Egliſe. Comment s'en acquitter, 313. Comment on y entroit autrefois, 114. On laiſſe en repos ceux qui le fuient, *ibid.* comment s'y préparer, 115

Miniſtres de Jeſus-Chriſt, comment les regarder, 100. *& ſuiv.* ce qu'ils ſont, *ibid.* prudence qui leur eſt néceſſaire, 144

Miracles. La plus grande preuve de la miſſion de Jeſus-Chriſt, 45. Premier miracle de Jeſus-Chriſt, 327. Miracle de Jeſus-Chriſt ſur le lépreux, 358. Pourquoi Jeſus-Chriſt défend au Lépreux d'en parler à perſonne, 359

Miſérables. Pourquoi avoir de l'amour & de la charité pour eux, 375

Miſere. Comment Dieu a accoutumé d'agir ſur les ames avant de les délivrer de leurs miſeres, 331

Miſéricorde de Dieu infinie, 354. Ses quatre baſes, la bonté, l'humilité, la modération &

la patience, 399. 400. Ses entrailles, 398
Miſſion de Jeſus-Chriſt, ſes miracles en ſont la plus grande preuve, 45
Modération Chrétienne. Ce qu'elle fait, ſon utilité, eſt d'obligation, ſon étendue, 58. 59. 400. Il faut y former les enfans, 59. défaut de modération contraire à la charité, 60
Modeſtie, ce que c'eſt, 58. *Voyez* Modération.
Monde, ſes déréglemens même ont quelque choſe de conſolant, 55. Langage du monde, 131. Le monde entier eſt une hôtellerie, très-bon à quitter, 147. 155. 262. On n'en peut uſer que par néceſſité, 131. 257. Les amateurs du monde n'adorent point Jeſus-Chriſt, 282. ſont actifs & réuſſiſſent, 146. ne ſont rien devant Dieu, 152. *& ſuiv.* ſont toujours pauvres, 251. Ce que c'eſt que de ne ſe pas conformer au monde, 290. Grande difficulté de ne s'y pas conformer, *ibid. & ſuiv.* 386. *& ſuiv.* Les impreſſions du monde oppoſées aux inclinations chrétiennes, 186. La difficulté de réſiſter à ſes impreſſions, *ibid. & ſuiv.* Comment y réſiſter, *ibid.* il ſe gliſſe par tout, 420. moyen qu'il ne nuiſe pas, 421. *& ſuiv.*
Mort ne doit paroître affreuſe à un Chrétien, 63, eſt le commencement du bonheur des juſtes, 259
Mortification. On la peut pratiquer dans une vie commune, 49. ſa néceſſité, 264. *& ſuiv.*
Moyſe & ſaint Jean Evangeliſte, leur paralelle & leur différence, 205. eſt le premier Legiſlateur, 128
Myſteres. Dieu les tient d'ordinaire dans le ſecret. Il ne les manifeſte que long-temps après leur accompliſſement, 81. *& ſuiv.*

N

Naissance de Jesus-Christ manifestée & cachée en même-temps aux Juifs, pourquoi, 141. Annoncée par les Pasteurs, 152. Nous devons désirer d'y participer, 173

Nécessaire. Comment les choses du monde sont nécessaires & non nécessaires 254. 259. Rien n'est présentement nécessaire à l'homme que Dieu, 254. Comment les autres choses sont nécessaires, *ibid.*

Nécessités, recourir à Dieu dans les nécessités temporelles, 63. *& suiv.* des riches & des pauvres, 257. La nécessité ne consiste pas dans un point précis, *ibid*

Négligence, espece de sommeil, 3. son danger, *ibid. & suiv.*

Nôce, pourquoi Jesus-Christ y assista, 322. pourquoi la sainte Vierge s'y trouva, 323. *& suiv.* comment Jesus-Christ y est invité, 324. *& suiv.* Celles de Jesus-Christ avec l'Eglise, 326. 327.

Nuit du pécheur, 6. 7

O

Obéissance de la sainte Vierge, 89. Bonheur des vrais obéissans, *ibid.* la plûpart du monde destinés à obéir, 308

Obsécration, ce que c'est, 286

Oeil de l'ame, lumiere intérieure, 378

Oeuvres, de trois sortes, 9. 10. Il y faut de la patience, 31. On ne connoît pas les œuvres de Dieu dans le temps qu'elles arrivent, 73. Dieu les cache 81. *& suiv.* Les œuvres de Jesus-Christ le font connoître pour le Messie, 45. 46. Bonnes œuvres, en éviter l'éclat, 359

Opinions ordinaires font périr ceux qui les suivent. 384

Ordres de Dieu, dangereux de s'en éloigner, 82. d'où vient que Moyse & Jeremie y résistent & que la sainte Vierge n'y résiste pas, 88

Orgueil, cause la contention & la jalousie, 12. Les péchés dans lesquels nous tombons, sont des punitions de notre orgueil, 37. doit être rabaissés, pour recevoir Jesus-Christ, 122

Orgueilleux, 71

P

Paix du monde combien dangereuse, 25. Paix du monde, paix de Jesus-Christ, leur différence, 64. Effets de la paix de Jesus-Christ, 65. Paix fausse, 175. Comment conserver la paix avec les hommes, 343. Paix du Chrétien, 405. *& suiv.*

Paraboles, celle du figuier, 26. celle de l'ivraie, 411. *& suiv.* celle du grain de senevé, propre à l'Eglise & à sa Doctrine, & non à aucune autre Religion, 449

Paralysie, ce qu'elle figure, 350

Pardon des offenses est une obligation de justice, 137. 402

Pardonner septante fois sept fois, 175

Parole. La parole de Dieu sera notre Juge, 299. On la reçoit mal en trois manieres, 200. On la reçoit bien en trois manieres contraires, 202. Comment elle est un pain nourrissant, *ibid.* 403. Ce que c'est & ce qu'elle fait, 406

Passion. Vie de passion, 2. On consulte, mais c'est pour les suivre, 89. Sont des dieux, 132. Passions sont renversées par d'autres passions, 272. Passions contagieuses, 342

Pasteurs. Grands abus qui se glissent facilement dans le commerce des fideles avec leurs Pasteurs 99. *& suiv.* Voïez *Directeurs*. Remedes à ces abus, 101. *& suiv.* Leurs qualités véritables, *ibid. & suiv.* Respect qui leur est dû, 102. Leur fidelité, en quoi elle consiste, 103.

Pasteurs de Bethléem, pourquoi Dieu leur manifeste la naissance de Jesus-Christ, 148. Le bon usage qu'ils font de la grace que les Anges leur procurent, 172. Pasteurs qui imitent les Docteurs de la loi, qui étant instruits du lieu où devoit naître Jesus-Christ par une tradition vivante, ne se mirent point en peine de l'aller chercher, 274. *& suiv.* leur principale qualité, 313. *& suiv.* Difficultés de leur charge, *ibid.* ils sont quelquefois la cause du salut des uns, & souvent la cause de la perte des autres, pour trois raisons, 276. *& suiv.* Voïez *Directeur.* Ce que fait leur charité, 286. sont souvent de l'ivraie 423. ont deux sortes de maximes, 434. il est contre l'ordre de ne pouvoir les imiter, 437

Patience, de deux sortes, se pratique en plusieurs manieres, 30. Pourquoi Dieu est appellé le Dieu de patience, 35. La patience produit l'union des cœurs, *ibid.* Elle perfectionne ceux qui veulent servir Dieu, 271. Ce qu'elle fait, 400.

Patient. Dieu est patient, parce qu'il est éternel, 81

Saint Paul. Sa grande reconnoissance des graces de Dieu, 429. *& suiv.*

Pauvres. Leurs nécessités, leur charité, 258. leur consolation, 257. ont moins d'obstacle au salut, 249

Pauvreté temporelle & spirituelle, ne s'en point plaindre, 76. *& s.* Pauvreté de l'homme est son néant de mérite, 163. *& s.* Qui sont ceux qui reconnoissent cette pauvreté humblement, 174. Elle approche les hommes de leur salut, 256.

Payens, ne pensoient point à étendre leur religion, 127

Péché, ses effets, 7. Péchés dans lesquels nous tombons, sont des punitions de notre orgueil, 77. consiste dans l'amour des créatures, 265.

par l'Incarnation de Jesus-Christ nous apprenons la grandeur du péché, & la sainteté de Dieu, 193. péchés grossiers comben on les doit craindre, 12. 13. péchés spirituels, *ibid.* péché véniel, ce qu'il cause, 3. doit toujours être évité, 342. péchés, fautes ne surpassent point la miséricorde de Dieu, 371. Comment souffrir ses propres péchés 32. comment en faire un bon usage, 77. Il faut les haïr & les punir, 119

Pécheurs, leur nuit, 6. Comment se fait la conversion du pécheur, 148. doivent faire voir leur guérison, 363. Un pécheur n'est digne de rien, 387

Pénitence. C'est le commencement de la vie chrétienne, 118. sa nécessité, *ibid.* Quelle est celle qui doit commencer la conversion, *ibid. & suiv.* Pénitence des Juifs, établissemens humains, 231. Elle est plus parfaite dans l'Eglise que parmi les Juifs, *ibid.* jusqu'où doit aller la pénitence, 264

Pénitens véritables, rares, 351

Pensées Comment faire fructifier les bonnes pensées, 184. *& suiv.*

Pere céleste, pere terrestre, 220. peres & meres ne se doivent considérer comme les maîtres de leurs enfans, 299

Persécutions intérieures des Justes, 240

Pestes. Voïez *Maux.*

Peuple de Jesus-Christ, quel il est, 156

Piété, ses devoirs essentiels, en quoi elle consiste, 133. *& s.* Piété fausse attire des louanges, 166. *& suiv.*. La piété solide renfermée dans deux devoirs, 369. *& s.*

Plaire. On ne doit pas chercher à plaire par les louanges, 166

Pompe des hommes, 81

Prédicateurs, il faut que Dieu conduise leur langue, 39. leurs qualités, 51. leur office, 310. Ceux qui font trafic de la parole de Dieu, 201. Ceux qui cherchent le commerce du monde

pour apprendre à parler, 113. Qu'ils imitent saint Jean Baptiste, 115. La plûpart sont des vases pleins d'eau, 334. Ils doivent servir d'exemple, 437. *& ſ.*

Prédication, comment s'y préparer, 115. La prédication de S. Jean a pour principal point la pénitence, 118. Comment on entend les prédications, 237

Préférence mauvaise que l'on a pour les Pasteurs, 100

Présomption est une petitesse d'esprit, 337

Prêtres. Devoirs envers les Prêtres, 362

Prieres fortes & redoublées, marquées par le mot d'obsecration, 286. recourir à la sainte Vierge pour obtenir le don de priere, 331. Priere véritable, priere fausse, 351. *& ſ.* Priere du Lépreux, 352. Priere du Centenier de l'Evangile contient deux vérités, 364. *& ſuiv.* Dieu exauce les prieres quoiqu'accompagnées d'imperfections, 392. Prieres & actions de graces doivent être inséparables, 431

Privation, en quoi elle doit consister, 130. la souffrir avec tranquillité, 260. *& ſuiv.*

Prochain, il est nécessaire quelquefois de lui faire connoître qu'on l'aime, 96. justice qui lui est dûe, 135. Jesus-Christ s'est rendu notre prochain 195.

Proche. comment le Seigneur nous est proche, 60. *& ſuiv.*

Prophetie. Don de prophetie, ce que c'est, 310.

Prospérité desavantageuse au salut, 149

Prosternement du corps, image de la disposition de l'esprit. 351

Providence, impiété de ceux qui n'y sont pas soumis, 133

Prudence. La prudence chrétienne va toujours à se cacher & à s'obscurcir soi-même, 144. Prudence timide, 432.

Prudens du monde, comment ils servent d'exemple à ceux qui veulent plaire à Dieu, 150. 151. N'être pas prudent à ses propres yeux, 336
Pseaumes, ce que c'est, 56
Puissance de Dieu paroît plus en s'abaissant, qu'en s'élevant, 192. Puissance de Jesus-Christ dont le Lépreux ne doutoit pas, 353. Les effets ordinaires & extraordinaires de la puissance de Dieu, leur différence, 394, *& suiv.*

Q

Qualités humaines, peu de chose devant Dieu, 245. leur danger, 151. 152.
Querelles qui rompent la paix; d'où elles viennent, 343

R

Rebuts qu'éprouvent les gens de bien, avantageux, 187
Reconciliation. Comment Dieu en accorde la grace, 121
Redemption. Ce mot pris pour la félicité, dont Dieu récompensera ses élus, 25
Regne. Comment Dieu l'établit dans un cœur, 148.
Religion (la) chrétienne n'est qu'amour, 54. Son excellence au-dessus de toutes les autres Religions, 130. *& s.* Au dessus de celle des Juifs, 26. *& s.* De la véritable Religion, 247. Elle est la plus ancienne, 128. Sa conformité avec la raison, 335. Religion chrétienne, Eglise, doctrine. Idée de l'Eglise & de la doctrine chrétienne qui la forme & la rend le roïaume de de Dieu, 442. *& s* Leur petitesse, leur étendue & leur force, *ibid.* Leur différence d'avec celle de la Religion de Mahomet, 442. Elles ont été prédites, 447. On suit la Religion où l'on se trouve sans l'examiner, *Voyez* Dogmes, 448

Reproches. Pourquoi ils troublent les hommes, 87.
Reprouvés, ils servent les élus, 74
Reputation de piété aidée à acquerir, 176
Resurrection. Comment Jesus-Christ sera la resurrection de plusieurs, 237
Retraite, solitude, ses avantages, 113. *& s.* est quelquefois nécessaire, 293. Peu de gens la gardent & l'aiment, 112. *& s.*
Reveiller Jesus-Christ, ce que c'est, 392
Riches, leurs nécessités, 254
Richesses, leur possession n'est pas mauvaise par elle même, 174. Ce n'est pas assez qu'elles ne nuisent pas, elles sont encore incapables de nous être véritablement utiles, 258. Leur danger, 386
Royaume de Dieu, ce que c'est, 118. *Voyez* Doctrine. On doit le désirer continuellement, 137. Comment Dieu regne dans le cœur, 252. L'établir en nous, 448
Ruine. Comment Jesus-Christ sera la ruine de plusieurs, 236. *& s.*

S

Sacrifices, *Victimes.* Ces mots portent l'esprit à concevoir quelque chose d'extérieur qu'on offre à Dieu, 288. Quels doivent être ceux des Chrétiens, *ibid.. & s.*
Sages. N'être point sage à ses propres yeux, 336.
Saints, leur peine en cette vie, 26. Ils ne sont proprement que pour Dieu, 111. Dieu les cache souvent, *ibid.* Dieu les prête quelquefois aux hommes pour quelque temps, *ibid.* Il y en a que Dieu ne fait jamais voir, *ibid.* Saints inconnus sont quelquefois les plus grands, *ibid.* Invocations des Saints, 365. Pourquoi Dieu en suscite d'extraordinaires, 439. ce que le mot de Saint signifie, 397
Savans, véritables & faux, 186. 873

Sauveur. Comment Jesus-Christ est Sauveur, 125. 129. 152. 175. 250.

Scandale. de Jesus-Christ, est un défaut général qui se rencontre dans tous les amateurs du monde, 49. Comment les jugestes s'en scandalisent, 50. Occasions où l'on peut se mettre au dessus des scandales, & régles qu'il y faut suivre, 45. Scandale naturel qui s'éleve dans l'esprit des personnes moins spirituelles par la vûe de l'état du monde & du peu d'ordre qui y paroît dans la distribution des biens extérieurs. Remede à ce mal, 232. 236. Considération pour le diminuer, *ibid.* *Voyez* Edification, exemple,

Science humaine, science chrétienne, 186. Desir des sciences inutiles, 130. Ceux qui tirent vanité de la science, 201. La science de la charité comprend toute l'Ecriture, 187

Se heresse, ennuis, comment y suppléer, 184

Secret dans les choses de Dieu, 82

Senevé. 442. Voïez *Parabole.* Elle ne peut convenir qu'à la Religion chrétienne, 449

Sentiers. Ce que c'est que de les dresser, 122

Sentimens. Souffrir les différences de sentimens, 35. ce que c'est que d'avoir les mêmes sentimens que Jesus-Christ, 283. 284

Séparation du monde, propre à attirer Dieu, 149.

Sermons, doivent être faits par l'esprit de Dieu, 117.

Servitude des Juifs, 224

Servir les autres en se servant soi-même, 75

Siecle. Voïez *Monde.*

Signes qui precederont le jugement, pourquoi l'Eglise les propose aux fideles. 15. *Voyez* Eglise. On les doit regarder comme déja arrivés, 27

Simeon, sa prophetie touchant Jesus-Christ, 236. *& suiv.*

Simples, Dieu n'aime qu'eux, 122. *& suiv.* Toujours supplantés, 146. Souvent très-sa-

vans dans l'Evangile, 236. C'eſt à eux que Dieu ſe fait connoître, 245
Solitude. Voïez *Retraite.*
Sommeil, de deux ſortes, d'illuſion, 2. d'oiſiveté & de négligence, 3. Le ſommeil naturel a des bornes, mais le ſpirituel n'en a point, 5
Souffrances. Sont la meſure de l'amour de Dieu pour ſes élus, 242. 244. Elles ſont néceſſaires, 439. Ce qu'il faut ſouffrir, 31. & 32
Sterilité touchant l'Ecriture & dans les entretiens de piété, d'où elle naît, 407
Stoïciens. Courte durée de leur vertu, 129
Succès malheureux des gens du monde, 146
Superflu. Perſonne n'en eſt le maître. 217
Supérieurs. Voïez *Directeurs*, *Paſteurs.*
Sureté. Une partie de notre ſureté conſiſte à ne nous tenir jamais aſſûrés, 391

T

TAlens, ne ſont pas toujours les bons miniſtres, 103. Voïez *Qualités humaines.*
Témoignages Ceux de ſaint Jean-Baptiſte, 217. & *ſuiv.*
Tempérance chrétienne, en quoi elle conſiſte, 134. Comment on peche contre la tempérance, *ibid.* Celle à laquelle Adam auroit été obligé, 264. Celle des coupables, *ibid.*
Tempêtes. Les plus dangereuſes ſont pour ceux qui s'engagent dans des emplois où Jeſus-Chriſt ne les appelle point, 382. Il y en a de cachées & de manifeſtes, 383. Remedes contre les tempêtes du ſiecle, 389
Temps. Le ménager, 96
Ténébres Ce que ſaint Jean entend par les ténébres dans leſquels la lumiere luit, & qui ne la comprennent pas, 211. & *ſuiv.*
Tentation. Grandes tentations des Juifs auſquelles les Chrétiens ne ſont point ſujets comme eux, 232. Tentations des Mages, comment ils

l'ont surmontée, 268. 269. Tentations touchant les vérités pratiques, *ibid.* Elles sont comparées aux pluies, aux vents, au tempêtes, 271. Celles des gens de piété, 270. *& suiv.* De ceux qui commencent, *ibid.*

Timidité des Apôtres, 391

Théatres. Larmes des pénitens plus agréables que la joie des THEATRES, 55

Thessaloniciens. De quoi saint Paul les loue, 432.

Tolérance, qu'il faut avoir pour les méchans, 414. *& suiv.*

Traitement. Mauvais traitemens, pourquoi nous les devons supporter avec patience, 163

Transformation continuelle que saint Paul demande aux Chrétiens, 295

Travail. Vie laborieuse avantageuse au salut, 148. 149.

Trésor précieux qui reste dans la bouche du sage, 185

Tristesse, sujet de joie, 54. elle est naturelle à l'amour, *ibid.*

Tromper. Dieu trompe les hommes par leur propre malice, 272

Trouble de la sainte Vierge à la salutation de l'Ange, différent de celui du commun des hommes, 86. *& s.* On ne doit pas se troubler des afflictions, 329. 406. Remedes contre les troubles, *ibid.*

V

Vanité fait quitter la retraite, 114

Vengeance. Voïez *Vindicatif.* Vengeance n'est pas permise même par la raison, 338. faux prétexte pour l'excuser, *ibid.*

Veniel. Péché veniel doit toujours être évité, 342.

Verbe. Il est seul la vie des Ames, 209. 210

Vérité. Vérités dont l'Eglise nous instruit dans l'Evangile du premier Dimanche de l'Avent,

21. & *f.* Ménager les vérités selon le temps, 39. Rien de plus admirable que la condescendence de Dieu dans la dispensation de ses vérités, *ibid.* On y peut faire beaucoup de fautes, *ibid.* pourquoi Dieu nous les découvre, 171. & *f.* La cause pourquoi on rend inutile la vérité, 181. & *f.* L'opposition à la vérité est une humiliation continuelle, 40. Le cœur en est le lieu naturel, 84. Elle seule peut juger, 109 Sa manifestation est une preuve de la divinité de Jesus-Christ, 126. Dieu a voulu qu'elle précédât toujours le mensonge, 127. la distinguer de celui qui l'enseigne, 119. Les vrais fideles font ce qu'ils peuvent pour s'y assujettir, 203. Savoir les vérités sans les aimer, c'est ne les pas savoir veritablement, 208. comment la conserver, 184. La vérité n'est pas indifférente, il faut qu'elle nuise, ou qu'elle serve, 237. On ne sait proprement des vérités de Dieu que ce qu'on en goûte par le cœur, 236. elle nous sauve ou nous condamne, 237. comment on l'entend, *ibid.* comment elle est contredite, 239. La contradiction de la vérité distingue les bons des méchans, 241. Martyrs pour la vérité, *ibid.* Les hommes ne la suivent qu'autant qu'ils sont approuvés, 267. en faire provision pour le temps de la tempête, 393. Tentation touchant les vérités pratiques, 268. 269. Combien elles rendront coupables ceux qui en sont dépositaires, & qui ne les mettent point en pratique, 275. Dieu cache les vérités aux superbes, 451. Rendre la vérité aimable par la douceur, 342

Vertu. La vertu chrétienne a plusieurs formes, 49. En quoi consiste son fondement solide, 76. S'élever à Dieu dans la pratique de toutes les vertus, 137. Elle consiste principalement dans le renoncement aux inclinations de la nature corrompue, 253. Vertus extérieures conduisent aux intérieures, 174. Ne pas juger de la vertu, ni par les paroles, ni par les actions extérieures,

366. La charité doit être la forme de toutes les vertus, 404
Vêtement de l'ame, 12. 13. Etre vêtu de Jesus-Christ, ce que c'est, *ibid.*
Vices. Ils ne s'apprivoisent jamais de bonne foi, 12
Victimes. Voïez *Sacrifices.*
Vie. Vie commune, 49. Vie chrétienne a plusieurs formes, *ibid.* La vie est courte, il est important de s'y bien conduire, 133. Elle ne nous est pas nécessaire, 254. 255. Vie de saint Jean dans le désert, 112. *& suiv.* Vie des passions 23. Vie éternelle, en quoi elle consiste, 206. *& suiv.* Elle ne se trouve que dans le Verbe de Dieu, *ibid.* Elle est la lumiere des hommes, 217. La vie, Verbe éternel, seule la vie des ames 209. *& suiv.* Différence entre la vie des justes en ce monde, & la vie future, *ibid & s.* La vie chrétienne reduite à deux devoirs, 306. *& s.* Deux sortes de conduites dans la vie spirituelle, figurées par les deux différens vins des nôces de Cana, 332. 333. Vie future, quelle elle sera, 8. *& s.*
La sainte Vierge. La plus parfaite des créatures 81. L'Ange Gabriel lui est envoïé de la part de Dieu pour traiter avec elle du mystere de l'Incarnation *ibid. & s.* Elle tient l'ambassade de l'Ange secrette à S. Joseph, 82. Elle est pleine de grace, même avant l'Incarnation, 83. Ses excellences, *ibid.* Les graces particulieres qu'elle a reçues avec plenitude, *ibid. & s.* 180. Voïez *Graces*, 328 *& s.* Le bon usage qu'elle fait de la vie inconnue de Jesus-Christ depuis sa naissance jusqu'au commencement de sa prédication, 84. *& s.* Tout ce que les Apôtres nous ont caché de la vie de Jesus-Christ a été recueilli & renfermé dans l'ame de la sainte Vierge, *ibid. & suiv.* Trouble de la sainte Vierge à la salutation de l'Ange, différent de celui auquel les hommes sont sujets, 87. caractere de son humilité, *ibid.*

Elle obéit aux ordres de Dieu avec simplicité & humilité, 88. Sa visite à sainte Elisabeth, modele excellent des visites des Chrétiens, 92. & *f.* Voïez *Visites*. Elle est le modele de l'usage que nous devons faire des graces que Dieu nous fait, 182. 183. Son éloge, *ibid. & suiv.* Sa vie, *ibid.* Elle est le modele de l'usage que l'on doit faire de l'Evangile, 235. Son admiration touchant ce qu'on dit de Jesus-Christ, *ibid. & f.* Son martyre, 243. Sa grace singuliere d'avoir été la compagne des souffrances de son fils Jesus-Christ pendant tout le temps de sa vie voïagere, 242. Pourquoi elle est appellée la Reine des Martyrs, 243. Pourquoi Jesus-Christ la traite comme une femme ordinaire 303. 329. Elle est la figure de l'Eglise, 328. 329. Elle ne se trouble point de la réponse de Jesus-Christ aux nôces de Cana, 329. Pourquoi l'Eglise ordonne de l'invoquer au commencement de la recitation de son office, 331. Comment elle obtient les grace de Dieu pour ceux à qui Dieu en veut faire part, 327. *& f.* Elle est le modele accompli de la dévotion parfaite, 330. Elle est la mere des personnes dévotes par ses intercessions auprès du Fils de Dieu, 331. recourir à son intercession dans les visites, 98. *Voyez* Mere.

Vin, ses différentes significations, 303. *& suiv.* Voïez *Eau*.

Vindicatif, est un usurpateur injuste d'un pouvoir qui ne lui appartient pas. 338

Violence. Voïez *Maux*.

Virginité, ses avantages, 322. *& f.*

Visites véritablement chrétiennes sont comme des liens nécessaires à la société civile, 91. *& f.* utilité de celles qui sont chrétiennes, 91. Visites inutiles & dangereuses, *ibid. & suiv.* précautions qu'il y faut prendre, 94. mauvais effets de la plûpart des visites, 97. *& suiv.* Trois régles pour rendre les visites saintes,

à l'exemple de la sainte Vierge, 96. *& s.* Temps de la visite, comment en profiter, *ibid.*

Uniformité de la vie de la sainte Vierge, 183

Union des Chrétiens, en quoi elle consiste, 35. elle doit être fondée sur celle que Jesus-Christ daigne bien avoir avec nous 36. *& s.*

Vocation, on ne doit pas la désirer, 167. On la prévient, 115. n'y point résister, 116. nécessaire à tout emploi, 156. *& suiv.* parens ne peuvent disposer de la vocation de leurs enfans, 300. Entrée dans un état sans vocation, combien cause de désordres, 387. *& s.* dangers des tempêtes de cet état, 383. Comment Dieu traite souvent ceux qui sont entrés sans vocation, 387. *& s.* moïen de réparer le défaut de vocation, 389, 390. Vocation précipitée au ministere de l'Eglise, 115. *& suiv.*

Voie du salut, en quoi elle consiste, 120

Voies du Seigneur, comment les préparer, 121. 122. Ce qui doit régler toutes les voies extraordinaires, 273. Les voies extraordinaires ne sont que pour suppléer au défaut des moïens ordinaires, *ibid.*

Volonté de Dieu, comment le lépreux en doutoit 353. 354. c'est une impiété de n'y pas être soumis, 133. *& suiv.* Volonté générale, volonté particuliere de Dieu, 355. 356. Volonté de Dieu toujours connue de ceux qui la cherchent, 405.

Usage. Jouissance, leur différence, 152. 253

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû un livre en quatre volumes intitulé : *Continuation des Essais de Morale sur les Epîtres, sur les Evangiles, & sur les Mysteres.* A Paris ce Juillet 1687.

COURCIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé GUILLAUME DESPREZ fils, notre Imprimeur ordinaire & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Leçons de Mathématique, de Physique, & de Géométrie, par feu M. l'Abbé Privat de Molieres, de l'Académie Royale des Sciences ; la Bible de Saci avec ses commentaires & ses notes, l'Imitation de Je-*

sus-Christ, par le même, sous le nom de De Beuil ; Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie ; ESSAIS DE MORALE, PAR M. NICOLE ; *la Logique, ou l'Art de penser, par le même ; Histoires des Variations des Eglises Protestantes, par M. Bossuet ; ses avertissemens aux Protestans ; Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique, par le même ; Pensées de M. Pascal ; Confessions de saint Augustin, traduites par M. Arnaud d'Andilly ; Soliloques & Méditations de S. Augustin, traduites par le même ; les Vies des Saints ; Pensées Chrétiennes pour tous les jours du mois : Journée Chrétienne ; Histoires choisies pour les Catechismes :* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le temps de *quinze années* consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de

notre obéiſſance : comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changemens, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle ; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans la plus exacte conformité aux anciennes Editions approuvées dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes : & que l'impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les

exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis; de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de haro, charte

Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le ſeizieme jour du mois de Juillet l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentieme. Par le Roi en ſon Conſeil,

SAINSON.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ci-deſſous, ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 46. fol. 400. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 19. Juillet 1745.

Signé VINCENT, *Syndic.*

Je cede & tranſporte la moitié du préſent Privilege à Monſieur Pierre-Guillaume Cavelier fils, mon Aſſocié, ſuivant l'accord fait entre nous. Fait à Paris ce 17. Juillet 1745.

G. DESPREZ.

Fautes à corriger dans ce volume.

PAge 68. ligne 31. par le, *lisez* par les.

Page 82. lig. 26. ces avanees, *lisez* ces avances.

Page 90. lig 20. *de jeie en Doiu*, lisez *de joie en Dieu.*

Page 203. lig. 9. meuvemens, *lisez* mouvemens.

Page 262. lig. 26. un homme peu, *lisez* un homme peut.

Page 290. lig. 4. *consormer*, lisez *conformer.*

Page 336. lig. 31. nous ne pourvons, *lisez* nous ne pouvons.

BIBLIOTHECA
Ottavlensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.